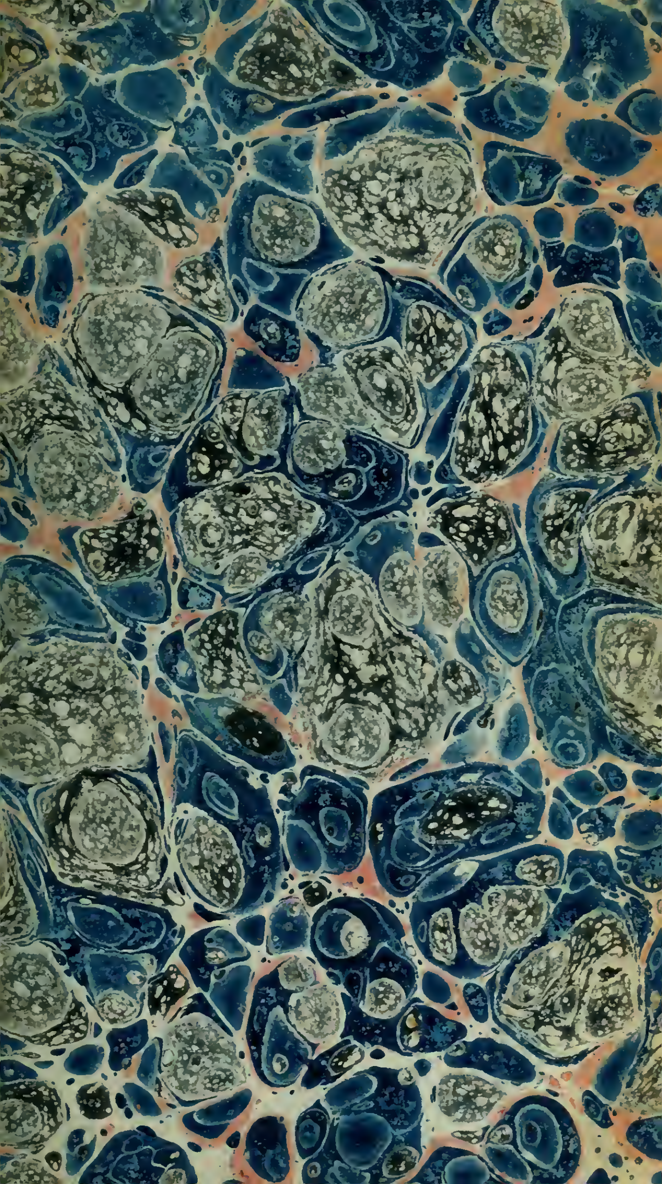

3 1761 07514877 5







BIBLIOTHÈQUE

CHRÉTIENNE,

MORALE ET HISTORIQUE.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN,
RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

Page 46.



Donnez, Monsieur, un libre cours à vos larmes.



Vie

DU DAUPHIN

Père de Louis XVI.

Écrites sur les Mémoires de la Cour,

PAR M. L'ABBÉ PROYARD.

Nouvelle Édition.



Page 9

Paris,

Dufour et Cie rue du Paon, N.o 1.

Boiste fils aîné, rue de Sorbonne, N.o 12.

Méquignon-Havard et Cie rue des Sts Pères, N.o 10.

1826.

VIE
DU DAUPHIN,
PÈRE DE LOUIS XVI,

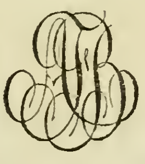
ÉCRITE SUR LES MÉMOIRES DE LA COUR,

PAR M. L'ABBÉ PROYART.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS TRAITS INTÉRESSANS.





PARIS,

DUFOUR ET COMPAGNIE, RUE DU PAON, N° 1;
BOISTE, FILS AINÉ, RUE DE SORBONNE, N° 12;
MÉQUIGNON-HAVARD ET COMP., RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

BRUXELLES.

AVRANSARD, G. CASTEBOIS ET COMPAGNIE.

—

1825.

LETTRE A M***,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Vous n'êtes pas, monsieur, de ces littérateurs intolérans, qui fond d'abord le procès à quiconque ne leur sacrifie pas aveuglément sa manière de voir et de penser; aussi ne trouverez-vous pas mauvais qu'en profitant, avec reconnaissance, d'une partie de vos observations sur la *Vie du Dauphin*, je me permette quelques réflexions sur les autres.

Ce que vous me faites l'honneur de me dire, monsieur, *qu'en France un Dauphin n'a point d'existence*, me paraît fondé, si par là vous entendez que n'ayant nul droit actuel au gouvernement, la part qu'il peut y avoir est nécessairement déterminée par le bon plaisir du monarque; mais il n'en est pas moins vrai qu'un Dauphin est, après le roi, le plus grand personnage de l'état. Tous deux ont leur tâche à remplir : celle

du Roi est de rendre, autant qu'il est en lui, les peuples heureux; celle du Dauphin est de préparer leur bonheur. S'y est-il appliqué avec zèle et avec constance? Il a eu *l'existence* que doit avoir un Dauphin; et sa Vie fera époque intéressante dans les fastes de la nation.

J'ai fait comme vous, monsieur, la réflexion que *je n'avais point de modèles pour ce genre d'histoire*, qui ne peut pas se traiter comme celle d'un roi, ou d'un général d'armée; et j'en ai conclu que j'aurais plus de droit à l'indulgence du public, sur le plan que j'étais obligé de me tracer à moi-même. J'ai cru que le plus naturel serait de rapprocher et de classer les traits de la vie du prince, selon leur analogie; et, après l'avoir conduit depuis sa naissance jusqu'à son mariage avec la princesse Marie-Josèphe de Pologne, je l'envisage sous les rapports de prince, d'homme et de chrétien. Je rends compte de ses occupations, de ses projets et de ses actions: je rapporte ce qu'il fit, et ses propres écrits annoncent ce qu'il eût voulu faire. J'entre ensuite dans le détail des circonstances intéressantes de sa maladie et de sa mort; et j'ajoute à la

Vie de ce grand prince, le tableau des vertus d'une épouse qui fut digne de lui.

Je sais, monsieur, que c'est un faible, assez ordinaire aux auteurs, de croire que leur sujet ennoblira les moindres traits qui lui sont relatifs; mais pourrais-je croire que des détails, qui vous *ont fait le plus grand plaisir*, puissent déplaire à un homme de goût? Vous savez d'ailleurs que souvent un trait peu intéressant par lui-même caractérise mieux la vraie vertu et le grand homme, que des actions d'éclat auxquelles les circonstances et le hasard ont presque toujours plus de part que le mérite personnel. Turenne qui, toujours maître de lui-même, réprimande avec bonté un laquais étourdi qui lui fait sentir la pesanteur d'un bras nerveux, me paraît plus grand encore que Turenne forçant des villes et gagnant des batailles. N'être grand que dans les grandes occasions, c'est ne l'être que la moindre partie de la vie. Aussi plusieurs de nos héros courraient-ils risque d'être rayés du tableau des grands hommes, et livrés peut-être au mépris de leurs concitoyens, si l'on venait à publier ce qu'ils firent quand ils ne firent pas de grandes choses.

Mais être tel, sans témoins, que l'on paraît en public, et savoir, comme le Dauphin, donner l'empreinte de la perfection à tout le corps de sa conduite; voilà, je crois, ce qui constitue la véritable et parfaite grandeur, celle qui passe sans nuages à la postérité.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime pour vos lumières que de reconnaissance pour l'emploi que vous en faites aujourd'hui,

Monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

PROYART.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ SOLDINI,

CONFESSEUR DE LA DAUPHINE ET DU ROI LOUIS XVI.

De Versailles, le 19 juillet 1774.

Je suis charmé, monsieur, que M. l'archevêque vous ait adressé à moi, parce que personne n'est plus en état de vous satisfaire, et ne s'y portera avec plus de zèle. J'ai rassemblé, sous les yeux et par les ordres de feu madame la Dauphine, tout ce qu'elle avait concernant la vie et la mort de monseigneur le Dauphin ; et je ne crains pas de trop avancer, en vous disant que je puis seul vous fournir les matériaux pour lui élever un monument digne de lui. Si vous voulez, monsieur, dans le courant de la semaine prochaine, me faire l'honneur de passer chez moi, je vous recevrai avec reconnaissance..... Je vous remettrai trois gros in-quarto qui n'ont encore été confiés

à personne. Ce qu'il y a de plus précieux, ce sont des extraits des différens écrits du prince et de la princesse, des mémoires de M. l'évêque de Verdun et de M. l'abbé Collet. Je ne parle pas de ceux que j'ai recueillis moi-même, et dont madame la Dauphine m'a dit que la lecture l'avait fait bien pleurer. Je vous remettrai aussi un Essai sur la vie de cette vertueuse princesse, où vous trouverez des choses intéressantes. J'oubliais de vous dire que parmi les mémoires relatifs à monseigneur le Dauphin, il y en a de fort détaillés par le feu duc de la Vauguyon.....

Je suis, etc.

SOLDINI, Confesseur du Roi.

VIE
DU DAUPHIN,
PÈRE DE LOUIS XVI.

LIVRE PREMIER.

La France, épuisée par le règne de Louis XIV, ce règne si glorieux, respirait sous le gouvernement pacifique de Louis XV, son arrière-petit-fils. Ce prince avait épousé, en 1725, Marie Leczinski, fille de Stanislas, roi de Pologne; princesse que ses vertus personnelles, jointes à celles de son fils, ont souvent fait comparer à la reine Blanche, mère de saint Louis. Dieu avait déjà béni cette alliance par la naissance de trois princesses; mais le trône était encore sans héritier, et la nation paraissait ne goûter qu'à demi les douceurs d'une paix que la perte d'une seule tête pouvait lui ravir. Les momens de la Providence n'étaient pas encore arrivés : le roi et la reine les attendaient avec confiance, et les sollicitaient par leurs prières et leurs bonnes œuvres. Le 8 décembre de l'année 1728, jour

de la Conception de la sainte Vierge, tous deux lui offrirent d'une manière spéciale leurs vœux et ceux des peuples; et, dans la ferveur d'une communion (1), ils la conjurèrent de pourvoir à la tranquillité d'une nation qui la reconnaît pour patronne, en lui obtenant du ciel un prince qui pût la gouverner un jour. Le 4 septembre de l'année suivante, la reine mit au monde le Dauphin, dont j'écris la vie. Cette pieuse princesse, ne doutant pas qu'elle ne fût redevable à la sainte Vierge du bienfait de sa naissance, lui en témoigna sa reconnaissance tous les jours de sa vie.

Le prince fut ondoyé par le cardinal de Rohan, grand aumônier de France. Il est d'usage de baptiser ainsi les enfans de France sans les cérémonies accoutumées, qu'on supplée lorsqu'ils sont en âge d'en comprendre la signification, et de ratifier eux-mêmes les engagemens que leur impose la qualité de chrétiens. Louis XV, qui n'avait pas oublié les soins que la duchesse de Ventadour avait pris de son enfance, voulut qu'elle les continuât à ses enfans. Elle était chargée des jeunes princesses; on lui remit encore le Dauphin.

Le roi avait déjà dépêché vers Stanislas, pour lui faire part de cette heureuse nouvelle. La ca-

(1) La reine elle-même fit part à plusieurs personnes de la convention qu'elle avait faite avec le roi, de communier à cette intention.

pitale et les provinces en furent aussitôt informées, et des courriers extraordinaires la portèrent à nos ambassadeurs dans les cours étrangères. Louis XV était chéri de ses peuples, et respecté de tous ses voisins : la joie qu'il ressentit de la naissance d'un fils, fut également celle de toute la France et de l'Europe entière. Il fut aussitôt complimenté par les princes du sang, les ambassadeurs, et les différens corps de l'état, auxquels il ne dissimula point que, depuis son avènement à la couronne, jamais on ne lui avait fait compliment qui lui fût si agréable.

On rendit partout à Dieu de solennelles actions de grâces. Le roi assista au *Te Deum* qui fut chanté dans l'église de Paris. La capitale donna les fêtes les plus brillantes, et fut imitée par toutes les villes du royaume. Mais le roi sachant combien ces appareils de magnificence sont peu propres à consoler le malheureux qui est dans la souffrance, répandit d'abondantes aumônes, et fit élargir grand nombre de prisonniers, dont il acquitta les dettes. A l'exemple du prince, plusieurs corps qui n'avaient pas disposé des sommes qu'ils destinaient aux réjouissances, les employèrent à la délivrance des prisonniers. C'est ainsi que la bienfaisance semblait préparer les voies à cet enfant de bénédiction, et consacrer, en quelque sorte, les premiers instans de sa vie.

En mémoire de cet heureux événement, on fit frapper une médaille, sur laquelle sont représentés le roi et la reine. La légende porte : *Lud. XV, Rex Christianiss. Maria Fr. et Nav. Regina. Louis XV, Roi très-chrétien ; Marie, Reine de France et de Navarre.* Le revers de la médaille représente la terre assise sur un globe, tenant le Dauphin entre ses bras. La légende porte : *Vota orbis; Les vœux de la terre.* L'exergue : *Natales Delphin.* IV *Septembris* MDCCXXIX. *Naissance du Dauphin, le* 4 *Septembre* 1729.

Les orateurs et les poètes célébrèrent à l'envi le bonheur de la nation ; et se faisant les interprètes des vœux de leurs concitoyens, plutôt que des inclinations de l'enfant que rien ne pouvait encore manifester, chacun d'eux offrait par avance, comme le portrait du prince, celui auquel il lui paraissait beau qu'il ressemblât un jour: ils ne voulaient que feindre agréablement, ils ont dit des vérités; et toutes les vertus (1) qu'ils ont présagées, dans le Dauphin, ce prince les a depuis fidèlement retracées dans sa conduite.

La reine avait fait déjà acquitter un vœu qui avait eu pour objet son heureuse délivrance; et dès que son état le lui avait permis, elle était venue rendre à Dieu ses actions de grâces dans l'église de Paris. Sa reconnaissance cependant

(1) Voyez le Recueil des Pièces qui parurent à la naissance du Dauphin, 2 vol. in-4°.

ne fut pas encore satisfaite; et peu de temps après, elle fit un voyage de dévotion à Notre-Dame de Chartres, pour consacrer d'une manière spéciale à la sainte Vierge le jeune prince qu'elle regardait toujours comme un bienfait de sa protection. Ces actes extérieurs de religion n'étaient point dans la princesse des représentations et de pures cérémonies : de ferventes prières, de saintes communions, et d'abondantes aumônes les accompagnaient toujours, en faisaient tout le prix. Et c'est ainsi qu'une grande reine donnait aux dames chrétiennes l'exemple de cette piété simple et sincère, trop peu connue de nos jours, quoique si propre à attirer sur une famille les grâces et les bénédictions du ciel.

Cependant le prince se fortifiait de jour en jour, et souriait déjà d'un air aimable à ceux qui l'approchaient. On le portait souvent chez le roi et chez la reine, qui lui rendaient eux-mêmes de fréquentes visites.

La tendresse que le roi témoignait au petit Dauphin, fit juger à plusieurs particuliers que déjà il pourrait être pour eux le canal des grâces. Un jour que le roi était allé dans son appartement, il y trouva cette petite pièce de vers, que lui avait présentée un pauvre officier, dont on avait réduit la pension.

Si le fils du roi notre maître,
Par son crédit faisait renaître

En son entier ma pension,
(Chose dont j'aurais grande envie)
Je chanterais comme Arion,
Un Dauphin m'a sauvé la vie.

Le roi souscrivit à la requête, et fit rétablir la pension de l'officier. Une pauvre femme, dont le mari était en prison pour dettes, avait imaginé de présenter un placet au Dauphin pour obtenir son élargissement. L'embarras était de le lui faire agréer. Elle imagina un moyen assez adroit : elle borda son placet de fleurs et de guirlandes, et au moment où la duchesse de Ventadour faisait promener le jeune prince dans le parc de Versailles, elle se mit sur son passage. L'enfant, qui aperçut le beau placet, n'attendit pas qu'il lui fût présenté : il fit signe qu'on le lui apportât. Il le tourna sous tous les sens et s'en amusa beaucoup pendant la promenade. A son retour au château, il le montra au roi, à qui le stratagème de cette femme parut assez plaisant; il ordonna qu'on payât les dettes de son mari.

Le Dauphin cependant n'avait encore d'autre part à ces actes de bienfaisance, que d'y donner occasion. Voici la circonstance où son cœur parut ressentir les premières émotions de la sensibilité : il ne parlait pas encore, lorsqu'un jour qu'on le menait promener, il aperçut un pauvre, qui demandait l'aumône, en peignant éloquemment sa misère de la voix et du geste. Personne cependant n'y faisait attention que l'enfant qui

s'agitait beaucoup, se tournant tantôt vers sa nourrice, tantôt vers le pauvre. On s'arrêta pour découvrir ce qui pouvait lui causer tant d'inquiétude : on aperçut le pauvre qu'il fixait de ses yeux et qu'il montrait de ses petits bras. On lui fit l'aumône; son air satisfait calma les inquiétudes du Dauphin.

Quand il commença à parler, on remarqua en lui une curiosité qu'on avait quelquefois peine à satisfaire. S'il voyait un ouvrier travailler, il lui demandait le nom de ses outils, le sien et celui de ses enfans; pour qui, et pourquoi il travaillait? Jusque dans les productions de la nature, il voulait qu'on lui rendît compte de tout; et souvent il faisait des questions capables d'embarrasser ceux qui auraient voulu lui donner une réponse moins simple que celle qu'exige la portée d'un enfant. Une feuille configurée autrement qu'une autre; un fruit rouge à côté d'un blanc; un melon qui se traînait par terre, au lieu de pendre à un arbre, c'était pour lui la matière d'autant de *pourquoi*? Un jour qu'il sortait de chez lui, porté sur les bras de sa nourrice, il remarqua que le garde-du-corps qui était en faction à la porte de son appartement avait une croix de Saint-Louis, il lui fit signe de s'approcher. Il lui prit la croix, qu'il considéra attentivement; se tournant ensuite vers la duchesse de Ventadour, il lui dit : « Pourquoi donc cela, maman ? » La Dame lui ayant fait entendre

que c'était une marque de distinction que le roi accordait à ceux qui l'avaient bien servi, il fixa attentivement le garde du corps, lui sourit, et lui présenta sa main à baiser. Depuis ce temps-là, quand il apercevait un chevalier de Saint-Louis, il le montrait à sa gouvernante, en lui disant: « En voilà encore un qui sert bien le roi ».

La ville de Paris, suivant un ancien privilége, demanda à Louis XV son agrément pour présenter au Dauphin ses premières armes. Le duc de Gêvres qui en était gouverneur, se rendit à Versailles à la tête du corps de ville, et présenta au jeune prince une épée, un fusil, et deux pistolets, le tout travaillé avec beaucoup de délicatesse, et proportionné à son âge. Le président Turgot, prévôt des marchands, le complimenta. Il présagea dans son discours l'usage qu'il ferait un jour, en faveur de l'état, de ces armes qui n'étaient encore, ajouta-t-il, qu'un amusement dans ses jeunes mains. En effet, le Dauphin était beaucoup plus frappé de leur brillant, que du compliment flatteur auquel elles donnaient occasion. Il les examina l'une après l'autre; il ne se lassait point de les admirer. Pendant que le duc de Gêvres lui ceignait sa petite épée : « Ah! s'écria-t-il, que je suis content de la bonne ville de Paris! je l'aime de tout mon cœur. »

Quoiqu'il fût d'usage de laisser les princes entre les mains des femmes jusqu'à l'âge de sept

ans, comme le tempérament et l'esprit avaient prévenu l'âge dans le Dauphin, on jugea aussi à propos de commencer son éducation avant l'époque ordinaire; et dès qu'il eut atteint sa sixième année, le roi lui donna pour gouverneur le comte, depuis duc de Châtillon. Ce seigneur joignait la vertu à la naissance, et avait fait preuve de valeur dans nos armées. On lui nomma pour précepteur l'évêque de Mirepoix, prélat qui n'avait pour prétendre à cet emploi important, d'autres titres que ceux qui l'avaient fait connaître à la cour, son mérite et son austère probité. Il eut pour sous-gouverneurs les comtes du Muy et de Polastron; et pour sous-précepteur l'abbé de Saint-Cyr. Son lecteur fut l'abbé de Marbœuf.

Quand le Dauphin apprit que le comte de Châtillon était nommé son gouverneur, il lui en fit son compliment, et lui en témoigna la plus grande satisfaction : « Je suis ravi, lui dit-il, que » le roi vous ait fait mon gouverneur, je vous ai- » merai de tout mon cœur. » Il dit à peu près la même chose à son précepteur. Cependant le moment de sa séparation d'avec la duchesse de Ventadour fut cruel. On lui dit qu'il fallait remercier cette dame des soins qu'elle avait pris de son enfance : il courut aussitôt se jeter à son cou; mais il ne put lui témoigner sa reconnaissance que par l'abondance de ses larmes, langage du cœur toujours plus expressif que celui

des lèvres. Quoi qu'on pût faire pour le distraire et l'amuser, il conserva pendant plusieurs jours un fond de tristesse qui se peignait sur son visage, et donnait même des inquiétudes pour sa santé. C'est à ces traits qu'on commence à connaître le bon cœur et l'heureux naturel d'un enfant.

A peine le Dauphin fut-il sorti de sa première enfance, et en âge de discerner le bien d'avec le mal, qu'on découvrit en lui une souveraine horreur pour le vice et pour toute espèce de bassesse. Il n'eût pas souffert qu'on proférât en sa présence une seule parole qui pût blesser la vérité, l'honnêteté, ou la réputation d'un absent. Une des princesses ses sœurs, âgée d'environ huit ans, ayant laissé échapper un propos indiscret, il la menaça de renoncer à son amitié, et lui fit une réprimande si vive, qu'elle ne l'a pas encore oubliée. A cette aversion pour le vice, qui lui était comme naturelle, il joignait un grand respect pour la religion. Tout ce qui y avait quelque rapport, paraissait l'intéresser. On commença bientôt à entrevoir quel serait le fond de son caractère : une physionomie prévenante, un air ouvert, annonçaient sa franchise. Ordinairement, et plus souvent qu'on n'eût voulu, il était disposé à rire et à folâtrer. Une tournure d'esprit fine et agréable lui fournissait toujours quelque expédient heureux pour se soustraire aux reproches. Sans avoir recours

au mensonge, ni à la ruse, il savait faire agréer une excuse à ceux qui étaient chargés de son éducation. Il laissait apercevoir dans l'occasion la fermeté d'âme et le courage d'un homme fait. Il lui était survenu un abcès à la joue droite. Les médecins ayant jugé nécessaire qu'on en fît l'ouverture, on lui rendit compte de leur avis. Sur-le-champ il consentit à l'opération, s'y prêta de la meilleure grâce, et la soutint avec une constance que tout le monde admira. Le roi, qui était présent, en fut touché jusqu'aux larmes, et l'embrassa tendrement.

De toutes les bonnes qualités qui commençaient à se développer en lui, la sensibilité de son cœur était celle qui se manifestait davantage. Un jour qu'il voyait passer un officier de bonne mine, mais qui n'avait pas l'air des plus aisés, il s'informa qui il était et où il allait. Sur ce qu'on lui apprit que c'était un brave officier qui allait rejoindre son régiment, dans lequel il servait depuis long-temps avec honneur, il le fit appeler, lui donna, sans compter, tout l'argent qu'il avait dans sa bourse, et l'obligea même de recevoir plusieurs petits bijoux qu'il portait avec lui et qui lui plaisaient beaucoup.

Un autre officier, qui avait contracté une incommodité au service du roi, était venu solliciter à la cour une gratification qui le mît en état de se faire guérir. Le Dauphin ayant eu l'occasion de le voir, fut si touché de son état,

qu'il demanda à son gouverneur la permission de lui faire lui-même la gratification qu'il voulait attendre du roi : on le lui permit. Il lui donna sur-le-champ, avec une satisfaction incroyable, le double de ce qu'il demandait, en lui disant : « Tenez, monsieur, vous viendrez, » si vous voulez, solliciter votre gratification, » quand vous serez guéri. » Son gouverneur ayant remarqué plusieurs fois qu'il donnait avec trop peu de discrétion tout ce qu'il avait, au premier qui lui demandait, fixa à un écu ses libéralités envers les pauvres mendians. Alors, quand il en rencontrait un, dont l'état lui paraissait plus misérable, il glissait adroitement un louis sous l'écu qu'il lui donnait. Il fut un jour si touché de la misère d'une pauvre femme, que n'osant, en présence de son gouverneur, la soulager aussi efficacement qu'il l'eût voulu, il lui dit tout bas de se rendre devant son appartement pour le temps qu'il lui assigna. A l'heure marquée, il ouvrit sa fenêtre, reconnut la femme, et lui jeta quelques louis.

A l'âge de huit ans, on suppléa les cérémonies de son baptême. Il fut nommé Louis par le duc d'Orléans et la duchesse douairière de Bourbon. Cet acte de religion fit sur lui une impression assez avantageuse pour qu'on pût en conclure, malgré la légèreté de l'âge, qu'il avait le cœur fait pour goûter un jour les charmes de la vertu. Les commencemens de son

éducation cependant furent assez orageux; et à travers ses bonnes qualités naissantes, on découvrit en lui le germe de plusieurs autres qui donnaient quelque inquiétude. Si on en excepte un petit nombre d'enfans qu'on pourrait appeler malheureusement nés, et un plus petit nombre encore en qui il semblerait qu'Adam n'eût pas péché, il est assez ordinaire de remarquer dans l'enfance ce conflit de bonnes et de mauvaises inclinations quoique plus ou moins marquées, selon la diversité des caractères. Mais les plus grandes âmes, pour l'ordinaire, nourrissent en elles, dès l'âge le plus tendre, je ne sais quel principe d'activité et de force, qui, selon le bon usage ou l'abus qu'elles en font dans la suite, les élève à l'héroïsme de la vertu, ou les précipite dans les excès contraires. Tel était le jeune prince; il était aisé de pressentir qu'il ne serait jamais à demi ce qu'il serait. Il avait le caractère ardent et impétueux; il s'irritait facilement quand on combattait ses goûts, et il était entier dans ses réponses envers ceux qui voulaient le troubler dans la possession de faire ses volontés. Il n'avait pas encore dix ans que son esprit, dans ces occasions surtout, se produisait déjà par ces saillies vigoureuses qui décèlent une âme faite pour penser d'après elle-même. Le cardinal de Fleury assistant un jour à son dîner, entreprit de lui faire une leçon de modération : il fit pour cela l'énumération de tout ce qui l'en-

vironnait, et à chaque chose qu'il nommait, il ajoutait : « Cela, monsieur, est au roi, cela » vient du roi, rien de tout cela ne vous appar» tient. » Le Dauphin écouta fort impatiemment la remontrance, sans pourtant interrompre le cardinal. Quand il eut fini, voyant qu'il avait tout donné au roi, sans lui rien laisser : « Eh » bien ! reprit-il avec émotion, que tout le reste » soit au roi, au moins mon cœur et ma pensée » sont à moi. » Une réplique d'un si grand sens étonna le roi et toute la cour, et annonça que l'enfant qui était capable de la faire, ne serait pas un homme ordinaire, et qu'il était de la plus grande importance de ne rien négliger pour plier de bonne heure ses inclinations au bien.

Du caractère dont était le dauphin, on peut imaginer que ce qui offensait son amour-propre, le piquait toujours au vif. Ayant su qu'un de ses valets de chambre avait parlé au dehors d'une chose qu'il croyait de son honneur de tenir secrète, il lui en témoigna son indignation; et l'on eut toutes les peines du monde à l'engager à lui pardonner. On remarquait encore en lui de l'éloignement pour les choses sérieuses, et quelquefois même pour les personnes qui voulaient l'y appliquer. Les leçons de son gouverneur lui plaisaient beaucoup plus que celles de son précepteur. Examiner un automate qui représentait un cheval de bataille, voir faire l'exercice, assister aux revues du roi, monter à cheval,

voir ruiner un tertre par une batterie de petits canons, tirer sur du gibier qu'on lui rassemblait dans un fossé, c'étaient là autant d'exercices qui le transportaient, et l'occupaient tout entier.

Louis XV, pour exercer ses troupes pendant la paix, ayant ordonné un camp devant Compiègne, profita de la circonstance pour donner à son fils, âgé de dix ans, la première leçon d'expérience dans l'art militaire. Ce qui se passe entre deux armées ennemies, attaque, défense, prise de place, retraite, marche, contremarche, ruse de guerre, tout, excepté l'effusion du sang, était imité au naturel par les troupes du camp, partagées en deux corps. Le Dauphin suivit toutes les opérations avec un intérêt incroyable; rien n'échappait à son attention. Son gouverneur eût voulu, pour la première fois, se contenter de lui faire faire les grandes observations; mais il l'obligeait par ses questions à descendre jusque dans les moindres détails. Toute espèce d'occupation tumultueuse était du goût du jeune prince. Mais quand il fallait ensuite passer au sérieux de l'étude, prendre une leçon de géographie, d'histoire, ou de langues, on ne saurait imaginer combien il lui en coûtait, et il lui arriva quelquefois de dire net qu'il n'en ferait rien; qu'il ne fallait pas être Dauphin de France pour avoir tant de mal. Cependant on tenait ferme, et il fallait que la tâche

qu'on lui avait imposée fût remplie, sous peine de rester en pénitence, et de ne point sortir de son appartement. L'expérience qu'il en fit quelquefois, l'obligea à marquer dans la suite moins de résistance.

Louis XV prenait quelquefois plaisir à lui faire raconter ses petites peines. Quoique ce prince aimât tendrement ses enfans, il souscrivait toujours aux dispositions de ceux qu'il avait préposés à leur éducation, et faits dépositaires de son autorité en cette partie. Il se permettait seulement de solliciter de temps en temps quelques grâces en faveur du Dauphin, mais sans jamais les exiger, et souffrant même qu'on lui représentât quelquefois qu'il ne serait pas à propos qu'on les lui accordât. Les enfans des rois sucent, pour ainsi dire, avec le lait, le sentiment de leur grandeur : toutes les marques extérieures de respect que leur prodiguent ceux qui les environnent, leur font bientôt apercevoir qu'ils sont au-dessus de tous. Jamais prince ne commença à le sentir plus tôt que le Dauphin : il était encore sous la conduite de sa gouvernante, qu'il se prévalait de la prééminence de son rang. Une des princesses ses sœurs, étant à table avec lui, se mettait en devoir de se servir la première : « J'aurais cru, madame, » lui dit le petit Dauphin, que quand je suis ici, » c'est à moi que les honneurs sont dus », et en parlant il se fit justice à lui-même. Ce trait lui

attira de la part de sa gouvernante le reproche de connaître mieux les droits de sa naissance, que ceux de la politesse. Quand il commandait, c'était toujours en maître absolu; il portait ses prétentions jusqu'à croire que les élémens devaient aussi lui être soumis. Un jour que, passant par un corridor, il entendait le vent siffler à ses oreilles d'une manière désagréable, il se retourna vers les officiers de sa suite, et leur dit avec vivacité : « Faites donc taire ce vent-là. » Mais ce qui choquait toutes ses idées, c'était de voir qu'au milieu des égards et de la soumission de tous les courtisans qui l'approchaient, quelques particuliers prissent avec lui le ton de maîtres, et prétendissent lui faire la loi, et contredire habituellement ses penchans les plus chers : « M. de Saint-Cyr, disait-il un jour au » roi, est un homme qui n'entend point raison. » J'imagine bien, répondit le prince, que votre » raison ne doit pas être tout-à-fait d'intelli» gence avec la sienne, mais avec le temps elles » pourront se rapprocher, et faire la paix. » Jamais prédiction ne se vérifia plus parfaitement.

L'abbé de Saint-Cyr était un de ces hommes rares, faits pour suivre avec succès l'éducation d'un jeune prince. Il joignait à une âme solidement vertueuse, un esprit orné de toutes les connaissances nécessaires ou utiles à son élève. Il était d'un caractère modéré, ferme et uniforme, sachant employer à propos les motifs les

plus capables d'exciter l'émulation d'un enfant, et les moyens les plus sûrs pour lui rendre la vertu aimable et le travail agréable. Convaincu que son premier devoir était d'être utile à son élève, il ne négligea rien pour gagner son affection; mais il était fort éloigné de la mendier en flattant ses goûts, ou en dissimulant ses défauts. Et c'est là, sans doute, la règle que suivraient les instituteurs de la jeunesse, surtout ceux des grands, s'ils étaient toujours conduits par la religion, ou même par une prudence mieux entendue sur leurs véritables intérêts. Il est bien rare qu'on prépare sa fortune en se faisant le fauteur ou le ministre des passions d'un enfant. Mais un maître fidèle aux devoirs sacrés de sa profession, est toujours sûr de l'estime de son élève; et, si c'est une âme bien née, il peut compter sur toute sa reconnaissance. C'est ainsi que le Dauphin, après son éducation, admit l'abbé de Saint-Cyr au nombre de ses amis les plus intimes.

Ce qui dégoûte des sciences les esprits les plus propres à s'y distinguer, et rebute surtout les caractères vifs, c'est la sécheresse des premiers élémens : ils n'aperçoivent pas d'abord le but où l'on veut les conduire; ils s'irritent, et désespèrent de jamais y arriver; mais ce premier obstacle surmonté, on les voit s'avancer à grands pas, et laisser bien loin derrière eux ceux qui courent la même carrière. Quand une

fois le Dauphin commença à entendre les auteurs qu'on lui faisait expliquer, la curiosité lui en rendit la lecture agréable. Un degré de connaissance qu'il acquérait, le charmait, et lui faisait désirer d'en acquérir un nouveau. Quelque jeune qu'il fût, il ne se borna jamais, comme la plupart des enfans, à rendre des mots pour des mots : les choses étaient toujours ce qui l'occupait le plus; et souvent le désir de voir le dénoûment d'une négociation, ou l'issue d'une bataille, l'emportait beaucoup au delà de la tâche qu'on lui avait assignée, et lui faisait oublier de prendre sa récréation. Voici ce qu'écrivait de lui un homme qui ne sut jamais flatter, l'évêque de Mirepoix, son précepteur : « A peine » fut-il sorti de l'enfance, qu'on remarqua en » lui une conception aisée, une mémoire qui » s'emparait de tout, une curiosité savante qui » étonnait ses maîtres, des applications promp- » tes et justes de ce qu'il savait déjà. Jusque » dans les instans d'ennui, que la sécheresse des » premiers élémens lui apportait quelquefois, il » laissait échapper des traits qui décelaient ses » dispositions ; et l'on pressentait à son insu, » que, dans le genre qu'il voudrait, il serait un » jour savant, pour ainsi dire, malgré lui. »

Ayant lu dans la vie d'un ancien philosophe, qu'il ne parlait jamais sans nécessité et que pour dire des choses sensées, il lui prit envie de l'imiter; et, sans communiquer son des-

sein à qui que ce fût, il prit tout-à-coup un air grave et composé, des manières sérieuses, et contre son ordinaire, il se mit à l'étude en silence; il étudia avec la plus grande application. Si on lui adressait la parole, il ne répondait que par monosyllabes. Quand son précepteur, en lui donnant sa leçon, voulait, selon sa coutume, l'égayer par des réflexions amusantes: « Suivons notre objet, lui disait-il, ne faisons » pas les enfans ». Si on lui disait quelque chose qui ne fût pas du plus grand sens, il gardait un silence stoïque, ou il répondait: *Fades propos, paroles inutiles que tout cela; quand est-ce que les hommes penseront avant de parler?* Le personnage était trop étranger à son caractère, pour qu'il pût jamais se le rendre propre. Il le soutint néanmoins quelque temps, et jusqu'à acquérir assez d'empire sur son imagination pour pouvoir étudier, sans se distraire, deux heures de suite le matin, et autant le soir. Ce qui lui coûtait alors, n'était plus tant l'étude, que le passage des amusemens et de la récréation à l'étude. Un jour que l'abbé de Saint-Cyr l'avertissait qu'il était temps de prendre sa leçon « Je suis bien sûr, lui dit-il, qu'on n'a pas » assujetti tous les princes à apprendre le latin » comme moi; parlez en conscience, cela n'est- » il pas vrai? — Je ne vous le dissimulerai pas, » lui répondit l'abbé, cela n'est que trop vrai, » nos histoires en font foi, et nous offrent quan-

» tité de princes qui se sont rendus méprisables » par une grossière ignorance. » Le Dauphin sentit toute l'énergie de cette réponse ; il ne l'oublia jamais, et elle fut dans la suite comme une barrière insurmontable à la vivacité de son caractère. Passer de l'amusement du jeu au sérieux du travail, lui paraissait bien dur ; mais être un prince ignorant avait quelque chose de si humiliant à ses yeux, que rien ne lui semblait impossible pour en éviter la honte. Quoique ce ne fût encore là que sacrifier une passion à une autre, l'amour du plaisir à l'amour de la gloire, on fut cependant charmé de reconnaître ces dispositions dans le jeune prince, parce qu'on ne doutait pas que la raison, élairée par la religion, ne dût bientôt les épurer et les perfectionner.

En effet, à mesure que le Dauphin avançait en âge, il s'apercevait lui-même de ses défauts ; il en convenait, et il travaillait sincèrement à s'en corriger. Le comte de Châtillon lui parlait un jour de ses vivacités : « Je vous avertis, mon» sieur, lui dit-il, que je désavoue par avance » toutes les sottises que je pourrai faire à l'ave» nir : imaginez-vous, dans ces momens, que » c'est le vent qui souffle » . Un jour qu'il se laissait emporter à son humeur, son gouverneur, faisant allusion au propos qu'il lui avait tenu, dit que le vent était bien grand : « Oui, oui, mon» sieur, reprit-il avec émotion, et la foudre n'est

» pas loin. » Le gouverneur, contrefaisant l'homme qui avait peur, se boucha les oreilles : le prince se mit à rire, vint l'embrasser, et lui dit: « J'avais pourtant bien promis de ne plus me » mettre en colère, je vous en fais mes excuses. »

Le Dauphin, fort jeune encore, était très-curieux de sa bibliothèque; il n'y voulait que de beaux livres; et n'étant pas encore en état d'apprécier le mérite de l'auteur, il portait son jugement sur celui de l'imprimeur et du relieur. C'est à la délicatesse de son goût que nous sommes redevables de plusieurs belles éditions du Louvre faites en sa faveur. Il avait surtout une prédilection marquée pour les livres de piété qui étaient à son usage; il en prenait un soin particulier. Il lui prit un jour envie de faire relier en vert tous ceux qui étaient d'une autre couleur. Il en parla à l'abbé de Saint-Cyr, qui lui dit qu'il le satisferait volontiers, s'il pouvait lui donner quelque raison plausible de ce goût, qui ne lui paraissait qu'une fantaisie d'enfant. L'abbé, en disant ces paroles, passa pour un instant dans une chambre voisine. Le Dauphin, piqué de ce qu'on supposait qu'il pût se déterminer sans raison, en chercha une que la vivacité de son esprit lui présenta sur-le-champ. Il l'écrivit promptement sur le premier morceau de papier qu'il trouva sous sa main; et avant que l'abbé de Saint-Cyr ne fût rentré, il la mit sur son bureau; elle était en latin, et conçue en

ces termes : *Naturam sequi ducem ac magistram semper debemus : cùm autem natura sit ubique viridis, non immeritò volo omnes libros meos devotionis esse virides.* Ce qu'on peut rendre ainsi : « Nous devons toujours nous rap-
» procher de la nature, et la prendre pour mo-
» dèle; or, comme la nature n'offre partout à
» nos regards que de la verdure, ce n'est pas
» sans fondement que je demande que tous mes
» livres de piété soient reliés en vert ». Si le goût était d'un enfant, il faut en convenir, la manière de le justifier était digne d'un homme fait.

Cependant la reine ne cessait de demander à Dieu que le fils qu'il lui avait donné, pour être l'appui du trône, devînt aussi celui de la religion; et comme ceux qui étaient témoins des gémissemens de Monique sur les égaremens d'Augustin, disaient que le fils de tant de larmes ne pouvait périr; ceux aussi qui connaissaient tout ce que faisait cette pieuse mère pour obtenir de Dieu que le Dauphin fût un prince selon son cœur, eussent pu dire également que le fils de tant de bonnes œuvres ne pouvait manquer de devenir un modèle de vertu. Tout l'argent dont cette princesse pouvait disposer, était employé en œuvres de charité; et comme le Dauphin avait aussi sa cassette, elle en dirigeait l'usage, en faisant semblant de le lui abandonner, et tâchait surtout de le former par ses exemples à la compassion pour les malheureux. Ayant

appris que l'éducation des pauvres enfans de Paris était abandonnée, elle résolut d'y pourvoir autant qu'elle le pourrait; et pour inspirer au Dauphin les mêmes sentimens, elle lui peignit un jour le malheur de ces pauvres enfans qui, lorsqu'il avait lui-même tout en abondance, manquaient des secours les plus essentiels pour le corps et pour l'âme. Elle lui ajouta qu'elle était disposée à contribuer à leur faire donner une éducation chrétienne. Le Dauphin dit aussitôt qu'il voulait avoir part à cette bonne œuvre, qu'il donnait tout ce qu'il y avait dans sa cassette. C'est ainsi qu'une mère chrétienne sait tirer de ses vertus le double mérite de les pratiquer elle-même, et de les inspirer à ses enfans.

Mais rien peut-être ne fut plus avantageux à l'enfance du jeune prince, et ne contribua plus efficacement à adoucir et former son caractère, que l'étroite amitié qu'il lia avec madame Henriette et madame Adélaïde. Il ne m'est permis de parler ici que de l'aînée de ces deux princesses. Quoiqu'elle fût d'un caractère assez opposé à celui du Dauphin, elle sut gagner toute sa confiance, dont elle usa toujours pour le porter au bien, et lui inspirer le goût de la vertu. L'étroite union qui régnait entr'eux charmait le roi et la reine. Ils ne se voyaient jamais assez, leurs entretiens étaient toujours trop courts à leur gré; ils eussent passé ensemble les journées entières sans s'ennuyer. Dans un de ces

momens où ils s'ouvraient leurs cœurs avec cette aimable franchise que donne une confiance réciproque : « Mon frère, dit la jeune princesse au »Dauphin, nous sommes environnés de flatteurs »intéressés à nous déguiser la vérité; notre »intérêt pourtant est de la connaître; conve-»nons d'une chose, vous m'avertirez de mes dé-»fauts, je vous avertirai des vôtres». La proposition fut acceptée. Il était bien rare que le Dauphin trouvât à reprendre dans la conduite de la princesse; mais cette régularité même qu'il remarquait en elle, le disposait de plus en plus à la confiance, et donnait un nouveau poids aux avis qu'elle lui donnait. Long-temps avant qu'il fît sa première communion, elle l'entretenait de la grandeur de cette action, et de l'influence qu'elle a sur tout le reste de la vie; et ces leçons d'amitié faisaient sur son cœur les plus heureuses impressions.

Il reçut le sacrement de Confirmation au mois de février 1741. On continua ensuite à lui faire les instructions qui devaient le disposer plus prochainement à sa première communion : il la fit au mois d'avril de la même année, à la paroisse du château. Il n'avait pas encore atteint l'âge de douze ans. Les sentimens de foi et d'amour qu'il fit paraître aux approches et le jour de cette auguste cérémonie, annoncèrent qu'il sentait parfaitement le bienfait du Seigneur qui se communiquait à lui. Il avait dès-lors l'âme

ferme et constante; sa piété ne ressembla point à celle de la plupart des jeunes gens, qui s'affaiblit insensiblement, et paraît quelquefois entièrement éteinte peu d'années après une première communion; elle alla toujours croissant, sans jamais se démentir; et sa persévérance doit sans doute être attribuée à la résolution qu'il forma et suivit toujours fidèlement, de faire toute sa vie un saint et fréquent usage du sacrement qu'il recevait pour la première fois.

Personne ne douta plus alors que ses inclinations ne se fixassent dans le bien. Il lui échappait encore de temps en temps quelques fautes; mais elles étaient du nombre de celles qu'on pardonne aisément à la jeunesse, et toujours son cœur les désavouait. Son précepteur lui faisant un jour parcourir la Table chronologique des rois ses ancêtres, lui demanda auquel de tous il aimerait mieux ressembler : « A saint Louis, » répondit-il aussitôt; je voudrais bien devenir » un saint comme lui! »

La vertu dans un jeune prince a des attraits bien puissans : le Français, naturellement attaché à ses maîtres, semblait éprouver pour le Dauphin un amour de prédilection, qu'il lui témoignait dans les occasions. Le jour qu'il fit sa première entrée dans Paris, fut pour lui le plus beau jour de triomphe, et pour les habitans un vrai jour de fête. Curieux de jeter un regard sur la capitale, après avoir entendu la messe dans la

métropole, il monta sur une des tours de cette église, d'où il contempla à loisir la vaste enceinte de la ville. Il partit ensuite pour le château de la Meute, d'où il se rendit l'après-dînée au jardin des Tuileries. Les rues par où il passa étaient bordées d'une foule innombrable de peuple, qui poussait des cris de joie, et qui jetait sur lui les regards de complaisance d'une mère sur son fils unique. On croyait découvrir dans sa physionomie les indices du bonheur futur de la nation. On était charmé de l'air de noblesse et de bonté qui était peint sur son visage, et l'on jugeait par tout son extérieur que la flatterie n'avait point de part aux éloges qu'on donnait tous les jours aux qualités de son cœur. Le jeune prince avoua lui-même que cette joie universelle dont il avait été témoin, l'avait flatté beaucoup plus agréablement que le brillant appareil de la cérémonie; et comme le roi lui demandait ce qui lui avait fait plus de plaisir dans Paris; « C'est, lui répondit-il, de voir que j'y » étais le bienvenu ».

La légèreté de l'âge, jointe aux autres défauts dont nous avons parlé, avait retardé pour un temps les progrès de l'éducation du Dauphin; mais comme le mal n'avait pas son principe dans le cœur, il céda bientôt à la réflexion ; et la raison, dirigée par la religion, ne l'eut pas plutôt éclairé sur ses vrais devoirs, qu'il se porta de lui-même à les remplir. Ses heureuses incli-

nations ne trouvant plus d'obstacles, se développèrent de la manière la plus sensible, au grand contentement de la famille royale. Chaque jour semblait ajouter quelque chose au précédent. C'est alors que la reine parut au comble de ses vœux; et dans un de ces momens où elle goûtait pleinement la douce satisfaction de se voir mère d'un fils vertueux, on lui entendit dire : « Je n'ai qu'un fils; mais le ciel qui me l'a » donné, a pris plaisir à le former sage, vertueux, » bienfaisant, tel enfin que j'aurais à peine osé » l'espérer ».

«Ses défauts, écrivait le duc de Châtillon, » ne m'ont donné d'inquiétude que jusqu'à » ce que j'ai reconnu la source d'où ils par» taient. Une vivacité bouillante, et le senti» ment précoce de sa destinée, en sont le princi» pe; mais le cœur est trop bon pour qu'on ait à » craindre des suites. Il me dit bien que je me » moque de lui, qu'il saura en rabattre de ce que » j'exige : sa mauvaise humeur dure un moment, » il vient l'instant d'après m'offrir la paix en a» vouant ses torts. »

Ce que le Dauphin corrigea le plus difficilement dans son caractère, ce fut un penchant violent pour la plaisanterie mordante, grand défaut dans un prince : on lui attribue plusieurs allusions ingénieuses, plusieurs bons mots pleins de sel et d'énergie. Sa vivacité lui avait fait contracter dès l'enfance l'habitude de remuer les

pieds lorsqu'il se tenait debout. Une dame de la cour, qui avait coutume de lui dire librement sa façon de penser, lui donnait un avis à ce sujet. Le prince qui avait appris depuis peu que la même dame s'était conduite dans une affaire d'une manière peu conforme aux principes rigoureux de droiture dont elle se piquait, lui répondit en plaisantant : « Je vous avoue, » madame, que plus j'étudie la cour, plus je me » persuade qu'il est bon de savoir s'y tenir tan» tôt sur un pied, tantôt sur l'autre ». La dame, qui ne manquait pas d'esprit, sentit où le coup portait; et le courtisan, qui entend à demi-mot, n'a pas besoin d'explication.

Une tournure d'esprit délicate et enjouée lui fournissait quelquefois des traits de satire désespérans pour ceux qui en étaient atteints. Il s'éleva un jour à cette occasion une contestation fort vive entre lui et le chevalier de Montaigu. Comme ils ne purent pas s'accommoder, le Dauphin prétendant que le propos qu'il avait tenu n'était qu'une vérité qu'il était permis de dire sans conséquence, et le chevalier de Montaigu soutenant qu'il renfermait une médisance impardonnable, on convint de part et d'autre de prendre pour arbitre du différend, l'abbé de Saint-Cyr : il était absent, le Dauphin lui écrivit: « On pourrait peut-être, lui dit-il dans sa lettre, » m'accuser de médisance, si je disais que mon» sieur N. n'entend rien à la guerre; que mon-

» sieur N. remplit sa charge à faire pitié; que
» monsieur N. a manqué sa vocation ; mais me
» faire un cas de conscience d'avoir dit mon
» sentiment sur la conduite de monsieur N.,
» c'est pousser trop loin le scrupule. Au reste,
» nous vous avons fait l'arbitre de notre procès,
» vous pouvez prononcer, votre jugement sera
» notre règle ». L'abbé de Saint-Cyr lui répondit qu'il était fâché de ne pouvoir faire pencher la balance de son côté; qu'il aurait pu, sur son exposé, soupçonner le chevalier de Montaigu d'être d'une morale trop austère; mais qu'il lui était tombé entre les mains une pièce qui faisait preuve contre lui en faveur de son adversaire : il lui indiqua la date de la lettre que nous venons de citer, et lui ajouta, qu'en sa qualité de juge, il le condamnait à tous dépens et dommages envers les personnes lésées; et que pour compenser le droit d'épices, dont il voulait bien lui faire remise, il l'obligeait seulement à réciter le troisième chapitre (1) de l'Épître de saint Jacques. C'est sur ce ton de plaisanterie que l'abbé de Saint-Cyr donnait ses leçons au Dauphin, quand il reconnut qu'il suffisait de lui montrer le bien pour qu'il s'y portât. Ce ne fut cependant que par de longs efforts de vertus, qu'il vint à bout de réprimer cette humeur satirique qui le dominait dans sa jeunesse. Il en éprouva même

(1) Il y est parlé des maux que cause la langue.

encore quelquefois les saillies dans un âge plus avancé; mais c'étaient alors des surprises que sa vivacité naturelle pouvait excuser, et que son bon cœur et sa religion ne lui pardonnaient jamais. Depuis quelque temps, un seigneur et une dame, par des assiduités indiscrètes, procuraient aux courtisans désœuvrés la double satisfaction de pouvoir charmer leur ennui, en exerçant leur malignité. Le Dauphin avait ouï parler plus d'une fois du prétendu commerce de galanterie qu'on supposait entre ces deux personnes. La dame, sur ces entrefaites, vint faire sa cour au prince. Dans la conversation, elle lui offrit une occasion si favorable de placer un bon mot relatif aux bruits qui couraient sur son compte, qu'il n'y résista pas : mais le trait ne fut pas plutôt parti, qu'on eût dit qu'il s'en était blessé lui-même; et plus on s'en divertissait à la cour, plus il sentait augmenter son regret : « Non, disait-il, je ne me pardonnerai » jamais d'avoir si cruellement affligé cette pau» vre dame, que j'ai toujours crue, dans le fond, » plus imprudente que coupable ». Ce sentiment du Dauphin était d'autant plus juste, que ce que l'on pourrait imaginer de plus mordant, le serait moins que la plaisanterie qui lui était échappée. Mais je croirais offenser sa mémoire, en donnant une nouvelle publication à un trait de satire qu'il a lui-même désavoué par le repentir, et qu'il eût

voulu pouvoir ensevelir dans le plus profond oubli.

Les différentes occasions mettaient de jour en jour en évidence la noblesse de ses inclinations. Lorsque en 1744 il vit que le roi se disposait à partir pour se mettre à la tête de ses armées (il n'était alors âgé que de quatorze ans), il lui fit mille instances, pour obtenir qu'il lui permît d'aller combattre avec lui les ennemis de l'état. Le roi ne crut pas devoir le lui accorder; mais pour adoucir la peine que lui causait ce refus, il fut obligé de lui promettre qu'ils feraient ensemble la première campagne, et nous verrons qu'il lui tint parole.

Ce fut pendant cette guerre, que Louis XV essuya la maladie cruelle qui pensa l'enlever à la France. Le prince Charles, frère de l'empereur, ayant passé le Rhin, et pénétré dans l'Alsace, le roi avait laissé sous les ordres du maréchal de Saxe les troupes qu'il avait jugées nécessaires pour contenir les Impériaux du côté de la Flandre; et lui-même, avec le reste de son armée, avait dirigé sa marche vers la Lorraine. Arrivé à Metz, il fut attaqué d'une maladie, dont le danger parut d'abord extrême. La reine, à la première nouvelle de cet accident, était partie pour se rendre auprès de lui. Le Dauphin voulut la suivre, et dès le lendemain il se mit en route. Le roi en fut informé, et craignant autant pour la santé de son fils que pour la sienne, il lui envoya ordre de reprendre le chemin

de Versailles. Il était déjà à Verdun, quand il rencontra l'officier chargé de lui notifier les intentions de sa majesté. Ce qui l'eût arrêté en toute autre circonstance, ne lui parut point un obstacle en celle-ci; et consultant plus son cœur que son gouverneur, il se persuada qu'il était dans le cas où la tendresse pouvait le dispenser de l'obéissance; il se trouvait d'ailleurs à très-peu de distance de l'endroit où le roi était malade : il ne put se résoudre à retourner sans l'avoir vu. Le duc de Châtillon le suivit plutôt qu'il ne le conduisit. Mais où parut d'une manière bien touchante toute la sensibilité de son cœur, ce fut au moment où on lui donna le faux avis que le roi était à la dernière extrémité, et sans nulle espérance de guérison. Un jeune prince de quinze ans, fils moins affectionné, eût pu découvrir dans le brillant d'une couronne et dans la perspective de l'indépendance, un motif de consolation; mais le Dauphin ne vit dans la nouvelle qu'on lui annonçait, que le malheur affreux de perdre un père; et c'est dans le premier transport de sa douleur, que lui échappa cette exclamation si attendrissante, dont on a parlé dans toute la France : « Ah! » pauvres peuples, qu'allez-vous devenir? Quelle » ressource il vous reste! moi.... un enfant.... ô » Dieu! ayez pitié de ce royaume. ayez pitié de » moi!» Le roi était en pleine convalescence quand le Dauphin arriva à Metz : il le reçut avec bonté,

excusant sa faute par le motif; mais comme il régnait des maladies dans le pays, et qu'il avait eu un léger accès de fièvre en arrivant, il le fit partir peu de jours après pour Versailles. Il n'usa pas de la même indulgence envers le duc de Châtillon : ce fut à l'occasion de ce voyage qu'il reçut ordre de se retirer dans ses terres. On ne peut s'empêcher de prendre part à la disgrâce de ce seigneur, sans qu'on puisse dire néanmoins qu'elle n'ait pas été méritée, n'eût-elle eu d'autre fondement que de n'avoir pas obligé le Dauphin de retourner à Versailles, lorsqu'il sut que c'était la volonté du roi. Les ordres du prince, quand ils sont formels, ne doivent point être interprétés, mais exécutés; à moins qu'on ne se trouve dans la circonstance rare de ne pouvoir le faire, sans manquer à ce qu'on lui doit, ou à ce qu'on doit à sa propre conscience. Mais il paraît assez probable que le motif principal de la disgrâce du duc, fut qu'ayant cru la maladie du roi désespérée, il avait donné au jeune prince, son élève, des conseils relatifs à la position où il le croyait; et cette conjecture est fondée sur ce que disait un jour Louis XV à un seigneur qui tenait note des anecdotes de la cour : il lui demanda s'il se rappelait ce qui était arrivé, il y avait quatre ans, à pareil jour. Sur ce que le seigneur lui répondit qu'il ne se le rappelait pas : « Consultez votre » journal, lui dit le roi, vous y verrez la disgrâ-

» ce du duc de Châtillon. Vraiment, ajouta-t-il, il » se croyait déjà maire du palais. » C'est ainsi que ce qui pourrait être envisagé comme un trait de Sagesse, devient quelquefois, par l'événement, une imprudence impardonnable. Le Dauphin fut vivement affligé d'une disgrâce qu'il s'imputait à lui-même. Plein de respect cependant pour les volontés du roi, ses regrets ne furent mêlés d'aucune plainte : il s'abstint même pendant quelque temps de parler de son gouverneur. La première fois qu'il le fit, ce fut en se promenant dans le parc de Versailles avec l'abbé de Marbœuf : « Je me rappelle, lui dit-il » en lui montrant un banc, qu'un jour que j'é- » tais assis en cet endroit avec M. de Châtillon, » il me donna des avis que je n'oublierai jamais. » Il lui resta toujours sincèrement attaché. Il se fit un devoir de le protéger en toute occasion, lui, sa famille, ses amis; et le roi, loin de s'en offenser, applaudissait à son bon cœur.

Cependant la maladie que Louis XV venait d'essuyer, le fit penser à affermir son trône par le mariage du Dauphin. Il jeta les yeux sur Marie-Thérèse, infante d'Espagne. M. de Vauréal, évêque de Rennes, fut chargé de négocier cette alliance auprès de Philippe V. Elle était trop honorable à ce prince, pour qu'il ne s'empressât pas de la conclure. Mais la princesse parut beaucoup plus flattée de l'exposé fidèle qu'on lui fit du mérite personnel du Dauphin que

de la perspective du premier trône de l'Europe. La surveille du jour où elle devait arriver, le roi s'avança, avec le Dauphin, à sa rencontre. Ils se joignirent un peu au-dessus d'Etampes, où ils revinrent coucher. Le lendemain on dîna à Sceaux. Le roi et le Dauphin partirent le soir pour Versailles. La future Dauphine s'y rendit le lendemain matin, 23 février 1745, jour auquel était fixée la célébration du mariage.

Marie-Thérèse ne manquait d'aucune des qualités qui pouvaient lui attacher le Dauphin. Elle avait de l'élévation dans les sentimens, de la douceur et de l'aménité dans le caractère, une piété solide. Dieu bénit une alliance où deux jeunes époux, sous les auspices de la religion, se consacraient mutuellement les prémices de leur cœur; et le temps qu'ils vécurent ensemble, ils le passèrent dans l'union la plus intime, sans que le plus léger nuage refroidît d'un seul instant leur tendresse réciproque. Rien, ce semble, ne manquait au bonheur de ces illustres époux; mais le bonheur, ici-bas, n'est qu'un fantôme qui échappe quand on le saisit, et que nulle puissance humaine ne saurait fixer à sa suite : le Dauphin ne vécut avec l'infante d'Espagne qu'autant de temps qu'il en fallait pour apprécier tout son mérite, et sentir plus amèrement sa perte. Cette princesse s'était déjà montrée à la nation sous des rapports si intéressans, qu'elle emporta, en mourant,

ses regrets les plus sincères. Elle laissa une princesse qui ne lui survécut que deux ans.

La tendresse que le Dauphin avait pour son épouse n'avait point de bornes. La douleur qu'il ressentit de sa perte fut extrême. Et, quoiqu'il se soumît par religion aux ordres de la Providence, il était aisé de s'apercevoir que la plaie faite à son cœur n'était pas encore fermée. Cependant comme il était seul héritier du trône, on lui proposa bientôt de nouveaux engagemens; l'amour du bien public obtint son consentement, malgré ses répugnances; et six mois après avoir perdu une épouse qu'il aimait uniquement, il donna sa main à la fille d'un prince qui était assis sur le trône du roi Stanislas son aïeul. C'est ainsi que les alliances des princes, au lieu d'être pour eux, comme pour les particuliers, le plus doux exercice de leur liberté, sont souvent de vrais sacrifices, commandés par l'intérêt de l'état, sacrifices pourtant dont on ne pense pas même à leur tenir compte. Mais les bienfaits oubliés des hommes sont ceux que le ciel prend soin de récompenser plus libéralement. Marie-Josèphe de Saxe, que le Dauphin n'épousa que par la seule considération du bien public, fit le bonheur de sa vie par ses vertus, comme elle faisait celui de l'état par une heureuse fécondité.

Cette princesse était fille de Frédéric-Auguste, troisième du nom, roi de Pologne, électeur

de Saxe. Elle naquit à Dresde le 4 novembre 1732. Quelques personnes ont cru que sa mère, par un amour de prédilection, avait suivi plus particulièrement son éducation que celle des autres princesses ses sœurs; mais cette reine était trop judicieuse et trop bonne mère, pour ne pas partager également ses faveurs et ses soins entre tous ses enfans : cette conjecture n'était fondée sans doute que sur les progrès rapides que fit la jeune princesse dans les différens genres d'étude auxquels on l'appliqua. Jusqu'à l'âge de sept à huit ans, on ne lui mit en main que des livres de religion; on ne lui donna que des leçons relatives à cet objet. Elle savait dès lors l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament. Elle était parfaitement instruite sur les règles de la morale. Elle avait sur le dogme toutes les connaissances qui conviennent à une princesse; et ce ne fut que par un certain respect pour l'usage, qu'on différa de lui faire faire sa première communion. Sa piété répondait à ses connaissances : et une personne qui a partagé les soins de son éducation, et qui l'a suivie en France à son mariage, écrivait qu'elle était née vertueuse, et que depuis qu'elle eut le premier usage de la raison jusqu'à sa mort, on ne s'était point aperçu que sa ferveur se fût ralentie un seul jour. « Sa piété, ajoute-» t-elle, fut toujours également vive, sincère et » active. » Elle était d'un caractère aimable,

mais vif et ardent. Elle avait l'esprit juste; et sans aimer à disputer, elle tenait assez à son sentiment, qui était en effet presque toujours le meilleur. Quoique plusieurs des princes et princesses, ses frères et sœurs, eussent sur elle l'avantage de l'âge, elle avait le talent de les amener à sa façon de penser, sans même qu'ils s'en aperçussent. Mais ayant l'âme élevée et le cœur bon, jamais elle n'usa que pour des vues louables, de ceste espèce d'empire que lui donnait la supériorité de son esprit et de ses connaissances. Outre sa langue naturelle, on lui enseigna la latine, la française et l'italienne, L'histoire, le dessin, la danse et la musique entrèrent aussi dans le plan de son éducation. Elle était d'une avidité extraordinaire pour apprendre. Lorsque les maîtres, chargés de lui donner ses différentes leçons, retardaient de quelques instans : « Voilà, leur disait-elle en regardant » sa montre, tant de minutes de perdues. » Ses progrès répondaient à son ardeur pour l'étude, et étonnaient ses instituteurs. Elle parvint à expliquer, à livre ouvert et avec la plus grande aisance, les auteurs latins et italiens, poètes et autres. Le français était, des langues qu'elle savait, celle qui lui était la moins familière; mais peu de temps après son arrivée en France, elle l'écrivit et le parla dans sa plus grande pureté; et, à un petit accent près, qu'elle conserva toujours dans la prononciation, et qui ne

déplaisait pas, on n'eût point soupçonné, à l'entendre, qu'elle parlât une langue étrangère.

La princesse était âgée d'environ treize ans, lorsqu'il lui fut annoncé, d'une manière assez singulière, qu'elle deviendrait Dauphine de France. La curiosité l'avait conduite dans l'intérieur du monastère des dames du Saint-Sacrement à Varsovie. Etant entrée dans les dortoirs, qu'elle parcourait à pas précipités, une religieuse qui vivait dans la maison en grande réputation de sainteté, se trouva sur son passage, la prit sans façon par la main, et l'arrêta tout court au milieu d'un dortoir. « Madame, lui dit-elle, en la fixant attentivement, » connaissez-vous celle qui a l'honneur de vous » tenir la main? — Je crois, lui répondit la » princese, qui l'avait déjà vue, que vous êtes » la mère Saint-Jean.—Oui, lui répliqua la re- » ligieuse; mais je m'appelle aussi Dauphine : et » je vous déclare, sovenez-vous-en un jour, » qu'une Dauphine tient la main d'une autre » Dauphine. » Autant le compliment eût paru flatteur dans une autre circonstance, autant il parut déplacé, et en quelque sorte impertinent dans l'état actuel des choses. Car, outre que les intérêts de la cour de France étaient absolument opposés à ceux de la maison de Saxe, Louis XV avait déjà fait la demande de l'infante d'Espagne pour le Dauphin. Les gazettes avaient annoncé, par toute l'Europe, la conclu-

sion de cette alliance : les dames du Saint-Sacrement ne l'ignoraient point. Aussi la jeune princesse attribua-t-elle à la faiblesse de l'âge ce que lui disait la religieuse : elle dit même aux dames de sa suite que la mère Saint-Jean commençait un peu à radoter ; et elle ne fit pas plus de cas de sa prédiction, que n'en fait une personne sensée des pronostics d'un diseur de bonne aventure : en sorte que lorsqu'elle fut sur le point de se vérifier, elle ne se la rappela nullement. Mais quelques jours avant son départ pour la France, la religieuse lui fit dire qu'elle lui demandait pour grâce de ne la pas regarder comme une radoteuse. La princesse fut étrangement frappée, en comparant l'événement avec la prédiction qui lui en avait été faite. Les dames du Saint-Sacrement rendirent la chose publique à Varsovie ; et bientôt on en parla en France, et surtout à la cour. Mais comme la Dauphine n'en avait jamais rien dit, les personnes prudentes avaient toujours traité ces bruits de fables populaires. L'abbé Soldini, son confesseur, était de ce nombre ; et pour être en état de les décréditer avec plus d'autorité, il en parla à la Dauphine, et la pria de lui dire ce qui aurait pu y donner occasion. La princesse le surprit beaucoup, en l'assurant que tout ce qu'on lui avait raconté était vrai, jusque dans la moindre circonstance. Elle ajouta qu'elle ne croyait point que ce fût à elle à divulguer

ce fait; mais que, puisqu'il était bien aise d'en être éclairci, elle ne pouvait se dispenser de rendre ce témoignage à la vérité.

Laissant à chacun, comme la Dauphine, la liberté de penser ce qu'il voudra sur la nature de cette prédiction, il me semble au moins qu'on ne saurait méconnaître, dans son accomplissement, cette Providence admirable qui préside à tous les événemens, qui tourne à son gré le cœur des rois, et donne de temps en temps à l'univers de ces spectacles qui étonnent et déconcertent la politique et la sagesse humaine : un traité de paix avait assuré à Frédéric la possession de la Pologne, et conservé seulement à Stanislas le titre de roi. Mais quel fond peut-on faire sur un traité, par lequel un roi cède sa couronne? C'est un feu qu'on a couvert et qui peut, au premier souffle, se rallumer avec plus de fureur. Louis XV, en prince judicieux et sincèrement ami de la paix, crut qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr de la fixer entre les deux puissances, que le mariage du Dauphin avec une princesse de la maison de Saxe; il le fit proposer : le duc de Richelieu fut chargé d'aller faire la demande de la princesse Marie-Josèphe, dont le mérite n'était pas inconnu à la cour de Versailles. La proposition surprit agréablement le roi de Pologne. L'alliance fut conclue; et peu de temps après, la princesse partit pour la France. Deux jours avant son arrivée à

la cour, le roi et le Dauphin s'avancèrent à sa rencontre : on se joignit près de Brie-Comte-Robert ; la princesse descendit la première de voiture; courut se jeter aux genoux du roi, et lui demanda son amitié. Le roi la releva en l'embrassant, et la présenta au Dauphin. Après les complimens de la première entrevue, le roi, le Dauphin et la princesse montèrent dans le même carrosse, et vinrent coucher à Corbeil. On dîna le jour suivant à Choisy. Le roi et le Dauphin en partirent le soir pour Versailles. La princesse s'y rendit le lendemain, 8 février 1747, jour auquel était fixée la célébration des noces.

Par cette alliance, la maison de Saxe a servi à perpétuer les descendans d'un prince qu'elle avait dépouillé de ses états Nous vîmes habiter en même temps, sous le même toit, deux princesses de Pologne, filles de deux rois rivaux, et dont l'une eût pu dire à l'autre : Votre père a détrôné le mien. Mais où parut bien l'empire de la religion, c'est dans cette union inaltérable qui régna toujours entre la reine et la Dauphine : c'est surtout dans cette tendre affection que Stanislas témoigna toute sa vie à la fille de celui qui était asis sur son trône. Ce prince avait pour elle les sentimens d'un père pour sa fille : les malheurs qu'elle esuya pendant son séjour en France, devinrent les siens par la part qu'il y prit. Il reçut à sa cour, et combla de mille marques de bonté, le comte de Lusace, son

frère, et la princesse Christine, sa sœur. J'en trouve les preuves dans une infinité de lettres que lui adresse la Dauphine : « Les bontés que » votre majesté m'a toujours témoignées, lui » dit-elle entr'autres choses, me font espérer » que vous voudrez bien aussi les accorder, à » ma recommandation, au comte de Lusace, qui » aura l'honneur de vous faire sa cour, et de » vous remettre cette lettre.... Je voudrais pou- » voir exprimer de vive voix à votre majesté, » toute la reconnaissance dont je suis pénétrée » pour les bontés dont vous venez de combler » ma sœur; mais je ne puis que la sentir. Plus » heureuse que moi, elle va être à portée de » vous faire sa cour; j'ose encore vous la recom- » mander. La douleur que j'ai de me voir sé- » parer d'elle, ne trouve d'adoucissement que » dans les bontés que vous lui témoignez.... »

La raison peut bien admirer ces beaux sentimens, mais la religion peut seule en être le principe. Non, il n'y a qu'une religion sainte et divine qui puisse rapprocher ainsi et unir si étroitement des cœurs, que les intérêts les plus puissans et les plus sensibles semblaient devoir mettre pour jamais en opposition.

La Dauphine, à la vérité, ne manquait d'aucune des qualités qui peuvent intéresser; mais les plus rares qualités, aux yeux de la prévention, ne sont souvent que des défauts; et dans une cour aussi polie, mais moins religieuse que

ne l'était celle de France, c'eût été beaucoup pour la jeune princesse que ses empressemens n'eussent été payés que par des froideurs; et tout son mérite ne l'aurait pas mise à l'abri de bien des désagrémens. Dès son arrivé à Versailles, elle reconnut la disposition des cœurs, et jugea qu'elle n'avait à craindre, de qui que ce fût, ni ressentiment, ni indifférence; mais cela ne lui suffisait pas. Pouvant assez compter sur l'amitié du roi, puisqu'elle était à la cour par son choix, elle voulut d'abord gagner l'affection de la reine, le cœur du Dauphin, la confiance de la famille royale, et l'estime de tous. L'entreprise était digne de son cœur et de sa religion; elle y réussit.

La France et l'Europe entière avaient les yeux fixés sur cette jeune princesse, et la plaignaient de se trouver dans une situation si critique. On se demandait comment elle vivrait avec la reine, comment elle gagnerait l'affection du Dauphin. Le peuple politiquait, le courtisan examinait; mais Dieu agissait, sa sagesse dirigeait la princesse, qui parut toujours la moins embarrassée de tous. Nous nous contenterons de citer ici quelques traits pris entre une infinité d'autres, qui tous étaient bien propres à lui concilier les cœurs, et à donner de sa personne l'idée la plus avantageuse. Quand le Dauphin, la première nuit de ses noces, entra dans son appartement, à la vue de plusieurs meubles qui avaient été à

l'usage de sa première épouse, tous les sentimens de sa douleur se réveillèrent; quelques efforts qu'il fît, il ne fut pas maître de retenir ses larmes : la Dauphine les vit couler. Tout autre, en pareille circonstance, eût cru s'être tirée avec adresse, en feignant de ne pas les apercevoir; mais elle entra dans les sentimens du Dauphin, elle prit part à sa douleur, et mêlant ses larmes aux siennes : « Donnez, Monsieur, lui dit-elle, » un libre cours à vos larmes, et ne craignez point » que je m'en offense; elles m'annoncent au » contraire ce que j'ai droit d'espérer moi-mê» me, si je suis assez heureuse pour mériter » votre estime. » Le troisième jour après son mariage, elle devait, suivant l'étiquette, porter en bracelet le portrait du roi son père. Quoiqu'on se fût déjà fait de part et d'autre des protestations bien sincères d'oublier pour toujours les démêlés des deux cours, on sent assez combien il devait en coûter à la fille de Stanislas, de voir porter comme en triomphe, dans le palais de Versailles, le portrait de Frédéric. Une partie de la journée s'était déjà passée, sans que personne eût osé fixer ce bracelet, qui avait quelque chose de plus brillant que ceux des jours précédens. La reine fut la première qui en parla. « Voilà donc, ma fille, lui dit-elle, le » portrait du roi votre père?—Oui, maman, ré» pondit la Dauphine en lui présentant son bras, «voyez qu'il est ressemblant : » c'était celui de

Stanislas. Ce trait fut admiré et applaudi de toute la cour. La reine sentit tout ce qu'il valait; elle en témoigna sa satisfaction à la jeune princesse, qui lui devenait plus chère de jour en jour.

Cependant le Dauphin n'avait pas encore perdu le souvenir de sa première épouse; il en parlait toujours avec complaisance; la Dauphine de son côté paraissait pleine de vénération pour sa mémoire : elle engageait elle-même le Dauphin à l'entretenir de ses rares qualités, et lui protestait en toute occasion, que tous ses soins se porteraient à connaître ses vertus, et toute son ambition à lui ressembler. Des procédés si généreux ne pouvaient manquer de faire la plus vive impression sur le Dauphin. Il sentait croître de jour en jour son attachement pour sa nouvelle épouse, et pouvait à peine en croire son cœur. Mais rien ne lui fit mieux connaître le trésor qu'il possédait en sa personne, et combien elle était digne de toute sa tendresse, que la maladie qu'il essuya en 1752. C'était une petite-vérole, qui s'annonça par des symptômes effrayans. La Dauphine s'étant rappelé qu'un jour il lui avait dit qu'il redoutait cette maladie, parce que souvent elle ne laisse pas au malade le temps de se reconnaître, elle forma le dessein de lui en laisser ignorer la nature, et elle y réussit. Elle imagina de composer et de faire imprimer, exprès pour lui, une Gazette de France dans laquelle, sans avancer ce-

pendant rien de faux, elle parlait de sa maladie en termes généraux, et propres à éloigner de son esprit tout soupçon que ce pût être la petite-vérole. Elle passait la journée entière auprès de lui, et ne sortait de sa chambre que fort avant dans la nuit, lorsqu'on l'obligeait d'aller prendre quelque repos. C'était peu pour sa tendresse de lui présenter elle-même tout ce qu'il prenait, de chercher à l'égayer par ses propos, elle avait la plus grande attention à lui procurer une situation commode dans son lit; elle se livrait avec un air de satisfaction aux offices les plus rebutans, et dont je craindrais que le détail n'offensât la délicatesse du lecteur : en sorte qu'un célèbre médecin, qu'on avait mandé par extraordinaire, et qui ne connaissait point la cour, frappé de tout ce qu'il voyait faire à la princesse, la prit pour une garde-malade. « Voilà, dit-il en la montrant à quelqu'un, une petite femme qui est impayable pour ses attentions, son air aisé et son assiduité à servir M. le Dauphin : comment l'appelez-vous? » Sur ce qu'on lui répondit que c'était madame la Dauphine, il se reprocha beaucoup de ne lui avoir pas donné, dans les occasions, les marques de respect qui lui étaient dues. « Oh bien! s'écria-t-il ensuite, que je voie encore nos petites dames de Paris faire les précieuses, et craindre d'entrer dans la chambre de leurs maris quand ils sont malades! comme je les enverrai à cette

» école ! » Un jour qu'on représentait à la princesse le danger auquel elle exposait elle-même sa santé, en se ménageant si peu, et en respirant habituellement l'air d'une maladie contagieuse, elle fit cette belle réponse : « Eh! qu'im-» porte que je meure, pourvu qu'il vive! La » France ne manquera jamais de Dauphine, si je » puis lui conserver son Dauphin. »

Ce prince sentit tout le prix des attentions de sa vertueuse épouse; et pendant sa convalescence, il ne se lassait pas d'en parler. « Non, » disait-il quelquefois, ce n'est qu'à ses soins et à » ses prières que je suis redevable de la vie. » — Vous m'avez fait prendre le change sur la » nature de ma maladie, lui disait-il un jour en » riant, cela n'est pas bien : avez-vous eu soin » d'en tenir note dans votre examen de con-» science ?—Oh ! vraiment, lui répondit la Dau-» phine, j'aurais bien de la peine à m'exciter à » la contrition de la faute que vous m'imputez, » car il me semble qu'en pareille occasion, j'y » retomberais tout de nouveau. »

LIVRE SECOND.

Tout semblait inviter le Dauphin à se produire sur le théâtre de la cour : son rang, son âge et son esprit pouvaient lui répondre qu'il y paraîtrait d'une manière distinguée. L'appât était séduisant, mais le prince était prudent, il sut s'en défendre. Il ne s'en tint pas là : persuadé que l'héritier du trône, sans aspirer à la réputation précoce d'homme instruit, ne doit songer qu'à la mériter par l'étude de ses devoirs, il résolut de consacrer ses travaux et ses veilles à s'instruire de toutes les connaissances nécessaires ou utiles au gouvernement des peuples; et il s'appliqua à donner le change au courtisan sur l'étendue de ses vues et le genre de ses occupations : il y réussit parfaitement. Pendant son enfance, on ne parlait que de son esprit; mais après son éducation, il sembla rester dans l'inertie, on n'en fit plus mention. Ceux qui parlaient le plus avantageusement du Dauphin, disaient de lui : « C'est un bon prin- » ce. » On relevait quelquefois les qualités de son cœur ; mais on gardait le silence sur celles de son esprit. Comme les intrigues de cour, le jeu, la table, et tous ces amusemens frivoles

qui occupent l'oisiveté de la plupart des grands, ne prenaient aucun de ses momens, bien des gens ne pouvaient imaginer à quoi il passait le temps, et rien n'était plus ordinaire que d'entendre faire cette question : « *Qu'est-ce donc* » *que fait le Dauphin?* » A cela les uns répondaient d'un air de pitié : « *Hélas! on n'en sait rien.* » D'autres, d'un ton affirmatif et en gens mieux instruits, disaient : « *Il passe le temps à appren-* » *dre la musique; on l'entend souvent chanter* » *avec la Dauphine.* » Le prince, au lieu de se montrer pour faire tomber ces bruits impertinens, se cachait avec un nouveau soin, comme s'il eût été bien aise de les accréditer. Mieux instruit que personne des affaires, il se comportait en public comme s'il n'y eût pris aucune part : ses conversations ne roulaient jamais que sur des objets indifférens et de nulle conséquence. Il avait, il est vrai, le talent d'orner les choses les plus communes de toutes les grâces du discours. Mais ceux qui avaient la simplicité de croire que les matières qu'il traitait en leur présence, étaient ses affaires sérieuses, devaient naturellement le mettre au rang des beaux discurs de riens. « Avouez, madame, di- » sait-il un jour à une personne d'esprit qui » assistait souvent à ses repas, que pour quicon- » que a un bon esprit, nos propos sont bien fa- » des, et nos conversations bien décharnées. » Mais que faire? il faut bien nous monter à

»l'unisson. Comment donner notre confiance »à des hommes dont les uns sont continuelle-»ment sur la défensive avec nous, et les autres »ne nous écoutent que pour tirer des consé-»quences ridicules, à l'occasion d'une parole »qui nous sera échappée sans dessein?»

Quelque désir cependant qu'eût le Dauphin de laisser ignorer les qualités de son esprit, elles jetaient par elles-mêmes un si brillant éclat, qu'il eût eu de la peine à réussir, si l'envie ne l'eût secondé; mais il avait trop de vertu pour que bien des gens ne profitassent pas des moindres apparences désavantageuses qui pouvaient prêter à leur malignité. La nouvelle philosophie surtout, ne lui donna jamais que des lumières très-bornées; et bien convaincue que son règne finirait où commencerait celui de ce prince, on eût dit qu'elle voulait préparer par avance une sorte de consolation à son impiété, en s'efforçant d'obscurcir la gloire de celui qui devait lui porter le dernier coup. Le Dauphin était parfaitement instruit de cette disposition de la secte à son égard, et il en riait. Un jour qu'un seigneur de sa confiance, après avoir passé quelque temps à Paris, venait lui faire sa cour, «Eh bien, lui dit-il en plaisantant, que disent »nos grands génies et nos philosophes de Paris, »qu'ils ont bien de l'esprit, et que le Dauphin »en a une bien petite dose?» Il aimait la vérité; on lui avoua qu'il devinait juste. «Vraiment, re-

» prit-il, il y aurait là de quoi me donner de l'a-
» mour-propre : j'ai toujours cru qu'un Dauphin
» devait éloigner de lui jusqu'au soupçon de
» prétendre au suffrage de ces beaux esprits ; je
» croirais presque avoir réussi. »

Quand ce prince eut fini son éducation, à cette époque périlleuse où tant de jeunes gens se laissent follement éprendre des charmes d'une liberté dont la jouissance même les conduit au repentir, c'est alors qu'on le vit s'attacher plus fortement à la pratique de la vertu, et faire ses délices d'une vie sérieuse et occupée. Il compara, sans se flatter, ses connaissances avec l'étendue des devoirs d'un prince destiné à régner : cette comparaison l'effraya, et lui fit sentir, comme il le disait un jour à l'évêque de Senlis, la nécessité de *reprendre son éducation sous œuvre*. Cette parole, qui fut rendue publique, induisit bien des gens en erreur ; et au lieu d'y reconnaître les vues étendues d'un jeune prince qui avait assez bien profité de ses premières études, pour en sentir l'insuffisance, et la nécessité de s'y perfectionner, on jugea qu'il les avait entièrement négligées, ou qu'il n'en avait tiré qu'un médiocre avantage : la conclusion n'était pas juste. Il n'était encore qu'un enfant, que l'idée seule de l'ignorance l'effrayait ; et toute sa vie, il la regarda comme un vice capital dans un prince. « Il est rare, dit-
» il, qu'un roi forme, de sang-froid, le projet de

» mettre ses sujets en esclavage : l'humanité » s'y oppose, son intérêt propre l'en détourne; » mais l'ignorance y conduit : de là tous les » maux. » D'après ce principe, et pour mieux assurer l'exécution du plan qu'il s'était tracé, il associa à son travail l'abbé de Saint-Cyr, dont il connaissait les lumières, et qui eut alors plus de peine à modérer son ardeur pour l'étude, qu'il n'en avait eu à l'exciter dans son enfance.

Il reprit d'abord l'étude des belles-lettres. Cicéron et Horace étaient parmi les Latins ses auteurs favoris (1). Il lut les discours et les ouvrages philosophiques du premier. Il fit des notes sur son Traité des Offices, et il les écrivit de sa main sur la marge d'un exemplaire de l'édition de l'abbé d'Olivet. Ce livre est dans la bibliothéque de Louis XVI. Horace lui était si familier, qu'il le savait presque entièrement par cœur. « Quelque pièce de ce poète qu'on lui » commençât, me disait le respectable prélat, » précepteur des princes ses fils, il était prêt à la » continuer. » Il savait apprécier les beautés de la langue latine, il en sentait toute la délicatesse à la simple lecture. M. Le Beau, professeur d'é-

(1) Le 26 avril 1814, l'empereur d'Autriche, François II, visitant la bibliothéque du Corps-Législatif (de la chambre des députés), le vice-président lui montra un exemplaire latin du *Traité des Offices de Cicéron*, en marge duquel se voient des notes écrites de la main du Dauphin, père de Louis XVI, marquées à la fois au coin de l'esprit solide et de l'homme de bon cœur.

loquence au collége royal, lui présenta un jour un discours qu'il avait composé à l'occasion de la paix : il voulut le lire avec lui ; les plus beaux morceaux ne lui échappèrent pas. Il fit remarquer à l'auteur qu'un certain verbe dont il avait fait usage, était moins énergique et moins propre qu'un autre qu'il lui cita : l'académicien sentit et avoua aussitôt que la réflexion du prince était juste, et substitua le mot indiqué.

Sa facilité pour les langues était si grande, qu'ayant entrepris d'apprendre l'anglais sans le secours d'aucun maître, il parvint en fort peu de temps à le savoir parfaitement. Il prenait plaisir à traduire les endroits les plus intéressans des meilleurs ouvrages écrits en cette langue. Ce qui suit est du *Spectateur anglais*. « Je » ne connais pas de plus grand mal sous le soleil, » que l'abus de l'esprit ; et cependant il n'y a pas » de mal plus commun. Il est répandu dans les » deux sexes et dans tous les états..... Il n'y a » rien de plus monstrueux dans la nature qu'un » méchant homme qui possède de grands ta- » lens.

» J'ai souvent réfléchi sur cette étrange hu- » meur des femmes, qui sont toujours frappées » de ce qui a de l'apparence, et n'est que super- » ficiel.... Je me rappelle une jeune dame que » deux rivaux importuns recherchaient en ma- » riage avec un égal empressement. L'un et l'au- » tre, pendant plusieurs mois, firent tout ce qu'ils

» purent pour se faire valoir par leurs manières
» officieuses, et par l'enjouement de leurs con-
» versations. Cependant comme la rivalité sub-
» sistait toujours, et que la dame n'était point
» encore déterminée sur son choix, l'un de ces
» jeunes amans s'avisa d'ajouter un galon de plus
» à ses habits de livrée ; ce qui fit un si bon effet,
» qu'elle l'épousa la semaine d'après.

» La conversation des femmes contribue beau-
» coup à entretenir en elles cette faiblesse de se
» laisser prendre par les dehors et les apparen-
» ces. Parle-t-on de nouveaux mariés? Elles de-
» mandent d'abord s'ils ont un carrosse à six che-
» vaux, de la vaisselle d'argent, etc. Prononcez
» le nom d'une dame absente, il y a dix contre
» un à parier que vous apprendrez quelque cho-
» se de sa robe et de sa coiffure, Le bal leur est
» d'un grand secours pour les conversations.
» Une parure de pierres précieuses, une jupe,
» une veste, un chapeau avec un bouton de
» diamant, sont des sujets toujours prêts pour
» elles. Elles ne considèrent dans les personnes
» que leur habillement, sans jamais porter leurs
» regards sur ces ornemens de l'âme qui les
» rendent illustres par elles-mêmes et utiles aux
» autres.

» Amélie, quoique femme de grande qualité,
» fait ses délices de la vie retirée de la cam-
» pagne, où elle passe la plus grande partie de
» son temps. Son mari, qui est en même temps

» son ami le plus intime, et son compagnon dans
» la solitude, n'a jamais cessé de l'aimer depuis
» qu'il l'a connue. Ils ont beaucoup de bons
» sens, une vertu achevée.... Leur famille est si
» bien réglée, qu'elle semble être ue petite ré-
» publique. On y partage son temps entre les
» devoirs de la piété, les occupations, les repas
» et les amusemens..... Ils sont aimés de leurs
» enfans, adorés de leurs domestiques : ils
» sont les délices de tous ceux qui les con-
» naissent.

» Combien est différente la vie de Fulvie! El-
» le regarde son mari comme son intendant. L'at-
» tention sur l'économie, et sur tout ce qui se
» passe dans la maison, lui paraît de petites ver-
» tus bourgeoises, indignes d'une femme de qua-
» lité. Elle croit perdre son temps, quand elle
» est dans sa famille. Elle s'imagine n'être pas
» au monde, quand elle n'est pas à des cours, à
» des spectacles, à des assemblées. Elle ne se
» trouve jamais bien dans un endroit, quand el-
» le pense qu'ailleurs il y a plus de monde. Man-
» quer à la première représentation d'un opéra,
» lui ferait plus de peine que de perdre un de ses
» enfans. Elle a pitié des personnes les plus es-
» timables de son sexe, qui mènent une vie dé-
» cente, modeste, et retirée : elle dit qu'elles
» n'ont ni esprit, ni politesse. Quelle mortifica-
» tion ne serait-ce point pour Fulvie, si elle
» savait que plus elle se montre, plus elle paraît

*

» ridicule, et qu'elle devient plus méprisable à
» mesure qu'on la voit davantage! »

Ce prince lisait volontiers Pope. Voici comment il rend sa comparaison d'Homère avec Virgile : « Homère fut le plus grand génie, et
» Virgile le meilleur artiste. Dans l'un nous
» admirons plus l'auteur, et dans l'autre l'ou-
» vrage. Homère nous transporte et nous entra-
» ne avec empire et impétuosité; Virgile nous
» attire par une majesté séduisante. Homère ré-
» pand avec une généreuse profusion; Virgile
» distribue avec une magnificence réglée. Ho-
» mère, semblable au Nil, verse ses richesses
» avec une espèce de débordement; Virgile est
» semblable à une rivière qui, renfermée dans
» ses limites, coule avec constance et modéra-
» tion. Quand je considère leurs batailles, ces
» deux poètes me paraissent ressembler aux hé-
» ros qu'ils ont célébrés. Homère, comme Achil-
» le, ne connaît ni limites, ni résistance; il ren-
» verse tout ce qui s'oppose à lui; et plus sa
» témérité augmente, plus il paraît brillant :
» Virgile hardi, mais avec tranquillité, comme
» Énée, paraît sans trouble au milieu même de
» l'action. Il arrange tout ce qui est autour de lui,
» et il est encore tranquille après la victoire.
» Quand nous considérons leurs divinités, Ho-
» mère, semblable à son Jupiter, ébranle l'O-
» lympe, fait briller des éclairs, et met tout le ciel
» en feu. Virgile ressemble au même dieu, lors-

» qu'il tient ses conseils avec les dieux inférieurs, » qu'il forme des plans pour les empires, et » qu'il met l'ordre et la règle dans tout ce » qu'il a créé ».

Le soin que prit le Dauphin de cultiver cette langue, était conforme à ce qu'il dit dans un de ses écrits : « Il convient qu'un prince sache » la langue des peuples avec lesquels il doit trai- » ter plus souvent, et sur les matières les plus » importantes. » Il joignait à cette grande faci- lité pour les langues, une mémoire heureuse, dont il faisait surtout usage pour apprendre les plus beaux morceaux, et quelquefois des pièces et des discours entiers des meilleurs auteurs anciens et modernes. Le chancelier d'Agues- seau étant venu lui faire sa cour : « M. le chan- » celier, lui dit-il, me réciteriez-vous bien le » discours que vous avez prononcé en telle oc- » casion » ? Tout ce que ce savant chef de la ma- gistrature put s'en rappeler, c'est qu'il était, de tous ceux qu'il avait faits, celui dont il était le plus content : « Eh bien, lui dit le Dauphin, je » suis charmé que mon jugement s'accorde avec » le vôtre ; j'ai trouvé cette pièce si belle, que je » l'ai apprise par cœur, et je crois me la rap- » peler assez bien pour vous la déclamer. » Ce qu'il fit sur le champ, mais en mettant dans son action tant d'âme et de feu, que le chance- lier en fut attendri jusqu'aux larmes : et il disait depuis, que jamais ses productions ne lui avaient

paru si énergiques que dans la bouche du Dauphin. Ce prince retenait aussi sûrement qu'il apprenait avec aisance. Six mois après qu'on lui avait parlé d'une affaire, il se la rappelait dans toutes ses circonstances, comme si on l'en eût entretenu le jour même. Il demandait à l'évêque de Mirepoix son sentiment sur l'endroit d'un ouvrage qui paraissait depuis long-temps; l'évêque lui répondit qu'il n'en avait point d'idée : « Vous » n'avez donc pas lu l'ouvrage? lui dit le Dauphin. » — Je l'ai lu dans le temps, reprit le prélat, » mais je ne l'ai pas appris par cœur. — Ni moi » non plus, répliqua le Dauphin, mais je vous » dirai bien encore tout ce qu'il contient; » et en même temps il en fit l'analyse avec autant de netteté et de précision que s'il n'eût fait que de le lire.

Tant d'heureuses dispositions, jointes à un travail suivi, lui ornèrent l'esprit des plus belles connaissances. Après avoir étudié, il composa lui-même. A l'âge de 17 ans, il s'exerça sur divers sujets d'éloquence; et ses premiers essais en ce genre furent si heureux, qu'on les eût regardés plutôt comme les chefs-d'œuvre d'un maître de l'art, que comme les productions d'un jeune prince. « Il écrivait, dit le cardinal » de Luynes, avec toute la pureté d'un grammairien, et en même temps avec cette noblesse de style, assortie à la sublimité de son » rang : j'ai vu des morceaux de sa composition,

» dignes des plus grands orateurs. » Quand il était plein de son sujet, il le traitait avec une aisance merveilleuse; les tours et les expressions les plus heureuses ne lui coûtaient rien. L'officier chargé de sa bibliothèque m'assura qu'il avait souvent écrit, sous sa dictée, des pièces qui avaient toute la perfection de style dont elles étaient susceptibles. Nous aurons occasion de citer dans la suite quelques morceaux de sa composition, qui ont été imprimés tels qu'il les avait dictés, et qui portent l'empreinte du bon goût. La lettre suivante, qu'il écrit à l'abbé de Saint-Cyr, annonce une critique fine et judicieuse.

« Le porteur de ma lettre, cher abbé, vous » donnera des nouvelles de ma santé. Quant à » mes occupations, j'ai fort bien profité de l'avis » que vous m'aviez donné de n'en prendre qu'à » mon aise. J'ai beaucoup lu, et j'espère, Dieu » merci, n'avoir guère profité de mes lectures. » J'ai surtout lu force discours académiques, » dont quelques-uns m'auraient assez plu pour » le sujet; mais on voit régner partout, dans » ces nouveautés, un style à prétentions qui ré- » volte, et passe souvent de beaucoup les bornes » communes du ridicule. N'en attendez point » d'analyse. Voici, en général, ce qui m'en est » resté : l'un couche sur le papier quelques cen- » taines de propositions, de quatre mots cha- » cune, avec un point au bout, et prétend avoir

»donné un discours. Un autre, non content de »parler en syllogismes, a soin de m'en avertir, »en disant : *C'est ainsi que je procède, voici »comme je démontre*; et ses démonstrations, et »ses processions ne finissent point, et mènent »toujours fort loin de la région du bon sens. »J'en vois qui, hérissés de philosophie, ne par- »lent que par *raison directe* ou *inverse*, par »*quantités* et *quotités*, par *produits*, par *som- »me*, et par *masse*.

»Le style oriental est du goût de la plupart; »mais on est surpris, en lisant, de voir leurs »phrases colossales n'accoucher que d'idées pué- »riles, ou sans vigueur. Il s'en trouve qui, pos- »sesseurs d'un certain nombre de tours de phra- »ses qui ne sont qu'à eux, les distribuent, le »compas à la main, pour l'ornement de leurs »discours. Plusieurs, persuadés sans doute qu'il »est beau de se faire étudier, et qu'un homme »d'esprit ne s'énonce point comme un autre »pour se faire entendre, ne nous parlent que »sur le ton énigmatique de Nostradamus. Je »vous condamne à lire une pièce que j'ai lue »moi-même d'un bout à l'autre, sans pouvoir »deviner le but de l'auteur : il m'est seulement »resté un violent soupçon qu'il a voulu com- »parer les anciens écrivains avec les moder- »nes; je suis curieux de savoir si vous penserez »comme moi là-dessus. Savez-vous le trait d'un

» prédicateur dont l'évêque (1) ne doute nullement, et qui mérite au moins d'être vrai : las » de prêcher sans auditoire, le nouveau Cotin » s'avisa, par le sage conseil d'un bedeau de pa- » roisse, de substituer les mots de *bienfaisance* » et d'*humanité* à celui de *charité* qui régnait au- » paravant dans son sermon sur l'amour du pro- » chain, ce qui lui mérita sur-le-champ une de » ces réputations qui font tourner la tête : au » point qu'il demandait fort sérieusement, si les » termes *Chrétiens, mes Frères*, etc., commen- » çant à vieillir, il ne serait pas à propos d'y » substituer celui de *Français*, ce qui nous rap- » procherait des anciens orateurs, qui, quand ils » parlaient en public, disaient : *Athéniens, Ro- » mains*. A cela, certain goguenard s'écrie que » le projet de réforme est digne d'immortaliser » son auteur; mais il ajoute que, comme nos » prédicateurs ne sont pas censés parler à tout » le peuple, comme les orateurs dans l'Aréopa- » ge ou dans le sénat, il vaudrait mieux encore » particulariser, et dire, par exemple, *Sulpiciens* » quand on parlerait aux paroissiens de Saint- » Sulpice, *Jacobins* dans l'église de Saint-Jac- » ques, ainsi du reste; et l'on s'en tint à cet avis » moyen. Qu'en pensez-vous, l'abbé? Pour moi, » je vous conseille d'être le premier, s'il est pos- » sible, qui le mettiez à profit, et vous pouvez

(1) M. l'évêque de Verdun.

» compter que Bourdaloue ni Massillon ne mé-
» riteront plus de vous être comparés. Mais,
» à propos de sermons, ne manquez pas de ve-
» nir me débiter les vôtres : j'éprouve à chaque
» instant le besoin que j'en ai. Surtout ne mangez
» point l'ordre : au 24, je vous l'intime de nou-
» veau, et suis avec les sentimens que vous m'ins-
» pirez, LOUIS DAUPHIN. »

L'abbé de Saint-Cyr, qui ne laissait échapper aucune occasion de donner au jeune prince quelque leçon utile, lui fit cette réponse :

« Monseigneur, votre lettre m'annonce assez
» que vous profitez de mon avis, et j'en suis
» très-flatté ; il faut vous délasser, parce que je
» vous prépare de la besogne. Vous ne vous ex-
» primez pas tout-à-fait juste, quand vous dites
» que vous n'avez point profité de vos lectures ;
» votre lettre vous trahit ; mais cela s'entend. Je
» vois que vous connaissez parfaitement ce que
» valent ces littérateurs à la mode ; et vous sen-
» tez mieux que moi, sans doute, que le tort
» qu'ils peuvent faire dans la république des let-
» tres, n'approche point de celui qu'ils font tous
» les jours à la religion et aux mœurs. Et c'est
» là, monseigneur, le point qui intéresse spécia-
» lement un grand prince.

» Semblables aux charlatans qui attroupent le
» peuple par leurs quolibets pour débiter leur or-
» viétan, ces hommes audacieux, à la faveur de
» leur langage nouveau, fixent l'attention de la

» multitude qu'ils séduisent d'autant plus sûre-
» ment, qu'ils prennent toujours les intérêts de
» la licence contre l'autorité qui la réprime. A
» les entendre, ils sont les hommes du monde les
» plus désintéressés, les plus généreux ; ils ne
» plaident que la cause commune du genre hu-
» main, contre les tyrans qui l'oppriment. Ils le
» disent, et le bon public les en croit sur leur
» parole. Mais suivez-les, vous aurez bientôt dé-
» couvert leurs manœuvres : vous verrez que ces
» hommes, nés pour la plupart dans l'obscurité,
» vivent dans une sorte d'opulence. N'avez-vous
» jamais observé, monseigneur, que quand ils
» prêchent la bienfaisance, ils ne manquent pas
» d'insinuer qu'elle n'est jamais plus louable,
» que lorsqu'elle a pour objet un homme de
» lettres, un savant, un philosophe sans fortune?
» Voyez quand ils font l'éloge d'un homme en
» place, comme ils rehaussent le prix de sa ma-
» gnificence envers les gens de lettres? Il est plus
» grand, à les en croire, par ce seul endroit, que
» par tous les services qu'il a rendus à la patrie.
» C'est en flattant ainsi à tous propos la folle va-
» nité des riches, qu'ils provoquent leur généro-
» sité, et qu'ils se ménagent véritablement, par
» la bienfaisance d'autrui, une fortune qu'ils
» n'altèrent pas beaucoup par la leur. Mais qui
» ne voit que la bienfaisance des riches, que cette
» secte famélique intercepte de toute part, se ré-
» pandrait bien plus utilement pour l'humanité,

» sur le pauvre qui gémit dans la misère? Pour
» moi, je suis de bonne composition, il me semble
» que si j'étais en place, je dirais volontiers
» à ces hommes remuans : Escrimez-vous, tant
» qu'il vous plaira, sur le langage; mais, sur la
» vie, respectez la religion, les mœurs et l'autorité.
» Je me dispose, monseigneur, à vous tenir
» parole: et quand je saurai sur quoi il faut
» que je vous sermonne, je ne manquerai pas de
» me conformer à vos intentions. Sans être un
» Bourdaloue, ni un Massillon, on peut dire des
» vérités; et on les dit toujours avec confiance,
» monseigneur, quand c'est à vous qu'on a l'avantage
» de les adresser »....

Cependant l'abbé de Saint-Cyr, qui craignait que l'attrait du Dauphin pour la littérature ne dégénérât en passion, et ne lui inspirât de l'éloignement pour les études plus essentielles à un prince, lui en parla avec sa liberté ordinaire, et il lui fit un jour, relativement à la rhétorique, une espèce de reproche semblable à celui que Philippe faisait à son fils Alexandre au sujet de la danse : il lui demanda s'il n'avait pas honte d'en connaître si bien les règles. Il lui représenta qu'il était temps de se porter à de plus grandes choses; que le grand art d'un prince de son rang n'était pas tant de savoir bien parler, que de savoir gouverner avec sagesse. Quoique jeune encore, le Dauphin sentit parfaitement combien l'avis était sensé, et, faisant céder le

goût au devoir, il résolut de faire désormais son unique occupation du soin de préparer le bonheur des peuples : c'est vers ce but qu'il dirigea toutes ses études.

Il s'occupa d'abord de la philosophie. Il en savait déja ce que sait un écolier au sortir de ses classes : il l'étudia dans les sources. Il lut les anciens et les modernes qu'il compara ; il fit des notes sur Platon. La réputation avec laquelle l'abbé Nollet donnait ses leçons dans l'université de Paris, lui fit désirer de l'entendre ; et ce célèbre physicien fit plusieurs voyages à Versailles, pour exécuter devant lui ses expériences. Les mathématiques lui plurent beaucoup, il y fit de grands progrès en peu de temps. Il possédait parfaitement le génie et l'architecture ; il mesurait des yeux la largeur d'un fossé, la hauteur d'une muraille, toutes les dimensions d'un bâtiment. Il se plaisait à conférer avec les plus habiles ingénieurs : il examinait avec eux le plan d'une citadelle, les fortifications d'une place frontière ; il les entretenait avec une égale facilité sur les différentes parties de leur art. « Au » premier coup d'œil, disait un ancien officier » très-versé dans le génie, M. le Dauphin jugeait » une place ; il en indiquait sur-le-champ le fort » et le faible : il nous exposait comment il en » formerait le siége, et les moyens qu'il voudrait » employer pour le soutenir. Il entendait assez » les fortifications pour s'apercevoir de certai-

» nes fautes qui échappent quelquefois aux plus » grands maîtres, et pour faire voir comment on » eût pu les éviter, et ce qu'on pourrait faire » pour les réparer » . Quelquefois il prenait plaisir à tracer le plan d'une forteresse ou d'une maison royale, et partout on reconnaissait son goût. Ce fut lui qui distribua, quelques mois avant sa mort, le camp que le roi avait ordonné devant Compiègne. Les personnes à portée d'observer ses inclinations, n'étaient pas sans une certaine appréhension qu'il ne donnât dans le faste ruineux des bâtimens, lorsqu'un jour il leur fit connaître d'une manière non équivoque que l'amour des peuples aurait toujours un empire absolu sur ses goûts particuliers : il montrait à l'évêque de Verdun le plan d'une maison royale, qu'il avait tracé avec beaucoup de soin. Le prélat loua l'économie de la distribution, l'élégance des décorations, la noblesse de l'ensemble. Quand il eut fini ses observations : « Vous me paraissez avoir » du goût, lui dit le prince ; je crois cependant » que vous n'avez pas aperçu ce qu'il y a de » mieux dans mon château. » L'évêque l'examina encore, et ne trouvant matière à aucune nouvelle observation, il pria le prince de vouloir bien lui indiquer ce qu'il n'apercevait pas lui-même. « C'est, lui répondit-il en riant, que ce » beau château ne sera jamais bâti qu'en crayon, » et qu'il ne coûtera rien au peuple. »

Le dauphin examina aussi les productions de

ces hommes que notre siècle qualifie du nom de philosophes. « Autrefois, disait-il à l'abbé de Sail-»ly, le nom de *philosophe* inspirait de la véné-»ration : aujourd'hui, dire à quelqu'un, *Vous* »*êtes un philosophe*, c'est une injure atroce, et »pour laquelle il pourrait vous faire des affaires »en justice. — Je les ai étudiés, écrivait-il en »une autre occasion, j'ai passé de leurs princi-»pes à leurs conséquences; et j'ai reconnu dans »les uns des hommes libertins et corrompus, in-»téressés à décrier une morale qui les condam-»ne, à éteindre des feux qui les effraient, à je-»ter des doutes sur un avenir qui les inquiète : »dans les autres, des esprits superbes qui, em-»portés par la vanité de vouloir penser en neuf, »ont imaginé de raisonner par système sur la Di-»vinité, ses attributs et ses mystères, comme il »est permis de le faire sur ses ouvrages. » Ce ne fut pas assez pour ce prince d'avoir, si je puis parler ainsi, reconnu ces ennemis de Dieu et de l'état; il voulut encore les combattre lui-même; il réfuta ceux de leurs ouvrages qui faisaient le plus de bruit par la célébrité de l'auteur, ou l'impiété de ses assertions; et il le fit d'une manière simple, précise et lumineuse, se contentant presque partout de les opposer eux-mêmes à eux-mêmes, en rapprochant leurs principes de leurs conséquences. L'erreur et le mensonge ne soutiennent point ce parallèle. « Suivant les »principes de nos nouveaux philosophes, dit ce

» prince dans un de ses écrits, le trône ne porte » plus l'empreinte de la Divinité : ils décident » qu'il fut l'ouvrage de la violence, et que ce » que la force eut le droit d'élever, la force a » le droit de l'abattre et de le détruire.... que le » peuple ne peut jamais céder l'autorité, qu'il ne » peut que la prêter, toujours en droit de la » communiquer et de s'en ressaisir, selon que le » lui conseille l'intérêt personnel, son unique » maître.

» Ce que les passions se contenteraient d'insi- » nuer, nos philosophes l'enseignent : que tout » est permis au prince quand il peut tout, et » qu'il a rempli ses devoirs quand il a rempli ses » désirs ; car enfin, si cette loi de l'intérêt, c'est- » à-dire du caprice des passions humaines, ve- » nait à être généralement adoptée, au point de » faire oublier la loi de Dieu, alors toutes les » idées du juste et de l'injuste, de la vertu et du » vice, du bien et du mal moral seraient effacées » et anéanties dans l'esprit des hommes : les trô- » nes deviendraient chancelans, les sujets se- » raient indociles et factieux, les maîtres sans » bienfaisance et sans humanité. Les peuples se- » raient donc toujours dans la révolte ou dans » l'oppression. » Pouvait-on mieux saisir les con- séquences de ces monstrueux systèmes ?

Mais il importe peu à ces hommes audacieux d'être réfutés, fût-ce par un grand prince, ils n'en deviennent que plus vains. « Qu'importe à

» un de nos philosophes, disait le Dauphin à l'é- » vêque de Verdun, qu'on brûle son livre au » pied du grand escalier, si on le laisse tranquil- » lement dans son cabinet en préparer un plus » méchant encore? » C'est d'après cette considé ration qu'il sollicita du roi une déclaration contre ces écrivains; et qu'en toute occasion il pressa les personnes en place (1) d'user contre eux

(1) Un de nos premiers magistrats (M. Séguier, réquisitoire du 7 septembre 1775), entrait bien dans les vues du Dauphin, lorsqu'invitant le clergé et la magistrature à une sainte ligue contre ces écrivains audacieux, il disait au milieu des chambres assemblées, avec cette éloquence qui lui est propre : « Le moment est arrivé où le clergé et la magis- » trature doivent se réunir, et par un heureux accord, écarter » les atteintes que des mains impies voudraient porter au trône » et à l'autel. Les magistrats, en veillant à la tranquillité pu- » blique et en rendant la justice aux citoyens, feront en même » temps respecter nos saintes écritures, nos dogmes sacrés, nos » divins mystères; et les successeurs des apôtres, qui sont » dépositaires de la doctrine et juges de la foi, en annonçant » la parole de Dieu et en instruisant les fidèles, feront respec- » ter l'autorité des lois, entretiendront les peuples dans la » soumission qu'ils doivent à leurs souverains, et leur appren- » dront à regarder les oracles de la justice comme une por- » tion de la justice divine elle-même, qui veut qu'on obéisse » aux puissances que le ciel a établies sur la terre.

» Cette précieuse harmonie bannira bientôt du milieu d'un » peuple religieux et soumis, cette foule d'écrits licencieux, de » brochures scandaleuses, de libelles impies, qui attaquent éga- » lement et la majesté divine et la majesté royale. Les écri- » vains du siècle, que rien n'a pu contenir jusqu'à ce jour, » redouteront cette union tant désirée du sacerdoce et de » l'empire; ils craindront également et les censures ecclésias- » tiques, et les regards vengeurs des ministres de la loi. On

de toute la sévérité des lois. Il fit plus encore : ce fut lui qui leur mit en tête l'adversaire (1) le plus incommode qu'ils aient eu dans ce siècle; et qui l'encouragea à dévoiler, en toute rencontre, le poison de leurs écrits. En un mot, il fit contre cette secte impie tout ce que pouvait faire un Dauphin, et il laissa voir ce qu'il eût fait s'il eût été roi.

L'étude des lois occupa long-temps ce prince. L'abbé de Saint-Cyr, qui était fort instruit dans cette partie, fut son premier guide. Il lut les ouvrages les plus estimés qui traitent du droit public et des lois du royaume. Il en fit, selon sa coutume, des extraits auxquels il ajouta ses propres réflexions. Il distribua tout, avec ordre, dans deux traités qu'il écrivit de sa main, et qui contiennent chacun plusieurs livres. Il parle des parlemens, des fonctions de conseillers d'état, des règles que doivent suivre les magistrats dans l'administration de la justice. Personne ne connut mieux que lui la considération et l'étendue d'autorité qu'un prince sage doit accorder à ces tribunaux respectables, chargés de

» ne les verra plus tourner en dérision les allégories sacrées
» employées dans nos saintes écritures; ils ne se feront plus
» un jeu de répandre à pleines mains ce ridicule que la gaieté
» française saisit avec avidité, qu'ils prodiguent au défaut de
» raisons, et qui finirait par détruire l'antique croyance de
» nos pères, dont la simplicité était bien préférable à la
» légèreté de nos principes et de nos mœurs.....»

(1) L'auteur de l'Année littéraire.

rendre en son nom la justice qu'il doit à ses sujets. Il avait à cet égard les vrais principes, ceux que suit son auguste fils : principes d'après lesquels la magistrature jugera, le sacerdoce enseignera, et le peuple jouira. Il aimait à consulter le chancelier d'Aguesseau et M. d'Aubert, premier président du parlement de Flandre : il eut avec eux de fréquentes conférences.

Il prit sur le droit civil et criminel toutes les connaissances qui peuvent convenir à un prince en qui devait résider un jour la plénitude du pouvoir législatif. Ce fut toujours avec une véritable indignation qu'il entendit parler des chicanes et des rapines de ces officiers subalternes qui, s'attribuant les premiers droits sur les biens qui sont en litige, rendent la justice onéreuse aux particuliers, et leur font redouter de gagner un procès. Le roi étant un jour entré dans son appartement, voyait sur sa table plusieurs livres qui traitaient de la jurisprudence criminelle : « Il » y a apparence, lui dit-il en riant, que vous vou» lez vous faire recevoir avocat à la Tournelle.— » Sans prétendre au titre, répondit le Dauphin, » je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose » des connaissances d'un avocat ; et la vie d'un » homme est un bien qui lui est si propre et si » précieux, qu'on ne saurait trop approfondir les » titres qui peuvent autoriser à l'en dépouiller. » Il ne dédaignait pas de suivre certaines causes qui se plaidaient au palais : celle de M. Du Lau,

curé de Saint-Sulpice, l'intéressa d'une manière si particulière, que lorsqu'il apprit qu'elle avait été jugée en sa faveur, il lui écrivit en ces termes : « J'aurais peine à vous exprimer, monsieur, la joie que j'ai ressentie du succès de » votre affaire, et plus encore de la manière dont » la paroisse y a applaudi. Jouissez de votre triomphe ; il n'est point celui de l'orgueil, mais de » la vertu, qui sait toujours recouvrer ses droits, » quand elle est véritable. Elle doit aussi vous » être un sûr garant de mes sentimens. »

Le Dauphin fit pendant plusieurs années une étude sérieuse de l'histoire, qu'il appelait *la leçon des princes, et l'école de la politique.* « L'histoire, disait-il un jour à l'abbé de Marbœuf, » est la ressource des peuples, contre les erreurs des princes. Elle donne aux enfans les » leçons qu'on n'osait faire au père ; elle craint » moins un roi dans le tombeau, qu'un paysan » dans sa chaumière. » M. Le Beau lui ayant présenté deux volumes de son Histoire du Bas-Empire, il les montra à l'abbé de Saint-Cyr, et lui dit en riant : « L'abbé, avis aux princes. — Vous » avez raison, monseigneur, lui répondit l'abbé, » et c'est un avis sur lequel on peut compter : le » prince le plus puissant ne le serait point assez » pour corrompre l'histoire : en gagnant un historien, il n'aurait fait que lui fermer un œil, » mais elle en a cent. — Oui, reprit le prince, » les historiens sont des échos fidèlement indis-

» crets, qui ne manquent jamais de répéter au » siècle futur ce qu'ils ont entendu dans le leur. »

On eût dit, à entendre raisonner le Dauphin sur l'histoire, qu'il avait fait son unique étude de cette partie. Il savait l'histoire sacrée et profane, l'histoire ancienne et moderne, celle des peuples étrangers, et celle de la nation. Le soin qu'il avait d'étudier l'historien avant son histoire, rendait sa critique sage et judicieuse. Le duc de Nivernais et le président Hainault eurent avec lui plusieurs entretiens, dont ils sortaient toujours pénétrés d'admiration. On était surtout étonné de la sagesse avec laquelle il savait apprécier les faits contestés, et les présenter sous le point de vue le plus vraisemblable. « M. le Dauphin, di- » sait le président Hainault, m'a quelquefois ins- » truit en me consultant, et j'avoue qu'en une » occasion il m'a mis en défaut. »

Outre la science des faits, le Dauphin avait trouvé dans l'étude qu'il avait faite de l'histoire, ce qu'il y avait cherché plus particulièrement, sa propre instruction. Tout autre prince eût borné là ses vues, et nous l'eussions admiré : mais le Dauphin voyait en tout plus loin que le commun des hommes. Il conçut, relativement à l'histoire, un projet qui a échappé à toute l'antiquité, et dont le simple exposé suffirait pour faire connaître la justesse et l'étendue de son génie. En considérant tout ce qu'il avait coûté de temps et de recherches pour parcourir les différentes

branches de l'histoire, et surtout pour en extraire les conséquences de pratique qu'il voulait adapter au plan de gouvernement qu'il méditait, il se représenta un jeune prince, auquel des circonstances d'âge, de temps, ou de goût, ne permettraient pas de se livrer comme lui à ce genre d'étude : de là, il conclut qu'il ne pourrait laisser rien de plus utile à ses successeurs, qu'un monument historique, qui leur assurerait tout le fruit de ses recherches et de ses réflexions, en leur en épargnant le travail. Cet ouvrage, selon qu'il le concevait, doit être une savante école de politique, et le livre propre des rois et des ministres. Le principal but qu'on s'y propose, est de faire connaître à un prince l'origine et l'étendue de son autorité, sans lui laisser ignorer l'usage qu'il en doit faire pour le bonheur des peuples, et la gloire de celui de qui seul il la tient. Pour cet effet, il veut qu'on parcoure d'abord l'histoire de la nation : que l'on considère les différens règnes dans leur ensemble, plutôt que dans les détails. Pour rendre l'ouvrage le moins volumineux qu'il est possible, on n'entre point dans les disputes qui partagent les savans : on ne s'occupe que du fond, et l'on compte pour peu les circonstances qui n'y changent rien. On entre dans le conseil du prince, on y appelle ses ministres; on examine si c'est à eux ou à lui, ou à tous ensemble, qu'on doit attribuer le bonheur ou la misère des peu-

ples. Le commerce a langui dans un règne, on en cherche la cause. La guerre s'est allumée dans le temps où l'on eût eu le plus besoin de la paix, quelle en a été l'occasion? l'ambition d'un prince, ou les intérêts particuliers d'un ministre? L'issue de cette guerre a été funeste : est-ce au découragement des troupes, à l'inexpérience du général, ou à quelque intrigue de cour qu'on doit l'attribuer? Tel prince se fit aimer de ses peuples, lors même qu'ils étaient dans la misère; tel autre en fut détesté au milieu de l'abondance; celui-ci contint tous les ordres de l'état dans le devoir, et en fut respecté; celui-là leur laissa usurper une partie de son autorité, et en fut méprisé : d'où viennent ces différences? En un mot, à quelles causes doit-on rapporter la prospérité qui en tel temps a élevé la nation, et les revers qui en tel autre l'ont humiliée?

De l'histoire de France, on passe à celle des peuples étrangers; et d'abord à celle des peuples qui, par leur voisinage, doivent avoir plus d'intérêts à concilier avec la nation. On examine surtout leur génie, leur caractère, leurs prétentions. On passe enfin à l'histoire des différens peuples, qu'on parcourt d'une manière plus générale, et toujours suivant la même marche et les mêmes vues de politique. Ce plan honorera sans doute son auteur dans les siècles futurs; et nos neveux béniront avec attendrissement la mémoire d'un prince qui s'occupait de leur bon-

heur, en traçant des leçons de sagesse et de modération à ceux de ses descendans qui devaient les gouverner. Les différentes occupations auxquelles se livrait le Dauphin, ne lui permettant pas de composer lui-même cet ouvrage, l'exécution en fut confiée à M. Moreau. Si elle répond au plan, nous aurons un chef-d'œuvre, et l'on est en droit de l'attendre de l'auteur.

Après avoir étudié les hommes dans l'histoire, le Dauphin s'appliqua encore à connaître d'une manière plus particulière ceux au milieu desquels il avait à vivre. Cette connaissance lui paraît essentielle à un prince. « Connaître les hom» mes, dit-il dans un de ses écrits, est la vérita» ble science des rois »; et dans un autre endroit : « Le plus grand art des rois est celui de » connaître les hommes, d'apprécier leurs ta» lens, et de les placer dans les emplois qui leur » conviennent. » Pour arriver plus sûrement à la fin qu'il se proposait, il se garda bien de se précipiter dans le tourbillon. En vrai sage, il se tint à l'écart, assez près pour tout reconnaître, assez loin pour n'être aperçu de personne. Du fond de son cabinet, seul avec la Dauphine et quelques amis choisis, il contemplait à loisir ce choc continuel des passions qui se rassemblent tumultuairement autour du prince, pour se disputer les faveurs qui tombent de sa main, et qui leur servent d'aliment. Il suivait, dans leurs plus sombres détours, ces manœuvres de l'am-

bition, ces rivalités, ces intrigues d'intérêts qui se croisent : rien ne lui échappait. Ayant, si je puis parler ainsi, la clef du système général, il savait à quel parti tel ou tel appartenait : il n'était pas surpris que celui-là fût le patron de la philosophie moderne; que cet autre opinât dans le conseil en faveur d'une autre secte. Le fruit qu'il tirait de ces observations était d'examiner comment un prince judicieux et sans faiblesse pourrait, sinon fixer absolument ces agitations, au moins les calmer assez pour qu'elles ne nuisissent pas au bien général. « Il faut surtout, disait-» il, que les hommes en place, et dignes d'y » être, soient affranchis du soin de faire face à » leurs envieux ; et c'est au prince à pourvoir à » ce qu'ils ne soient point réduits à la condition » de ce peuple malheureux, qui ne pouvait ser-» vir sa patrie que d'une main, ayant à combat-» tre ses ennemis de l'autre. »

Un quart d'heure de conversation suffisait ordinairement à ce prince pour connaître un particulier. Il lui faisait quelques questions comme au hasard; et ses réponses, qu'il comparait ensuite, lui donnaient le tableau de son âme, sans qu'il se doutât qu'il eût été étudié. Quoiqu'il fût si habile dans l'art d'analyser les caractères, il se plaignait cependant quelquefois de ne pouvoir parvenir à la connaissance des hommes qu'à force de travail, et en les étudiant chacun en particulier. « Plus j'acquiers de connaissan-

» ces, disait-il un jour à M. d'Aubert, plus je
» sens qu'il manque aux princes, élevés comme
» moi au sein de la grandeur, une multitude d'i-
» dées communes et familières aux particuliers,
» surtout de celles qui aident à discerner les ca-
» ractères et le mérite des hommes. Les princes
» me paraissent, à cet égard, dans le cas d'une
» personne qui, ayant besoin de devenir très-élo-
» quente, n'aurait cependant pour s'exprimer
» qu'un tiers ou la moitié des lettres de l'alpha-
» bet. » Le magistrat lui répondit que les princes avaient au moins l'avantage de pouvoir s'approprier l'expérience d'autrui : « C'est ce que j'ai
» tenté, lui dit le Dauphin; je me suis livré à
» plusieurs personnes de ce pays-ci : mais je
» m'en suis repenti. Vous pouvez m'en croire,
» lui ajouta-t-il en riant, puique vous me voyez
» donner toute ma confiance à un Flamand. »
Voici ce qu'il écrivait à un homme qu'il consultait volontiers, pour l'engager à lui communiquer ses lumières sur la connaissance du cœur humain : « Que votre première lettre soit sur les
» moyens de connaître à fond les hommes, l'ap-
» titude de leur esprit, la droiture ou la dupli-
» cité de leur cœur, les motifs qui les dirigent,
» l'intérêt qui les anime, l'étendue de leurs lu-
» mières, leur degré de sagacité, et singulière-
» ment l'étendue de leurs connaissances sur des
» matières sur lesquelles je ne suis nullement ou
» que médiocrement instruit; car cet article me

» paraît la magie noire, ainsi que de juger des » sentimens du cœur. Traitez toutes ces matiè- » res méthodiquement, intelligiblement et avec » étendue. Qu'aucun des moyens pour parve- » nir à cette fin ne vous échappe : conduisez » vous-même mon esprit dans tous ceux que » j'aurai besoin de connaître ; introduisez-le » dans les cœurs les plus tortueux ; employez, » s'il le faut, des cahiers entiers. Si par-dessus » tout cela, vous m'apprenez à éviter les juge- » mens téméraires, je dirai que vous avez rem- » pli toute justice. » Ne pourrait-on pas conclu- re de cette lettre, qu'il était en état de donner lui-même des leçons sur la matière dont il de- mande à être instruit ? « Je vous estime heureux, » disait-il un jour à l'abbé de Marbœuf, vous » voyez souvent des hommes. — Il me semble, » Monseigneur, répondit l'abbé, que vous en » voyez bien autant que moi. — Vous vous trom- » pez, reprit le Dauphin ; ceux qui sont pour » vous des hommes, ne sont plus devant nous » que des personnages de tapisserie, des auto- » mates que nous ne faisons remuer que par res- » sorts. » Le courtisan le plus ouvert, en appa- rence, est, selon lui, le plus dissimulé de tous. Il cherche dans les inclinations du prince, les vertus qu'il peut montrer, et les vices qu'il doit cacher. « Les courtisans, dit-il dans un de ses » écrits, conduits par l'ambition, ne se mon- » trent au prince que du côté favorable, pour

» tâcher, par une vertu affectée, de gagner son » estime, et de se faire croire capables d'être » mis en place. Ces hommes, dit-il dans un au- » tre endroit, cherchent à se concilier les bon- » nes grâces des princes par la flatterie et par » une complaisance outrée pour toutes leurs » volontés. Dès qu'ils voient une passion s'éle- » ver dans leur cœur, au lieu de les avertir d'ê- » tre en garde contre elle, ils cherchent à la » fomenter, afin de conserver leur crédit, en » s'en faisant les ministres. Craignant toujours » de leur déplaire, jamais ils ne leur disent des » vérités dures qui les blessent. Rien pourtant » de plus nécessaire aux rois, que de connaître la » vérité. »

Ces belles maximes n'étaient point oisives dans le Dauphin. Il ne négligeait aucun des moyens de connaître la vérité. Il l'accueillait quand elle se présentait, il l'invitait lorsqu'elle n'osait se produire. Le président d'Aubert, en lui parlant pour la première fois, paraissait un peu embarrassé : « Eh quoi! lui dit-il, du ton » le plus capable de le rassurer, vous vous trou- » blez, est-ce que je vous intimiderais? » Il le prit par la main, et le fit asseoir dans un fauteuil à côté de lui, en ajoutant : « Songez que je » ne prends ici avec vous que la qualité d'ami. » Par ce libre accès qu'il donnait aux gens de bien, souvent il savait ce que tout le monde ignorait à la cour. Il est des vérités qu'on dit

rarement aux princes, telles sont celles qui choquent ouvertement leurs inclinations. Une personne de la cour ne craignit point de donner un jour au Dauphin un avis de cette nature. Ce prince, trop parfait pour se croire sans défaut, le reçut avec reconnaissance, et ne s'en vengea que par des bienfaits.

La prudence, vertu utile à tous les hommes, est essentielle à un Dauphin. Héritier de la couronne et le second du royaume, il est aussi le premier des sujets, et sa conduite doit être en tout la plus soumise et la plus respectueuse envers la personne du prince. Les passions de ceux qui l'environnent lui rendent encore la circonspection plus nécessaire. Il est rare qu'il ne se trouve pas dans les palais des rois, de ces hommes qui, sous une fausse apparence de zèle, s'efforcent d'établir leur crédit aux dépens de celui des enfans de la maison, dont ils se constituent les observateurs et les juges; toujours prêts à interpréter malignement les intentions les plus droites, vrais ennemis du bonheur des princes, en qui ils altèrent cette confiance et cette cordialité réciproques, qui doivent régner entre le père et le fils, le frère et le frère, et qui font le plus doux charme de la vie. Le Dauphin connaissait tout le prix de la prudence; et il savait en faire usage. « La dissimulation et la dé» fiance, disait-il, sont des vices odieux : la pru» dence porte des fruits plus utiles et plus assu-

»rés; elle est la vertu propre des grands prin-»ces. »Sa conduite répondait à ces principes. Un des plus grands seigneurs de la cour l'avait prié de parler au roi sur une affaire fort délicate et de la plus grande importance; il s'en défendit d'abord; le seigneur insista : le Dauphin l'écouta avec bonté, et se contenta de lui dire en souriant : « Je vois bien, monsieur, que »vous n'avez jamais été Dauphin. »

Il n'allait jamais au conseil, sans avoir mûrement réfléchi sur les matières qui doivent s'y traiter; et il avait l'esprit trop juste et trop pénétrant, pour qu'aucunes considérations étrangères pussent jamais lui faire prendre le change sur le fond des choses. Son avis était souvent conforme à celui de Louis XV; et l'on sait que ce prince joignait à l'expérience d'un long règne, un discernement exquis. Le premier jour qu'il fut admis au conseil des dépêches (il avait alors vingt-un ans), M. de Moras, contrôleur général, commença le rapport d'une affaire très-compliquée concernant les domaines du roi; mais il ne put, pendant cette séance, qu'établir ses principes. Le Dauphin lui dit en sortant : « Le Bret jette beaucoup de lumières sur cette »matière : il me semble, d'après vos principes, »que vos conclusions différeront peu des sien-»nes. » Elles devaient en effet être les mêmes. M. de Moras, qui ne croyait pas le prince si ins-

truit, fut tellement frappé de ce trait, qu'il le racontait encore plusieurs années après.

Ce fut particulièrement dans le conseil d'état qu'on fut à portée de reconnaître l'étendue de ses connaissances ,sur tout ce qui concerne l'administration publique. Il était âgé de vingt-huit ans quand il y fut admis. Eclairé dans ses vues, juste dans ses principes,prudent dans ses moyens, il ne hasardait point un avis, qu'il ne l'eût auparavant comparé avec les règles invariables de la religion, du bien des peuples, et de la constitution monarchique. Toujours en garde contre ses propres lumières, il ne prenait jamais le ton décisif : après avoir exposé son sentiment avec modération, si celui d'un autre était jugé meilleur, il faisait le sacrifice du sien sans opiniâtreté, pour se réunir à la pluralité des suffrages. On ne le vit jamais se prévaloir de la supériorité de son rang sur les ministres. Il les regardait comme ses égaux dans le conseil, et souvent il les écoutait comme ses maîtres. Il s'était fait une loi d'éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui eût pu altérer, le moins du monde, ce concert qui doit régner entre les personnes chargées du noble emploi de concourir avec le monarque à rendre les peuples heureux. Voici le témoignage que lui rendait un ministre qui avait séance avec lui dans le conseil d'état : « M. le Dauphin exposait son senti-
» ment avec beaucoup de modération, surtout

» quand il n'était pas conforme à celui du roi.
» Quelquefois même il n'opinait que par son
» silence. La religion, les mœurs publiques, le
» maintien des lois et des priviléges des différens
» ordres de l'état, le bonheur des peuples, la
» gloire de la nation, et l'autorité du roi,
» étaient les point cardinaux qu'il ne perdait pas
» de vue; jamais on ne s'est repenti d'avoir suivi
» un avis qui avait été le sien ».

Mais ce prince ne fit jamais paraître plus de sagesse et de prudence dans le conseil, que dans cette circonstance malheureuse où il fut obligé d'y présider en la place du roi : circonstance digne d'un éternel oubli, et que je ne rappellerais pas ici, si elle n'était pas déjà consignée dans des monumens publics; et si le plus scélérat des hommes n'avait servi à mettre de plus en plus en évidence les bonnes qualités dù prince dont j'écris la vie. Le 5 janvier 1757, sur les six heures du soir, Louis XV, accompagné du Dauphin, se disposait à partir pour Trianon, où il devait souper avec la famille royale. Au moment où il allait monter en carrosse, le nommé Robert Damiens, qui s'était posté dans un petit enfoncement, sous un escalier à portée de l'endroit où devait s'avancer la voiture, sortit de sa retraite, s'ouvrit un passage à travers les gardes, heurta en passant le Dauphin, et pénétrant jusqu'au roi, le frappa au côté droit d'un instrument en forme de canif. Tout cela se fit si

promptement, qu'aucun de ceux qui auraient dû arrêter ce malheureux, ne l'aperçut; il faut observer qu'on n'était éclairé que par des flambeaux. Le roi lui-même ne le vit pas quand il lui porta le coup. Il dit seulement: « On m'a » donné un furieux coup de poing; » mais ayant passé la main sous sa veste, il la retira teinte de sang, et s'écria: « Je suis blessé ». Au même instant, il se retourna, aperçut Damiens qui avait le chapeau sur la tête. Il dit en le montrant: « C'est » cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête, et » qu'on ne lui fasse point de mal ». On s'en saisit, et il fut conduit à la salle des gardes du corps. Dès qu'il fut arrêté, il répéta deux ou trois fois: « Qu'on prenne garde à M. le Dau- » phin...; que M. le Dauphin ne sorte point de » la journée ».

On aurait peine à imaginer le saisissement dont ce prince fut frappé, au moment où le roi dit qu'il était blessé. Il le suivit dans son appartement, et tandis qu'on s'empressait de lui procurer les secours de la religion et de la médecine, et qu'on ignorait encore ce qu'on avait à craindre ou à espérer, on vit le Dauphin s'abandonner à toute la sensibilité de son cœur, et dans un état de désolation qui partageait entre lui et le roi, l'alarme et l'affliction des assistans. Il ne parut sortir de son accablement, que quand les médecins, après la visite de la plaie, lui eurent assuré qu'elle n'était pas mortelle. Mais, en prince religieux,

qui ne connaissait point les êtres chimériques de bonheur et de hasard, il attribua la conservation d'une tête qui lui était si chère, à cette Providence suprême qui veille au salut des rois : dans le premier transport de sa reconnaissance, il oublia l'avis qu'on venait de lui donner à lui-même, de prendre garde à sa personne : et sortant presque seul, il alla droit à la chapelle, se prosterner aux pieds du Saint-Sacrement, et rendre grâce à Dieu de ce qu'il n'avait pas permis qu'un si monstrueux attentat fût consommé.

Après cet acte de religion, remarquable par la circonstance, il rentra dans l'appartement du roi, et s'approcha de son lit. Ce prince le prit par la main, et en la lui serrant, il lui remit la clef d'une cassette pour qu'il allât en retirer quelques papiers de conséquence. Il lui ordonna ensuite d'assembler le conseil, et d'y présider en sa place. Les ministres, consternés d'un événement si étrange, étaient incertains et irrésolus dans leurs avis : le Dauphin, qui venait de se recueillir devant Dieu, paraissait seul avoir toute sa présence d'esprit : il les rassura, et dans une affaire si délicate, et qui mettait en défaut toutes les règles de la politique, il procéda avec une profondeur de sagesse et de prudence qui étonna tous les membres du conseil ; et l'un d'eux en sortant s'écria : «Quelle tête! chacune de ses pa»roles est un trait de lumière ».

À la première nouvelle de l'attentat commis contre le roi, les principaux officiers du parlement, c'est-à-dire de la grand'chambre, les autres ayant donné leur démission, vinrent lui exprimer les sentimens de leur compagnie sur un événement qui consternait toute la nation. Ce prince les envoya prendre les ordres du Dauphin. Introduits à son audience, ils lui exposèrent l'accablement où ce coup avait jeté tout le corps de la magistrature, et le supplièrent qu'il lui plût d'ordonner que le parricide, qui était sous la juridiction de la prévôté de l'hôtel, fût remis entre les mains du parlement, et qu'il fût permis à tous ceux qui avaient donné leur démission, d'assister à l'instruction du procès.

Le Dauphin loua le parlement du zèle avec lequel il se portait à venger le crime commis sur la personne du roi. Quant aux demandes que lui faisait la compagnie, il répondit à la première, « que le criminel était en mains sûres et intègres; à la seconde, que les magistrats qui » avaient donné leur démission, ne pouvaient » pas exercer des charges dont ils s'étaient privés; que les leur rendre pour instruire ce procès, était une affaire trop importante, pour » n'en pas laisser la décision au roi seul. — Au » reste, ajouta-t-il, sa majesté, n'étant, Dieu » merci, en aucun danger, sera bientôt en état » de prendre connaissance de tout par elle-même ». La crainte de s'éloigner des intentions du

roi, et de lui témoigner son affection par un zèle précipité, l'engagea à n'user qu'avec la plus grande réserve du plein pouvoir dont il était revêtu ; et l'événement justifia la sagesse de sa conduite, car le roi n'accorda au parlement que la première de ses demandes.

Voici comment ce prince parlait de ce monstrueux attentat à l'évêque de Verdun : « Vous me » pardonnerez aisément, je crois, de n'avoir point » répondu à votre lettre de bonne année ; j'avais » de trop cruels sujets d'occupation pour y penser, et je crois que l'impression de cet abominable événement n'aura guère été moins forte » sur vous que sur moi ; car les sentimens d'un » aussi bon sujet que vous approchent un peu » de ceux d'un fils. Pour moi il m'est impossible » de vous détailler tout ce qui s'est passé dans mon » âme. Je n'ai senti d'abord que la douleur et le dé- » sespoir de perdre un père qui me témoignait une » tendresse qui redoublait encore les déchiremens » de mon cœur. A peine ai-je été rassuré sur sa vie, » que l'image de l'attentat commis a étouffé en moi » tout sentiment de joie. Je l'ai vu et je ne puis » le croire : j'étais présent, et quand j'y pense, » je me crois dans l'erreur d'un songe ; il me sem- » ble que je vis dans un autre siècle. De quel- » ques malheurs que les dissensions présentes » m'offrissent le tableau, celui-là ne s'était jamais » présenté à mon imagination. » On reconnaît également la religion, la tendresse filiale, et la

prudence du Dauphin dans toute la conduite de cette affaire.

En se formant à une vertu, ce prince ne négligeait pas celles d'un autre genre. Il est peu de sciences qu'il ait approfondies comme celle de la guerre. Il l'étudia dès son enfance par inclination, et depuis par raison ; il eut l'avantage de faire avec Louis XV la glorieuse campagne de 1745. Tout respirait encore la joie qu'avaient répandue dans les cœurs les fêtes qu'on venait de donner à l'occasion de son mariage, lorsque le roi fit ordonner des prières publiques, pour demander à Dieu le succès de ses armes, et se disposa à passer en Flandre, pour se mettre à la tête de ses troupes. On ne devait pas s'attendre qu'un jeune prince, dans de pareilles circonstances, pensât à s'éloigner d'une épouse qui possédait et méritait toute sa tendresse, pour aller s'exposer aux hasards des combats : mais la première passion des grandes âmes fut toujours de voler où l'honneur et le devoir les appellent : il ne balança point à rappeler au roi la promesse qu'il lui avait faite l'année précédente, et il le conjura de ne pas lui refuser de faire avec lui cette campagne. Louis XV ravi de trouver en son fils de si généreuses dispositions, souscrivit à sa demande. On disposa tout pour le départ ; et le vendredi 7 mai, tous deux en habits militaires, montèrent dans la même voiture, pour se rendre au camp devant Tournay,

où ils arrivèrent le lendemain. Dès qu'ils parurent, ce ne fut de toutes parts qu'acclamations et cris de joie. Les troupes n'avaient point encore vu le Dauphin. Il était d'une taille avantageuse, d'une complexion vigoureuse et capable de soutenir les fatigues d'une campagne. Il avait les traits du visage agréablement formés, le teint de la plus grande fraîcheur, des yeux pleins d'esprit. Une noble simplicité, dans tout son extérieur, semblait annoncer en lui l'union d'un bon cœur à une grande âme. Il n'eut besoin que de se montrer, pour gagner l'affection du soldat. Sa présence et celle du roi inspirèrent à toute l'armée une ardeur incroyable : on ne demandait plus qu'à combattre.

Le maréchal de Saxe, après plusieurs marches feintes, pour couvrir son dessein à l'ennemi, avait jugé à propos d'ouvrir la campagne par le siège de Tournay, place importante de la Flandre autrichienne. Il poussait vivement ses travaux, lorsque l'armée combinée des Autrichiens, Anglais, Hollandais et Hanovriens, s'avança pour l'obliger à lever le siège, ou pour lui livrer bataille.

Près de Tournay, sur les bords de l'Escaut, s'offre une plaine assez découverte, au milieu de laquelle est le village de Fontenoy; c'est l'endroit que le maréchal avait choisi pour le champ de bataille, en cas d'une action générale. Le roi, à son arrivée au camp, alla avec le Dauphin

reconnaître le terrain; et, de l'avis des officiers généraux, il arrêta que l'armée s'y posterait pour attendre l'ennemi. Le mardi 11, de grand matin, le duc de Cumberland, campé dans les environs, s'avança en ordre de bataille. A cette nouvelle, le roi et le Dauphin passèrent l'Escaut au pont de Calonne, et parurent à la tête de l'armée auprès de Fontenoy. Quand ils eurent reconnu l'ennemi, le maréchal de Saxe leur conseilla de repasser la rivière; mais tous deux refusèrent de se rendre à son avis, et se placèrent assez près du feu, pour qu'on pût dire qu'ils partageaient le péril de l'action; et assez loin, pour éviter le reproche de s'exposer témérairement.

Vers les cinq heures, les armées se trouvèrent en présence. La droite de la nôtre s'étendait vers le village d'Antoin; la gauche vers le bois de Barry; le centre était à Fontenoy. L'armée ennemie se présentait en trois corps. Le comte de Konigseck commandait l'aile droite, le prince de Waldeck la gauche : le duc de Cumberland occupait le corps de bataille. Sur les six heures, les ennemis tirèrent un coup de canon, qui fut comme le signal de l'action. L'artillerie étant également bien servie de part et d'autre, on se canonna long-temps avec un égal succès, ou pour mieux dire, avec une perte égale : chaque décharge éclaircissait les rangs, et jonchait la terre de morts.

Enfin l'armée ennemie s'ébranla ; et s'avançant dans la plus belle ordonnance, elle fit mine de vouloir attaquer nos trois corps en même temps ; mais se repliant tout à coup sur elle-même, elle vint fondre sur le centre de bataille. L'attaque fut terrible : on s'y attendait, la défense fut vigoureuse. Notre artillerie, placée à propos, sillonnait l'armée ennemie : les soldats de part et d'autre tiraient à bout portant. Toutes les décharges des nôtres étaient suivies des cris de *vivent le roi et monseigneur le Dauphin*. Quoiqu'on perdît beaucoup de monde des deux côtés, on combattait avec le plus grand sang-froid. On vit des officiers anglais et français se saluer avec civilité et se défendre de l'honneur de tirer les premiers. Cependant l'affaire n'avançait point; le duc de Cumberland fit changer son ordre de bataille, et du centre, il se porta vers notre gauche. Les décharges de mousqueterie recommencèrent alors, et continuèrent long-temps dans un ordre presque invariable. Nos troupes avaient perdu du terrain, et se trouvaient à trois cents pas au-dessous de Fontenoy. Cette position, par l'événement, devint funeste à l'ennemi, qui était tout à la fois exposé au feu des redoutes du bois de Barry, et à celui de l'artillerie de Fontenoy. Mais le duc de Cumberland, en capitaine qui savait prendre son parti, fit faire volte-face aux dernières lignes de son armée, qui forma par ce

moyen un carré long, dont l'un des côtés devait continuer de presser notre aile gauche, et l'autre envelopper les redoutes du bois de Barry, et faire tête au poste de Fontenoy. Cette disposition réussit aux ennemis au-delà de leurs espérances. Leur unique bataillon faisait face de toutes parts, ils avaient un plus grand nombre de coups à tirer, et tous les coups portaient. Leurs lignes étaient serrées et en bon ordre; les nôtres étaient rompues en plusieurs endroits.

Cependant le maréchal de Saxe, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois en litière, car il était malade, se portait où le péril était plus grand. Partout il voyait notre armée faire des prodiges de valeur, mais qui ne servaient qu'à augmenter ses pertes. Si quelquefois le soldat cédait pour un instant aux efforts de cette colonne redoutable qu'il avait en tête, il revenait à la charge, sans jamais se rebuter, quoique toujours sans succès.

Déjà l'ennemi, comptant sur la victoire, jetait des cris d'allégresse, qui l'annonçaient au loin; et les Tournaisiens, qui, du haut de leurs murailles, étaient spectateurs du combat, se préparaient à rendre complète la défaite des Français. La garnison tenta une sortie; mais des miliciens et des troupes de nouvelle levée, qu'on avait laissées à la garde de la tranchée, firent si bien leur devoir, que l'ennemi fut repoussé avec perte.

Ce fut dans cet instant critique, qu'on se détermina à faire un nouvel effort, et par une triple attaque à charger l'ennemi de front et par les flancs. Ce mouvement fit espérer que les choses changeraient de face. Et les troupes se montrant aussi pleines d'ardeur, que si elles n'eussent point combattu, la charge recommença. Jamais deux armées rivales, poussées par le désir de la vengeance, ne s'entre-choquèrent avec plus de furie. C'est en cette occasion que la maison du roi, qui n'avait pas encore donné, se couvrit de gloire. Tous les régimens, français et étrangers, cavalerie et infanterie, se précipitèrent sur l'ennemi avec une égale impétuosité. La colonne ennemie fit face aux trois attaques, et les soutint avec intrépidité. On la foudroyait par des décharges vives et continuelles; elle répondait par un feu également meurtrier : le carnage fut effroyable de part et d'autre. L'ennemi cachait ses pertes; les nôtres étaient sensibles. On vit les régimens du roi, de la couronne et d'Aubeterre se retrancher derrière des monceaux de cadavres. L'armée des confédérés faisait ferme, et soutenait ses premiers succès par de nouveaux avantages : nos lignes écrasées plutôt qu'enfoncées, paraissaient en désordre en plusieurs endroits. Cependant on ne voulait point céder : plusieurs détachemens ne prenant conseil que de leur valeur, allèrent, tête baissée,

heurter ce bataillon formidable : rien ne fut capable de l'entamer.

Le maréchal de Saxe, qui ne s'inquiétait pas sans raison, fit dire au roi et au Dauphin qu'il était temps qu'ils songeassent à mettre leurs personnes en sûreté, en repassant l'Escaut : son avis ne fut point suivi. Peu de temps après, on parla de retraite, et plusieurs braves officiers la jugeaient nécessaire au salut de l'armée. On avait réservé quatre pièces de canon pour la favoriser en cas d'accident : on pensait à en faire usage. Le duc de Richelieu crut devoir s'y opposer : « Point de retraite, s'écria-t-il, le roi ne le veut » pas, et entend que ces canons servent à la vic» toire. » En effet, on les braque sur l'armée ennemie, qui n'était qu'à quelques pas : on en fait précipitamment plusieurs décharges. La certitude d'être foudroyé l'instant d'après, fait craindre au soldat d'occuper la place de celui qui vient d'être renversé. Cette colonne, jusqu'alors impénétrable, laisse enfin apercevoir un défaut; on le cherchait depuis long-temps : la maison du roi le saisit et s'y insinue; les gendarmes et les carabiniers élargissent le passage, les autres régimens suivent. Animés par ces succès, les corps chargés des autres attaques se précipitent sur les lignes qu'ils ont en tête, et les rompent en plusieurs endroits. Ce fut alors qu'on en vint aux armes blanches. La mêlée fut sanglante : mais le soldat français ayant son adversaire en

face, la partie ne fut plus égale. Bientôt le désordre et la confusion s'étant communiqués jusqu'aux derniers rangs de l'armée ennemie, d'un excès de confiance elle passa au découragement. Les troupes anglaises furent celles qui firent mieux leur devoir en cette occasion; mais il fallut céder à la force. Tout plia, tout se débanda. Le soldat, irrité d'une résistance si opiniâtre, ne faisait point de quartier, et massacrait sans pitié tous ce qui tombait sous sa main. Ceux qui échappaient au fer du fantassin, étaient écrasés par la cavalerie. Les chevaux ensanglantés jusqu'au poitrail, avaient peine à se débarrasser des tas de cadavres, dont la plaine était jonchée. Ce qui est bien remarquable, c'est que cette déroute d'une armée, peu d'heures avant si formidable, fut l'ouvrage d'un instant. Le Français, étonné de ne rencontrer partout que des Français, respire enfin, et sent tout le prix d'une victoire si long-temps disputée.

Chacun raisonna comme il était affecté, sur la cause du gain de la bataille. Les uns l'attribuèrent à la présence du roi et du Dauphin; d'autres à l'habileté du maréchal de Saxe : ceux-ci à la charge vigoureuse de la maison du roi, ceux-là à l'avis du duc de Richelieu : d'autres enfin, à la valeur opiniâtre de nos troupes que rien ne put décourager. Peut-être pourrait-on dire que tous avaient raison, et qu'il ne fallait rien moins que le concours de toutes ces cir-

constances, pour nous assurer la victoire. Tous les régimens perdirent du monde. Quelques-uns se firent écraser, et ne sauvèrent que leur nom. Plusieurs officiers se signalèrent en cette journée par des traits de valeur, qui eussent honoré les héros de l'ancienne Rome. Mais les détails ne sont point de mon sujet, qui ne me permet que de donner une idée générale d'une action à laquelle assista le Dauphin.

Ce prince, en cette occasion, annonça à toute la France, qu'il était l'héritier des nobles sentimens, comme du sceptre des Bourbons. Si l'on pouvait lui faire quelque reproche, ce serait d'avoir trop bravé le danger, et voulu s'exposer moins en Dauphin qu'en soldat. Mais l'âge de seize ans est plutôt celui de la bouillante valeur, que de la parfaite prudence. Dès le commencement de l'action, un boulet de canon renversa et couvrit de terre, à quatre pas de lui, M. d'Arbaud, qui fut depuis colonel. Louis XV avait chargé un officier de faire ramasser par les valets de l'armée, les boulets qui faisaient voler la poussière au bas de l'éminence où il s'était posté. S'étant aperçu qu'il en était tombé un aux pieds du Dauphin, il lui cria en riant : « Monsieur » le Dauphin, renvoyez-le aux ennemis, je ne » veux rien avoir à eux; » mais l'action l'occupait tout entier; il ne répondit rien au roi. Il ne fit pas même attention à un autre coup, qui renversa derrière lui un des domestiques du com-

te d'Argenson. Il vit avec le plus grand intérêt le régiment qui portait son nom, se distinguer entre les autres, sous les ordres du comte de la Vauguyon, qu'il estima dès-lors pour sa bravoure; et plus encore depuis, quand il sut qu'il honorait le mérite guerrier par la vertu.

Dès les premières décharges des ennemis, la campagne avait paru couverte de fuyards, qui semblaient annoncer que tout était perdu : le Dauphin voulut les arrêter; et, par prières et par menaces, il s'efforça de leur inspirer des sentimens plus généreux. Mais ceux à qui il parlait n'étaient point des soldats, c'étaient les goujats de l'armée que la peur avait saisis, et qui ne tenaient à leurs régimens que par l'uniforme qu'ils déshonoraient. Au fort de l'action, il demanda au roi qu'il lui permît de s'avancer à la tête de sa maison, contre cet épais bataillon, dont la résistance avait déjà coûté tant de sang à l'armée française. Le roi rejeta sa demande : jamais refus ne l'attrista davantage. Sur ce qu'un seigneur de sa suite, pour l'en consoler, lui représenta que sa vie était trop précieuse à l'état, pour que le roi pût consentir à ce qu'il l'exposât au hasard d'une mêlée : « Ma vie! reprit-il » en soupirant; ah! ce n'est point la mienne, c'est » celle d'un général, qui est précieuse en un jour » de bataille. » Un instant après, s'apercevant que les choses allaient de mal en pis, et qu'en certains endroits, nos troupes étaient poussées

jusque sur les bords de l'Escaut, il oublia les ordres du roi; et se laissant emporter par son ardeur, il tire l'épée, s'échappe du milieu de ceux qui l'environnent, et croyant déjà voir les troupes ranimées par sa présence, il leur crie d'un ton de voix plein de feu : « Marchons, Français; » où est donc l'honneur de la nation? — J'ai eu » l'avantage, dit le marquis de Contades, de » voir alors M. le Dauphin montrer non seule-» ment le sang-froid du plus grand courage, mais » des traits d'une habileté peu commune. Il a » voulu charger lui-même, à la tête des grena-» diers à cheval, cette troupe pour ainsi dire in-» vincible. Il fallut un ordre du roi, pour qu'il ne » joignît pas l'ennemi, et il s'en tint toujours trop » à portée. Il encourageait les soldats qui allaient » au combat; il consolait les blessés qui passaient » sans cesse sous ses yeux. Cette bonté paternel-» le s'étendait jusqu'au dernier des soldats, et sa » charité toujours agissante s'occupa, après cette » sanglante journée, à recueillir les restes languis-» sans des victimes de la gloire, et à leur procu-» rer, par les ordres les plus précis, tous les se-» cours imaginables. » Le baron d'Espagnac, qui était présent à l'action, rend le même témoignage à sa valeur, dans son Histoire du comte de Saxe. « M. le Dauphin, dit-il, courait l'épée à la » main, à la tête de la maison du roi; on eut bien » de la peine à l'arrêter. » On ne lui laissa pas cependant le temps de joindre l'ennemi, et on le

ramena auprès du roi, qui le fit rester à ses côtés jusqu'à la fin de l'action. Mais dès que le champ de bataille fut libre, ce prince, afin de lui inspirer l'horreur qu'il eut toujours lui-même pour les guerres les plus justes, le lui fit parcourir. Il vit là, au naturel, ce qu'il n'avait jamais vu que dans l'histoire : l'humanité dégradée par la main des hommes, une vaste plaine abreuvée de sang humain, des membres épars et séparés de leurs troncs, des monceaux de cadavres, des milliers de mourans qui faisaient de vains efforts pour se dégager d'un tas de morts. Il racontait lui-même qu'il en avait vu, qui, oubliant qu'ils étaient ennemis, se bandaient mutuellement les plaies qu'ils venaient de se faire. D'autres, luttant avec la mort, se roulaient dans leur sang, et mordaient la poussière; quelques-uns levaient la tête et rappelaient un reste de vie, pour crier : *Vivent le roi et monseigneur le Dauphin!* Plusieurs, tout occupés du salut de leur âme, conjuraient le Dieu des batailles d'être pour eux en ce moment le Dieu des miséricordes. De quelque côté qu'il prêtât l'oreille, il n'entendait que des cris plaintifs et des gémissemens lamentables.

A cet affreux spectacle, qui n'est pas pour un jeune prince un spectacle inutile, il s'attendrit; le roi, qui s'en aperçut, lui dit : « Voyez, mon » fils, qu'il en coûte à un bon cœur de remporter » des victoires ! » Le prince ne lui répondit qu'en essuyant ses larmes. Ce fut dans le même mo-

ment, que Louis XV, sans y penser, et en suivant son penchant naturel, lui donna une autre leçon bien digne d'un prince chrétien. On vint lui demander comment il voulait qu'on traitât les blessés du parti ennemi : « Comme les nôtres, » répondit-il, ils ne sont plus nos ennemis. » Le Dauphin écrivit du champ de bataille à la reine et à la Dauphine : « J'ai été témoin, dit-il dans sa » lettre à la Dauphine, de la bravoure du soldat, » qui a combattu comme un lion. » Et dans une autre, qu'il lui écrivit quelques jours après, il lui raconte d'une manière plus détaillée comment le roi conduisit cette affaire.

« Dimanche, à une heure après midi, le roi ap- » prit que les ennemis n'étaient qu'à une lieue » de nous. Aussitôt il fit passer l'Escaut à son ar- » mée. Après qu'il eut dîné, il la joignit, sur les » cinq heures du soir.... Il y trouva une ardeur » incroyable; il s'avança à la tête du camp, dans » un endroit d'où l'on découvrait une partie des » ennemis. Il y eut le soir quelques coups de fu- » sil tirés entre les hussards ennemis et nos gras- » sins, qui ont fait ces jours-ci des merveilles.

» Sur les neuf heures, le roi repassa l'Escaut » sur un pont qu'on avait fait à une demi-lieue » de Tournay, du côté de la citadelle, et s'en » vint coucher dans une méchante maison d'un » village appelé Calonne, où tout le monde cou- » cha sur la paille, excepté lui et moi.

» Le lendemain lundi, le roi se leva à trois

» heures et demie, et dîna à huit. Il ne monta à » cheval qu'à midi, pour aller examiner la situa- » tion des ennemis. Il trouva que leur camp pa- » raissait davantage. Nos postes avancés tirail- » laient quelques coups de fusil, sans que pour » cela les armées s'ébranlassent. Comme le roi » s'en revenait, sur les trois heures après midi, il » rencontra des fourrageurs qui avaient jeté leurs » trousses, et qui retournaient à toute bride au » camp, disant qu'il y avait une alerte. Le roi » revint sur ses pas.... Il vit en effet que les enne- » mis faisaient marcher leur gauche vers le villa- » ge d'Antoin. On ne pouvait encore s'imaginer » qu'ils en vinssent à une attaque, parce que, di- » sait on, ils flairaient trop long-temps la méde- » cine, pour avoir envie de l'avaler. Ainsi ce soir- » là il n'y eut rien, on ne fit que s'arranger pour » le lendemain.

» Le roi se leva avant quatre heures du matin; » il monta à cheval, passa l'Escaut, et s'arrêta un » peu en deçà d'une chapelle appelée Notre-Da- » me-des-Bois. Ensuite il s'avança sur une petite » hauteur, d'où il découvrit parfaitement l'ar- » mée ennemie comme la nôtre. A neuf ou dix » heures, il demanda à déjeuner. Comme on al- » lait lui en apporter, les ennemis commencèrent » l'attaque du poste de Fontenoy, d'où M. de la » Vauguyon, à la tête de la brigade du Dauphin, » les repoussa vigoureusement, si bien qu'ils n'o- » sèrent plus y remordre..... Le roi fut obligé de

» quitter sa petite hauteur, parce que le canon
» des ennemis y donnait en plein. Il ne put ja-
» mais faire revenir au combat des fuyards, dont
» une grande partie étaient des valets, qui don-
» naient l'épouvante au reste. Pendant cette re-
» traite, qui lui perçait le cœur de douleur, son
» visage ne changea pas, et il donna ses ordres
» avec une tranquillité que tout le monde admi-
» ra..... Quand les ennemis eurent abandonné
» le champ de bataille, le roi y vint et y fut re-
» çu avec des cris de joie incroyables. Il ordon-
» na qu'on prît soin des blessés, amis ou enne-
» mis. On a donné à cette affaire le nom de *ba-*
» *taille de Fontenoy*. Le soir, sur les neuf ou
» dix heures, le roi apprit que les ennemis s'é-
» taient retirés en mauvais ordre, qu'il y avait
» beaucoup d'aigreur entre les Anglais et les Hol-
» landais, et qu'à leur appel, il leur avait man-
» qué quinze mille hommes; au lieu que nous
» n'en avons perdu que deux mille. Ainsi vous
» voyez que le roi a remporté une victoire com-
» plète. Le pauvre duc de Grammont fut tué
» d'un boulet, qui lui cassa la cuisse. Adieu, ma
» chère femme, je vous aime plus que moi-mê-
» me. »

Après cette fameuse journée, on pressa le siège de Tournay. Le Dauphin en suivit toutes les opérations : partout il animait le soldat par sa présence. Dans une revue qu'il fit du régiment Dauphin, infanterie, il nomma chevaliers de

Saint-Louis plusieurs officiers qui s'étaient distingués entre les autres à la journée de Fontenoy; et il répéta à la tête de ce régiment ce qu'il avait dit quelques jours avant, en allant visiter la tranchée : « Je sais, messieurs, ce que » vous savez faire. Il n'est pas possible que la pla» ce tienne long-temps devant des troupes si cou» rageuses. » En effet, peu après il y fit son entrée avec le roi, le jour de l'octave de la Fête-Dieu; et les Autrichiens qui avaient déjà reconnu sa valeur, furent encore édifiés de sa religion. Pendant la procession du Saint-Sacrement, à laquelle il assista, les habitans de la ville admirant son recueillement et sa piété, se disaient les uns aux autres (1), « qu'on ne devait point » s'étonner que le ciel se fût déclaré pour une » armée qui avait à sa tête un prince si religieux. » La garnison s'était retirée dans la citadelle : cette place tint encore quelques jours, et fut obligée de capituler. De là Louis XV et le Dauphin s'avancèrent à la tête de l'armée victorieuse vers la ville de Gand : on y arriva la nuit. Le comte de Lowendal se jeta le premier à l'eau, passa le fossé, fit appliquer les échelles de toutes parts. En un instant les murailles furent escaladées, et les remparts bordés de Français, qui allèrent ouvrir les portes au reste de l'armée. Elle entra

(1) Un bourgeois de la ville de Tournay, qui avait entendu ces paroles, me les a rapportées.

dans la place sans coup férir; et tout cela s'exécuta avec tant d'ordre, de promptitude et de silence, que, comme le dit agréablement un écrivain, les bourgeois qui s'étaient endormis Autrichiens, furent tout surpris de se réveiller Français. Bruges ouvrit ses portes au vainqueur. Oudenarde se défendit vigoureusement, et fut emportée. Dendermonde ne tint pas long-temps. Enfin l'armée parut sous les murs d'Ostende, cette ville fameuse par le siége qu'elle soutint pendant trois ans, contre une armée commandée par un des plus habiles capitaines de son siècle, Spinola. Cette place est défendue d'un côté par la mer; de l'autre, par des forts et des bastions, au pied desquels sont des fossés larges et profonds, que le commandant tient à sec, ou qu'il inonde à son gré. Elle renfermait une bonne garnison. Sa défense fut vigoureuse; mais il n'est point d'obstacles insurmontables pour une armée française qui combat sous les yeux de son roi et de son Dauphin : Ostende ne soutint que dix jours de tranchée. Nieuport et plusieurs autres places moins importantes subirent la loi du vainqueur. Louis XV ayant terminé cette campagne, et pourvu à la sûreté de ses conquêtes, revint en France avec le Dauphin : ils arrivèrent à Paris dans le courant de septembre.

A l'ouverture de la campagne suivante, le Dauphin qui désirait passionnément d'accompagner le roi dans les nouvelles expéditions qu'il

méditait, lui en demanda la permission; mais il la lui refusa constamment, conseillé, dit-on, par quelques personnes en place qui craignaient que la vertu du jeune prince n'éclairât de trop près leurs opérations, et déterminé, comme on l'a cru, par la crainte assez bien fondée que son ardeur ne le précipitât dans quelque fâcheux accident. Mais depuis la journée de Fontenoy, jamais il ne témoigna plus de désir de se signaler contre les ennemis du nom Français, qu'au moment où il apprit la défaite de Crevels. Il était alors à Versailles : le roi était allé à Saint-Hubert. Le maréchal de Belle-Isle, à qui le courrier avait remis les papiers, les envoya au roi, et vint sur-le-champ rendre compte au Dauphin des particularités de cette malheureuse journée. Le découragement des troupes fut ce qui le toucha le plus. Sans perdre un instant, il écrivit au roi pour lui demander la permission d'aller se mettre à la tête de l'armée battue. Il emploie dans sa lettre les motifs les plus pressans pour le persuader. Il prévient les difficultés qu'on pourrait opposer à sa résolution : il proteste qu'il ne fera rien que de l'avis des officiers généraux. « Non, dit-il en finissant, je suis sûr » qu'il n'y a point de Français dont le courage » ne soit ranimé, et qui ne devienne invincible » à la vue de votre fils unique, qui le mènera au » combat. » Le roi lui fit cette réponse : « Votre » lettre, mon fils, m'a touché jusqu'aux larmes;

» il ne faut pas se laisser accabler par les malheurs.
» C'est aux grands maux qu'il faut de grands re-
» mèdes : ceci n'est qu'une échauffourée. Je suis
» ravi de reconnaître en vous les sentimens de
» nos pères. Mais il n'est pas encore temps que
» je vous sépare de moi. Je plains bien le pauvre
» maréchal de Belle-Isle, son fils nous manquera.
» Je serai à Versailles à une heure. »

Le Dauphin, outre le courage qu'on remarquait en lui, et une connaissance exacte de toutes les parties de l'art militaire, avait encore, dans un degré supérieur, ce qu'on peut appeler l'esprit de commandement, et, ce qui n'est pas le moindre mérite d'un général, le talent merveilleux de s'affectionner les troupes : ce qui faisait dire au maréchal de Broglie : « Il n'a man-
» qué à M. le Dauphin que l'occasion pour se
» montrer un des plus grands héros de sa race. »
Au dernier camp de Compiègne, portant déjà depuis long-temps dans le sein le germe de la maladie dont il mourut, on le vit diriger les travaux comme le plus habile ingénieur; commander les évolutions avec la dignité d'un roi, le ton, l'aisance et la précision du général le plus expérimenté. On remarqua surtout qu'il était actif, se trouvant le premier à toutes les opérations; généreux, jusqu'à anticiper sur ses revenus, pour gratifier le soldat; affable, disant dans l'occasion un mot à un officier, faisant à l'autre un signe gracieux, donnant à tous quelques mar-

ques d'attention. Il sortit un jour en uniforme après son dîner, pour aller visiter le quartier des Dragons-Dauphin, qui était fort éloigné de la ville. Les officiers, qui n'étaient pas avertis, étaient alors absens; mais quelques soldats l'ayant reconnu à son uniforme et à son cordon bleu, se mirent à crier : « Voilà notre colonel. » Tous à l'instant se rassemblèrent autour de lui, jetant leurs casques en l'air, et poussant mille cris de joie. Comme ils n'avaient pas de siége à lui présenter, ils lui offrirent une botte de paille, sur laquelle il ne fit point difficulté de s'asseoir. Les officiers, avertis de son arrivée, se rendirent auprès de lui avec un empressement qu'il est aisé d'imaginer : il s'entretint familièrement avec eux, et leur demanda la grâce de quelques dragons qui étaient aux arrêts : « Ne voulant pas, » dit-il, qu'il y eût aucun malheureux dans un » jour qui lui causait tant de joie. » Un ancien officier général disait à cette occasion, qu'il se regarderait comme un personnage dans l'état, s'il était simple dragon dans le régiment Dauphin.

Quelque temps avant le départ de Compiègne, après avoir commandé un exercice : « Mes » enfans, dit-il aux soldats, je suis d'autant plus » content de vous, que vous avez très-bien fait, » quoique je vous aie moi-même fort mal com» mandés. » Le prince de Condé lui disait en revenant du camp, qu'il avait été charmé de la

manière dont il avait paru à la tête de son régiment, et de l'air martial qu'avaient tous ses dragons : « N'est-ce pas bien dommage, lui dit le » Dauphin en riant, que je ne me sois pas trou- » vé avec ces braves gens dans des occasions plus » brillantes ? » Il voulut un jour souper sous la tente au milieu des officiers : le repas fut, à la vérité, mieux servi qu'il ne l'est ordinairement dans un camp; mais ce qui en fit le principal assaisonnement, ce fut la bonne humeur du prince, les propos obligeans qu'il adressait aux convives, sachant si bien faire distinction de rang et de mérite, que tous étaient satisfaits, et se croyaient placés dans son estime au degré qui leur était dû. La Dauphine, curieuse de voir une armée rangée en bataille, se rendit un jour au camp. A son arrivée, le Dauphin alla à sa rencontre, lui donna le bras, et s'avançant vers les troupes : « Approchez, mes enfans, leur dit- » il, voilà ma femme. » Paroles bien éloquentes dans la bouche d'un Dauphin. A peine furent-elles prononcées, que tout le camp retentit des cris réitérés de *vivent monseigneur le Dauphin et madame la Dauphine.* Les soldats des derniers rangs, qui avaient crié sans savoir pourquoi, recommençaient quand ils apprenaient de leurs camarades la manière militaire dont le Dauphin venait de leur présenter la Dauphine.

Quoique ce prince fût guerrier par inclination, on pouvait cependant compter que, s'il fût

monté sur le trône, il eût été pacifique par amour pour les peuples, et qu'il eût préféré le plaisir de faire le bonheur de ses sujets à la gloire d'humilier ses voisins. « Les plus grands conquérans, dit-il dans un de ses écrits, sont fort » au-dessous des rois pacifiques, justes et humains : il est bien plus beau d'être les délices » du monde, que d'en être la terreur. Un prince, ajoute-t-il, qui entreprend une guerre uniquement pour sa gloire personnelle, est également en horreur à Dieu et aux hommes; mais » un roi, digne de l'être, l'évite sans la craindre, » et la soutient avec courage quand elle est inévitable : il se montre dans l'occasion prodigue » de son sang, et toujours avare de celui de ses » sujets. »

Dans un de ses écrits, où il traite particulièrement de ce qui concerne les offices militaires : « Il y a, dit-il, plusieurs sortes de crimes qu'on » peut commettre dans les offices militaires : 1°. » la trahison; 2°. révéler aux ennemis le secret » d'une entreprise; 3°. déserter aux ennemis; » 4°. violer la discipline militaire en points essentiels. Tous ces crimes emportent peine de » mort. La lâcheté et la poltronnerie, quoique » moins criminelles, peuvent être sujettes à la » même punition, les conséquences en étant quelquefois aussi funestes que celles de la trahison. » Quelques états ont poussé la rigueur jusqu'à » punir les mauvais succès; mais c'est une bar-

»barie inutile et aussi dangereuse qu'elle est
»contre le droit des gens. Enfin le dernier cri-
»me, qu'à bien juste titre les capitaines paient
»de leur tête, c'est de détourner à leur profit,
»par avarice, la paie et la nourriture du soldat.»

La journée de Fontenoy, mieux que tous les préceptes qu'on eût pu lui donner, avait fait sentir au Dauphin ce que c'était qu'être roi; et plus la nation lui avait paru en cette occasion affectionnée au service de ses maîtres, et docile à leur voix, plus il se croyait obligé d'apprendre à ne lui commander qu'avec sagesse. Depuis ce moment, la perspective du trône, qui présente une idée si flatteuse aux yeux du vulgaire, qui ne sait point en apprécier les charges, eut pour lui quelque chose d'effrayant : une couronne lui parut un fardeau accablant; et lorsqu'il parlait, ou même qu'il écrivait sur ce qu'il se proposait de faire, si Dieu l'appelait au gouvernement des peuples, il avait coutume de dire : *Si j'ai le malheur de monter sur le trône.* C'est d'après ces dispositions, qui avaient toujours fait la règle de sa conduite, qu'au lit de la mort, il disait à son confesseur : « Je n'ai jamais été ébloui
» par l'éclat du trône auquel ma naissance m'ap-
»pelait, parce que je ne l'ai jamais envisagé que
»du côté des devoirs redoutables qui l'accom-
»pagnent, et des périls qui l'environnent.» Ces sentimens ne partaient point d'une âme pusillanime : ce prince, au lieu de se décourager à la

vue d'une couronne qu'il redoutait, se prépara par un travail qui ne finit qu'avec sa vie, à en soutenir tout le poids, s'il plaisait à la Providence de l'en charger un jour.

Il s'appliqua d'une manière particulière à connaître les droits comme les obligations attachés à l'autorité souveraine; et cette connaissance lui paraît essentielle dans un prince. « Ne point » connaître, dit-il, l'origine, l'étendue et les » bornes de son autorité, c'est pour un prince » ne connaître ni la nature, ni les propriétés de » son être. » Les rois, selon lui, tiennent leur autorité de Dieu seul, dont ils sont comme les lieutenans sur la terre. « Tout vient de Dieu, » dit-il, tout doit retourner à Dieu...... C'est » Dieu qui a mis dans le cœur des hommes les » premières idées d'un être suprême, et les pre- » miers principes de la justice, de la droiture et » de la bonté, pour les diriger dans leurs actions. » C'est lui-même qui, en distribuant aux sociétés » les régions diverses qu'elles habitent, leur don- » ne des chefs qui les gouvernent.... N'admirez- » vous pas la bonté par excellence qui réside en » Dieu? son amour pour le bien, sa haine pour » le vice? sa bonté qui nous aime avec tant de » tendresse, qui nous attend avec tant de patien- » ce; sa justice qui punit aussi sévèrement qu'el- » le récompense avec usure; son amour qui ne » s'occupe qu'à faire notre bonheur? N'admirez- » vous pas la sagesse et la sublimité de ses lois,

» la paix que leur observation fait régner dans » l'âme, le trouble et le désordre que leur viole- » ment ne manque pas d'y produire?

» Mais peut-on réfléchir sur ces grandes véri- » tés, sans se convaincre que la puissance des » rois n'est établie que pour exercer en particu- » lier celle de Dieu, pour récompenser et pour » punir; pour effrayer par les châtimens, attirer » par les bienfaits, faire naître une noble ému- » lation; maintenir le bon droit, le défendre con- » tre la violence; terminer les dissensions et les » querelles, entretenir l'union entre tous les mem- » bres de l'état; alléger, autant qu'il est possi- » ble, le joug de l'autorité; tourner au profit des » peuples les trésors dont on est dépositaire; s'oc- » cuper tout entier de ce qui peut faire leur » bonheur; leur sacrifier son temps, son plaisir, » sa vie et sa gloire même? voilà les traits de res- » semblance que l'autorité des rois doit avoir » avec celle de Dieu.... Quel bonheur pour les » peuples, quand les princes cherchent en Dieu » même les règles de la conduite qu'ils doivent » tenir pour les gouverner : quand ils interro- » gent, en quelque sorte, la bonté, la justice et » la sagesse de l'Être suprême, pour apprendre » de lui la manière de conduire les hommes, et » les moyens de les rendre heureux! »

» Tout bon gouvernement, dit-il encore, doit » avoir pour base la justice et la raison. » C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même fort au

long, que les droits de Dieu, du souverain et des peuples, doivent y être respectés selon les règles de la droite raison; que Dieu doit y être servi par le souverain et par les peuples; le souverain respecté de ses peuples, et les peuples protégés par le souverain. Quant à l'autorité, n'en donnant aucune au plus puissant monarque pour faire le mal, il veut qu'il l'ait pleine et entière pour faire le bien; et cette autorité lui étant necéssaire pour assurer le repos de l'état et le bonheur des peuples, elle est, selon lui, de l'essence d'un souverain. « Un prince, dit-il, n'existe dans le monde » politique qu'à raison de son autorité. La » faiblesse dans un roi, dit-il ailleurs, lui rend » toutes ses vertus inutiles ». Il suffirait pour se convaincre de la justesse de ces principes, d'ouvrir nos histoires : on y voit partout que les états n'ont jamais été plus agités de troubles, et les peuples plus malheureux, que sous les gouvernemens faibles. Et, presque toujours, le prince le moins jaloux de son autorité, est celui qui en prépare à ses peuples l'usage le plus rigoureux, pour le jour où il sentira la nécessité de recouvrer ses droits.

Cette autorité suprême que le Dauphin reconnaît dans un souverain, n'a sans doute aucun de ces caractères odieux que lui prête la philosophie moderne. Elle prévient les abus plutôt qu'elle ne les punit. Elle n'est ni des-

potique, ni tyrannique, mais bienfaisante et modérée. L'empire qu'elle exerce est tout à l'avantage de la société dont elle contient tous les membres dans cette heureuse harmonie qui fait le bonheur et la force des empires. C'est toujours sur le modèle le plus parfait, que ce prince veut qu'un souverain se règle dans l'exercice du pouvoir suprême. « Un monarque, » dit-il, image de la Divinité sur la terre, doit » la prendre pour modèle dans l'usage de » sa puissance. Elle encourage les hommes à » la vertu par l'attrait des récompenses : elle » les détourne du vice par la crainte des châti- » mens : elle dirige tout, selon l'ordre admirable » qu'elle a établi dans l'univers; immuable com- » me elle, le monarque doit respecter lui-même » les lois qui sont émanées de sa puissance; et » s'il n'a pas de juge ici-bas, il ne doit jamais » oublier qu'il en est un dans le ciel, qui juge » également et les rois et les peuples. »

L'autorité paternelle lui paraît encore une image naturelle de celle qu'un souverain doit exercer sur ses peuples. « Le monarque, dit-il, » doit se regarder comme le chef d'une nom- » breuse famille. Il doit aimer ses peuples, non » comme un maître aime ses esclaves, mais com- » me un père aime ses propres enfans : il leur » doit le même soin, la même protection, la mê- » me application à les rendre heureux. Il doit » avoir le même désir d'entretenir et d'aug-

» menter leur respect et leur amour pour la » religion. Il doit être jaloux de leur réputation » et de leur gloire. Le principal objet de l'at» tention d'un roi, dit il ailleurs, est le soula» gement de ses peuples; et sa plus grande gloir » est de les rendre heureux ». Voici comment il termine son traité, dans lequel il rédige, par extraits, les sentimens des auteurs les plus estimés, qui traitent des droits et des devoirs de la royauté. « Je ne puis finir cet ouvrage, sans » faire ressouvenir les rois eux-mêmes de » la dépendance où ils sont du roi des rois. Plus » ils sont élevés et puissans, plus le juste juge » leur demandera un compte exact du pouvoir » qu'il leur a confié. L'éclat de la couronne et » l'élévation du trône enivrent souvent les âmes » les mieux nées..... Que les exemples frappans » de la vengeance que le Ciel exerce contre les » conquérans, la terreur du monde, et les tyrans » de leurs propres sujets, soient toujours pré» sens à leurs yeux. Qu'ils songent qu'ils ne com» mandent que pour faire la félicité, la gloire et » le repos de leurs peuples; que tout autre mo» tif de leurs démarches, est un crime aux yeux » du souverain maître; et que c'est dans la ba» lance redoutable que leurs actions seront pe» sées, pour recevoir une récompense d'autant » plus abondante, ou des châtimens d'autant » plus terribles, que c'est pour cette seule fin

» qu'ils ont été élevés au-dessus des autres mor-
» tels ».

Après avoir discuté les différentes matières qui concernent l'administration publique, le Dauphin s'appliqua à les rapprocher avec ordre, pour former son plan de gouvernement. Il travaillait à cet ouvrage (1) quand la mort nous l'a enlevé. Il le divise en trois parties. Voici le titre des matières. PREMIÈRE PARTIE.... Religion, Conseils, Ministres, Justice, Tribunaux, Procès. SECONDE Partie.... Finances, Perception de deniers, Nécessité des impôts, Guerres, Subsides, Paix, Marine, Cour, Récompenses, Libertés, Avarice, Amas. TROISIÈME PARTIE.... Police, Commerce, Abondance, Priviléges, Sévérité, Indulgence, Représentations, Amis, Favoris, Plaisirs, Liberté, Société.

Voici comment le Dauphin communiqua un jour ses vues de gouvernement au président d'Aubert, en les réduisant à une seule maxime générale : « La gloire et le bonheur d'un roi
» consistent, selon moi, à savoir allier la sages-
» se, la force et la bonté, pour s'assurer la sou-
» mission, l'estime et la reconnaissance de la na-
» tion ; afin que de tous ces sentimens réunis,
» se forme entre lui et elle cet amour mutuel,
» et cette confusion d'intérêts, qui constituent

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Les Devoirs des Princes*, composé par M. *Moreau*, d'après le plan et les vues du Dauphin.

»la vraie puissance, et qui assurent la durée »des empires, auxquels l'esprit de conquête et »la terreur des armes ne donnent qu'un éclat »passager, acheté au prix du sang, de l'aisance »et de la tranquillité des sujets, suivi par con»séquent de l'affaiblissement de l'état, dont »l'âme et le nerf au dedans, ainsi que la con»sidération au dehors, dépendent de la popu»lation, de l'abondance et de l'harmonie inté»rieures ». Voilà des principes clairs et lumineux : l'Évangile et la droite raison n'en ont jamais reconnu d'autres. Qu'une secte impie et séditieuse s'efforce de les travestir ; que sous le spécieux prétexte d'éclairer les hommes, elle les invite à la révolte contre toute autorité légitime; qu'elle aille même jusqu'à décrier ouvertement la forme de gouvernement, de l'aveu des plus grands politiques, la plus parfaite de toutes; c'est de quoi le Dauphin ne fut jamais surpris, suivant cette maxime qu'il citait souvent : « Qui ne craint pas son »Dieu ne respectera point son roi, qui n'en est »que la faible image. »

Ce prince, suivant le plan qu'il s'était formé de s'occuper uniquement du soin de rendre les peuples heureux, étudia sérieusement la partie des finances. Il connaissait l'état des différentes provinces, leurs richesses réelles, et celles qui proviennent de l'industrie des habitans : ce qui le mettait à portée de juger en quelle proportion

chacune d'elles pouvait, sans s'épuiser, contribuer aux besoins de l'état. Pour procéder plus sûrement dans une matière si importante, il chargeait différentes personnes également instruites et désintéressées, de lui remettre des mémoires, qu'il comparait entre eux et avec ses propres lumières. Peut-être avait-il trouvé ce qu'on cherche depuis si long-temps, ce système moins dispendieux pour la perception des inpôts, et suivant lequel chacun contribuerait aux charges de l'état, en raison des ses facul tés. Mais dans la crainte de compromettre quelques-unes des personnes qui l'avaient servi si fidèlement, il eut l'attention, pendant sa dernière maladie, d faire jeter au feu les différens mémoires qu'on lui avait remis, tant sur cette matière que sur les autres parties de l'ad ministration publique. Quand il sentit que sa fin approchait, il appela l'officier qui était chargé de son cabinet d'étude à Versailles, il lui confia les clefs de deux secrétaires, lui donna la note des papiers qu'il y trouverait, et lui désigna ceux qu'il devait brûler. Il porta l'attention jusqu'à lui recommander de s'enfermer dans son cabinet, afin que personne ne fût témoin de son opération. L'officier, muni de ces instructions, partit en poste de Fontainebleau, pour se rendre à Versailles : il trouva tout dans l'ordre qui lui avait été indiqué. Il eut à brûler une si prodigieuse quantité de papiers, écrits

tant de la main du prince que de mains étrangères, qu'il lui fallut plusieurs heures pour s'acquitter de sa commission. De retour à Fontainebleau, il alla rendre compte au Dauphin de la manière dont il avait exécuté ses ordres. Le prince le fit repartir sur-le-champ, pour aller jeter au feu quelques autres pièces, auxquelles il n'avait pas pensé d'abord.

Comme les voyages de la cour ne l'empêchaient point de suivre son plan d'étude, et de s'occuper des affaires les plus importantes, il avait aussi à Fontainebleau quantité de papiers qu'il fit brûler. « Il me fit appeler, dit la Dau»phine, il me confia ses clefs, et me dit de »chercher tous les papiers qui étaient dans son »bureau et dans son secrétaire : je les lui pré»sentai; il les prit, me les rendit l'un après »l'autre, me dit en riant ce qu'ils contenaient, »et m'ordonna de les brûler. » Quoique sa prudence nous ait ravi un grand nombre de pièces, précieuses sans doute, ce qui nous est parvenu de ses écrits est plus que suffisant pour nous faire connaître l'étendue et la sagesse de ses vues en matière de gouvernement. Il est partout d'un style si expressif et si lumineux, que souvent il dit en quatre mots ce qui serait pour un autre la matière d'un discours. « Tou»te imposition sur les peuples, dit-il, est injuste »lorsque le bien général de la société ne l'exige »pas. » Persuadé qu'un prince, après avoir cher-

ché les moyens de percevoir les revenus de l'état de la manière la moins onéreuse au peuple, doit encore donner tous ses soins à ce qu'ils soient administrés par des mains sages et intègres, il ne fait pas difficulté de dire : « Un état » doit périr nécessairement lorsque ces revenus » ne sont pas administrés avec la plus exacte et » la plus prudente économie » ; et, comme s'il eût pu craindre la tentation de dissiper en dépenses superflues les deniers arrosés de la sueur du laboureur et de l'artisan : « Le monarque, dit- » il encore, n'est que l'économe des revenus » de l'état » : maximes que personne n'ignore, mais qui ravissent dans la bouche d'un prince destiné au trône.

En parlant du crime de péculat, dont peuvent se rendre coupables ceux qui ont part au maniement des finances : « Nos rois, dit-il, ont » fait avec justice les ordonnances les plus sévè- » res contre ceux qui malversent dans le manie- » ment des finances. François Ier ordonne que le » péculat sera puni par *confiscation de corps et* » *de biens.* Il y eut de grandes contestations sur » le sens de cette expression : les uns entendant » simplement la mort civile; et les autres, peine » de la vie : je suis de ce dernier sentiment; car » on voit que les Romains, d'après lesquels la plu- » part de nos lois ont été faites, n'ayant d'abord » décerné qu'une restitution du quadruple, » ont été forcés par les cas multipliés, de punir

» de mort le péculat; et notre histoire fournit des
» exemples d'une pareille rigueur.

» Ce crime se contracte, et lorsqu'on dérobe
» l'argent du prince, et lorsqu'on en fait com-
» merce; lorsqu'on fait des gains illicites et dom-
» mageables au public, dans la fourniture des
» munitions de guerre, dans les constructions
» des édifices publics et autres pareilles entre-
» prises....

» Les rois doivent être infiniment réservés à
» accorder à des particuliers des tailles et des
» subsides, qui diminuent le revenu de l'état,
» et font retomber sur le pauvre peuple tout le
» poids dont la faveur soulage un petit nombre.
» Il y a déjà, par toutes sortes de charges et
» d'emplois, un si grand nombre d'exempts,
» que l'augmenter serait véritablement une in-
» justice odieuse : les exemptions sont souvent
» plus contraires à l'humanité que les impôts
» mêmes. »

L'agriculture parut au Dauphin un objet digne de toute son attention. Il protégea, en plusieurs occasions, ces sociétés qui ont travaillé avec tant de succès à perfectionner cet art, la source des vraies richesses d'un état. Il reçut leurs mémoires, et les lut avec plaisir. Il appelle les laboureurs, *une classe d'hommes utiles à la société.* « Il faut, dit-il, que les laboureurs,
» sans être riches, soient dans un état d'aisance,
» et ne craignent point, en rentrant des champs

» au logis, de trouver les huissiers à leurs por-
» tes : prétendre s'enrichir en les dépouillant,
» c'est tuer la poule qui pond des œufs d'or. »
Comme on lui représentait que ses revenus é-
taient trop bornés, et qu'à son âge, le Dauphin, fils de Louis XIV, avait cinquante mille francs par mois pour sa cassette. « Il ne me serait pas
» difficile, répondit-il, d'obtenir du roi la mê-
» me somme; mais comme je ne la recevrais que
» pour la donner, j'aime mieux que le pauvre
» laboureur en profite, et qu'elle soit retran-
» chée sur ses tailles. »

Il avait coutume de dire qu'il était plus jaloux d'être aimé des paysans que des courtisans. Quelquefois, pendant les voyages du roi, il prenait plaisir à se faire raconter ce que disaient de lui les habitans des campagnes. On lui rapportait un jour qu'un laboureur picard, après s'être expliqué fort cavalièrement sur le compte de quelques grands seigneurs de la cour, avait ajouté qu'il aimerait toujours M. le Dauphin, parce qu'à la chasse il n'entrait pas dans les terres encore couvertes de leurs moissons. « N'admirez-vous pas ces bonnes gens? dit
» alors le Dauphin à l'abbé de Saint-Cyr : ils
» nous aiment parce que nous ne leur faisons
» point de mal; et des courtisans rassasiés de nos
» bienfaits, n'ont pour nous que de l'indifféren-
» ce ». Aucun laboureur en effet n'eut jamais à se plaindre que ce prince eût causé le moin-

dre dommage dans son champ. Un jour qu'il chassait avec le roi dans les environs de Compiègne, son cocher voulait traverser une pièce de terre dont la moisson n'était pas encore levée; s'en étant aperçu, il lui cria de rentrer dans le chemin : le cocher lui observa qu'il n'arriverait pas à temps au rendez-vous. « Soit, » répliqua ce prince, j'aimerais mieux manquer » dix rendez-vous de chasse, que d'occasioner » pour cinq sous de dommage dans le champ » d'un pauvre paysan. » Belle leçon pour ces seigneurs qui se croient tout permis dans leurs terres, parce qu'ils y peuvent tout impunément, et que leurs vassaux, dans la crainte de plus grands maux encore, n'osent demander justice de ceux dont ils les font gémir.

Le Dauphin avait sur le commerce toutes les connaissances nécessaires pour opiner prudemment dans le conseil sur les moyens de le faire fleurir. Il savait quelles marchandises il était plus avantageux à l'état de recevoir et de faire passer dans le commerce. Il disait sur quelle mer telle marchandise s'embarquait, à quel port telle autre abordait : ayant un jour donné audience à un officier de marine, après l'avoir entendu sur sa demande, il l'entretint de la mer et de tout ce qui concernait sa profession, d'une manière si intéressante, que l'officier dit tout haut au sortir de son audience : « Je ne crois pas qu'il y ait d'homme en

France qui entende mieux la marine que M. le Dauphin. » Ses principes sur le commerce, comme sur toute autre matière, furent toujours conformes à ceux qu'il s'était formés sur la justice, la religion et les mœurs. Il n'entendit parler qu'avec horreur de cette maxime que la politique de la philosophie moderne ne rougissait pas d'établir : « Qu'un prince doit » laisser la liberté de la presse et fermer les » yeux sur tous les ouvrages qui paraissent dans » ses états, pour ou contre la religion et les » mœurs, parce que la librairie forme une bran» che de commerce ; » et c'est à cette occasion qu'il répondait un jour à la reine : « Maman, je » pense comme vous, et je dis, malheur à l'état » qui aurait besoin, pour subsister, de tolérer » ce commerce d'iniquité, ou tout autre sem» blable; c'est un malade réduit à n'avoir que » du poison pour remède. »

Il envisageait la licence des mœurs comme un principe destructeur des états les mieux affermis; et si la Providence l'eût placé sur le trône, il se serait cru obligé de faire usage de tous les moyens que le pouvoir suprême lui eût mis en main, pour rappeler la nation à l'innocence des mœurs antiques. Son exemple, mieux qu'un édit, eût eu force de loi, sur un peuple qui s'en fait toujours une de copier les mœurs de ses souverains. Suivant ce principe qu'il adopte partout, « qu'un roi doit se regar-

» der dans ses états, comme un père de famille » au milieu de ses enfans, » il met au rang de ses obligations les plus étroites, de veiller sur les mœurs de ses sujets. « Le monarque, dit-il » dans un de ses écrits, doit apporter les soins » d'un père à régler les mœurs de ses sujets. Je » n'ai jamais douté, disait-il encore, que la mo» rale d'Épicure, à laquelle on attribue la déca» dence de l'empire romain, ne doive entraîner » la ruine de toutes les nations chez lesquelles » elle s'introduira. » Aussi ne compta-t-il jamais les excès honteux de la débauche au nombre de ces abus sur lesquels il est quelquefois prudent de fermer les yeux, pour en prévenir de plus grands : il était persuadé, et il le disait lui-même, qu'il ne pouvait en exister de plus préjudiciable au bien même physique d'un état, que celui qui arrête le cours de la population; qui invite le luxe et la fainéantise; qui trouble souvent la tranquillité publique, et toujours l'ordre domestique; qui ruine les familles, qui conseille les vols et les rapines, qui prépare les empoisonnemens, les suicides et les assassinats; qui moissonne tous les ans plus de citoyens que le fer ennemi; qui fait de la capitale un rendez-vous de libertinage, l'école de tous les vices et le tombeau de la jeunesse. « La débauche, dit ce prin» ce, est mère de beaucoup de filles qui sont des » furies bien redoutables au sein d'un état. »

Après avoir considéré le monarque comme le

père de ses sujets, pour l'obligation de régler leurs mœurs, il veut qu'il se regarde lui-même, pour le devoir de régler les siennes, non comme un grand prince, en qui la flatterie ne manque jamais d'excuser les faiblesses les plus condamnables, mais comme un prince chrétien qui n'est pas moins comptable à Dieu de sa conduite, que le reste des hommes. « Un roi, dit-il, ne doit » point avoir de favoris : le nom de maîtresse » fait horreur à un chrétien. » Il ne laissa jamais ignorer ce qu'il pensait de ces femmes sans pudeur, qui ne rougissent point de chercher à se faire un nom par la voie de l'infamie, et qui s'applaudissent, comme d'un triomphe, quand elles ont su jeter dans un cœur honnête et vertueux les premières étincelles d'un feu illégitime; il regardait ces âmes basses et artificieuses comme les plus grands ennemis de la gloire des princes, et le mépris qu'il avait pour elles allait jusqu'à l'indignation. Je supprime plusieurs anecdotes populaires relatives à ce sujet, et qu'il est permis de révoquer en doute; mais elles ont eu au moins pour fondement les inclinations et les sentimens décidés du Dauphin; et l'on ne saurait douter que le titre de *Restaurateur des mœurs*, que le vœu des gens de bien a dejà décerné à Louis XVI, son auguste fils, n'eût été un de ceux qui l'eussent le plus agréablement flatté.

Persuadé cependant, comme il le disait un jour à l'évêque de Verdun, « qu'il était plus facile de

» former les mœurs d'une nation, que de les ré-
» former, » l'éducation de la jeunesse lui paraissait un des objets les plus dignes de fixer l'attention d'un sage gouvernement. « Il n'est point
» de naturel si heureux, dit ce prince dans un de
» ses écrits, qui ne puisse se corrompre par le vi-
» ce de l'éducation, comme il n'en est point de si
» ingrat qu'on ne puisse améliorer par une ap-
» plication constante et des soins assidus... Dans
» toute société, une partie des hommes conduit
» l'autre; ceux qui ont eu l'esprit cultivé par les
» lettres, se trouvent naturellement à la tête de
» ceux qui n'ont point eu le même avantage, et
» leur communiquent nécessairement leurs vices
» ou leurs vertus.... Rien peut-être n'influe plus
» directement sur les mœurs d'une nation, que
» l'éducation publique; les plus beaux jours de
» Lacédémone, furent ceux où elle éleva sa jeu-
» nesse avec des soins plus particuliers; Rome ne
» fut plus semblable à elle-même, quand sa jeu-
» nesse commença à se corrompre. »

L'éducation de la jeunesse l'intéressait encore par cette affection qu'on éprouve naturellement pour cet âge, celui de la candeur et de l'ingénuité. Il aimait les jeunes gens, mais de cet amour sage qui ne perd point de vue leurs véritables intérêts. Un des pages de la Dauphine, dont il estimait le père, marquait de la légèreté et de l'inconstance dans sa conduite. Il le fit appeler; il lui rappela plusieurs époques où l'on

avait été content de lui; et il ajouta : « Il faut » que je vous guérisse aujourd'hui d'une erreur : » n'est-il pas vrai que vous vous étiez imaginé » qu'on pouvait servir Dieu par quartiers? Dé» trompez-vous, le service de Dieu est un servi» ce de pages ; il est de tout temps et de toute » saison. Servez Dieu comme vous servez mada» me la Dauphine : vous sentez que si vous pré» tendiez ne l'accompagner que par fantaisie, el» le ne s'accommoderait point de vos services. » Si quelque seigneur présentait au Dauphin un de ses fils étudiant dans un collége, il ne manquait jamais de l'exhorter à se distinguer par son application au travail, et par son amour pour la vertu. On le vit quelquefois assister à des exercices d'écoliers, et honorer de ses applaudissemens leurs triomphes littéraires. Un de ses valets de chambre (car il ne dédaignait pas de s'entretenir avec eux) lui parlait de son fils qu'il faisait étudier à Paris, et lui disait qu'il s'était arrangé avec ses maîtres, afin qu'il ne fût jamais puni : « Sans doute, lui dit le Dauphin, que » vous avez aussi pris vos arrangemens avec vo» tre fils, pour qu'il évite de tomber dans les fau» tes qui mériteraient punition? » L'officier persistant à dire que, quelque chose que pût faire son fils, il ne consentirait jamais à ce qu'on le punît, le prince le plaisanta beaucoup : et quand il vit ses autres valets de chambre, il leur parla du système d'éducation de leur camarade, et leur

recommanda de lui en faire compliment. Ayant appris qu'un page à qui il voulait du bien, avait perdu au jeu une somme de vingt-cinq louis, il le fit appeler pour lui en témoigner son mécontentement : « Je ne croyais pas, lui dit-il, que » vous eussiez la bourse si bien garnie ; cepen- » dant, perdre vingt-cinq louis, c'est jouer gros » jeu pour un page. » Comme ce prince conservait toujours quelque chose de l'air de bonté qui lui était naturel, lors même qu'il était obligé de faire un reproche, le jeune homme ne sentit pas qu'il lui en faisait un, et lui répondit qu'il avait quelquefois perdu des sommes plus considérables encore. « Oh, vraiment, lui dit le Dauphin, » je me trompais donc bien sur votre compte : » car je vous croyais de la conduite; mais l'aveu » que vous me faites, me donne tout lieu de crain- » dre que vous n'augmentiez un jour le nombre » des mauvais sujets. » Des écoliers de l'Université s'étant trouvés sur son passage dans le bois de Boulogne, le saluèrent par leurs cris accoutumés; le prince les remercia par le signe de tête le plus gracieux. Les écoliers, qui désiraient quelque chose de plus qu'un salut, s'approchent, environnent la voiture, et le prient de leur faire donner quelques congés : « Comment, mes en- » fans, leur dit-il, il est congé aujourd'hui, puis- » que vous êtes ici, et vous voudriez qu'il le fût » encore demain? Sûrement vous ne faites point » attention que la multiplicité des congés est

» préjudiciable aux études, et que le roi a besoin » de savans. » Ce peu de paroles, qu'il prononça avec l'air et le ton de bonté qui lui étaient ordinaires, éleva le courage de ces jeunes gens : ils redoublèrent leurs acclamations, et de retour à Paris, ils racontèrent avec une espèce d'enthousiasme à leurs condisciples, comment le Dauphin leur avait fait connaître l'estime qu'il faisait des sciences et des savans.

Toutes les vues de ce prince tendaient à rendre les peuples heureux. Un officier, attaché à son service, me racontait que souvent il entrait avec lui dans les moindres détails relatifs à la subsistance du bas peuple. Il s'informait de ce que pouvait gagner la classe des ouvriers qui gagnent le moins; il calculait les petites dépenses nécessaires pour leur nourriture, et celle de la famille qu'il leur supposait. Le prix du pain, des légumes et des denrées les lus communes, n'échappait point à ses recherches. Un jour qu'il s'informait de l'état du pauvre peuple; sur ce qu'on lui répondit qu'en général il n'y avait point de misère : « Il faut, reprit-il, que la Pro» vidence y veille; car, suivant mon calcul, il de» vrait y en avoir. » Toutes les calamités publiques lui devenaient personnelles; il souffrait avec le peuple quand il le voyait réduit à une de ces disettes, que ni la puissance, ni la sagesse du monarque le plus humain, ne sauraient détourner. Une guerre sanglante ou dispendieuse l'af-

fligeait sensiblement : une nouvelle imposition devenue nécessaire pour la soutenir, le faisait gémir; en un mot, chaque charge de l'état en était une pour son cœur. Le duc de la Vauguyon, à l'occasion d'une fête qui s'était donnée à Versailles pour la naissance d'un prince, disait qu'il ne comprenait pas comment Assuérus avait pu tenir à la fatigue des festins qu'il donna pendant cent quatre-vingts jours aux grands de son royaume. « Et moi, dit le Dauphin, je ne sais » comment il a pu subvenir à la dépense; et je » présume que ce festin de six mois à sa cour, au» ra été expié par un jeûne solennel dans ses pro» vinces. — Il faudrait, disait-il dans une autre » occasion à l'ambassadeur d'Espagne, pour » qu'un prince goûtât une joie bien pure au mi» lieu d'un festin, qu'il pût y convier toute la na» tion, ou que du moins il pût se dire en se met» tant à table : *Aucun de mes sujets n'ira aujour» d'hui se coucher sans souper.* » Le Dauphin ne connut jamais ces dépenses de fantaisie ou de pure somptuosité, que le peuple, quelquefois bon juge, qualifie de folles dépenses; et il se fit une loi, qu'il n'enfreignit jamais, de n'en occasioner à l'état aucune de cette nature. Plusieurs même ont cru que portant ses vues de bien public jusqu'après sa mort, il n'avait demandé d'être enterré à Sens, que pour épargner à la nation les frais d'une pompe funèbre depuis Fontainebleau jusqu'à Saint Denis Mais c'était peu

pour lui de n'être point à charge à l'état : il était du petit nombre de ces âmes sensibles qui ne goûtent point de véritable satisfaction tant qu'elles connaissent des malheureux. Il contribuait au soulagement des peuples aux dépens de ses plaisirs et de ses amusemens les plus légitimes, on pourrait même dire de ses besoins. Quand il fut guéri de sa petite-vérole, le roi lui assigna une somme assez considérable, afin qu'il se procurât les petits agrémens capables d'adoucir les ennuis d'une convalescence qui devait être longue : il ne voulut point la recevoir; et il dit à la personne qui vint lui faire part de cette disposition du roi en sa faveur : « Je puis me passer » de cette somme, et le pauvre peuple en a be» soin. » Après s'être appliqué pendant plusieurs années à connaître l'état actuel de nos provinces, il crut qu'il lui serait également utile et agréable de vérifier sur les lieux la fidélité des rapports qui lui avaient été faits : il témoigna au roi le désir qu'il avait de voyager en France. Le roi y consentit, en louant le motif qui l'y engageait, et il fixa le terme de son départ. Le Dauphin, avant qu'on ordonnât les préparatifs, eut l'attention de demander à combien pourraient monter les frais indispensables de ce voyage, on lui en remit un état; quand il le vit : « Oh! en » vérité, s'écria-t-il, toute ma personne ne vaut » pas au pauvre peuple ce que lui coûterait ce » voyage, je ne veux plus y penser. » En 1750,

il fit passer à l'évêque de Chartres des secours abondans pour les habitans d'un canton du pays chartrain, qu'un violent ouragan avait ravagé. Quelques années auparavant, il avait contribué efficacement à réparer les pertes immenses qu'un incendie avait occasionées dans deux faubourgs de la même ville. En 1751, la naissance du duc de Bourgogne, le premier de ses fils, le mit dans le cas de manifester ses libéralités, qui étaient souvent secrètes, et afin que les pauvres prissent part à la joie que causait à toute la nation la naissance d'un nouvel appui du trône, il leur fit distribuer d'abondantes aumônes. Ayant appris que la ville de Paris destinait une somme considérable aux fêtes qu'elle préparait, il représenta au roi qu'il verrait avec peine *tant d'argent s'en aller en fumée;* qu'il lui paraîtrait plus glorieux et plus utile à l'état que cette somme fût employée en faveur des pauvres. Louis XV entrant dans ses vues, fit connaître aux habitans de la capitale, qu'ils ne pouvaient rien faire qui fût plus conforme à ses propres désirs, et qui flattât plus agréablement le Dauphin, que de consacrer au soulagement des malheureux la somme qu'ils destinaient aux réjouissances publiques. La ville applaudit à ces dispositions; les fêtes furent moins brillantes : on paya la dot de six cents pauvres filles, et l'exemple de la capitale fut suivi par plusieurs villes de nos provinces. En 1752, la disette s'étant fait sen-

tir dans les environs d'Angers, il fit parvenir à l'évêque une quantité considérable de riz, pour être distribuée aux pauvres de son diocèse.

Nos provinces les plus reculées ressentirent dans le besoin les effets de la bienfaisance du Dauphin. La noblesse indigente, comme le pauvre peuple, pouvait s'adresser à lui avec confiance. Ce qu'il ne pouvait pas faire par lui-même, il le faisait ou par ses représentations auprès du roi, ou bien en faisant contribuer la reine, la Dauphine, et les princesses ses sœurs, et quelquefois en puisant dans la bourse de ses amis. Il témoignait sa reconnaissance à ceux qui pourvoyaient aux nécessités du pauvre peuple, comme s'ils l'eussent fait à sa décharge. Plus d'une fois des personnes aisées et charitables qui, dans des temps de misère publique, s'étaient distinguées par leur zèle à soulager les malheureux, furent surprises d'en recevoir des remercîmens de la part de ce bon prince. L'abbé de Saint-Cyr fut plusieurs fois porteur de semblables complimens. On parlait un jour, en présence du Dauphin, d'une banqueroute considérable, et des risques que couraient les particuliers en plaçant leur argent. Les uns disaient qu'il fallait qu'ils exigeassent plusieurs cautions, d'autres qu'ils ne devaient point placer toute leur fortune d'un côté. « Tout cela, reprit le prince, ne » vaut pas le secret de madame la comtesse de » Toulouse : elle place à fonds perdus; et pour

» plus de sûreté, elle met l'hypothèque sur l'huma-
» nité tout entière, qui, de l'hiver dernier, lui est
» redevable de la vie de plusieurs milliers de
» malheureux, en danger de périr de misère
» si elle ne fût venue à leur secours. » L'état d'épuisement où se trouvait la France en 1759, ayant engagé le roi Stanislas à se surcharger lui-même pour soulager la misère commune, il lui écrivit en ces termes :

« Monsieur mon frère, et très-cher grand pè-
» re, la France reçoit tous les jours de nouvel-
» les marques de l'affection que vous lui portez.
» Vous venez de lui en donner encore une bien
» sensible dans cette triste circonstance. Je ne
» puis exprimer à votre majesté combien j'en
» ai été touché : puisse tout le monde suivre en
» tout vos exemples et vos leçons! c'est le souhait
» le plus avantageux qu'on puisse former pour
» l'humanité : pour moi, en particulier, vous sa-
» vez ce que je pense..... »

Dans une circonstance où toutes ses ressources étant épuisées, il lui restait encore un nombre de malheureux à secourir, il ne crut pas qu'il fût indigne d'un Dauphin de faire par motif de charité, ce que la passion du jeu justifie tous les jours aux yeux des grands : il eut recours à l'emprunt; et, ne prenant conseil que de son grand cœur, il en fit un, dont le remboursement devait lui coûter des privations de plusieurs années, S'étant rappelé au lit de

la mort, qu'il ne l'avait pas encore entièrement acquitté, il pria le roi de le faire à sa décharge. Voici ce qu'il lui marqua dans une lettre qui renferme ses dernières dispositions : « Ayant » été redevable à M. de Montmartel d'une som- » me très-considérable, dont j'ai déjà acquitté » la plus grande partie, je vous prie d'ordonner » que le reste lui soit payé; je n'en ai pas d'état, » ayant négligé de garder les reçus; mais M. de » Montmartel est d'une probité assez recon- » nue, pour qu'on puisse s'en rapporter à lui. » Il paraît que cette somme était *très-considérable*, comme dit le prince, puisque, la plus grande partie acquittée, il restait encore cent mille écus, dont Louis XV ordonna le paiement.

La France était comme le théâtre privilégié de ses bienfaits, mais elle n'était pas le seul : ce bon prince portait tous les hommes dans son cœur; et bien autrement ami de l'humanité, que ceux qui en ont continuellement le nom sur les lèvres, il l'allait chercher au-delà même des mers, pour lui faire éprouver ses bienfaits. Sa charité embrassait jusqu'aux religions infidèles; et plus d'une fois il seconda par ses libéralités le zèle de ces hommes apostoliques qui travaillent à étendre dans les Indes le culte du vrai Dieu. Étonné de tout le bien qu'il lui voyait faire, un seigneur de sa suite lui disait, un jour, que tous ses pas étaient marqués par des

bienfaits, et qu'on pourrait dire de lui comme du Sauveur, *pertransiit benefaciendo.* « Ah! » reprit le prince, que n'est-il en mon pouvoir » de faire qu'on ajoute encore, *et sanando omnes* (1)! » Cependant le zèle avec lequel il se portait à soulager la misère générale des peuples, n'épuisait pas entièrement sa charité; et nous verrons dans la suite qu'il en faisait encore ressentir les effets à une infinité de particuliers. Mais ce qui annonce combien était sincère et éclairé l'amour qu'il avait pour les peuples, c'est qu'en s'appliquant si généreusement à les soustraire aux rigueurs de l'indigence, il désirait beaucoup plus encore de les rendre heureux du bonheur que procure la vertu; et ce fut toujours là, comme nous l'avons vu, le but et la fin principale vers laquelle il dirigea toutes ses études, à laquelle il rapporta tous ses soins. « L'homme vertueux, disait-il un jour à » la Dauphine, en présence de l'abbé de Saint-» Cyr, n'est jamais malheureux; l'homme vi» cieux l'est toujours. Qu'on bannisse de la so» ciété les désordres du vice, on verra disparaî» tre la plupart des maux qui l'affligent ».

(1) Ce seigneur lui disait qu'on pourrait dire de lui : *Il fit du bien partout où il passa.* Le Dauphin lui répond : Ah! que n'est il en mon pouvoir de faire qu'on ajoute, *et il guérit tout les malades!*

LIVRE TROISIÈME.

L'élévation des princes devient pour eux un engagement à plus de vertus. Il n'est pas nécessaire au commun des hommes de posséder toutes les vertus du prince, mais le prince doit allier aux vertus propres de sa condition, toutes les vertus de l'homme. Le Dauphin les réunissait dans le plus haut degré de perfection.

Jamais fils ne fut plus respectueux envers son père, et ne l'aima plus tendrement. Il ne voyait dans. sa qualité de Dauphin, que celle de premier sujet du roi, et une obligation plus étroite de donner au peuple l'exemple de la soumission due à l'autorité paternelle et souveraine. Si quelquefois il s'entretenait du roi avec quelques personnes qu'il honorait de son amitié, ce n'était que pour relever la bonté de son cœur, son amour pour la paix, la justesse de ses vues, la prudence de ses avis dans le conseil. En bon fils, comme en bon citoyen, il se faisait un devoir d'attacher tous les sujets à leur souverain. Protecteur zélé de tous les malheureux, jamais on ne le vit écouter un mécontent. On se rappelle

comment s'expliqua sa tendresse filiale dans les deux circonstances qui pensèrent ravir Louis XV à la France. Il n'était pas nécessaire que ce prince lui signifiât ses volontés, il s'était fait une loi de les étudier lui-même pour s'y conformer en tout : et le sacrifice de ses inclinations les plus chères ne lui coûtait rien pour lui faire plaisir. Ses dispositions à cet égard allaient quelquefois jusqu'à l'inquiétude, comme on vit dans sa dernière maladie. « Il regrettait infini» ment, dit la Dauphine dans ses écrits, d'avoir » voulu aller à Fontainebleau, parce qu'il sen» tait que cela occasionait du dérangement » au roi. Il lui en parla souvent, et encore quel» ques jours avant sa mort. Sur ce que le roi » lui dit que cela ne le dérangeait pas : Je sens bien, » lui répondit-il, que vous le direz par bonté » pour moi; mais il n'en est pas moins vrai que » si nous étions à Versailles, vous iriez à Bellevue, » Trianon ou Choisy: et je me reprocherai tou» jour d'avoir eu la fantaisie de quitter Versail» les. Le roi lui ayant protesté de nouveau qu'il » n'y avait aucun regret : Quoi, lui dit-il, me » parlez-vous en conscience? Le roi le lui as» sura. Ah! lui répondit-il, que vous me soula» gez! »

La tendresse qu'il avait pour la reine, était également affectueuse, et avait quelque chose de plus démonstratif et de plus libre. Elle était fondée moins encore sur le bienfait de la nais-

sance, que sur celui de la vertu dont il se reconnaissait redevable à ses soins et à ses exemples. La reine, de son côté, voyait avec ravissement toutes ses vertus reproduites dans le cœur de son fils, et lui témoignait un amour réciproque. Elle en fit le premier de ses amis, et le confident dans le sein duquel elle déposait, avec le plus de confiance et de consolation, toutes les mortifications, compagnes inséparables de la grandeur.

La conformité de caractère, d'inclinations et de sentimens, autant que les liens du sang, unissait de la manière la plus intime le Dauphin au roi Stanislas. Le petit-fils admirait dans son aïeul un modèle de vertu qui, en augmentant son estime et sa tendresse, excitait son émulation; et l'aïeul voyait avec complaisance un autre lui-même dans son petit-fils : ils se consolaient par leurs lettres de n'être pas à portée de se voir plus souvent; et quand une circonstance leur procurait cette satisfaction, ils regrettaient de ne pouvoir la faire durer plus long-temps. Je crois qu'on verra avec plaisir quelques lettres du Dauphin à Stanislas, écrites de sa main, et que j'ai copiées, comme les autres que je cite, sur les originaux.

« Monsieur mon frère, et mon très-cher grand-» père, je charge un courrier (1) qui, j'espère,

(1) Madame Adélaïde.

» ne vous sera pas désagréable, de remettre » cette lettre à votre majesté, afin que la partie » de la famille qu'elle verra ne lui fasse pas oublier l'autre. Mais je vous avoue que ce n'est » pas sans jalousie, que je la vois sur le point » de jouir du plaisir de vous voir et de passer » avec vous l'entre-deux-saisons. J'aurais été » bien tenté de me donner quelque embarras au » foie ou à la rate pour servir de prétexte à un » voyage qui m'aurait procuré autant de » satisfaction (1); mais puisqu'il faut que j'en » sois privé, j'essaie au moins de m'en consoler, » en m'entretenant de mes regrets, et en chargeant mes sœurs de vous rendre fidèlement » tout ce que je pense et ce que je sens, et surtout les sentimens de vive tendresse que vous » me connaissez depuis que je suis au monde, » et avec lesquels je suis de votre majesté le » très-respectueux petit-fils, Louis. »

« Monsieur mon frère et très-cher grand-père, madame la Dauphine vient d'accoucher » très-heureusement d'un très-gros garçon. Je » crois que cette nouvelle vous fait autant de plaisir qu'à mo ... M. de Lomont, qui vous remettra cette lettre, vous instruira des bontés » que le roi a pour lui en faveur de son futur mariage avec mademoiselle de Rochechouart, qui

(1) Le voyage aux eaux de Plombières en Lorraine, et se trouver par-là auprès de ce prince.

» est une fille de la plus grande naissance, mais » sans fortune. Si votre majesté, pour y suppléer, » voulait bien avoir la bonté de lui conserver ses » appointemens, et de lui procurer une pension » de six mille livres, telle que celle qui vient d'ê- » tre accordée au vicomte de Chabot, ce serait » une grâce qui unirait deux grands noms. J'ai » saisi avec empressement cette occasion pour » reparler encore au roi du marquis de Boufflers, » en lui représentant le désir que vous avez de » l'obliger; il m'a répondu qu'il passerait imman- » quablement après le comte de Grammont et » le marquis de Rochechouart. Je ne négligerai » rien, je mettrai tout en œuvre pour achever au » plus tôt une chose qui peut vous plaire, et j'ose » me flatter que vous êtes bien convaincu que » si le devoir et la reconnaissance ne me l'ordon- » naient pas, un sentiment plus libre, mais plus » fort et plus vif, me ferait toujours courir au- » devant de tout ce qui doit vous être agréa- » ble..... »

Le roi Stanislas lui ayant demandé, en plaisantant, de l'emploi dans le régiment Dauphin : « C'est assurément avec bien de la satisfaction, » lui récrivit ce prince, que je vous accorde une » sous-lieutenance réformée, en attendant qu'il » en vaque une en pied : le régiment est en gar- » nison à Thionville. Je vous prierai, ce qui ne » vous détournera pas beaucoup, de me l'ame- » ner ici l'année prochaine, afin que je vous y

» reçoive vous-même. Mais savez-vous, avec tou-
» te votre bonne humeur, que je ne prétends
» point du tout plaisanter, et que le regret de
» ne pouvoir partager avec la reine le plaisir de
» vous embrasser, ne me donne nulle envie de ri-
» re? Non, je ne puis exprimer à votre majesté
» toute la vivacité de mon regret; et tout ce qui
» me console, c'est la certitude où je suis du bon
» état de votre santé; la mienne est tout-à-fait
» rétablie. Je suis absolument sans fièvre depuis
» trois jours, et j'ai été purgé ce matin pour la
» dernière fois; il ne me manque plus qu'un peu
» de forces qui seront bientôt recouvrées : je
» vous renouvelle encore mes regrets qui partent
» de la plus tendre amitié... La reine, lui dit-il
» dans une autre lettre, veut que je vous donne
» moi-même des nouvelles de ma santé à laquel-
» le vous voulez bien vous intéresser. Elle est de
» beaucoup meilleure, ma toux est diminuée,
» quoiqu'elle subsiste encore, mes forces sont
» augmentées sensiblement depuis que je suis ici,
» et mon sommeil, quoique interrompu, est très-
» bon. Le lait d'ânesse me fait fort bien, et com-
» mence même à m'engraisser. Je voudrais bien
» que vous pussiez en juger par vous-même, ne
» connaissant pas de plus grande satisfaction
» que celle de pouvoir vous assurer, de vive voix,
» de la tendre amitié avec laquelle je suis, de
» votre majesté, le très-respectueux petit-fils,
» Louis. »

Cette lettre écrite de Fontainebleau, en date du 16 octobre 1765, est la dernière que ce prince écrivit lui-même à son aïeul. Il se servit depuis ce temps-là de mains étrangères pour l'informer de l'état de sa santé, et lui donner, jusqu'aux derniers instans de sa vie, de nouveaux témoignages de la vive et respectueuse amitié qu'il avait toujours eue pour lui.

Ces empressemens de piété filiale dans le Dauphin, ne refroidissaient ni sa tendresse fraternelle, ni l'amour conjugal : son bon cœur était inépuisable en beaux sentimens. L'union qui régnait entre lui et les princesses ses sœurs allait jusqu'à la plus parfaite intimité. Il les plaçait toutes au même rang dans son cœur, et les égards privilégiés qu'il semblait avoir pour mesdames Henriette et Adélaïde, étaient fondés sur l'âge plutôt que sur aucun sentiment de prédilection; aussi les autres princesses ne s'en offensèrent-elles jamais. C'est dans ce sanctuaire de l'amitié chrétienne, la seule véritable, que se trouvaient encore réunies la simplicité, la franchise, la cordialité, et toutes ces vertus aimables qu'une froide philosophie voudrait exiler de la société, pour y substituer des simulacres de vertus, dont les noms même étaient ignorés de nos pères. Quoique le Dauphin fût, à tant de titres, le chef et le centre de cette petite société, jamais il n'y prétendit de droit, que celui d'être plus ardent et plus empressé dans sa tendresse. La

princesse qui lui parlait l'appelait *mon frère*, et il l'appelait *ma sœur*, ou plus souvent par son nom de baptême, *Henriette*, *Adélaïde*, etc. Jamais on ne vit parmi eux l'ombre de jalousie, de déguisement ou de soupçon. On ouvrait son cœur avec une confiance réciproque. Si l'on avait besoin d'un conseil ou d'un motif de consolation, on était sûr de le trouver. Le sentiment de l'un devenait bientôt un sentiment commun à tous. La peine ainsi partagée, en était plus légère, et la joie plus sensible. La Dauphine, bien loin d'affaiblir en rien cette belle union, ne faisait qu'y ajouter un nouvel intérêt; et l'on eût dit qu'elle ne voulait posséder le cœur de son époux, que pour le tourner vers les princesses ses sœurs. Ce portrait est si charmant, que j'aurais à craindre qu'on en suspectât la sincérité, si je parlais dans des temps assez reculés pour qu'il fût impossible de la vérifier.

Le Dauphin et la Dauphine, membres de cette société que composait la famille royale, en formaient une ensemble que les nœuds sacrés du mariage rendaient plus étroite encore. Élevés dans des contrées différentes, et selon des mœurs qui n'avaient entre elles rien de commun, leurs inclinations d'abord ne sympathisaient pas en tout. Mais les caractères et les climats n'ont rien entre eux de si opposé, que la religion ne puisse concilier. Il ne leur fallut, pour fixer réciproquement leur tendresse, que le temps de s'é-

tudier et de se connaître ; et comme tous les deux s'y prêtaient également, et tendaient au même but, bientôt leurs humeurs et leurs goûts se rapprochèrent de telle sorte, qu'on peut dire qu'ils ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une âme : et toute leur vie comme un beau jour, se passa sans que le moindre nuage en altérât la sérénité. Ce fut toujours même façon de penser et d'agir, même éloignement de tout ce qu'on appelle intrigues de cour, même application à remplir les devoirs de leur rang, même soin à veiller sur l'éducation des princes et princesses leurs enfans, même attrait pour la piété, même ardeur pour s'y perfectionner par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, et surtout par un saint et fréquent usage des sacremens. Et tout cela se faisait avec cet air simple et naturel qui caractérise la solide vertu, avec ce discernement qui apprécie les circonstances, dans ce bel ordre qui ne confond jamais les devoirs avec les goûts. La confiance que la Dauphine avait dans le Dauphin, était si entière, qu'elle ne faisait pas de difficulté de l'admettre dans son conseil de conscience, de lui découvrir ses dispositions les plus intérieures, et tout ce qui se passait dans son cœur. Une personne ayant relevé cette particularité dans un essai qu'elle lui présenta sur la vie de son époux, la princesse ne put se la rappeler sans s'attendrir : « Je vous avoue, lui dit-» elle, les larmes aux yeux, que la privation de

» ce secours rend ma perte infiniment plus amè-
» re et m'en rappelle à chaque instant le souve-
» nir. » Une si belle âme ne pouvait que gagner à être connue : aussi le Dauphin payait-il sa confiance par un juste retour; et il la pria de l'aimer assez pour l'avertir elle-même des défauts qu'elle pourrait remarquer en lui. L'union est bien intime, et la vertu bien parfaite, quand les époux vont jusqu'à se donner réciproquement de pareils gages de confiance.

La naissance de huit enfans, cinq princes et trois princesses, fut le fruit d'une alliance si chrétienne et si bien assortie. La première demande que le Dauphin faisait au ciel quand il lui naissait un fils, c'était qu'il fût vertueux. Le roi Stanislas l'ayant félicité sur la naissance du comte d'Artois, il lui avoue avec cette franchise d'amitié qui se permet la vérité, sans penser à flatter, que la joie qu'il ressent d'être père de quatre princes ne lui laisse plus rien à désirer, sinon de les voir un jour imitateurs de ses vertus. « Je suis infiniment sensible, lui dit-il, à
» la part que vous prenez à ma joie qui, je vous
» l'avoue, ne saurait être plus grande. Je me
» vois quatre garçons : tout ce que je souhaite à
» présent, c'est que Dieu les conserve et qu'il
» les fasse ressembler à leur bisaïeul. Ils n'au-
» raient pas besoin d'autre recommandation
» pour être aimés et respectés, pour faire le
» bonheur du pays qu'ils habiteront : pardon-

»nez-moi cette vérité, elle a échappé au senti-»ment qui me pénètre ....»

On imagine aisément qu'avec de tels sentimens le Dauphin devait regarder l'éducation de ses enfans comme un de ses devoirs les plus sacrés. Il leur donna pour gouverneur le duc de la Vauguyon, seigneur d'une valeur et d'une probité reconnues; et pour précepteur l'évêque de Limoges, prélat qui joignait au savoir la noble franchise des mœurs antiques, et qu'il suffit de nommer pour rappeler l'idée de la vertu. Il leur déclara qu'il leur transférait toute son autorité; et qu'il voulait que des enfans destinés par leur naissance à commander un jour à la nation, commençassent par respecter eux-mêmes les règles de la dépendance et de la soumission. Ce ne fut point assez pour ce prince d'avoir fait le choix de ceux qui devaient présider à l'éducation de ses enfans; afin que la vertu défendît de toutes parts leur innocence, et fermât toutes les avenues au vice, il s'assura encore de la probité de tous les officiers qui devaient avoir avec eux les moindres rapports de service; et après de si sages précautions, ne se croyant pas encore déchargé de ce qu'il leur devait, il voulut avoir lui-même sa partie dans leur éducation, et il la remplit avec un zèle et une assiduité, dont aucun prince de son sang ne lui avait donné l'exemple. Deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, à une heure

réglée, le prélat, précepteur des jeunes princes, les conduisait à l'appartement de la Dauphine, où le Dauphin lui-même se trouvait. Ce prince examinait leur travail, et leur faisait rendre compte de ce qui avait fait la matière de leurs études depuis la dernière répétition. Afin de leur rendre cet exercice plus utile, en suivant également tous les objets et en particularisant les détails, il se déchargea sur la Dauphine de ce qui regardait la religion et l'histoire, et se réserva la partie des langues. Pour prévenir les inconvéniens qui résultent nécessairement du peu d'accord qui règne entre ceux qui ont part à la même éducation, il convint d'un plan fixe et invariable avec toutes les personnes qui devaient concourir à celle des jeunes princes.

Il savait exciter leur émulation par des récompenses ou des privations ménagées à propos. Il applaudissait tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Un terme bien choisi, une règle heureusement appliquée, une construction aisée, un tour élégant, une phrase harmonieuse, devenaient la matière de ses éloges. Quelquefois il paraissait charmé de leurs progrès; d'autres fois, il leur en témoignait sa surprise, et l'espérance de les voir bientôt aussi instruits que lui. Celui qui n'avait pas eu de part à ses éloges, était toujours dans la résolution de faire tous ses efforts pour les mériter au prochain exercice. On ne saurait s'imaginer avec quel succès il faisait usage de

ces ressources innocentes pour leur élever le courage et enflammer leur ardeur. L'un d'entre eux, transporté par son petit enthousiasme, jusqu'à penser à devenir l'émule de son père dans la science, disait un jour : « Que je serais content » si je pouvais savoir quelque chose que papa » ne sût point! »

Mais les bonnes qualités du cœur étaient celles que le Dauphin reconnaissait avec le plus de satisfaction dans ses enfans; et les personnes préposées à leur éducation étaient sûres de lui causer la joie la plus sensible, en lui racontant quelque trait de leur part qui annonçât une vertu, surtout si c'était la droiture du cœur, le goût de la piété ou la sensibilité envers les malheureux. Il portait jusqu'au scrupule l'attention à éloigner d'eux ce qui aurait pu donner la moindre atteinte à l'innocence de leurs mœurs; et quoique leur âge les garantît encore des dangers de la lecture, il avait déjà pris des précautions pour qu'il ne leur tombât entre les mains aucune de ces productions frivoles ou licencieuses, qui, en inspirant le dégoût du solide, jettent souvent dans un jeune cœur les premières étincelles d'un feu qui doit causer sa perte. « Je me » rappelle, disait-il un jour, d'avoir surpris la » vigilance de mon précepteur, pour lire quel- » ques romans qu'un valet de chambre m'avait » procurés. Je n'apercevais pas alors comme » aujourd'hui, le poison qu'ils cachaient : mais

» je serais au désespoir que les mêmes tombas-
» sent entre les mains de mes enfans ». Parole qui, en supposant que ces ouvrages de ténèbres pénètrent quelquefois jusqu'au cabinet des enfans des rois, nous fent connaître quels doivent être à cet égard les soins inquiets des pères de famille et des maîtres qui les représentent.

Le Dauphin saisissait toujours et faisait souvent naître des occasions de donner aux jeunes princes quelques leçons utiles : il leur en fit une des plus frappantes le jour qu'on suppléa les cérémonies de leur baptême. Après que leurs noms furent inscrits sur le registre de la paroisse, il se le fit apporter; et l'ayant ouvert, il leur fit remarquer que celui qui les précédait était le fils d'un pauvre artisan, et leur dit ces belles paroles : « Vous le voyez, mes enfans,
» aux yeux de Dieu les conditions sont égales,
» et il n'y a de distinctions que celles que don-
» nent la foi et la vertu : vous serez un jour
» plus grand que cet enfant dans l'estime des
» peuples; mais il sera lui-même plus grand que
» vous devant Dieu, s'il est plus vertueux. » Quelque temps avant sa mort, comme il considérait combien ses bras étaient maigres et décharnés : « Voilà, mes enfans, dit-il en s'adressant au duc
» de Berry et au comte de Provence, ce que
» c'est qu'un grand prince; Dieu seul est im-
» mortel; et ceux qu'on appelle les maîtres du

monde, sont, comme les autres, sujets aux maladies et à la mort. »

Il fut toujours en garde contre cette indulgence aveugle, l'écueil le plus ordinaire de l'éducation des enfans des grands. Il avait pour les princes ses fils toute la tendresse d'une mère, et toute la fermeté d'un père. S'étant aperçu dans quelques répétitions, que le petit duc de Berry n'avait pas travaillé comme il eût pu le faire, il lui déclara qu'il ne serait point de la chasse de Saint-Hubert, qui devait se faire quelques jours après. Cette chasse est des plus brillantes : les ambassadeurs des cours étrangères y sont invités; les princes et les seigneurs de la cour y assistent. On sent combien la privation d'une partie de cette nature doit être sensible à un enfant : la reine et les dames de France la jugèrent accablante, et se réunirent pour fléchir le Dauphin; mais ce fut inutilement. Il protesta, et on le savait assez, qu'il avait pour ce jeune prince plus de tendresse que qui ce fût; mais il ajouta que c'était pour cela même qu'il voulait suivre de plus près son éducation, et ne négliger aucun des moyens qui pouvaient contribuer à en assurer le succès. Le roi était charmé de voir les jeunes princes. «Quand vous empêchez vos enfans de se trou»ver à mes chasses, disait-il au Dauphin, c'est »moi-même, autant qu'eux, que vous mettez en »pénitence. — Vous savez, lui répondit le Dau-

» phin, combien je serais mortifié de vous occa-
» sioner la moindre peine; je n'ai jamais envi-
» sagé que le bien de mes enfans dans la con-
» duite que je tiens à leur égard : mes disposi-
» tions, au reste, sont toujours subordonnées
» aux vôtres; et ils vous accompagneront toutes
» les fois que vous le jugerez à propos. » Louis XV cependant, sentant assez que cette fermeté du Dauphin était dirigée par un zèle éclairé sur les véritables intérêts de ses enfans, ne voulut jamais rien ordonner en cette partie, que de concert avec lui.

Cette attention qu'apporte un père sage à corriger les défauts de l'enfance, peut aigrir et éloigner un mauvais cœur; mais elle ne fait qu'exciter davantage la tendresse et la reconnaissance d'une âme bien née : le Dauphin était autant aimé de ses enfans, qu'il les aimait lui-même. Tous s'empressaient à l'envi d'aller au-devant de ce qui pouvait lui faire plaisir, tous craignaient de lui donner le moindre sujet de mécontentement. Un témoignage de bonté, un air de satisfaction de sa part, les transportait de joie : le plus léger reproche, un ton de voix plus élevé que de coutume les affligeait à l'excès, et quelquefois jusqu'aux larmes. Un jour où devait se faire une revue générale des troupes qu formaient le camp de Compiègne, le Dauphin ayant aperçu le carrosse des jeunes princes, qui passait devant les premières lignes, s'avança à

sa rencontre, le fit arrêter, et mit la tête à la portière; tous à l'instant se précipitèrent sur son cou : il les embrassa tendrement l'un après l'autre, ce qui fut pour toute l'armée un spectacle ravissant. On entendait de toutes parts l'officier et le soldat s'écrier avec transport : « Oh ! voyez » donc comme il aime ses enfans, et combien il » en est aimé! »

Mais ce fut surtout dans la circonstance de sa dernière maladie, que parut dans le plus grand jour sa tendresse paternelle : après avoir reçu les derniers sacremens, et dans le temps où, tout occupé de son éternité, il n'avait plus que de l'indifférence pour toutes les choses d'ici-bas, il ne perdit point de vue ses enfans : il les rassemblait à des heures réglées autour de son lit, pour leur donner ses instructions. Voici ce qu'en écrit la Dauphine : « Tout le temps » qui s'est passé depuis qu'il reçut ses sacremens » pour la première fois, jusqu'à quinze jours » avant sa mort, il avait toujours continué de » donner ses leçons à ses enfans, comme il le » faisait en santé, quoique souvent cet exer- » cice le fît tousser, ou lui fatiguât la tête. Quel- » ques jours après qu'il fut administré, sur ce » qu'il apprit qu'ils étaient instruits de son état, » il les fit venir; et dans la conversation, il dit » au duc de Berry : Eh bien, mon fils, vous pensiez » donc que je n'étais qu'enrhumé ? Puis en riant » et en plaisantant : Sans doute, ajouta-t-il, que

» quand vous avez appris mon état, vous aurez » dit : *Tant mieux, il ne m'empêchera plus d'aller » à la chasse*? Un autre jour, pendant la conver- » sation, le propos tomba sur la rapidité avec » laquelle le temps passe : le duc de Berry dit » que le temps de la journée qui lui passait le » plus promptement, était celui de l'étude. M. » le Dauphin, transporté de joie, lui dit : Ah ! » mon fils, que vous me faites plaisir! car puisque » le temps de l'étude vous passe vite, cela me » prouve que vous vous y appliquez. Je le fis » approcher de son lit; il l'embrassa tendrement. » Le duc de Berry lui avoua pourtant que quand » l'étude n'allait pas bien, le temps lui passait » plus lentement. M. le Dauphin prit de là occa- » sion de lui peindre l'avantage et le bonheur » d'un homme qui sait faire un bon usage de » son temps, et au contraire le malheur de ceux » qui aiment l'oisiveté, ou qui ne savent pas s'oc- » cuper eux-mêmes. Après que les enfans furent » sortis, il me répéta encore le plaisir qu'il res- » sentait de ce que le duc de Berry lui avait » dit (1). »

(1) L'auteur rapporte dans l'histoire du fils, *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, qu'après la mort du jeune duc de Bourgogne, le Dauphin, plus attentif à étudier les dispositions du duc de Berry, devenu l'héritier présomptif du trône, manda à Versailles un homme d'une grande sagacité dans le discernement des esprits, le P. de Neuville, prophète alors si disert de la prochaine subversion de l'empire. Ce religieux vivait en solitaire dans un asile que

Ce ne fut point assez pour le Dauphin d'avoir employé jusqu'aux derniers instans de sa vie à l'instruction de ses enfans : ne pouvant se dissimuler combien sa mort leur serait préjudiciable, il pria le roi de lui donner sa parole qu'il laisserait la Dauphine maîtresse absolue de leur éducation.

La veille de sa mort, il lui témoigna le désir qu'il aurait eu de les voir encore une fois, et de leur donner sa bénédiction ; mais l'extrémité où il se trouvait ne lui en laissant pas la force, il fit appeler leur gouverneur. « M. de la

lui avait procuré le Dauphin au château de Saint-Germain en-Laye. Le prince, en le voyant, lui dit : « Vous ne soupçonneriez pas, Père, le motif du voyage que je vous fais faire ; » c'est que je ne connais personne plus en état que vous de » deviner l'homme dans l'enfant. Je vais faire venir mes trois » fils, à qui vous n'êtes pas inconnu ; la récréation qu'ils de» vront à votre arrivée, leur épanouira le cœur : ils jaseront à » leur aise ; vous observerez, vous écouterez, vous interroge» rez, vous sonderez à fond, et me direz, avec votre franchise » apostolique, ce que vous augurez de l'avenir, surtout de » l'aîné. » Le Père de Neuville obéit ; et son rapport touchant le duc de Berry fut, qu'il annonçait moins de vivacité d'esprit, et présentait des formes moins gracieuses que les princes ses frères ; mais que quant à la solidité du jugement et aux qualités du cœur, il promettait de ne leur être en rien inférieur. Cet aperçu combla de joie un prince qui se consumait en soins inquiets pour préparer le bonheur des hommes. « Je » suis ravi, s'écria-t-il, de votre manière de voir sur mon aîné. » J'avais toujours cru reconnaître en lui un de ces naturels » sans apprêts, qui ne promettent qu'avec réserve ce qu'ils » doivent donner un jour libéralement ; mais je craignais que » mon cœur ne me séduisît sur le compte de cet enfant. »

» Vauguyon, lui dit-il, je vous charge de dire à » mes enfans, que je leur souhaite toute sorte » de bonheur et de bénédictions..... Ah! mon- » sieur, il ne m'est pas possible de poursuivre, » achevez de dire en mon nom ce dont nous som- » mes convenus. — Monsieur le Dauphin, reprit le » confesseur, recommande par-dessus tout aux » jeunes princes la crainte du Seigneur et l'a- » mour de la religion : il leur recommande de » profiter de la bonne éducation que vous leur » donnez; d'avoir pour le roi la plus parfaite sou- » mission et le plus profond respect, de conserver » toute leur vie pour madame la Dauphine, l'obéis- » sance qu'ils doivent à une mère si respecta- » ble. »

Le succès ne pouvait manquer de répondre à tant de soins. Le Dauphin avait la consolation de voir se développer avec l'âge les précieuses semences qu'il jetait dans le cœur de ses enfans; et, à juger des autres par ceux d'entre eux dont il pouvait déjà connaître les inclinations et les sentimens, il avait droit d'espérer que tous retraceraient un jour aux yeux de la nation son zèle pour la religion, son amour pour les peuples, et l'image de toutes ses vertus.

Ce prince, aussi bon maître que bon père, était l'homme de la cour le moins difficile pour le service. Ses quatre valets de chambre, au lieu de le servir par quartier, comme il est d'usage à la cour, s'étaient arrangés entre eux, avec

son agrément, pour le servir chacun leur semaine. Comme tous quatre étaient de caractères singulièrement opposés, il prenait à l'égard de chacun d'eux un ton et des manières tout différens; et l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer comment le caractère de celui qui était de service sympathisait toujours avec le sien. Il aurait mieux aimé cependant que chaque office fût desservi par un seul. Un seigneur lui disait qu'il avait un valet de chambre *qui se mettait en quatre* pour son service. « Oh! sur ma parole, » lui répondit le Dauphin, ne souffrez pas qu'il » en vienne à l'exécution; car depuis qu'on s'est » mis *en quatre* pour le service de la cour, on » n'y a plus que des quarts de valets de cham- » bre; et j'aimerais beaucoup mieux en avoir un » comme le vôtre, tout d'une pièce. »

Il était en toute occasion d'une humeur égale. S'il faisait un reproche à quelqu'un de ses officiers, c'était toujours avec cet air de bonté qui corrige sans décourager. Quelquefois il se donnait la peine d'instruire lui-même ceux qui entraient à son service de ce qu'ils avaient à faire; et quand il leur échappait quelque faute, il se contentait d'en rire. Souvent, pour ménager le temps, dont il était économe jusqu'au scrupule, il se rasait lui-même: « J'ai plus tôt fait, disait-il, » que mes valets de chambre n'ont échafaudé. » L'un d'eux, qui le rasait pour la première fois, commençait à trembler : « Ne craignez pas, lui

» dit-il, si vous me faites quelque entaille, on ne » s'en prendra pas à vous, on croira que j'ai vu » l'ennemi de près : » le baigneur ne trembla plus. En voyant paraître pour la première fois dans son appartement un de ses officiers, à un renouvellement de quartier : « Oh! s'écria-t-» il, je frissonne quand je vous vois. » Ces paroles déconcertèrent un peu celui à qui elles s'adressaient : le Dauphin s'en étant aperçu, ajouta : « Quand je dis que vous me faites frissonner, j'en-» tends la saison que vous m'annoncez. » L'officier témoigna alors au prince qu'il était au désespoir de lui causer tous les ans ce désagrément, et le pria d'ordonner qu'il fît son service dans un autre quartier. Mais le Dauphin qui n'aurait pu intervertir l'ordre qu'au préjudice d'un autre, répondit à celui-ci : « Je me garde-» rai bien de suivre votre avis, j'aime au con-» traire que les mauvaises nouvelles me soient » apportées par un messager agréable. » Il étendait ses bontés jusque sur le dernier de ses valets : un piqueur ayant été blessé à la suite d'une chute de cheval, il recommanda sur-le-champ qu'on lui envoyât son médecin et son chirurgien : le lendemain il fit une promenade qui le conduisit comme par hasard auprès de sa demeure, et en passant, il dit à un de ses officiers : « Je crois que c'est ici que loge le pauvre Philip-» pe; allez demander de ma part comment il va. » Pendant sa dernière maladie, il s'informait

quelquefois si l'assiduité des services qu'exigeait son état, ne fatiguait personne. « Par bonté » pour ses garçons de la chambre, et pour les » soulager, dit la Dauphine, il imagina de faire » veiller alternativement avec eux ses valets de » garde-robe. Il donna l'ordre devant eux; mais » son premier valet de chambre lui ayant repré- » senté que ses garçons de la chambre étaient » affligés de partager le service, il envoya cher- » cher un de ses valets de garde-robe, et lui dit » lui-même : Mes garçons de la chambre ne » trouvent pas le service trop fatigant : ainsi je » vous dispense vous et votre camarade de me » veiller, et vous remercie de votre bonne vo- » lonté. » Ce prince, par une conduite si pleine d'humanité, avait attaché beaucoup plus à sa personne qu'à son rang, tous les officiers qui étaient à son service. J'en ai vu plusieurs, et je n'en ai trouvé aucun qui ne se soit attendri à son seul souvenir, et qui ne m'ait parlé de lui avec des transports de reconnaissance pour ses bienfaits, et d'admiration pour ses vertus.

Le Dauphin, dans un rang si sublime, eut des amis, il en trouva même à la cour : il en eut peu cependant, parce qu'il fut toujours moins jaloux de les compter par leur nombre que par leurs vertus. Un homme dont il estimait l'esprit et les talens, qu'il honorait même pour quelques qualités particulières, n'était pas pour cela son ami. Un courtisan qui savait lui plaire

par la douceur de son caractère, la politesse de ses mœurs, et l'heureux assemblage des vertus sociales, était encore fort éloigné de sa confiance. Oser, dans l'occasion, lui dire une de ces vérités qu'on dit rarement aux princes, eût été un titre plus sûr pour y prétendre. Mais quels que fussent les motifs qui l'engageassent à accorder son amitié, on pouvait croire que la vertu avait eu la plus grande part dans sa détermination ; pour être son ami, il fallut toujours l'être de la religion. La conformité de sentimens et d'inclinations est le premier fondement de l'amitié : sans le vouloir et sans y penser, on cherche dans ses amis des copies de soi-même, et les plus ressemblantes sont toujours celles qui plaisent davantage ; aussi a-t-on coutume de juger les hommes par leurs liaisons, et l'on peut dire en effet que si l'on avait perdu l'histoire des vertus du Dauphin, on la devinerait sur le nom de ses amis.

Nous avons déjà vu comment il savait allier la qualité de fils, d'époux et de frère à celle d'ami intime. Aux divers bienfaits dont il combla ceux qui avaient été chargés de son éducation, il ajouta celui de leur donner part à son amitié. Le duc de Chatillon, exilé de la cour, ne le fut jamais de son cœur : il lui écrivait les lettres les plus touchantes et les plus propres à adoucir la rigueur de sa disgrâce. Le nom seul de ce seigneur valait auprès de lui la plus puissante re-

commandation. Il conserva toujours pour son précepteur l'attachement le plus tendre et le plus respectueux. Qand ce prélat fut chargé de la feuille des bénéfices : « Monsieur, lui dit-il, » ce n'est pas à vous que je ferai compliment, » mais au roi : toute la peine sera pour vous, et » tout l'avantage pour la religion. » Le compliment était flatteur, mais il était vrai.

L'amitié que le Dauphin témoignait au duc de Chatillon et à l'évêque de Mirepoix, deux personnages également graves et sérieux, était plutôt fondée sur l'honneur et la vertu, que sur aucune conformité de caractère. Celle qu'il avait pour l'abbé de Saint-Cyr était plus démonstrative, et tenait de la familiarité. Son cabinet lui était toujours ouvert, et souvent il travaillait avec lui. En le présentant à la Dauphine pour son aumônier ordinaire : « Madame, » lui dit-il, considérez bien ces petits yeux per- » çans, ces sourcils noirs, ce front imposant : » vous voyez l'homme qui m'a fait le plus de peur » dans ma vie. » Cette amitié de préférence était la juste récompense de la franchise avec laquelle cet abbé lui disait toutes les vérités qui pouvaient lui être utiles. Il se trouvait un jour chez la Dauphine, avec lui : la conversation tomba sur les flatteurs. « Tout le monde nous » flatte, dit le prince ; chacun a ses rai- » sons pour le faire : le courtisan veut gagner » notre estime; et les gens de bien, en nous sup-

» posant des vertus que nous n'avons pas, veu-
» lent nous faire sentir que nous devons travail-
» ler à les acquérir. » La Dauphine lui demanda si elle était du nombre de ses flatteurs : « Quel-
» quefois, lui dit-il, surtout quand je suis mala-
» de. » Et Adélaïde ? poursuivit la princesse.
« Oh! pour elle et l'abbé, répondit-il, en sou-
» riant à l'abbé de Saint-Cyr, je les crois bien
» disposés à me redresser toutes les fois que je
» n'irai pas droit. » La lettre suivante annonce combien l'abbé de Saint-Cyr était digne de la confiance du Dauphin :

« Monseigneur, non, je ne suis point surpris
» du conseil qu'on a osé vous donner. L'auteur,
» quel qu'il soit, ne peut être qu'un homme sans
» probité et sans religion; et je ne suis pas plus
» curieux de le connaître, que celui qui préten-
» dait autrefois vous faire sa cour à mes dépens.
» Mais ce qui m'aurait surpris, Monseigneur, ce
» serait que cet homme ne vous eût pas trouvé
» tel que vous devez être, et que, par la grâce
» de Dieu, vous serez toujours : voilà, Monsei-
» gneur, ce qui aurait eu droit de m'étonner,
» ce qui aurait plongé mon âme dans l'affliction.
» La lâche et indigne flatterie environnera tou-
» jours les princes; et dès qu'ils paraîtront le
» souhaiter, ils ne manqueront jamais d'appro-
» bateurs et de panégyristes des plus coupables
» excès. Rufin ne voyait, dans le massacre d'une
» multitude d'innocens confondus avec les cou-

» pables, qu'un châtiment légitime. Les courti-
» sans de Néron lui faisaient compliment sur
» les ressources ingénieuses qu'il imaginait lui-mê-
» me pour lasser la constance des chrétiens; et
» les barbares cruautés qui le rendaient l'exé-
» cration de tout l'empire, étaient, à leur avis,
» l'effet d'une politique éclairée. Lorsque Cali-
» gula fit aux dignes confidens de ses projets,
» l'ouverture qu'il conçut d'élever son cheval au
» consulat, j'imagine que ce fut à qui le félici-
» terait d'un choix si judicieux: et ces jeunes
» seigneurs, qui s'empressaient de faire cortége
» au prince quand il courait les rues de Rome
» revêtu d'une peau de bête, n'auraient pas
» été les derniers à rendre hommage au nou-
» veau consul. Heureusement, Monseigneur,
» vous savez depuis long-temps de quoi sont
» capables des hommes sans religion et sans
» honneur, et que s'ils sont auprès des princes,
» ils s'étudieront toujours à faire naître dans leur
» cœur des passions violentes, dont ils peuvent
» espérer d'être d'abord les confidens secrets,
» et bientôt après les ministres nécessaires.... »

L'évêque de Verdun avait la plus grande part à l'amitié du Dauphin. Pendant sa maladie, c'était à lui qu'il s'adressait de préférence pour les petits offices de confiance. Il l'avait fait dépositaire de plusieurs papiers importans qui sont entre les mains du roi. S'apercevant un jour que la fatigue et l'insomnie lui avaient

altéré les traits du visage : « Vous ressemblez » pour le moment, lui dit-il, à M. de*** ; vous » avez le même visage. — Vous pouvez, lui dit » l'évêque, en suivant la plaisanterie, confondre » mon visage avec les plus tristes; mais je vous » prie de ne pas confondre les cœurs. — Oh! » pour cela, ne craignez pas, lui répondit le prin- » ce; je ne m'y tromperai jamais. » La nuit qui précéda sa mort, adressant la parole au prélat : «Je vous en prie, lui dit-il, exercez votre zèle » envers un mourant; soulagez mon confesseur, » et tâchez de me suggérer les sentimens qui » doivent m'animer en ce dernier moment. » L'évêque lui obéit; lorsqu'il eut fini : « Ce que » vous me dites me touche et m'attendrit, lui » dit-il; puis lui prenant la main, il la serra sur » son cœur, en lui disant : Vous ne me quitterez » sûrement pas. »

Le comte de Muy occupait une place distinguée dans le cœur du Dauphin, en voici une preuve bien intéressante. Ce seigneur était parti pour aller joindre nos armées; le Dauphin qui, sans craindre pour lui-même, avait sollicité l'agrément du roi pour les commander en personne, craignit excessivement pour la vie d'un ami qu'il croyait digne de sa tendresse et de toute sa confiance. Mais en prince religieux il voulut lui témoigner son affection plus efficacement que par la crainte : il eut recours à Dieu; et en lui demandant le salut de nos armées, il crut pou-

voir lui demander spécialement la conservation d'une tête qui lui était si chère; et tous les jours, jusqu'à la fin de la campagne, il lui adressa la prière suivante, qu'il avait lui-même composée : «Seigneur, Dieu des armées, seul arbitre de la » vie et de la mort, vous qui, du milieu des » combats, détournez, quand il vous plaît, les » coups de dessus ceux que vous voulez sauver, » exaucez, je vous en conjure, l'humble prière » que je vous adresse; conservez (1) L. N. V., » votre fidèle serviteur; servez-lui vous-même de » bouclier; détournez de devant lui le fer et le » feu; préservez-le de tout accident, soutenez-le » dans ses fatigues, afin que, de retour en santé, » il puisse continuer à m'assister de ses bons » conseils, m'aider à faire triompher la justice » et la religion, et m'enseigner toujours la voie » droite qui conduit à vous ».

Dans un des derniers momens de sa vie, voyant le comte au pied de son lit, et s'apercevant que sa douleur était extrême, il lui dit du ton le plus affectueux et le plus tendre : « Ne » vous abandonnez donc point à la douleur; » conservez-vous pour servir mes enfans; ils » auront besoin de vos lumières et de vos vertus. » Faites pour eux ce que vous avez fait pour moi: » je compte sur cette dernière preuve de votre » tendresse. J'espère que Dieu les protégera;

(1) Louis-Nicolas-Victor.

» mais surtout que leur jeunesse ne vous éloi-
» gne jamais d'eux ».

Louis XVI ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il invita le vertueux ami de son père à venir l'aider de ses conseils, en qualité de ministre de la guerre. Ce seigneur, par un principe qu'il serait fâcheux pour l'humanité que tous les gens de bien adoptassent, s'était déjà refusé à l'honneur d'une pareille marque de confiance que lui avait donnée Lous XV; et la même crainte de ne pas faire assez bien dans cette place éminente, en y faisant tout le bien qu'il pourrait, l'aurait encore arrêté, s'il n'eût cru devoir sacrifier en cette occasion sa façon de penser aux vœux du Dauphin mourant : quand on vint lui annoncer que le prince l'appelait au ministère : « J'aurais encore refusé le roi, dit-il, » mais je ne puis refuser le fils de M. le Dau- » phin ».

Personne ne s'est montré plus inconsolable de la mort du dauphin que ce vertueux et fidèle ami. Ayant obtenu du roi qu'il serait enterré à ses pieds, il désigna lui-même l'endroit de sa tombe, sur laquelle il fit graver l'expression de sa douleur : *Huc usque luctus meus,* « Ma douleur m'a suivi jusqu'ici. »

Le duc de la Vauguyon et l'évêque de Limoge étaient au nombre des amis du Dauphin avant d'être appelés à l'éducation des princes ses fils. Le cardinal de Luynes avait aussi beaucoup

de part à sa confiance. Il voyait avec plaisir le cardinal de Rochechouart, et il honorait l'archevêque de Paris d'une estime toute particulière. Pendant sa dernière maladie, il voulut le voir plusieurs fois : et le roi, à qui il en témoignait un jour le désir, écrivit lui-même sur-le-champ au prélat, pour lui ordonner de se rendre aux vœux de son fils. Dans un des derniers entretiens qu'il eut avec lui, il lui avoua, dit la Dauphine, « que ce qui l'inquiétait le plus, c'était » qu'il ne sentait pas assez de crainte des juge- » mens de Dieu, et qu'il appréhendait que cette » disposition de son âme ne fût un effet de la » présomption ». Enfin, toujours constant dans son attachement et sa confiance pour son pasteur, quelque temps avant de mourir, il exigea de lui, avec cette simplicité de foi que la religion seule sait apprécier, qu'il lui donnât sa dernière bénédiction.

Ce prince avait usé de tant de circonspection dans le choix de ses amis, qu'au lit de la mort il s'applaudissait encore de leur avoir donné sa confiance. « Jusqu'aux derniers momens de sa » vie, écrit la Dauphine, il conserva les mêmes » sentimens pour toutes les personnes qu'il avait » honorées de son amitié : il voyait fort souvent » la duchesse de Caumont et l'évêque de Ver- » dun : il leur parlait avec la même gaieté qu'il » eût fait en santé. Quelque temps avant sa mort, » il fit venir la comtesse de Marsan, il lui mar-

» qua toute l'amitié qu'il avait toujours eue pour » elle, et lui témoigna beaucoup de regret de la » voir partir. L'amitié de préférence qu'il avait » pour les princes du sang, leur fit sentir amère» ment sa perte ».

Je ne prétends point rappeler ici ceux qui ont eu part à la confiance du Dauphin; et il en est sans doute dont le nom ne me sera point parvenu. Mais il n'était pas nécessaire d'être son ami pour l'aimer; il suffisait de le connaître, de l'entendre, ou même de l'avoir vu : chaque trait de son visage semblait annoncer une vertu de son cœur. Il vint quelquefois, quoique plus rarement dans les dernières années de sa vie, se promener sur les boulevards, au Cours-la-Reine, et jusqu'aux Tuileries : à l'instant une foule de peuple se rangeait autour de lui, et lui laissait à peine le passage libre; les pères le montraient à leurs enfans, les Français aux étrangers : « Et » souvent, disait un seigneur qui était ordinai» rement à sa suite, au lieu de dire en le mon» trant, *Voilà M. le Dauphin*, on disait *Voilà » notre Dauphin*, ou *notre bon Dauphin* ». Sa vue seule suffit toujours pour détruire, dans l'esprit du peuple, les impressions sinistres que s'efforçaient de donner de sa personne ceux qui craignaient ses vertus.

Le Dauphin ayant de son propre fonds tout ce qu'il fallait pour intéresser en sa faveur, était ennemi de toute affectation dans sa parure :

la solidité de son esprit semblait s'annoncer jusque dans la noble simplicité de ses habits. Il est, à la vérité, des circonstances d'appareil où les rois doivent briller de tout l'éclat du diadème, et donner en quelque sorte à ce qui les environne, l'empreinte de leur grandeur : personne, en ces jours de cérémonies, ne paraissait, après le roi, plus grand que le Dauphin. Mais, excepté ces occasions rares, on ne le voyait point se parer de ces étoffes somptueuses qui invitent le peuple au luxe et à la magnificence. Une riche broderie n'avait d'attrait pour lui, que lorsqu'elle était l'ouvage des princesses ses sœurs.

Pendant le dernier voyage qu'il fit à Compiègne, un jour qu'il revenait du camp en simple uniforme, et accompagné seulement de quelques officiers de son régiment, milord Harcourt vint se joindre à eux, pour leur faire quelques questions relatives à la disposition du camp. Le Dauphin, qui en avait tracé le plan, était plus en état qu'aucun de la compagnie de le satisfaire : ce fut lui qui prit la parole. La conversation s'engagea, et roula particulièrement sur l'art des campemens, les uniformes et les armes défensives. Le Dauphin avait reconnu le milord qu'il avait vu une fois; mais celui-ci croyait avoir affaire à un simple officier, et, pendant trois quarts d'heure que dura la conversation, il se conduisit à son égard avec toute la familiarité qu'on

se permet entre égaux : il lui tira même fort librement son casque des mains pour le considérer. Quand le Dauphin se retira : «Voilà, dit-il » à M. de Beuvron, en le lui montrant, un jeu» ne officier qui me paraît singulièrement instruit » pour son âge : comment l'appelez-vous » ? Ce seigneur, qui voulait jouir plus long-temps du plaisir de sa méprise, lui dit que c'était le colonel du régiment Dauphin : l'Anglais insista, et dit qu'il voudrait bien savoir son nom, qu'il retiendrait, parce qu'il n'avait jamais rencontré de Français plus aimable; alors M. de Beuvron lui dit que son nom était Bourbon, mais qu'ordinairement on l'appelait *Monsieur le Dauphin*. Le milord, fort surpris, se reprocha la liberté qu'il avait prise avec lui, et sentit augmenter son respect et son admiration pour un prince dont il avait conçu la plus haute estime, lorsqu'il ne le considérait que comme un particulier. Quand on raconta au Dauphin que ce seigneur ne l'avait pas reconnu : « Il est vrai, ré» pondit il, que j'ai été un peu surpris du ton » de familiarité qu'il prenait avec moi, mais j'ai » cru que ce pouvait être un effet des libertés » anglaises. »

Ce que le Dauphin parut aux yeux de cet étranger, il le fut toujours à l'égard de ceux qui avaient l'avantage de s'entretenir avec lui. Il instruisait, quand il traitait une matière sérieuse; il intéressait en parlant des choses les plus in-

différentes : on sortait toujours satisfait de sa conversation. Le fonds de bonté qui lui était naturel, ne lui suggérait que des propos obligeans; et dans l'occasion, personne ne savait faire un compliment flatteur avec plus de sel et de délicatesse que lui. Un jour qu'après une revue de son régiment, il était rentré chez lui, accompagné de plusieurs seigneurs et officiers, le prince de Condé examinant son casque, lui dit qu'il paraissait pesant. « Vous vous trompez, lui » dit le Dauphin : essayez-le. » Le prince de Condé se l'étant mis sur la tête, avoua qu'il était moins pesant qu'il ne l'aurait cru, et ajouta qu'il semblait avoir été fait pour sa tête. Le Dauphin se couvrit lui-même du chapeau du prince de Condé, et trouvant qu'il lui faisait fort bien : « Cela est vrai, » dit-il, ma tête ressemble parfaitement à la vô» tre; il y aurait bien de quoi me donner de l'a» mour-propre. » Un jour qu'il n'avait pu s'empêcher de sourire de l'embarras d'une personne qui lui faisait un compliment, l'abbé de Saint-Cyr, à qui il en parlait, lui dit qu'il commençait à oublier les leçons qu'il avait reçues dans son enfance : « Vous avez raison, l'abbé, répon» dit-il, je crois que je serai enfant toute ma vie; » aussi me garderai-je bien de vous éloigner ja» mais de moi. » Un homme qui joignait à beaucoup de mérite, une grande modestie, lui disait en le remerciant d'un emploi qu'il lui avait procuré, sans en être sollicité : « Je ne sais, Mon-

» seigneur, quelle figure je ferai à côté de mon » prédécesseur qui jouissait de toute l'estime publique. — Oh ! point d'inquiétude, lui répondit » le Dauphin, une belle aurore n'empêcha jamais le soleil de briller avec éclat. »

Sa gaieté naturelle ne l'abandonnait jamais, lors même qu'il s'occupait des affaires les plus sérieuses, ou qu'il se livrait aux études les plus profondes : un jour qu'il s'entretenait avec le président d'Aubert sur des matières de la plus grande importance, il aperçut sur une terrasse, vis-à-vis son appartement, le Père Berthier, son bibliothécaire, qu'il estimait pour sa vertu et pour son profond savoir. Il ouvrit sa fenêtre et l'appela : « Connaissez-vous, lui dit-il, » le premier président du parlement de Flandre? » quel homme pensez-vous que ce soit? — Je l'ai » vu quelquefois, répondit le religieux, c'est un » honnête homme et un magistrat éclairé. — C'est » ce que je voulais savoir, lui dit le Dauphin; » et il referma la fenêtre; puis se tournant vers le président : « Je me doutais bien, dit-il en riant, » qu'il allait vous rendre cette justice; mais » avouez qu'il aurait été plaisant qu'il eût dit » quelque mal de vous : nous nous serions divertis à ses dépens jusqu'à ce qu'il nous eût » fourni ses preuves; et nous nous serions divertis long-temps. » Aussitôt il reprit la conversation précisément au point où il l'avait interrompue.

Quelquefois, après avoir étudié pendant plusieurs heures une question épineuse, il reprenait haleine, et s'il y avait quelqu'un dans son cabinet, il s'égayait avec lui, en lui adressant quelques propos sur le ton de la plaisanterie. Dans une circonstance où il avait travaillé longtemps, et avec application, sur le livre *de la concorde du Sacerdoce et de l'empire*, de M. de Marca, il dit tout-à-coup à l'abbé de Saint-Cyr : «Hélas, mon cher abbé, qu'il en coûte de peines » pour accorder les hommes entre eux! Un ber » ger, la houlette à la main, met tout son peuple » en mouvement d'un coup de sifflet : deux » chiens sont ses seuls ministres : ils aboient quel» quefois, sans presque jamais mordre, et tout est » en paix. » L'abbé lui répondit que si un roi avait plus de peine qu'un berger, il avait l'avantage de conduire un troupeau d'êtres raisonnables : « Aussi ne voudrais-je pas, reprit le » Dauphin en suivant la plaisanterie, que ses «ministres ressemblassent à ceux d'un berger; » mais convenez pourtant que ces êtres raison» nables devraient bien se montrer un peu plus » moutons, et s'accorder entre eux plus raison» nablement qu'ils n'ont coutume de faire.»

Les personnes attachées au service de ce prince n'avaient à essuyer, de sa part, aucun de ces accès d'humeur chagrine, dont la vertu même n'affranchit pas toujours les plus heureux naturels. La longue et cruelle maladie dont il

mourut, n'altéra pas d'un instant sa douceur et sa sérénité. « Les moindres services » qu'on lui rendait, écrit la Dauphine, étaient » payés de mille marques de bonté ». La veille de sa mort, il fit appeler ses grands officiers pour leur témoigner combien il était reconnaissant de leurs services, et sensible au souvenir des attentions qu'ils avaient toujours eues pour lui. Il demanda ensuite qu'on introduisît ses menins. Quand ils parurent : « Approchez, Messieurs, leur dit-il, que je vous voie tous : je vous » remercie bien des peines que vous vous êtes données pour moi, et surtout de l'attachement que » vous m'avez constamment témoigné : j'en suis » très-reconnaissant. J'ai quelquefois exercé votre patience en vous faisant attendre ; je vous » en demande pardon, et je suis sûr que vous » me le pardonnez de bon cœur. Adieu donc, » Messieurs, je vous prie de vous souvenir encore » de moi ». Quelques momens après, comme le prince de Turenne lui présentait à boire, il le regarda, et ne se rappelant pas de l'avoir vu parmi les grands officiers à qui il venait de marquer sa reconnaissance : « Quoi! M. de Turenne, lui dit-il, je ne vous ai encore rien dit! ce » serait bien mal à moi de vous oublier, car je » dois être vraiment touché de votre assiduité, » et je vous en remercie de tout mon cœur. »

Il était dans le caractère du Dauphin de faire tout le bien qu'il pouvait à ceux qu'il proté-

geait; et quelquefois on lui reprocha, défaut ordinaire aux bons cœurs, de protéger facilement; mais persuadé que la justice était la première règle de la bienfaisance, surtout dans un prince destiné au trône, il se fit un devoir de lui sacrifier en toute rencontre la recommandation, et même sa propre inclination. Dans la distribution des places dont il pouvait disposer par lui-même ou par son crédit, il savait faire un juste discernement des emplois auxquels les talens seuls doivent donner droit, d'avec ceux que la faveur peut dispenser; et ses faveurs étaient réglées par une sorte de justice : il les déterminait par les besoins des concurrens, ou par l'inportance de leurs services. Dans l'impuissance de faire autant d'heureux qu'il eût voulu, il fixait son choix sur ceux en qui il découvrait des titres de préférence. Quand de bonnes raisons l'avaient déterminé à placer un bienfait, rien n'était capable d'en détourner la destination; et les sollicitations des personnes qu'il avait le plus à cœur d'obliger, ne l'auraient pas engagé à faire tomber sur la tête d'un protégé, un emploi qu'il aurait cru devoir être le prix du mérite, ou la récompense privilégiée des services. Quoiqu'il se montrât toujours aussi ardent à prévenir les vœux du roi Stanislas, que ce prince l'était lui-même à seconder les siens, il ne faisait point difficulté de lui représenter dans l'occasion, avec les ménagemens de la tendresse et du res-

pect, que ce qu'il souhaitait qu'on accordât comme grâce à la personne qu'il protégeait, il le destinait à une autre à titre de justice. Voici comment il écrivait à ce prince, sur ce sujet : «C'est » avec une véritable peine que j'avoue à votre » majesté que les idées que j'avais sur ce qu'elle » m'a demandé, n'étaient pas les mêmes que les » siennes. Mais cette affaire est d'une trop gran- » de conséquence pour celui à qui je m'intéres- » se, pour que je ne vous expose pas avec con- » fiance sa situation : c'est le comte de l'Orge, » un de mes plus anciens menins, qui, n'étant » pas fort riche, manquerait sans cela un maria- » ge très-convenable à sa fille, avantage que je » désire beaucoup de lui procurer ; avec cette » condition cependant, que dès qu'il jouira » d'un bienfait que le roi lui a fait espérer pour » dans quelques années, il renoncera aux deux » mille écus en faveur de qui vous jugerez à pro- » pos. Vous sentez qu'il ne fallait rien moins » qu'une nécessité aussi urgente, pour que je » fisse cette représentation à votre majesté....... » Les expressions me manquent, dit-il dans une » autre occasion, pour témoigner à votre ma- » jesté la reconnaissance que j'ai de ses bontés, » et surtout de cette manière obligeante et flat- » teuse au-delà de ce qu'on peut dire, avec la- » quelle elle a mis le sceau à la grâce qu'elle m'a » accordée. Les termes dans lesquels vous vous » exprimez à mon égard, me comblent de joie,

» mais ne sauraient augmenter mon attachement » et ma tendresse.

» Vous m'ordonnez de vous parler avec vérité » et de vous dire tout naturellement ce que je » pense, au sujet de ce que vous me proposez : » ce sera toujours autant par inclination que par » devoir, que je me ferai une loi d'aller au de- » vant des moindres choses qui pourront vous » être agréables, et un homme qui me viendra » de votre main, me sera toujours infiniment » cher; j'ai trois engagemens pour les pre- » mières places de Menins : le marquis de Bouf- » flers est encore bien jeune; c'est à vous de dé- » cider. Si vous m'ordonnez de passer outre, » j'exposerai au roi et vos ordres et le désir que » j'ai de vous plaire. J'attends votre réponse » pour m'y conformer avec la plus grande exac- » titude ».

Plus d'une fois ce prince, sans être sollicité que par son bon cœur, fit appeler dans son cabinet des seigneurs attachés à son service, dont il connaissait le peu de fortune; et, après les avoir consultés eux-mêmes sur ce qu'il pourrait faire en leur faveur, il leur facilitait les moyens d'éteindre une dette contractée au service de l'état, de donner une éducation honnête à leurs enfans, de conclure une alliance avantageuse à leur famille; en un mot, il leur procurait lui-même, ou il leur obtenait du roi, quelqu'un de

ces bienfaits qu'il regardait, avec raison, comme le patrimoine de la noblesse indigente.

La part qu'il prenait aux disgrâces et aux malheurs d'autrui, ne se borna jamais à un stérile sentiment de compassion : il ne connaissait pas de plaisir plus doux que celui de porter la consolation dans un cœur affligé. Le roi n'était pas à Versailles quand on y apprit la défaite de Crevels : grand nombre de seigneurs de la cour se rendirent à l'appartement du Dauphin, pour savoir quelques nouvelles positives des officiers au sort desquels ils s'intéressaient. On en avertit le prince, qui sortit de son cabinet, et vint leur détailler les circonstances de cette triste journée. Il s'attendrit avec ceux qui avaient perdu un parent ou un ami : il leur suggéra les plus puissans motifs de consolation, il leur promit sa protection auprès du roi, et il leur parla à tous avec tant de bonté, que ceux même auxquels il annonça les nouvelles les plus affligeantes, se sentirent déchargés d'une partie de leur douleur avant de sortir de son audience. « Il » nous releva tellement le courage, disait un des » parens du maréchal de Belle-Isle, dont le fils » avait été tué, que nous eussions désiré nous- » mêmes être dans l'occasion de prodiguer notre » vie pour un prince si généreux et si compatis- » sant».

Le prince de Galles, fils du roi Jacques, dans une visite qu'il lui rendit, lui faisait le récit des

malheurs de sa maison; le Dauphin, après l'avoir écouté avec attendrissement, lui dit en l'embrassant : « Votre fermeté d'âme, monsieur, » vous élève au-dessus de la plus haute fortune, » et vos malheurs unissent pour jamais mon » cœur au vôtre ». Tous les malheureux qui pouvaient lui faire parvenir le désir d'avoir une audience, étaient sûrs de l'obtenir. Souvent on l'a vu lui-même prévenir des personnes qui n'eussent osé s'adresser à lui dans leurs peines; et par des marques d'estime et de bonté données à propos, ranimer dans le devoir, des hommes en place qui avaient essuyé quelques désagrémens capables de les décourager. La journée la mieux remplie à ses yeux, était toujours celle où il avait consolé un plus grand nombre d'affligés, ou soulagé plus de misérables.

Un bienfait pécuniaire ne lui coûtait pas plus qu'un témoignage de bonté : on se rappelle ce que nous avons dit ailleurs. Sa charité n'était jamais oisive : quand elle n'avait pas pour objet le soulagement des peuples, elle s'occupait de celui des particuliers. Soutenir un établissement utile à la religion, ouvrir l'asile du cloître à une âme désabusée du monde, procurer une subsistance honnête à une autre qui s'était arrachée à l'erreur par le sacrifice de sa fortune, venir au secours d'un accusé dont l'innocence lui était connue, aider un père de famille à élever ses enfans, faciliter une alliance sortable à une jeune

personne qui n'avait pour dot que sa vertu, assurer la vie à un militaire qui l'avait lui-même exposée pour l'état : c'étaient là pour le Dauphin des traits de bienfaisance de tous les jours. Ayant appris qu'une communauté qui édifiait la capitale par sa régularité, était menacée d'une entière extinction, parce qu'elle manquait des fonds nécessaires pour relever ses bâtimens, il lui en procura. Il vint un jour *incognito* visiter lui-même les travaux; et sur ce que la supérieure lui représentait que la maison serait bâtie trop magnifiquement : « Oh! pour cela, lui dit-il, vous » me dispenserez de prendre vos avis : faites vos » affaires de prier Dieu pour nous, je ferai la » mienne de vous loger. » La communauté ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, avait imaginé de mettre au frontispice de la maison une inscription qui annonçât que le prince en avait été le restaurateur : on lui demanda son agrément. « J'ai déjà dit à ces bonnes da» mes, répondit-il, que je n'avais besoin que de » leurs prières; ainsi point d'inscription, ou je » ferme ma bourse. »

Il protégeait la maison des nouveaux convertis : il lui paya jusqu'à sa mort une pension de six cents livres. Louis XV avait assigné, par arrêt du conseil-d'état, une portion de terres incultes situées en Normandie à un jeune seigneur turc, issu du sang de Mahomet, qui était passé en France pour embrasser le christianisme : le

Dauphin ayant appris que la personne chargée de le faire jouir, traînait l'affaire en longueur, lui écrivit, se plaignit de ses délais, et lui déclara qu'il entendait que les dipositions du roi eussent au plutôt leur effet, et que le fils de Mahomet ne fût pas plus long temps privé d'un bienfait nécessaire à sa subsistance : il voulut voir plusieurs fois le jeune schérif, à qui il donna toutes sortes de marques de bonté.

La première fois qu'on lui paya les mille écus qui lui étaient dus en qualité de chevalier de l'ordre : « Voilà, dit-il, un bien qui m'appartient » en propre, et dont je suis maître de dispo- » ser; » et sur-le-champ il assigna sur ce revenu des pensions à différentes personnes dont il voulait récompenser les services ou soulager la misère. Tous les mois il envoyait aux deux curés de Versailles, et aux sœurs de la charité, une somme pour être distribuée aux pauvres de la ville.

Un jour qu'on lui apportait l'acquit de sa cassette, il en marqua aussitôt l'emploi en faveur de quelques personnes qu'il savait être dans une nécessité pressante On lui représenta qu'il serait de la prudence d'en réserver un tiers : « Je » ne vois pas, répondit-il. que j'aie besoin de » rien. » On insista sur ce que ce besoin pouvait lui venir au moment qu'il ne s'y attendait pas : « Il n'y a guère d'apparence, répliqua-t-il, qu'un » Dauphin se trouve jamais dans une nécessité bien

» urgente; et assurément j'aimerai toujours mieux
» manquer du superflu, que de voir des malheu-
» reux manquer du nécessaire. » La somme entière fut distribuée. Le dernier voyage qu'il fit à Marly, lui procura le moyen le plus inattendu de satisfaire son penchant à soulager les malheureux. Quoiqu'il eût plus d'éloignement que d'attrait pour le jeu, il se prêtait quelquefois aux usages, et ne se refusait pas, dans l'occasion, de faire sa partie : il fit un jour un gain considérable. « Il voyait avec une sorte de dé-
» pit les monceaux d'or s'accumuler devant
» lui, dit une personne qui était présente, et il
» était aisé d'apercevoir qu'il souffrait de tant
» gagner aux dépens des autres. » La fortune l'ayant favorisé constamment toute la séance, il gagna environ cent mille francs : « En vérité, dit-
» il, je suis honteux de me voir si riche. » Il ne le fut pas long-temps : un jour lui suffit pour répandre ce qu'une nuit lui avait procuré; et dès le lendemain il se débarrassa de toute la somme qu'il distribua en aumônes et en bienfaits de toute espèce. « Vous l'eussiez pris ce
» jour-là, me dit un officier qui était à son ser-
» vice, pour un homme employé dans les finan-
» ces : il ne fut occupé qu'à compter, et à or-
» donner les distributions des différentes som-
» mes qu'il destinait aux personnes qui lui avaient
» été recommandées, ou qu'il connaissait par
» lui-même. » Le surlendemain l'évêque de Limo-

ges lui proposa de contribuer à la dot religieuse d'une demoiselle : « Vous vous y prenez bien » tard, lui dit le prince ; je doute fort que vous » y soyez encore à temps ». Il appela l'intendant de sa cassette, qu'il chargea de lui apporter ce qui restait ; celui-ci ne lui apporta que dix louis, que le prince remit au prélat, en lui disant : « Je suis bien fâché pour la pauvre de» moiselle qu'il ne s'en soit pas trouvé cinquante, » je les lui aurais donné bien volontiers ».

Content du mérite de la bienfaisance, il n'en recherchait point la réputation : ses bienfaits n'étaient connus que lorsqu'il ne dépendait pas de lui qu'ils restassent ignorés. Plusieurs personnes qui recevaient des secours annuels de sa libéralité, n'en connurent la source que lorsqu'elle tarit par sa mort. Il ne voulait point qu'on achetât ses faveurs par des sollicitations : à peine souffrait-il qu'on les reconnût par un remercîment. « Un bienfait, disait-il, perd la » moitié de son prix, quand on ne sait pas épar» gner à un homme de naissance la honte de le » mendier ». Ayant appris que les affaires d'un seigneur qui lui était attaché, étaient fort dérangées, il lui fit un don qui le mit dans une situation commode, et ne lui demanda, pour témoignage de reconnaissance, qu'un profond secret. Le seigneur se mettait en devoir de le remercier ; il l'interrompit, et lui dit en riant : «Taisez-vous, taisez-vous, car assurément je vous

» ai fait attendre assez long-temps ». Un autre, à qui il avait procuré des secours abondans pendant qu'il était incommodé, n'attendit pas son rétablissement pour venir lui marquer sa reconnaissance : « Ah! monsieur, lui dit le Dauphin, le » service que je vous rends n'est rien ; mais je » m'estimerais heureux, et je recevrais volontiers » vos remercîmens, si je pouvais vous rendre la » santé ».

On a peine à imaginer comment, avec des revenus assez bornés, ce prince trouvait le moyen de multiplier ses bienfaits en tant de manières. Jamais cependant il ne fit une libéralité privée aux dépens du public; et si quelquefois il intéressa l'état, ce n'était qu'en faveur de l'état lui-même. Mais un Dauphin trouve toujours bien du superflu, quand il sait se contenter du nécessaire. Il s'interdisait toutes les dépenses de goût ou de fantaisie : il n'aimait ni le jeu, ni les fêtes : il ne connaissait aucune de ces passions faméliques, qu'on n'entretient qu'à frais immenses. Aussi économe pour lui-même, que grand et généreux pour les autres, après avoir répandu cent mille francs en un seul jour dans le sein de l'indigence, il ne se serait pas pardonné la dépense inutile de cent écus pour sa personne. « On le vit, dit un de nos citoyens (1) qui l'a » le plus étudié, on le vit réduire ses propres dé-

(1) M. Moreau, Discours sur la Justice.

» penses, dès qu'il crut que l'exemple de ce re-
» tranchement pouvait être utile : j'aime à le
» voir calculer jusqu'au prix d'un habit; et cher-
» cher, par la simplicité de sa parure, à conso-
» ler des peuples que le roi souffrait de ne pou-
» voir soulager ». Sa table était une école de sobriété. Un grand repas lui était à charge, et il ne trouvait de plaisir dans une longue séance à table, que lorsqu'elle lui procurait l'occasion de lier une conversation intéressante. Jugeant que le vin devait lui être plus nuisible que salutaire, eu égard à sa complexion robuste et sanguine, il s'en interdit tout usage, et l'eau faisait sa boisson ordinaire. Ce que ses officiers jugeaient à propos de lui servir, était toujours ce qui lui convenait, il n'eût pas souffert qu'ils fissent la moindre dépense extraordinaire pour un mets recherché. On parlait un jour en sa présence d'un repas somptueux qu'avait donné un particulier, et du prix qu'il avait mis à un seul plat. «Je serais bien fâché, dit-il, qu'il eût paru sur
» ma table, ayant coûté si cher ». Il rappela à cette occasion les festins d'Antoine et de Cléopâtre, et ajouta : « Il est encore aujourd'hui de
» ces petits Antoines qui bravent l'humanité,
» autant qu'il est en eux ».

Le même sentiment d'amour pour les peuples l'animait en tout. Le desir de se former dans l'art de les rendre heureux l'attachait plus fortement au travail que les passions d'intérêt et

de gloire n'y attachent le commun des hommes : il est peu de particuliers qui mènent une vie aussi sérieusement occupée que l'était la sienne. « Il ne comprenait pas, écrit l'abbé de » Saint-Cyr à un de ses amis, comment un homme raisonnable pouvait ressentir les dégoûts de » l'ennui : jamais je ne lui entendis faire cette » question si commune dans la bouche des » grands : *Que ferai-je demain?* » Après avoir satisfait à ses devoirs de religion et d'état, l'étude faisait son unique occupation. Naturellement ami de l'ordre, il en voulait partout, et en mettait dans toute sa conduite : quoiqu'il ne lui fût pas possible de fixer invariablement l'heure de son coucher, celle de son lever était toujours la même, et c'est aux dépens de son repos qu'il voulait rentrer dans l'ordre, quand des circonstances l'obligeaient de l'interrompre. Lorsqu'il craignait, en se mettant au lit, de ne pouvoir pas le lendemain s'arracher des bras du sommeil, il disait à l'officier chargé de son réveil : « Souvenez-vous qu'il faut que je sois » levé demain pour telle heure, c'est à vous de » vous arranger en conséquence ; » et il arriva plus d'une fois, qu'en exécution de ses ordres, on le fit sortir du lit lorsque le sommeil l'accablait encore. Ces sacrifices rigoureux, auxquels il se condamnait par affection pour les peuples, ne parurent jamais lui coûter, lors même qu'il savait qu'une classe de méchans citoyens ne lui

en tenaient nul compte, et se demandaient encore : « Qu'est-ce que fait le Dauphin pour le » bien de l'humanité? »

Les personnes qui lui étaient attachées, lui firent souvent les plus pressantes représentations, pour l'engager à se ménager par un usage plus modéré du travail : il promettait d'y faire attention; mais toujours entraîné par son penchant, il avait peine à y résister, dans le temps même qu'on s'apercevait sensiblement du dépérissement de sa santé.

Une vie si occupée et si dure exigeait des délassemens ; ceux qu'il se permettait le plus communément, étaient la promenade à pied, et la conversation avec sa famille, et quelques amis choisis. Il avait du goût pour la musique, mais pour cette musique mâle qui élève l'âme. Le chant de nos hymnes sacrées avait pour ses oreilles une harmonie que n'eurent jamais les accens profanes de la volupté. Quelquefois, seul dans son cabinet, ou avec la Dauphine, il faisait, du chant d'un psaume, le délassement innocent d'une séance à l'étude qui l'avait fatigué; et c'est ce que traitèrent souvent de petitesse certaines gens, qui eussent jugé sans doute qu'il eût été plus grand et plus digne d'un prince de chanter une ariette.

Nous verrons ailleurs ce qu'il pensait des spectacles. Au milieu des fêtes les plus bruyantes, où le devoir le conduisait quelquefois, contre

son inclination, après s'être prêté, autant qu'il le fallait, à ce qui était de convenance ou d'usage, son attrait le portait à rejoindre les princesses ses sœurs : et souvent, tandis qu'une joie profane transportait les esprits, et enivrait les cœurs, il s'entretenait avec elles des plaisirs bien plus doux que procure la vertu, et du vide inquiétant que ces pompeuses vanités laissent toujours dans un cœur qui s'y livre. En un certain jour de fête, où il avait dansé avec la princesse Henriette sa sœur, quelqu'un lui faisait compliment sur la manière aisée et gracieuse dont il savait cadencer ses pas : un homme, au caractère duquel il convenait peu de louer la danse, s'avisa de se joindre au flatteur : c'était bien mal lui faire sa cour : aussi paya-t-il le compliment d'une ironie bien propre à faire sentir le peu de cas qu'il en faisait : « Oui, oui, dit-il en plaisantant, » une danse faite avec délicatesse, et selon les » règles de l'art, a son mérite, mais pour rendre » la cérémonie plus majestueuse encore, il fau» drait que quand un Dauphin danse, ce fût un » évêque qui jouât du violon. »

Quelques-uns des panégyristes de ce prince lui donnent pour la chasse un attrait qu'il n'eut jamais, afin de donner par là plus de prix au sacrifice qu'il fit de cet amusement; mais celui qui réunit tant de vertus réelles, n'a pas besoin qu'on lui en prête d'imaginaires : il prenait de temps en temps cet exercice, moins par goût

Page 193.



Sensibilité du Dauphin après avoir blessé un de ses Ecuyers.

que par raison de santé, et par complaisance pour le roi qui l'aimait beaucoup. Un accident le détermina à y renoncer pour jamais : au mois d'août de l'année 1755, il lui arriva ce qu'il appela toujours depuis, et ce qui est véritablement pour un cœur sensible, le plus grand des malheurs, celui de tuer un homme. En revenant d'une chasse qu'il avait faite aux environs de Versailles, où il était resté avec la Dauphine pendant le voyage de la cour à Compiègne, il voulut décharger son fusil : le coup porta dans l'épaule gauche d'un de ses écuyers, nommé Chambord, qu'un corps intermédiaire l'empêchait d'apercevoir. C'est encore sans fondement qu'on a écrit que cet officier s'était exposé imprudemment : l'accident arriva sans sa faute, et sans celle du Dauphin. Aux cris lamentables qu'il poussa, le prince soupçonnant le malheur, jette son fusil, et court vers l'endroit où il avait dirigé son coup : quel spectacle! Il aperçoit un homme renversé par terre, et qui se roulait dans la poussière : il s'approche de plus près, il reconnaît Chambord qu'il aimait. A la vue de son corps ensanglanté, il eut le cœur percé de douleur; il se précipita sur lui, et le conjura, en l'arrosant d'un torrent de larmes, de vouloir bien lui pardonner. L'écuyer, touché de l'état où il voyait le Dauphin, lui dit ce qu'il put pour le consoler lui-même. Le prince aussitôt le fit conduire à Versailles pour être remis entre les

mains des plus habiles chirurgiens. Pour lui, la douleur dans le cœur, le visage abattu, l'esprit tout occupé de son malheur, il s'avança jusqu'au château, tête nue, les cheveux en désordre, et sans s'apercevoir qu'il fût encore en veste. Son accablement était si profond qu'on n'osait pas même entreprendre de l'en distraire. Quelqu'un de sa suite, croyant qu'un tel excès de désolation ne pouvait venir que de la persuasion où il était que son écuyer était blessé à mort, lui dit pour le consoler, qu'il pourrait bien guérir de sa blessure : « Eh quoi! lui ré» pondit-il, faudra-t-il donc que j'aie tué un » homme pour être dans la douleur? »

Quelque extrême que fût son affliction, il se vit encore obligé de la dissimuler, et d'en cacher soigneusement la cause à la Dauphine, alors enceinte du comte de Provence; il prit un verre de liqueur, qu'il crut propre à ranimer les traits de son visage: il composa de son mieux tout son extérieur, avant de se rendre, selon sa coutume, à l'appartement de la princesse. Une douleur profonde se déguise difficilement à une épouse : elle ne le vit pas plutôt qu'elle lui demanda quelle était la cause de sa tristesse; et elle le pressa tellement, qu'il ne lui fut pas possible de lui en faire un secret. Elle s'empressa aussitôt de lui suggérer les motifs les plus capables de le tranquilliser ; mais la seule chose qui le soulagea en ce moment, ce fut de

n'avoir plus à se faire violence pour dissimuler sa douleur : il s'y abandonna sans réserve, et jusqu'à donner sujet de craindre pour sa santé. L'officier ne mourut qu'au bout de sept jours. Le Dauphin, pendant tout ce temps, ne pensa qu'à lui, ne s'occupa que de lui. Non content d'avoir donné les ordres les plus précis pour qu'il fût traité avec toutes sortes de soins, il voulut encore s'en assurer par plusieurs visites qu'il lui fit, quoique sa vue seule, comme il l'avouait lui-même, lui perçât le cœur. Sa mort lui porta un nouveau coup plus sensible encore. «Hélas! s'écria-t-il, quand on lui en apprit la » nouvelle, il est donc vrai que j'ai tué un hom- » me! ô Dieu! quel malheur » ! Cette affligeante pensée ne le quittait ni le jour ni la nuit : rien n'était capable de l'en distraire. Il était tellement pénétré du sentiment de sa douleur, que quelquefois il le communiquait à ceux même qui essayaient d'en modérer l'excès. Un jour qu'on lui représentait qu'il ne devait pas s'imputer un malheur dont il n'était que la cause innocente : « Vous direz tout ce que vous voudrez, » reprit-il, mais ce pauvre homme est toujours » mort, et mort d'un coup qui est parti de ma » main; non, je ne me le pardonnerai jamais. » Et dans une autre occasion : « Oui, dit-il, je » vois encore l'endroit où s'est passée cette scène » affreuse, j'entends encore les cris de ce pau- » vre malheureux, et il me semble voir à cha-

» que instant, qu'il me tend ses bras ensanglantés, » et me dit : Quel mal vous ai-je fait pour m'ô- » ter la vie? Il me semble voir sa femme, éplo- » rée, qui me demande : Pourquoi me faites-vous » veuve ? et ses enfans qui me crient : Pourquoi » nous rendez vous orphelins ? Ces pensées im- » portunes me suivent partout; et l'usage de ma » réflexion ne sert qu'à me convaincre de plus » en plus que ce ne sont point des chimères. »

On ne saurait se rappeler sans attendrissement la part que toute la cour prit à cet accident, et combien elle s'y montra sensible. Accoutumé que l'on est, dans ce siècle inquiet, aux déclamations séditieuses de ces méchans citoyens, qui ne respectent pas plus le trône que l'autel, on serait tenté de croire que la sensibilité ne saurait siéger dans le cœur des rois et des souverains, et que ne voyant jamais les objets qu'en grand, ils comptent les hommes par bataillons plutôt que par têtes : et voici que deux villes, Versailles et Compiègne, sont dans le deuil; un Dauphin et une Dauphine dans la douleur; un roi, une reine et toute leur famille dans l'inquiétude et les alarmes, un royaume entier dans une sorte d'agitation; et cela, parce qu'un particulier a été blessé par une main innocente !

Louis XV n'eut pas plutôt appris l'accident qui était arrivé à son fils, qu'il partit de Compiègne pour se rendre auprès de lui. Rien ne

fit plus de plaisir au Dauphin, que la promesse que lui fit le roi de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait pour la famille de Chambord. Dès que cet officier fut mort, il le pria de faire une pension à sa veuve. Il n'est point de faveurs et de bienfaits que lui-même ne lui prodiguât. Il lui déclara qu'il voulait être son protecteur et celui de ses enfans. Voici comme il lui écrit : «Vos intérêts, madame, sont devenus les miens, » je ne les envisagerai jamais sous un autre point » de vue. Vous me verrez toujours aller au-de- » vant de tout ce que vous pourrez souhaiter, et » pour vous, et pour l'enfant que vous allez met- » tre au monde. Vos demandes seront toujours » accomplies ; et je serais bien fâché que vous » vous adressassiez, pour l'exécution, à un autre » qu'à moi. Sur qui pourriez-vous compter avec » plus d'assurance ? Après l'horrible malheur » dont je n'ose me retracer l'idée, mon uni- » que consolation sera de contribuer, s'il est » possible, à la vôtre, et d'adoucir, autant qu'il » dépendra de moi, la douleur que je ressens » comme vous.»

Jamais le souvenir de ce fâcheux accident ne s'effaça de sa mémoire ; et, comme s'il eût été coupable, il s'en punit en s'interdisant l'exercice de la chasse pour le reste de sa vie : il se le reprochait encore au lit de la mort.

LIVRE QUATRIÈME.

Si le Dauphin, à un esprit orné de tant de connaissances, et un cœur si bienfaisant, eût joint une âme moins vertueuse et moins chrétienne, il n'en eût été que plus grand aux yeux de nos prétendus philosophes, assez déréglés pour croire qu'on peut se soustraire à l'opprobre du vice par le mépris de la vertu; mais ce prince fut toujours persuadé qu'on ne pouvait être grand, d'une véritable et solide grandeur, que par la fidélité aux devoirs de cette triple justice qu'on se doit à soi-même, et qu'on doit également aux hommes et à Dieu. Et c'est d'après la conviction de ce principe, que lui-même établit dans ses écrits, qu'il travailla constamment à réunir aux qualités propres du prince et de l'homme, toutes les vertus qui forment le parfait chrétien.

L'enfance est l'âge des défauts, la sienne n'en fut point exempte; et il eut tous ceux qu'on peut regarder dans un enfant comme les suites naturelles d'un caractère bouillant et impétueux : mais jamais les fautes dans lesquelles il tombait, ne furent

de nature à inquiéter sur sa religion. Lors même qu'en certains momens d'humeur, s'abandonnant à ses petits chagrins, il affectait de ne craindre personne, la crainte de Dieu le contenait et le faisait rentrer en lui-même. Si quelquefois il témoignait de la répugnance, ce n'était jamais pour ses devoirs de chrétien, toujours il s'en acquittait religieusement et avec goût. Parmi les officiers attachés à sa personne, ceux en qui il reconnaissait plus de piété, étaient ceux qu'il aimait davantage. On était sûr de l'intéresser et de lui faire plaisir en lui lisant ou en lui racontant un trait édifiant; et il témoignait un vif désir d'imiter les exemples de vertu qu'on lui proposait. On se rappelle que fort jeune encore, il dit à l'évêque de Mirepoix que saint Louis était, de tous les rois ses aïeux, celui auquel il aimerait le mieux ressembler. Il le prit en effet pour modèle; et la suite de cet ouvrage nous fera reconnaître de plus en plus sa fidélité à retracer ses vertus.

Jamais prince ne fut plus instruit de sa religion que ne l'était le Dauphin. Il l'avait étudiée comme chrétien pendant son éducation : il l'étudia dans la suite en prince destiné à en être un jour le protecteur et l'appui. Il savait rapprocher méthodiquement toutes les preuves qui en démontrent la divinité. Il disait en quel temps une erreur s'était élevée, dans quel concile elle avait été condamnée. L'évêque de

Verdun, dans un entretien qu'il avait avec lui sur la religion, lui parlait du danger qu'il y a pour des fidèles peu instruits d'entrer en dispute avec les partisans de l'erreur. « Non, lui dit » le prince, ils ne doivent pas entrer en discus» sion avec des gens qui peuvent être plus sub» tils qu'eux : mais il me semble que le paysan » le plus simple peut confondre le plus savant » hérésiarque, et mettre de son côté tous les » gens de bon sens, en opposant à ses vains rai» sonnemens ce seul mot de saint Augustin : » *Vous n'étiez pas hier.* »

Les productions de la nouvelle philosophie, si funetes à tant d'esprits, superficiellement instruits de leur religion, ne firent jamais sur lui qu'une impression d'horreur : nous avons vu ailleurs ce qu'il en pensait. Les subtilités les plus captieuses des impies n'avaient pas même de quoi l'étonner : on l'a vu analyser en peu de jours leurs systèmes les plus compliqués, en découvrir tout le poison, et y opposer le véritable antidote. Souvent, le livre en main, il réfutait leurs sophismes, à la première lecture, et sans aucune préparation. Un jour qu'il parcourait, avec l'abbé de Saint-Cyr, une brochure contre la religion, la Dauphine entra dans son cabinet : « Appro» chez, lui dit-il, nous faisons une lecture édi» fiante, vous en profiterez. » La princesse, qui ne s'aperçut pas qu'il plaisantait, le pria de continuer; il n'eut pas plutôt lu la première phrase,

qu'elle se récria, et lui dit que s'il voulait pour suivre, elle allait lui tirer sa révérence. « Vous » avez raison, lui dit le Dauphin en riant, il ne » faut pas scandaliser les faibles, » et il ferma le livre. Quand la princesse fut sortie, il le reprit et tomba sur un endroit qui avait quelque chose de séduisant. L'abbé de Saint-Cyr faisant alors allusion à ce qu'il venait de dire à la Dauphine, lui dit : « Voilà un sophisme qui pourrait » en scandaliser d'autres que des faibles : je ne » me souviens pas de l'avoir jamais entendu pro» poser. — Comment, M. le Docteur, lui dit le » Dauphin, parce que cette vieille chicane de » Celse est habillée à la française, vous ne la re» connaissez pas? » Il lui cita en même temps l'auteur ecclésiastique qui l'avait réfutée. La première fois que l'évêque de Senlis (1) entendit ce prince raisonner sur les matières de religion, il en fut surpris jusqu'à l'admiration : et il dit de lui qu'il la savait autant en docteur qu'en prince. « Vous pouvez vous flatter, m'é» crit ce prélat, que si vous faites connaître M. » le Dauphin tel qu'il a été, vous aurez offert » aux grands de la terre un des plus parfaits mo» dèles qu'ils puissent imiter. Soit que l'on con» sidère l'étendue de ses connaissances, soit qu'on » envisage la perfection de ses vertus, on peut

(1) M. de Roquelaure.

» bien lui appliquer ce que dit Horace : *Quandò*
» *ullum invenient parem?* »

Il est aisé de juger, par ce que nous venons de dire, combien il était éloigné du sentiment que lui prête un de ses panégyristes, qui le fait bénir le ciel d'être né dans le siècle éclairé de la philosophie. « Il eût parlé bien plus juste (c'est
» une réflexion de la Dauphine), en disant qu'il
» gémissait de vivre dans un siècle qui abusait
» si criminellement de ses lumières. » Cette princesse assura qu'elle n'avait point reconnu le Dauphin au portrait qu'en a tracé le même auteur; et, entre une infinité de reproches, elle lui en fit trois principaux : le premier, de ce qu'il semble rougir des vertus dont son héros se tenait le plus honoré : en effet, comme si le patriotisme n'avait rien de commun avec la religion, l'écrivain, à la faveur de la qualité qu'il se donne d'orateur de la patrie, se dispense de parler des vertus chrétiennes du Dauphin; il n'en dit pas un mot. Il annonce seulement qu'il parlera de l'esprit de religion qui l'animait ; et au lieu de tenir parole, il se contente de jeter au hasard quelques définitions arbitraires, qui semblent insinuer que l'esprit de religion n'est autre chose, pour un prince, que l'art de faire entrer la religion dans son plan de gouvernement, comme un frein propre à contenir les peuples dans le devoir, par la crainte des châtimens ou des remords qui suivent le crime : vues intéressées d'un politique qui fait servir indifféremment le

sacré et le profane à sa propre utilité : les vues du Dauphin étaient bien plus droites, plus nobles et plus dignes d'un bon prince. Envisageant la religion comme l'unique moyen de conduire l'homme au souverain bonheur, il veut qu'un roi s'applique à la faire fleurir dans ses états; mais qu'il le fasse de bonne foi, et avec le cœur d'un père, plutôt qu'avec les yeux d'un politique. « Le monarque, dit-il, doit s'appliquer dans » ses états, comme un père dans sa famille, à en» tretenir et augmenter dans ses sujets le respect » et l'amour pour la religion. »

La Dauphine ne put passer à l'orateur de s'être étudié à rapprocher le Dauphin de cette classe d'hommes pour laquelle il eut toute sa vie le plus grand éloignement, en le représentant comme tout occupé *à développer en lui* ce qu'il appelle *le germe de l'esprit philosophique qui suit la chaîne des événemens, à rapprocher des systèmes, à presser des abus, à saisir de grands résultats, à jeter un coup d'œil sur le chaos des lois, à faire sortir du milieu des choses et des résistances la plus grande somme de bonheur*; en un mot, en ne faisant valoir dans ce prince que les vertus sociales; *sa raison, sa bienfaisance, son humanité,* selon lui, *la première des vertus.*

La princesse trouva encore fort mauvais qu'il eût disposé de l'amitié du Dauphin en faveur de l'auteur de *l'Esprit des lois,* et qu'il eût supposé entr'eux des conférences qui n'eurent jamais

lieu. Ce prince, il est vrai, conférait volontiers avec les savans, et il en voyait souvent; mais jamais ceux dont les sentimens ou la conduite étaient décriés, ou même équivoques. Son inclination particulière, autant que la crainte de paraître les honorer aux yeux des peuples, lui interdisait toute espèce de commerce avec eux. Quant à ses relations avec le président de Montesquieu, ce qu'il y a de vrai, au rapport de la Dauphine, c'est qu'aussitôt qu'il vit paraître son traité *sur les Lois*, il voulut le lire, et il s'en occupa sérieusement; il en fit même des extraits. Mais le jugement qu'il porta de cet ouvrage est : « Qu'il renfermait plusieurs vérités utiles semées » parmi beaucoup d'erreurs dangereuses. » Il ne vit qu'une fois l'auteur, à la sollicitation de ses protecteurs; et, au sortir de l'audience qu'il lui donna, il le caractérisa fort ingénieusement, en disant : « Je trouve que M. de Montesquieu rai» sonne en philosophe, mais en philosophe trop » physicien. »

La conduite de ce prince était en tout conforme à ses lumières et à sa foi. Ses actions extérieures pouvaient être regardées comme une censure du vice et un encouragement à la vertu. Sans s'écarter jamais des règles de la politesse, ni des égards dus à la naissance, au caractère ou aux emplois, il savait se montrer indifférent envers ceux qui l'étaient pour la religion. Il était rare qu'il fît un compliment désagréable, même

à un homme notoirement décrié sur l'article de la religion ou des mœurs; mais, pour peu qu'on le connût, on s'apercevait aisément à son ton, à son air, à ses expressions ménagées, qu'il n'avait pour lui que de l'éloignement et du mépris. Toujours il donnait à l'extérieur des marques de considération aux ministres de la religion; mais il était encore aisé de distinguer quand elles s'adressaient à la personne, ou seulement au caractère.

En refusant au vice jusqu'aux moindres apparences de son estime, il la réservait toute pour la vertu. Souvent on le vit, dans ses audiences publiques, distinguer par l'accueil le plus honorable un homme vertueux qu'il apercevait dans la foule. Il était satisfait quand il pouvait être de quelque utilité à la religion. Il la protégeait de tout son pouvoir, non pas seulement en politique, et parce qu'elle est le seul lien capable d'attacher sincèrement les peuples à l'autorité légitime, mais parce qu'il la regardait comme l'unique voie qui conduise l'homme au souverain bonheur; et l'on peut dire qu'il l'honora et la servit beaucoup plus utilement encore par la pratique exacte des devoirs qu'elle impose, que par le crédit que lui donnait son rang. Rien ne fera mieux connaître combien la piété de ce prince était sincère et éclairée, que ses propres écrits. Il est vrai que dans la morale chrétienne comme dans la foi, personne ne peut faire de nou-

velles découvertes. On ne peut dire sur cette matière que ce qu'ont dit Jésus-Christ et ses apôtres, et ce qu'une infinité d'auteurs ont répété : aussi prétends-je bien moins faire un mérite au Dauphin d'avoir écrit les plus belles maximes de piété, que de les avoir gravées profondément dans son cœur; il ne les avait insérées dans ses écrits que par le désir de se les rendre plus familières, et d'en faire jusqu'à sa mort la règle invariable de sa conduite. Je ne crains point de proposer l'extrait que je vais en faire dans la suite de ce livre, comme un excellent abrégé de morale.

« La pratique de la religion chrétienne, écrit » ce prince, consiste dans l'exercice de toutes les » vertus. Dieu, qui est le maître de l'homme, de» mande l'homme tout entier; et l'homme, pour » être entièrement à Dieu, doit être vertueux » dans tous les instans et dans toutes les occa» sions. Parmi les vertus chrétiennes, il y en a » plusieurs qui plaisent au monde, et méritent » son estime; telles sont la prudence, la généro» sité, le désintéressement; mais on ne doit pas se » contenter de celles-là, qui ne peuvent que flat» ter l'amour-propre; on doit s'attacher plus par» ticulièrement à celles qui sont opposées à l'es» prit du monde : telles sont la patience, le par» don des injures, la fuite des pompes et des di» vertissemens du siècle. Une âme généreuse ai» me à souffrir pour l'intérêt de sa patrie, pour

» celui même de la religion. Les calomnies de » ses envieux, les préventions de la multitude ne » sauraient l'ébranler; elle résiste aux traits de la » jalousie, et son amour-propre se nourrit de la » qualité d'illustre malheureux; une telle vertu » n'appartient point au christianisme. »

Voici comment il s'exprime sur la piété. « Rien » de plus ordinaire que de s'en former de faus- » ses idées : les mondains cherchent à la décrier, » en représentant ceux qui la pratiquent comme » gens tristes et insociables, qui inspirent à tout » le monde leur humeur mélancolique. Mais la » vraie dévotion, loin de nuire à la société, est » seule capable d'y maintenir le bon ordre. Elle » sait varier ses effets selon la diversité des états, » parce que le Dieu qu'elle doit honorer, est l'au- » teur de toutes les conditions. Ainsi, pour rem- » plir les devoirs d'évêque, de prince, de magis- » trat ou d'artisan, il faut suivre les voies diver- » ses que ces états mêmes indiquent, et s'appli- » quer à se perfectionner dans son état et selon » son état. Il est des vertus qui sont de toutes les » conditions : personne ne peut être dispensé » d'aimer Dieu plus que toutes choses, d'être chas- » te, tempérant, doux, humain, charitable, mo- » deste, désintéressé; mais il en est d'autres qui » sont propres aux différens états : le grand zèle, » par exemple, pour venger les droits de la Di- » vinité, ne doit être exercé que par les person- » nes assez élevées et assez puissantes pour im-

» poser au vice : un évêque ne ferait point son » salut dans la solitude, un solitaire dans les tra- » vaux de l'apostolat : un artisan s'éloignerait de » la dévotion en restant toute la journée à l'égli- » se, ainsi qu'une personne mariée en pratiquant » la pauvreté réelle d'un capucin. On peut juger » de là combien est condamnable l'opinion de » ceux qui s'imaginent que la piété est incompa- » tible avec les conditions relevées, l'état du ma- » riage ou la profession des armes; quand elle » est bien réglée, elle se ménage le temps de va- » quer et aux exercices spirituels et aux devoirs » de l'état. »

La foi du Dauphin était aussi humble qu'elle était vive et éclairée. Il croyait, avec toutes les lumières d'un savant et toute la simplicité d'un enfant. L'Église seule était l'interprète de sa foi, et ses décisions faisaient la règle de sa conduite. En se faisant un devoir, comme prince, de la protéger de tout son crédit, il s'en faisait un, comme chrétien, de la recommander à celui qui a promis de la faire triompher de toutes les puissances de l'enfer. Je trouve dans ses écrits la prière suivante : « O Jésus, protecteur et » chef de votre Église, souvenez-vous de la pro- » messe que vous lui avez faite de ne l'abandon- » ner jamais; soyez toujours sa lumière et sa » force; étendez son empire, multipliez ses en- » fans, et conduisez-les au séjour de l'éternité. »

Les maux de la religion, qu'il regardait

comme les plus grands maux de l'état, étaient aussi ceux qui portaient l'atteinte la plus douloureuse à son cœur. Au récit qu'on lui faisait des progrès du libertinage et des excès de l'impiété, on l'a souvent vu, contre son naturel ami de la gaieté, s'abandonner à une tristesse profonde que rien ne pouvait dissiper, que l'espérance qu'on s'efforçait de lui faire concevoir d'un avenir plus consolant.

Sa piété rappelait tout à Dieu, et ne lui montrait, dans les avantages et les distinctions de la grandeur, que les motifs d'une plus humble et plus vive reconnaissance : « Le monde, » écrivait-il, subsiste depuis bien des siècles, et » moi, qu'étais-je, il y a peu d'années, et où » étais-je? Je n'étais nulle part, j'étais le néant. » C'est de ce néant que Dieu m'a fait sortir, » pour me faire ce que je suis, non qu'il ait » besoin de moi, mais parce qu'il est bon. Il » m'a rangé dans la première classe des êtres; » il m'a donné l'entendement pour le connaître, » la mémoire pour me souvenir de lui, la vo- » lonté pour l'aimer, l'imagination pour me » peindre ses bienfaits, les yeux pour contem- » pler ses ouvrages, la langue pour le louer, et » ainsi des autres facultés. Tous les maux dont » je suis exempt...., l'aisance dans laquelle je » vis, la portion d'esprit que je dois reconnaître » en moi, sans vaine complaisance, et les » moyens de la cultiver, que de motifs qui

» exigent de ma part la plus vive reconnais-
» sance ! Mais que dire des biens de la grâce que
» je trouve au sein de l'église ? des sacremens
» auxquels j'ai tant de fois participé ? de ces
» vives lumières, de ces inspirations touchantes,
» de cette voix du remords qui parle à ma con-
» science ? et tout cela n'est pas encore la félicité
» qui m'est promise dans le sein de mon Dieu ;
» bénissez-le donc, ô vous qui le contemplez
» déjà face à face : je le bénirai avec la même
» ardeur, dans l'espérance du même bonheur. »

Cet esprit de foi qui animait le Dauphin, le portait à nourrir sa piété, par le souvenir habituel de la présence de Dieu. Voici ce qu'il écrit sur cette matière : « Dieu est en tout et partout,
» il remplit par son immensité toutes les parties
» de l'univers ; il agit immédiatement dans toutes ;
» il voit tout ce qui s'y passe, et aucun lieu du
» monde ne saurait, par son éloignement ou son
» obscurité, nous dérober à ses regards. Du haut
» du ciel, il a sous les yeux toutes les nations. Il
» passe en revue tous les habitans de la terre ; et
» les rois, environnés de toutes leurs armées,
» ne sauraient lui échapper et se soustraire à sa
» vue. Nos yeux, il est vrai, ne l'aperçoivent pas ;
» nos sens ne découvrent pas sa présence ; mais
» la raison et la foi nous font assez connaître que
» c'est en lui que nous vivons, que nous agissons,
» que nous existons ; et que s'il est présent dans
» le lieu où l'on se trouve, il est bien particuliè-

» rement encore au fond du cœur et de l'esprit,
» qu'il vivifie par sa présence. Cette vérité est
» assez connue; mais l'esprit, préoccupé par
» les objets sensibles, y fait peu d'attention. »

L'assistance au saint sacrifice était de tous les exercices de la religion le plus consolant pour sa piété; il s'en acquitta tous les jours de sa vie avec la plus exacte fidélité. Il fallait, pour qu'il n'assistât point à la messe, qu'il fût malade à garder le lit. Pendant sa dernière maladie, ne pouvant se résoudre à être privé plus long-temps des grâces attachées à l'assistance au saint sacrifice, il fit élever un autel dans sa chambre, et jusqu'au dernier jour de sa vie il y entendit la messe, comme lorsqu'il était en santé, avec une attention et un recueillement qui excitaient à la piété. Un jour de la Purification, où il se trouvait incommodé, il entendit une messe basse le matin, et passa ensuite dans son cabinet d'étude; un officier attaché à sa personne s'était proposé d'aller à la messe, quand le prince sortirait; le Dauphin lui demanda, vers midi, s'il avait entendu la messe? L'officier lui avoua qu'il avait compté sur sa sortie pour y aller, mais qu'il n'était plus temps d'y penser : qu'il n'y avait plus dans Versailles que la messe des cordons bleus, qui allait se dire à la chapelle du château, dont la porte était fermée aux particuliers : « Comment, lui dit le Dauphin, vous man-
» queriez la messe pour mon service? J'en serais

» au désespoir : l'entrée dans la chapelle est une » affaire de protection; n'y eût-il plus qu'une » seule place, elle appartient à celui qui n'a » point été à la messe, et je vous la ferai don- » ner. » Il fit appeler en même temps le garde-du-corps qui était en faction à la porte de son appartement; il lui ordonna d'aller de sa part introduire l'officier dans la chapelle, ce qui fut exécuté.

« La messe, écrit ce prince, est de tous les » actes de la religion le plus sacré, le plus » agréable à Dieu, celui qui lui rend le plus de » gloire, et qui procure aux hommes le plus de » grâces; mais pour y participer réellement, et » de manière à en recueillir les fruits, il faut que » l'esprit et le cœur soient présens comme le » corps, et uniquement occupés du grand mys- » tère qui se célèbre. L'excellence du culte que » nous rendons au Seigneur, dit-il ailleurs, » consiste dans l'offrande de cette victime sans » tache que nous avons le bonheur de lui pré- » senter. C'est en elle que nous trouvons de » quoi effacer nos péchés, de quoi payer à Dieu, » avec usure, tous ses bienfaits, de quoi nous » attirer toutes ses grâces, de quoi enfin hono- » rer dignement sa majesté suprême. »

Le Dauphin ne paraissait point dans une église, qu'il n'y édifiât pas son recueillement et par les sentimens de foi qu'annonçait tout son extérieur. Ayant une voix forte et sonore, que

l'art avait encore perfectionnée, il ne l'employait jamais plus volontiers qu'à chanter les louanges du Seigneur; et souvent pendant les divins offices, s'associant au chœur des fidèles, il contribuait plus que personne à donner à nos divins cantiques le sentiment et l'harmonie. Tout ce qui avait quelque rapport à la religion, et pouvait servir à en relever la gloire, l'intéressait toujours infiniment : nous le voyons poser la première pierre de l'abbaye de Panthemont, assister à la consécration de celle de Choisy, se rendre à Saint-Cyr pour le sacre de l'archevêque de Tours. Il ne vient jamais à Paris, seul ou avec la Dauphine, qu'il n'entre dans quelque église, à Notre-Dame, à Sainte-Geneviève, à Saint-Sulpice, etc. S'il va à l'abbaye d'Ourscamp, à Saint-Denis, au Mont-Valérien, il y assiste au salut : dans d'autres endroits il donne d'autres marques de sa piété. Il passait un jour sur les boulevards de Paris, du côté de Saint Laurent, accompagné de la Dauphine et des princesses ses sœurs : il aperçut de loin une procession du Saint-Sacrement : aussitôt il fit arrêter son carrosse, et charmé de trouver l'occasion de détourner vers Dieu les hommages que rendait à sa personne le peuple assemblé sur son passage, il s'avance à pied vers la procession, qu'il suivit jusqu'au lieu de la station. Là, au milieu de la foule, dont sa piété seule le distinguait, il se mit à

genoux (1) à côté d'un carreau qu'on lui avait présenté. Le bon peuple, celui qui suit encore les processions, ne put voir sans attendrissement la manière édifiante dont il fit son acte d'adoration. Tout le temps qu'il resta à genoux, on vit autour de lui des gens qui essuyaient les larmes que faisait couler la joie de voir tant de piété dans l'héritier de la couronne; et ce prince, humblement prosterné devant son Dieu, paraissait plus grand aux yeux de la multitude qu'il n'eût paru dans le plus beau jour de triomphe.

Ces marques extérieures de piété n'étaient, dans le Dauphin, que l'effet de la disposition de son cœur. Toute sa vie, quoique partagée entre les différens devoirs que lui imposait son rang, n'était, par son union habituelle avec Dieu, qu'une sorte de prière non interrompue. Il est beau de l'entendre parler lui-même. « La prière, dit-il, est une rosée céleste qui » fait produire à l'âme de bons fruits, et qui » éteint en elle le feu des passions. La plus

(1) En 1766, Louis XV étant venu tenir un lit de justice à Paris, le peuple, à qui l'appareil de cette cérémonie impose toujours, le suivait au sortir du palais, en gardant un silence respectueux. Ce prince, en traversant le Pont-Neuf, s'aperçut qu'on portait les sacremens à un malade : il fit arrêter son carrosse, descendit, se mit à genoux sur le pavé, qui, ce jour-là, était tout couvert de boue. A cet acte de religion du monarque, ce ne fut plus de toutes parts que cris confus, qu'acclamations réitérées de *vive le Roi*.

» courte, récitée lentement, en pénétrant bien » le sens des paroles, et y joignant le sentiment » du cœur, vaut mieux que la plus longue ré» citée avec précipitation. Tout rappelle à Dieu » une âme qui vit de la foi, tout lui apprend à » prier. Les embarras du siècle, les devoirs de » l'état, ne sauraient mettre obstacle à cette » sorte de prière. Au milieu de l'affaire la plus » sérieuse, le cœur peut s'élever vers Dieu, im» plorer ses lumières, lui offrir son travail, et » lui témoigner son amour. Ce n'est pas là dé» tourner son attention, c'est l'exciter par un » motif plus noble et plus puissant. Rien de » plus utile que l'habitude de contempler Dieu » dans ses ouvrages, de reconnaître sa provi» dence dans les événemens, de l'associer, pour » ainsi dire, à toutes nos entreprises. Sans cela » le repos n'est qu'oisiveté, le travail qu'em» barras. »

Les prières consacrées par l'usage de l'église, étaient celles qu'il adoptait de préférence. A l'exemple de saint Louis, il récitait habituellement l'office du diocèse de Paris ; et cet exercice avait pour lui tant d'attraits, qu'il ne l'interrompit que dans les derniers jours de sa maladie. Quelqu'un lui représentait alors que sa poitrine pourrait en souffrir : « Non, répondit» il, ayant renoncé à toute autre occupation, » celle de réciter quelques prières à différentes » heures du jour, ne saurait me fatiguer. — Un

»jour, écrit la Dauphine, je lui représentai, en »lui donnant ses livres, que dans l'état où il »était, il ne devait pas dire son office, parce »que cela le ferait tousser : il voulut cependant »essayer; mais la toux devint si forte qu'il fut »obligé d'en rester à complies; car il voulut »achever vêpres qu'il avait commencées. »

Peu satisfait de payer lui-même à Dieu le tribut de prières que lui offrent ses ministres, il employa les momens de son loisir à procurer aux personnes les plus occupées, le moyen de s'unir aux prières communes de l'église. Il distribua lui-même, en leur faveur, un office qui, sans être aussi long que celui de l'église, en a cependant l'esprit et la forme. Cet ouvrage fut imprimé à Sens en 1765, par les soins du cardinal de Luynes. « Monsieur le Dauphin, m'é»crit ce prélat, exigea de moi, que je le fisse »imprimer sous mes yeux, et paraître en mon »nom. J'eus beaucoup de peine à m'y prêter; »mais l'ordre fut absolu. Il n'y a de moi que le »mandement qui se trouve à la tête de l'ou»vrage. »

Outre les différentes prières qu'il récitait tous les jours, il avait encore un temps marqué pour méditer les vérités du salut. « La science du »salut, dit-il, mérite et exige au moins autant »d'étude que les autres sur lesquelles l'esprit de »l'homme s'exerce. » Voici ce qu'il écrivait à un homme de lettres qu'il estimait pour ses ta-

lens et sa piété : « Vous savez que je me suis
» emparé de votre plume, et que j'en dispose
» comme si je la tenais. J'ai encore un ouvrage
» à vous demander; ce sont des méditations
» pour tous les jours de l'année, partagées en
» deux points, courtes et pleines de choses qui,
» au nombre de trois cent soixante-six, ne for-
» ment qu'un seul volume in-12. Il me les faut
» courtes, puisque c'est pour méditer, et
» pleines de choses, sans aucunes phrases, pour
» avoir de quoi méditer; quand je parle de la
» méditation, je la distingue fort de l'oraison.
» Un prince ne peut guère être un homme d'o-
» raison; mais il peut et il doit méditer ses de-
» voirs, et voilà ce que je veux. Que la loi de
» Dieu soit renfermée en entier dans l'ouvrage,
» point d'idées mystiques; des préceptes de la
» morale évangélique. Quand vous en aurez fait
» trois ou quatre, vous me les enverrez pour
» voir si c'est ce que je veux. » La vertu est bien
solide et bien éclairée dans un prince, quand
elle lui suggère ces sentimens. Cependant,
comme si les assiduités d'un grand de la terre
auprès du roi des cieux étaient plus indignes de
lui que celles d'un courtisan auprès du monar-
que, certaines gens, aux yeux desquels un
prince est toujours trop religieux, faisaient un
reproche au Dauphin de donner trop de temps
à Dieu. On ne peut disconvenir, il est vrai,
qu'à n'envisager sa conduite que du côté de la

religion, on serait tenté de croire qu'il s'en occupait uniquement : mais on ne doit le juger que sur l'ensemble de sa vie. Quoique jamais prince n'ait donné plus de temps à Dieu, jamais prince n'en donna plus à l'étude de ses devoirs, à l'éducation de ses enfans, à sa famille, à ses amis et à tous ceux qui voulaient s'adresser à lui. On trouve bien du temps, quand on sait comme lui en ménager tous les instans; le temps qu'il donnait à ses exercices de piété, n'était encore qu'une partie de celui qu'il dérobait au sommeil, aux jeux, aux spectacles, et à tous ces amusemens frivoles dont les grands se font quelquefois des devoirs d'état.

La manière dont ce prince veut qu'on traite les affaires, annonce bien qu'en mettant celle du salut au premier rang, il ne prétend pas qu'on néglige les autres. « Les affaires, dit-il, » pour être bien traitées, demandent du soin, » de l'application et de la suite. Mais si l'on y » mêle trop d'empressement, de l'agitation et du » souci, au lieu de les avancer on les recule. » Donnons à chaque chose le temps nécessaire; » la précipitation produit souvent les mêmes » effets que la lenteur, et elle est elle-même » produite par la paresse. Dieu nous a confié le » soin de nos affaires; il veut que nous les con- » duisions nous-mêmes, que nous nous en occu- » pions, que nous les suivions avec attention, » mais sans perdre jamais de vue l'affaire prin-

» cipale, celle du salut, à laquelle toutes les
» autres sont subordonnées, et doivent né-
» cessairement se rapporter. Procurons le succès
» de nos affaires par toutes sortes de moyens
» justes et honnêtes; mais traitons-les avec
» cette tranquillité et cette sorte de détache-
» ment que des chrétiens doivent avoir pour
» tout ce qui appartient à la terre. Surtout ne
» perdons jamais de vue celui à qui nous devons
» rapporter notre travail; recourons à lui dans
» nos difficultés, implorons ses lumières dans
» nos doutes, bénissons-le dans nos succès,
» offrons-lui nos revers. »

La parole de Dieu, les lectures de piété, l'exemple des Saints, la conversation avec les gens de bien, sont, selon le Dauphin, autant de moyens de salut, que nous devons rendre efficaces par le bon usage. « La parole de Dieu,
» dit-il, doit être écoutée avec une sainte avi-
» dité, beaucoup d'attention, et un grand res-
» pect. Si nous voulons que Dieu nous écoute,
» lorsque nous le prions, écoutons-le nous-
» mêmes quand il nous instruit. Écoutons la
» parole de Dieu, et non les discours de l'hom-
» me; détournons notre esprit d'une éloquence
» humaine, pour ne l'appliquer qu'aux vérités
» éternelles. Si la parole de Dieu n'a pas servi
» à notre sanctification, elle déposera un jour
» pour notre condamnation. Les entretiens avec
» les gens de bien, et les lectures de piété,

» peuvent produire les mêmes effets que les ser-
» mons. Nous trouvons, dans la vie des saints,
» de quoi admirer et imiter. Sans sortir de notre
» état, nous pouvons pratiquer quelque chose
» de la fermeté des martyrs, du zèle des pon-
» tifes, de la pureté des vierges. »

Plein de confiance dans les mérites et la protection de saint Louis, son aïeul, et depuis longtemps son modèle, il ne laissait passer aucun jour sans lui adresser cette prière : « Dieu éter-
» nel, qui, depuis l'établissement de cette monar-
» chie, lui donnez des marques d'une protection
» toute spéciale, accordez aux mérites et aux
» vœux de saint Louis, que ses descendans, que
» votre serviteur, et tout votre peuple, soient les
» imitateurs des vertus qu'il a pratiquées, afin que,
» conservant la paix au dedans et au dehors, nous
» soupirions uniquement après la joie de ce royau-
» me, où les rois et les peuples ne reconnaissant
» plus que vous seul pour pasteur et pour père,
» seront unis entr'eux par les liens d'un amour
» éternel. »

Il avait une dévotion particulière à la sainte Vierge. « Adressons-nous à elle avec la confian-
» ce la plus tendre, dit-il dans ses écrits, son-
» geons aux titres qu'elle a auprès de Dieu, ad-
» mirons sa sainteté, efforçons-nous d'imiter ses
» vertus. » Un jour qu'on parlait en sa présence
... Louis XIII : « Ce prince, dit-il, en-
... intérêts de la nation, quand il

» l'engageait, par son exemple, à s'appuyer d'u-
» ne si puissante protection. »

La Dauphine ayant été quelque temps en péril, après la naissance du comte de Provence, il fit vœu, pour le rétablissement de sa santé, d'aller à Notre-Dame de Chartres. La princesse étant guérie, voulut l'accompagner dans ce voyage de dévotion : et dans un siècle où l'esprit d'incrédulité s'efforce de jeter un vernis de petitesse sur tout ce qui tient à la religion, on voyait ces deux vertueux époux, à l'exemple de nos plus grands princes, se faire honneur de la simplicité de leur foi, et de ces pratiques respectables que la piété de nos pères a consacrées, et qui font encore l'édification publique.

Les sacremens étant les sources de grâces les plus fécondes, le Dauphin se proposa d'en faire toute sa vie un saint et fréquent usage. Il ne laissa jamais passer un mois sans s'approcher du tribunal de la pénitence, et ordinairement il le faisait plus souvent. Il se disposait à ce sacrement par la recherche exacte des moindres fautes. Ne jugeant pas que les formules d'examen de conscience proposées au commun des fidèles, pussent convenir à un Dauphin, il en composa une, analogue aux différens devoirs qu'il avait à remplir. La dissolution des jésuites en France l'ayant privé de son confesseur, avant de faire un nouveau choix, il voulut consulter l'archevêque de Paris qu'il regardait comme son père spirituel :

tant il est vrai que les personnes les plus éclairées dans les voies du salut, sont celles qui se défient le plus de leurs propres lumières. Ce qu'écrit ce prince, annonce bien en effet qu'il eût été plus en état que personne de fixer ce choix par lui-même. « Saint Louis, dit-il, entre » les avis qu'il donne à son fils, lui conseille de » s'abandonner à la conduite d'un guide sûr et » fidèle. Les qualités qu'on doit chercher dans » celui à qui on veut remettre le soin de son âme, » sont surtout la charité, la science et la prudence. Si l'une de ces trois qualités lui manque, » l'âme est en danger de se perdre. Quand on a » trouvé cet homme, on doit le regarder comme » l'envoyé de Dieu, avoir en lui une confianec » filiale; et, afin que la conscience soit tranquille, lui déclarer avec droiture, simplicité et clarté, non seulement ses fautes, mais ses sentimens, ses bonnes et ses mauvaises inclinations, » ses peines et ses inquiétudes. Le péché n'est » honteux que lorsqu'on s'y abandonne; mais la » contrition par laquelle on le déteste, et la confession dans laquelle on s'en accuse, lui font » perdre sa difformité : il devient la matière d'un » sacrifice qui doit être consolant pour nous, » puisqu'il est infiniment agréable à Dieu. »

Tant de beaux sentimens, et une vie si chrétienne, étaient dans ce prince le fruit de son union fréquente avec le Dieu qui fait les saints. Il communiait fréquemment. On ne saurait com-

munier trop souvent, quand on s'applique avec autant de soin que lui à ne le faire que saintement. Quoique toute sa conduite ne fût qu'une sorte de préparation à cette grande action, il s'en occupait cependant trois jours avant d'une manière plus particulière. Ne trouvant pas dans les différens ouvrages qui traitent de la communion, de quoi satisfaire sa piété, il communiqua ses vues au P. Griffet, et l'engagea à en composer un qui pût servir pour la préparation à la communion, et pour l'action de grâces après. C'est le livre qui a pour titre : *Exercice de piété pour la communion*, le meilleur que nous ayons en ce genre. « L'eucharistie, dit-il à ce religieux, » dans une lettre qu'il lui écrit à ce sujet, est un » sacrement qui demande une si grande prépa- » ration, et qui mérite tant de reconnaissance, » après qu'on l'a reçu, qu'il me paraît convena- » ble de s'en occuper une semaine entière, dont » les trois premiers jours seront employés à la » préparation, et les quatre autres à la reconnais- » sance. Vous pourriez faire, pour chacun de ces » jours, des réflexions et des prières convenables » au sujet. Je voudrais, pour le quatrième jour, » des prières que je puisse dire pendant la messe » de communion, et qui soient particulières à cet- » te action, et d'autres prières encore pour la » messe d'action de grâces que j'entends après » la communion. Je vous demande en grâce, mon » révérend Père, de vous mettre au plutôt à cet

» ouvrage, et d'y travailler avec la ferveur que
» ne peut manquer de vous inspirer le désir que
» vous avez du salut des âmes. Il sera très-utile
» pour le mien, d'autant plus que je n'en con-
» nais aucun qui soit dans ce goût-là; en tout cas
» vous le feriez mieux qu'un autre. »

Voici ce qu'il avait écrit lui-même sur l'eucharistie, d'après l'heureuse expérience qu'il en avait faite : « Ce sacrement éclaire l'âme sur ses
» devoirs : il la dégoûte des plaisirs des sens, il
» lui en découvre le néant, il lui en fait sentir le
» danger, et lui donne la force de résister à leurs
» amorces. Il la soutient contre le séduction des
» mauvais exemples et contre elle-même; aussi
» Jésus-Christ, au jour de son jugement, n'au-
» ra-t-il pas de reproche plus terrible à faire aux
» réprouvés, que de n'avoir pas voulu profiter
» d'un moyen de salut si puissant. Pour en pro-
» fiter, deux choses sont également nécessaires,
» communier dignement, et communier souvent.
» C'est en communiant souvent, qu'on appren-
» dra à communier plus dignement. Ceux qui
» n'ont pas beaucoup d'affaires, doivent profiter
» de leur loisir pour communier souvent : ceux
» qui sont chargés d'affaires les plus importantes,
» doivent aussi communier souvent, afin d'être
» en état d'en soutenir le poids. » On voit ici que les ouvrages de saint François de Sales n'étaient pas inconnus à ce prince.

On a remarqué que depuis qu'il fit sa premiè-

re communion, jusqu'à sa mort, il ne s'était jamais écoulé deux mois sans qu'il se fût approché des sacremens. Ni l'embarras des affaires, ni la dissipation des voyages, ni le tumulte des armes, ne l'empêchèrent jamais d'être fidèle au plan de vie qu'il s'était tracé. A Compiègne, comme à Fontainebleau; à la tête de nos armées, comme à Versailles; partout il montrait la même fidélité à fréquenter les sacremens. Sans respect humain, comme sans ostentation, il ne cherchait que Dieu pour témoin de sa piété; mais il n'eût pas rougi d'une action vertueuse, en présence d'une armée entière qui l'eût désapprouvée. « Je me souviens, écrit le duc de » la Vauguyon, qu'à mon retour de l'armée, un » homme bien recommandable par ses talens et » ses vertus, M. le chancelier d'Aguesseau, tou» ché jusqu'aux larmes de la piété de M. le Dau» phin, me disait un jour : ah ! monsieur, qu'il » est beau de voir un prince de cet âge ne pas » rougir de Jésus-Christ, et se conduire par ses » maximes jusqu'au milieu du tumulte des ar» mes ! »

Dans une visite qu'il fit pendant un voyage de Compiègne, aux chartreux de Mont-Renaud, près de Noyon, ces religieux ne purent l'entendre, sans étonnement, parler au milieu d'eux le langage de la piété, avec autant d'aisance et d'onction que l'eût fait un d'entr'eux. Il dit, entr'autres choses, à ces pieux solitaires : « Rien

» ici ne vous empêche de faire un fréquent usa-
» ge de la communion; vous devez être heureux :
» car mes plus beaux jours sont ceux où j'ai le
» bonheur de communier, » faisant ainsi, sans y penser, l'éloge de sa foi et de sa piété.

Sa vertu fut toujours au-dessus des découragemens et des vicissitudes qu'éprouvent les âmes vulgaires. Ni la séduction des exemples, ni les dégoûts, ni les difficultés, ni les fautes mêmes, quand il lui en échappait, n'étaient capables d'ébranler sa fidélité au service de Dieu. « S'il ar-
» rive, dit ce prince, qu'en accomplissant les de-
» voirs de la piété, on soit tourné en ridicule
» par les insensés, on doit s'en réjouir, à l'exem-
» ple de David, qui se voyant blâmé de s'être li-
» vré aux saints transports de sa joie, en dansant
» devant l'arche du Seigneur, témoigna qu'il se
» tiendrait toujours honoré de pareilles raille-
» ries. Malheur, dit-il ailleurs, à celui qui voyant
» qu'il est encore sujet à beaucoup d'imperfec-
» tions, se laisse aller au découragement et à la
» tentation d'abandonner le service de Dieu. Ce
» n'est pas être vaincu que d'être tenté, on n'est
» vaincu que par le seul découragement : et pour
» être vainqueur, il suffit de vouloir toujours
» combattre. »

Il est aisé d'imaginer ce qu'un prince si religieux pensait du monde; c'est-à-dire, selon l'idée que la religion attache à ce terme, de cette multitude d'hommes, qui vivent au milieu de

nous dans l'oubli du salut, et suivant des maximes tout opposées à celles qu'ils font profession de croire; voici le tableau que j'en trouve dans ses écrits : « Le monde offre à mes yeux un spec» tacle formé par les passions les plus séduisantes.
» J'y vois les succès de l'intrigue, les triomphes
» de la vengeance, l'éclat des richesses, les amor» ces des plaisirs, les charmes de la volupté, le
» faste du luxe, les honneurs de l'orgueil et de
» l'ambition: mais prenant en main le flambeau
» de la foi, pour reconnaître de plus près ce spec» tacle enchanteur, l'illusion se dissipe, et je ne
» vois plus que des inclinations honteuses, des
» passions avilissantes, l'ordre renversé, la gloi» re dérobée à Dieu, des idoles de chair adorées,
» la substance du pauvre consumée par les su» perfluités du riche, des haines immortelles,
» des honneurs usurpés, des biens mal acquis,
» et le prince des ténèbres triomphant avec em» pire de ce grand nombre d'âmes asservies à ses
» lois. Dans le monde on n'entend débiter que
» des maximes opposées à celles de l'Évangile :
» on ne voit que des exemples d'autant plus dan» gereux, qu'ils sont facilement approuvés par la
» corruption du cœur. Si l'on ne prend soin de
» se prémunir contre ces principes et de se for» tifier contre ces exemples, il est impossible
» qu'enfin la vérité ne s'obscurcisse, et que les
» bons sentimens ne s'altèrent. »

Ce qu'il écrit sur les divertissemens du

monde n'est ni moins solide, ni moins lumineux. « Une âme généreuse, dit-il, qui s'attache au service de Dieu, ne saurait se résoudre, de propos délibéré, à lui déplaire dans » les choses même les plus légères. C'est d'après ce principe qu'on doit porter son jugement sur ce qu'on appelle amusemens et » usages du monde. On demande quel mal il y » a de fréquenter les assemblées du grand » monde, les bals et les spectacles, châtiés et » épurés de tout ce qui pourrait y blesser la » pudeur? Mais, pour peu qu'on ait étudié le » cœur humain, on doit savoir que ses désirs » sont insatiables; et il est aisé de sentir que » l'élégance de la parure, les jeux, les danses » et les spectacles, choses indifférentes de leur » nature, deviennent aisément dangereuses par » le vice de la nôtre; et d'ailleurs, accoutumer » le cœur à s'attacher à des choses aussi frivoles » que le sont toujours les pompes et les vanités » du siècle, c'est le détourner de ce qui doit » faire son occupation principale; et quiconque » désire sincèrement de plaire à Dieu, doit renoncer à toutes ces vanités, et surtout éviter » avec le plus grand soin d'y mettre aucune » affection. » Voici un trait que je trouve dans les écrits de la Dauphine, et qui, quoique peu important en lui-même, peut servir cependant à manifester de plus en plus les dispositions de ce prince : « Les derniers jours de sa vie, dit

» la princesse, il était quelquefois agité par des » rêves inquiétans. Dans un de ces momens qui » tiennent comme le milieu entre le sommeil et » l'état de veille, tout à coup on l'entendit s'é- » crier : *Ah! mon Dieu, je vous demande par-* » *don.* — M. Collet lui demanda de quoi? » — *C'est*, lui répondit-il, *que je viens de la* » *comédie.* — M. Collet lui dit de se rassurer, » qu'il n'y avait point été. — *Oh! je vous* » *assure*, reprit-il, *que j'en viens, et j'en suis* » *bien fâché.* — M. Collet dit qu'il se tranquil- » lisât, parce que s'il y avait été, il l'y avait » suivi, puisqu'il ne l'avait point quitté. — Mon- » sieur le Dauphin s'étant parfaitement éveillé, » lui dit : *Je l'ai donc rêvé; je le croyais véri-* » *tablement, et j'en étais désolé.* »

Sa conduite simple et modeste, le soin même qu'il prenait de cacher ses talens, ses vertus, et tout ce qui eût pu lui attirer l'estime publique, annoncent combien son cœur était éloigné du vice de l'orgueil. « Souvent, dit-il, les » princes se regardent comme des Dieux parce » qu'ils se ressentent à peine des misères hu- » maines; » et, dans un autre endroit : « L'illus- » tration des aïeux, la faveur des grands, celle » même de la multitude, sont des avantages » d'opinion. La magnificence dont se repaît la » vanité de tant d'hommes, n'est que le fruit » des richesses, avantage purement extérieur, » et qu'on ne saurait, sans extravagance, con-

» sidérer comme inhérent à la personne qui le » possède. Les grâces extérieures, la beauté de » la figure, celle même de l'esprit, sont des » dons de la Providence purement gratuits. La » science même, acquise par le travail, perd » son mérite, et n'est plus que pédanterie, » quand on s'étudie à la faire valoir. Les titres » et les honneurs, dans lesquels on voit qu'un » homme place sa vanité, le dégradent au lieu » de l'élever : on sent qu'il n'était pas né pour » en jouir. L'homme modeste ne cherchant » d'autre gloire que celle qui est attachée à la » solide vertu, ne daigne pas même fixer ses » regards sur ces distinctions frivoles.

» La vaine gloire et la réputation sont choses » fort différentes : on doit fuir la vaine gloire, » et conserver sa réputation. On ne doit cependant pas porter cet amour de la réputation » jusqu'aux excès de la délicatesse ; car la réputation n'est que comme une enseigne qui indique où réside la vertu. Ainsi, le plus sûr » moyen d'assurer notre réputation, c'est de » nous attacher à la vertu. »

Quoique la vie de ce prince offre le plus heureux assemblage de toutes les vertus chrétiennes, il y en avait quelques-unes cependant pour lesquelles il semblait avoir une estime de préférence : telle est cette belle vertu qui rapproche l'homme de la nature de l'ange, et qui caractérise une âme forte et élevée au-dessus

des sens : il n'était pas encore en âge de connaître le prix de la pureté, qu'il paraissait touché de ses charmes; elle fut comme sa vertu favorite, celle de son enfance, celle de sa jeunesse, celle de toute sa vie. Dans l'âge où la passion contraire attaque l'homme avec le plus de violence et de succès, il sut toujours lui résister et la maîtriser. Ni l'enjouement de son esprit, ni les invitations les plus séduisantes, ni les exemples les plus impérieux, ne furent jamais pour lui des amorces de volupté : ce qui eût été précipice pour le commun des jeunes gens, n'était pas même danger pour lui. Une aïmable retenue s'annonçait dans tout son extérieur, et l'on eût dit que la pudeur le conduisait elle-même comme par la main, à travers les écueils d'une cour voluptueuse; rien ne fut capable d'entamer sa vertu. « La chasteté, dit ce prince dans ses écrits, est une » vertu propre au christianisme, et dont les » philosophes païens les plus éclairés paraissent » n'avoir eu presque aucune connaissance; mais » Dieu en donne dans les livres saints une si » haute idée, il attache à sa pratique de si » grands priviléges, il enseigne si soigneusement » les moyens d'y parvenir, qu'il n'est point » d'efforts que nous ne devions faire pour la » conserver, et pour éviter scrupuleusement » tout ce qui pourrait y porter la plus légère » atteinte; la moindre tache ternit son éclat.

» La chasteté conjugale n'exige pas moins de
» précaution que la chasteté parfaite. »

Il regardait le vice contraire à cette vertu comme également capable de dégrader et d'avilir le prince, l'homme et le chrétien. « Je n'ai
» jamais compris, disait-il, comment des écri-
» vains cyniques ont pu porter l'audace jusqu'à
» qualifier de passion des grandes âmes, celle
» qui traîne partout avec elle la honte et l'infa-
» mie; qui porte l'amertume et la division dans
» le sein des familles; et qui n'offre de toutes
» parts au milieu de la société, que des hommes
» dont elle abrutit la raison, des chrétiens dont
» elle éteint la foi; des Salomons qu'elle aveu-
» gle, et sur le salut desquels elle laisse à peine
» à la postérité la plus effrayante incertitude. »

Nous avons vu ailleurs comment ce prince se conduisait dans son domestique avec la Dauphine. La conduite qu'il gardait avec elle en public, annonçait les mêmes sentimens; et il était aisé de reconnaître à son ton, son langage et ses manières, cette tendresse sincère et cordiale, que n'imite jamais bien celle qui n'est que de cérémonie. Souvent, lorsqu'il prenait avec elle le délassement de la promenade, il la conduisait sous le bras avec cet air d'aisance et de simplicité qui, pour n'être plus d'usage parmi la plupart des grands, n'en plaisait pas moins au peuple, qui faisait à cette occasion les réflexions les plus attendrissantes sur les char-

mes d'une union si parfaite. Jusque dans nos temples, où ces vertueux époux se trouvaient souvent ensemble, les sentimens de piété, dont tous deux paraissaient également pénétrés, faisaient juger de leur tendresse mutuelle. C'est le propre du vice de suspecter la sincérité de la vertu : un cœur déréglé aime à se persuader, sur les plus légères apparences, qu'un homme vertueux n'a au-dessus de lui que l'art de savoir feindre ; et souvent, par une interprétation maligne, il sait lui faire un crime de l'action la plus louable; mais les yeux les plus soupçonneux eurent beau envisager le Dauphin sous tous les points de vue, étudier ses inclinations, suivre ses démarches, jamais ils n'aperçurent dans sa conduite rien que de louable et d'honnête, et une horreur souveraine, je ne dirai pas de toute passion illégitime, mais de ce qui eût eu l'ombre de la galanterie. Il était tellement réservé avec les personnes de différent sexe, que jamais il ne se permit un seul mot, un geste, un sourire qui pût autoriser, dans le censeur le plus malin, le plus léger soupçon.

Ce qui le soutenait et l'affermissait dans toutes ces vertus, c'est qu'il avait toujours présentes à l'esprit les grandes vérités de la foi, et surtout sa fin dernière : « A la mort, dit-il dans ses » écrits, le monde finira pour moi, tous les ob- » jets qui m'attachent me seront enlevés : tous » les plaisirs et leurs fausses joies ne me paraî-

» tront plus que des fantômes trompeurs. Mon » corps, cadavre hideux, deviendra la pâture » des vers; mais quelle sera la destinée de mon » âme? La perdre pour l'éternité, serait le plus » grand des malheurs; point d'efforts donc, point » de sacrifices qui doivent me coûter pour l'é» viter. » Cette pensée salutaire de la mort lui devint plus familière encore les trois dernières années de sa vie, lorsqu'il eut ressenti les premières attaques de la maladie dont il mourut. Quoiqu'il ne changeât rien à son genre de vie, et qu'il conservât toujours sa gaieté ordinaire, il semble qu'il avait un secret pressentiment du terme où aboutirait son indisposition; et comme s'il eût voulu préparer la résignation de la Dauphine, en lui faisant connaître la sienne, un jour qu'il s'entretenait avec elle de ce qui fixe principalement l'attention des peuples dans la vie des princes : « Il y a surtout, lui dit-il, » deux époques dans leur vie qui frappent les es» prits : leur naissance et leur mort. Ma naissan» ce a dû naturellement faire plus de sensation » que celle de mon fils; et peut-être que dans » peu vous serez témoin de l'impression que fera » ma mort.—Le jour, dit la Dauphine, que mou» rut M. d'Aurillac, premier président du grand» conseil, le roi dit qu'il aurait été bien à sou» haiter qu'il eût eu une demi-heure de plus pour » se reconnaître.—C'est bien peu, dit M. le Dau» phin, qu'une demi-heure pour se préparer à

»la mort.—Le roi dit que cela pouvait suffire, »et moins encore, si on savait bien en profiter. »—Oui, sans doute, répliqua M. le Dauphin : »mais rien n'est si rare qu'un bon *peccavi*, et il »vaut mieux faire ses préparatifs d'avance.»

Quand on embrasse, comme ce prince, jusqu'aux conseils de perfection, on est bien éloigné de se permettre l'infraction des préceptes : toute sa vie il observa, avec la plus religieuse exactitude, les jeûnes et les abstinences ordonnés par l'église. Il gémissait de l'aveuglement de ces chrétiens qui, reconnaissant encore l'église pour leur mère, ne se font point scrupule de se soustraire à ses préceptes, quand un médecin commode a trouvé dans leur délicatesse des raisons suffisantes de dispense. Dans les dernières années de sa vie, lorsque sa santé commençait à s'altérer, et que le jeûne le fatiguait davantage, sur les représentations réitérées qu'on lui fit de ménager avec plus de soin une santé si précieuse à l'état, il se permit, pour tout adoucissement pendant le carême, de prolonger son sommeil d'une demi-heure; et il ne cessa d'être fidèle à la loi, que lorsque ses médecins lui déclarèrent positivement qu'il ne pouvait l'observer sans porter un préjudice notable à sa santé; et alors même il se condamnait encore à des privations certains jours de la semaine. L'évêque de Verdun lui disait un jour qu'il avait tort de ne pas suivre fidèlement les avis de ses mé-

decins : « C'est, répondit-il en riant, que j'ai
» quelquefois remarqué que les ordonnances de
» l'église valaient autant, pour la santé, que cel-
» les de la faculté. »

En philosophe chrétien, il élevait souvent son âme à Dieu, et l'invitait à la reconnaissance, par le spectacle de la nature et la considération des différens bienfaits que la main du créateur, attentive à nos besoins, nous dispense avec tant de largesse. Ses sentimens sur cette matière sont si beaux et si touchans, qu'ils ne peuvent être rendus que par lui-même. Ses pensées, toujours nobles, semblent acquérir ici un nouveau degré d'élévation par la grandeur du sujet. Mais ce qui annonce, outre la piété, la force et la fécondité d'esprit de ce prince, c'est que ce qui suit lui coûta à peine quelques instans de réflexion : je tiens cette particularité du secrétaire même qui écrivit sous sa dictée.

« Quelle idée, Seigneur, nous donne de votre
» puissance ce vaste univers! Vous seul l'avez
» fait sortir du néant : un seul acte de votre vo-
» lonté fit en un instant ce que tout notre esprit
» ne saurait même comprendre. Il ne vous en
» coûta pas davantage pour donner la première
» existence à ce monde visible, qu'il ne vous en
» coûte aujourd'hui pour le conserver : une sa-
» gesse infinie dirige en vous un pouvoir sans
» bornes.

» Cette sagesse vous désigna le moment prévu

» de toute éternité, où la matière devait prendre
» son commencement; alors elle fut créée, et re-
» çut de vous toutes les propriétés qu'il vous plut
» de lui communiquer.

» Dans un aussi grand ouvrage que celui de la
» création, votre propre gloire fut le seul motif
» digne de vous faire agir : qu'il soit aussi, ô Dieu
» souverainement parfait, le seul qui règle nos
» pensées, qui anime nos volontés, qui dirige nos
» actions.

» Que les biens sensibles qui nous environ-
» nent, nous rappellent sans cesse ceux qui nous
» attendent dans le ciel. La terre n'est qu'un pas-
» sage, c'est un lieu d'épreuves. Il n'est point
» d'autre lieu de repos pour nous, Seigneur, que
» celui que vous nous réservez dans votre gloire.

» Que de prodiges de puissance et de sagesse
» sont renfermés dans le globe que vous nous
» avez donné pour demeure! Partout on y recon-
» naît une main bienfaisante, occupée à pourvoir
» à nos besoins, et qui multiplie tous les jours en
» notre faveur les richesses de sa libéralité.

» La terre ouvre son sein sous nos pieds, pour
» fournir à notre nourriture. L'émail des prairies,
» le cristal des eaux, la variété des plantes, of-
» frent à nos regards un spectacle enchanteur.
» Quelle abondance de biens de toute espèce la
» providence du Seigneur nous procure! Se-
» rions-nous assez insensés pour méconnaître ce-

» lui même de qui nous tenons tout ce qui sert à
» nos usages?

» La terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle
» renferme : il y commande en maître aux élé-
» mens insensibles. Mortels, admirez donc ce que
» peut votre Dieu. Il dit : *Que la lumière soit*
» *faite*, et la lumière est faite. Appliquez les yeux
» de votre esprit à ce qui frappe ceux de votre
» corps. Quelle autre leçon serait nécessaire pour
» vous apprendre à reconnaître sa puissance et à
» lui rendre vos hommages?

» Vos ouvrages, Seigneur, sont aussi incom-
» préhensibles que votre essence. Par quelles se-
» crètes lois dirigez-vous la nature? Que de mys-
» tères renfermés dans ses plus communes opé-
» rations! Les reptiles de la terre et les insectes
» de l'air ne nous découvrent pas moins votre
» puissance, que les monstres marins ou ceux qui
» habitent les forêts. Dans tous les animaux ré-
» pandus sur la surface de la terre, je découvre
» votre immensité, et la merveilleuse diversité
» que vous savez mettre dans vos ouvrages.

» Le soleil brille d'un éclat que nos yeux ne
» peuvent soutenir. Ses feux, sans se perdre, se
» communiquent à toute la nature et la vivifient.
» Image et instrument de votre puissance, Sei-
» gneur, cet astre nous peint vos grandeurs, et
» nous transmet les bienfaits de votre Providence
» paternelle.

» Les cieux annoncent la gloire de Dieu, et le » firmament publie qu'il est son ouvrage. Eh! » quel autre que le Tout-Puissant aurait pu sus- » pendre sur nos têtes cette multitude de globes » lumineux, assigner à chacun leur place, le cer- » cle qu'ils doivent décrire, et l'ordre immuable » qu'ils doivent suivre?

» Oui, Seigneur, la vue du ciel matériel nous » élève jusqu'à celui que vous habitez : notre es- » prit s'élance à travers ces espaces immenses » pour pénétrer jusqu'à votre sanctuaire. Ah! » heureux l'instant où il nous sera donné de vous » voir sans nuages, de vous contempler sans ces- » se, de vous aimer sans partage.

» O vous, la lumière de nos âmes, dissipez les » ténèbres qui les enveloppent, découvrez-nous » la grandeur de votre Être, la sainteté de vos » lois, l'immensité de vos récompenses; et qu'u- » niquement occupés de ces objets, nous ne soyons » plus distraits et arrêtés par l'éclat des vanités » du siècle.

» Votre trône, ô Roi des rois, est environné » d'une foule d'esprits bienheureux, occupés à » contempler vos perfections. Quand nous sera- » t-il donné d'être admis parmi eux, et de mê- » ler nos voix à leurs sacrés cantiques? O séjour » fortuné, où les anges et les élus s'enivrent sans » cesse d'un torrent de délices! Bonheur parfait! » Félicité inaltérable! Vous nous permettez d'y

» aspirer, Seigneur, et vos lois saintes n'ont pour
» but que de nous y conduire.

» Sans quitter la demeure inaccessible de vo-
» tre gloire, vous rapprochez les cieux de la ter-
» re : vous permettez qu'on vous y élève des
» temples, et vous les remplissez de votre pré-
» sence, afin que nous puissions vous y présen-
» ter nos vœux, et y recevoir l'abondance de vos
» grâces.

» N'envions donc plus aux esprits célestes la
» présence du Tout-Puissant : nous jouissons du
» même bonheur. Dieu réside parmi nous sous
» les voiles eucharistiques : environnons sans ces-
» se son autel, et présentons-lui, avec un cœur
» pur, l'encens de nos louanges et de nos prières.

» Vous avez daigné, Seigneur, nous prescrire
» les règles de notre conduite. Nous avons en-
» tendu votre voix, qui nous a dicté les lois que
» nous devons suivre : lois saintes et immua-
» bles, qui, en assurant notre félicité sur la
» terre, nous conduisent encore à un bonheur
» éternel dans le ciel.

» Non content d'avoir instruit l'homme par la
» publication de la loi ancienne et nouvelle,
» vous daignez encore lui parler en secret par
» vos inspirations et par votre grâce. Il ouvre
» ses lèvres pour prier : une voix intérieure ré-
» pond à ses demandes et l'instruit sur ses de-
» voirs.

» Quelles pensées avais-je, ô mon Dieu, lors-
» que je ne pensais point à vous? De quoi
» m'occupais-je quand je vous oubliais? Quelles
» étaient mes affections insensées, lorsque je
» ne vous aimais pas? Créé pour le vrai, je me
» repaissais de la vanité; je me soumettais au
» service d'un monde qui n'est créé lui-même
» que pour vous servir : vous serez désormais,
» Seigneur, les délices de mon cœur et l'unique
» objet de mes affections.

» Vous n'avez besoin, Seigneur, pour votre
» gloire, ni d'adorations, ni de louanges : vous
» ne les exigez de notre part, qu'afin d'avoir à
» nous récompenser de la fidélité avec laquelle
» nous nous en acquittons. Serions-nous assez
» insensés pour vous refuser un tribut, qui,
» par vos bontés, tourne à notre propre avan-
» tage?

» C'est à votre ressemblance, Seigneur, que
» vous avez créé l'homme : quelle sublime des-
» tinée! Il doit donc participer à l'élévation de
» vos vues, à la droiture de vos jugemens, à la
» perfection de vos actions; il doit être saint,
» parce que vous l'êtes vous-même. »

Sous quelque point de vue qu'on envisage le Dauphin, on ne saurait le méconnaître : Prince, homme ou chrétien, partout il est semblable à lui-même; et nous verrons bientôt que, soutenant constamment son caractère et sa vertu, il vit approcher sa dernière heure

sans trouble et sans faiblesse, et parut tel au lit de la mort qu'il avait toujours été pendant sa vie. Plusieurs même ont cru qu'il s'était montré supérieur à lui-même dans sa dernière maladie; mais s'il parut plus grand alors, c'est qu'il fut mieux aperçu.

LIVRE CINQUIEME.

Le Dauphin était âgé de trente-six ans, et les rares qualités de son esprit, jointes à une vertu consommée, faisaient concevoir les plus flatteuses espérances, quand on commença à s'apercevoir du dépérissement de sa santé. Il perdit sensiblement son embonpoint : la fraîcheur de son teint se flétrissait, et la pâleur effaçait peu à peu les plus belles couleurs de son visage. On vit avec étonnement un tempérament aussi vigoureux que l'était celui de ce prince, se consumer par la langueur : on en chercha la cause, et chacun fit ses conjectures. Plusieurs crurent que les maux de la religion avaient porté un coup mortel à son cœur. D'autres prétendirent qu'il s'était échauffé la poitrine, en donnant trop de temps au travail, et trop peu au sommeil et aux autres délassemens. Peut-être ces différentes causes réunies ont-elles concouru au même effet. Quoi qu'il en soit, deux ans s'étant écoulés depuis qu'il avait ressenti les premières atteintes de sa maladie, il se trouva dans un état d'épuisement qui l'accablait. Toute espèce de nourriture lui

devint insipide : il ne conservait plus de goût que pour le café. Il lui prit un jour envie de manger du raisin ; il s'en trouva fort bien, et continua. Les médecins lui en permirent l'usage aussi fréquent qu'il le voulut ; il en faisait presque son unique nourriture. L'appétit lui revint ; et peu à peu il se remit à une nourriture ordinaire. On espérait que la nature reprendrait enfin le dessus : l'espérance fut de courte durée.

Pendant le voyage de Compiègne, il se fatigua considérablement à exercer les troupes du camp que le roi avait ordonné devant cette place. Il ne se contentait pas d'être spectateur des opérations, il les dirigeait lui-même. Rien ne se faisait que par ses ordres ; et il se trouvait partout pour les donner. Tous les jours, pendant les matinées les plus fraîches, on le voyait, dès le lever du soleil, ranger lui-même les troupes en ordre de bataille, et commander les évolutions. Comme ces exercices lui plaisaient, et qu'il en soutenait volontiers la fatigue, on les jugeait plus utiles que nuisibles à sa santé. Un gros rhume qui lui survint au retour d'une promenade qu'il fit, par un temps humide, vers l'abbaye de Royal-Lieu, porta une atteinte mortelle à sa poitrine, déjà fort affaiblie. Cependant le retour de la cour à ersailles, étant fixé à quelques jours de là, te de lui occasioner un dérangement,

l'engagea à prendre les moyens les plus prompts pour se défaire de son rhume : il garda la chambre, et prit toute sorte de palliatifs. Il voulait paraître guéri pour le jour du départ, il le parut. Mais à peine fut-il arrivé à Versailles, que le mal s'aigrit sensiblement : il lui survint un crachement de sang accompagné d'accidens fâcheux. Une saignée le soulagea. Quelques jours après, il parut convalescent, quoiqu'il conservât toujours une toux sèche. Par le même motif de complaisance, qui lui avait fait craindre d'apporter quelque retard au retour de Compiègne, il témoigna au roi que le séjour de Fontainebleau lui plairait beaucoup, et qu'il désirait que le voyage se fît comme de coutume. Il s'y rendit avec la cour le 4 octobre. Les premiers jours après son arrivée, on crut apercevoir un mieux sensible. A la maigreur extrême de son visage, succéda une bouffissure qu'on prit pour embonpoint. Il se trouvait bien de l'exercice qu'il prenait : on conçut des espérances. Voici comment la Dauphine en écrivait au roi Stanislas : « Je ne puis encore être par-
» faitement tranquille sur l'état de M. le Dau-
» phin; mais je regarde les complimens que
» votre majesté veut bien me faire, comme le
» présage le plus heureux de son entier rétablisse-
» ment. La fièvre est diminuée, les crachats
» sont moins abondans et de meilleure qualité :
» voilà ce qui soutient mes espérances; mais

» mon unique confiance est en Dieu : c'est de » lui seul que j'attends la conservation de M. le » Dauphin; aussi suis-je très-obligée à votre » majesté de toutes les prières qu'elle a fait » faire, et auxquelles elle a voulu assister elle-» même. »

Cependant le mal faisait sourdement des progrès; et au moment où l'on s'y attendait le moins, tous les accidens qui s'étaient déjà annoncés, reparurent avec des caractères plus effrayans. La toux devint plus violente, la fièvre plus forte, le sommeil plus agité; et bientôt des expectorations purulentes indiquèrent la formation de l'abcès à la poitrine. De la cour, l'alarme se répandit jusqu'aux extrémités de la France. Tout ce qu'il y avait d'âmes vertueuses dans le monde et dans le cloître s'empressèrent de demander à Dieu, par les vœux les plus ardens, la conservation d'une tête si précieuse à la religion et à l'état. Bientôt après, le danger paraissant de jour en jour plus pressant, on ordonna des prières publiques dans toute l'étendue du royaume; et ce fut là comme le signal d'une désolation générale, qui ne peut être comparée qu'à celle qu'occasionna la maladie de Louis XV à Metz. L'affliction de tous les gens de bien était si sincère et si vive, qu'elle se communiqua à tous les cœurs, et entraîna les plus indifférens : les étrangers même partageaient la douleur des Français. Le

Dauphin, comme nous l'avons vu, s'était étudié à cacher ses rares qualités, et il y avait réussi. La France, jusqu'alors, n'avait connu qu'imparfaitement le trésor qu'elle possédait en sa personne; mais après avoir passé toute sa vie dans son cabinet, il fut obligé, si je puis ainsi parler, d'être malade en public. Toutes les personnes de la cour se faisaient un devoir de leur assiduité à lui faire leurs visites, et lui de sa complaisance à les recevoir. Paroles, actions, sentimens, tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait était recueilli et rendu public, tout intéressait jusqu'à l'attendrissement. On aperçut alors le fond de son cœur : son mérite ne fut plus un problème. On rendit partout hommage à ses grandes qualités; on se reprochait de ne l'avoir pas conuu plutôt : tant il est vrai que les droits de la vertu sont des droits inaliénables, qu'on peut lui contester pour un temps, mais qu'elle recouvre tôt ou tard.

Les prières publiques que l'on fit alors, ne furent point, comme on le voit quelquefois, des prières de cérémonie; elles étaient commandées par le cœur, beaucoup plus que par les ordonnances des Évêques; et l'on vit, en cette occasion, la différence que le peuple met entre un prince et un prince. Chacun envisageant la perte du Dauphin comme un malheur personnel, voulait sincèrement l'éloigner, et en prenait les moyens qu'il jugeait devoir être les plus

efficaces. Nous fûmes alors témoins de ce qu'on voit à peine dans ces calamités où tous ont à craindre pour la vie : toutes les fêtes étaient suspendues ; un triste silence régnait dans ces lieux même de divertissemens, qui retentissent habituellement de cris de joie. En plusieurs endroits le zèle des ecclésiastiques suffisait à peine à la piété des fidèles qui, pour adresser à Dieu des vœux plus efficaces, voulaient se mettre en état de grâce, et se réconcilier avec lui. On ne cessa de prier pendant deux mois entiers ; et la ferveur semblait redoubler avec le danger. La capitale se distingua parmi les autres villes du royaume : pendant les prières de quarante heures, toutes les églises des paroisses et des communautés étaient remplies de monde ; on y entrait respectueusement, on priait, souvent on pleurait, et on se retirait en silence.

Pendant ces jours de deuil et d'affliction, il n'était pas rare de voir des gens de tout sexe et de toute condition prosternés au milieu de la place de Sainte-Geneviève, dont l'église était toute remplie de monde. Les pauvres habitans des campagnes, plus sensibles encore et plus religieux que ceux des villes, profitaient des jours où il leur était permis de suspendre leurs travaux, pour s'acquitter envers le Dauphin, et demander au ciel avec plus d'instances la conservation d'un prince dont ils avaient toujours ouï dire qu'il ne pensait qu'à les rendre heu-

reux. Ils arrivaient par troupes dans la capitale, et se rendaient aux tombeaux des Saints, protecteurs de la France. Dans la saison la plus rigoureuse, on les voyait le long des rues et sur les places publiques, se délasser, en mangeant un morceau de pain bis, de la fatigue d'un voyage de plusieurs lieues.

La famille royale, de son côté, réunissait tous les genres de bonnes œuvres, pour fléchir le ciel et détourner le coup qui menaçait la France; mais il était inévitable, le mal était sans remède : et les médecins déclarèrent que tous les secours de leur art devenant désormais inutiles, il n'y avait qu'un prodige qui pût opérer la guérison du Dauphin. Cette nouvelle, qui se répandit bientôt parmi le peuple, au lieu de ralentir son ardeur dans la prière, ne fit que l'enflammer davantage; et, puisqu'il fallait que Dieu fît un miracle, on crut que c'était la circonstance où l'intérêt de sa gloire autorisait à le solliciter de sa bonté, et à l'espérer sans présomption.

Les différens corps de l'état, et toutes les communautés, ajoutèrent aux prières publiques, des prières particulières et d'abondantes aumônes. Les pauvres n'étant plus distraits par les inquiétudes de la misère, n'étaient occupés, comme le reste du peuple, qu'à offrir des vœux pour la cause commune. Les troupes, qui n'avaient pas oublié la campagne de 1745, et qui

se rappelaient surtout les bontés dont le Dauphin les avait comblées tout récemment au camp de Compiègne, prirent la plus grande part à la douleur publique, et l'on remarqua que, dans toutes les villes de guerre, elles donnèrent des preuves éclatantes de leur affection envers ce prince. Ce que fit en cette occasion le régiment des dragons-dauphin, me paraît digne d'être transmis à la postérité : il s'imposa un jeûne solennel; et pendant qu'il dura, les églises étaient remplies de ces braves guerriers qui, prosternés aux pieds des autels, conjuraient le Dieu des armées, avec toute la ferveur de leur zèle, de leur accorder une vie pour laquelle ils eussent voulu verser tout leur sang, Les officiers de ce régiment répandirent de grandes aumônes dans la ville où ils étaient en garnison; et le pauvre soldat, moins riche, mais aussi généreux que son officier, trouva de quoi exercer sa charité dans la modicité même de sa paie, dont une partie, par le jeûne qu'il s'était imposé, cessait de lui être nécessaire pour sa subsistance.

Tant de prières et de bonnes œuvres ne pouvaient être sans effet : si le ciel ne nous accorda pas la conservation du Dauphin, il nous accorda du moins de le faire revivre dans un fils héritier de son amour pour la religion et pour les peuples : et il lui accorda à lui-même la grâce d'une bonne mort, qu'il désirait unique-

ment. Un jour qu'on lui parlait des prières qu'on faisait pour lui : « J'en ressens les effets, » répondit-il, car Dieu me fait des grâces bien » spéciales, et toute ma crainte, c'est de n'en » pas assez profiter. »

Tandis que la France entière était dans le deuil et l'affliction au sujet de sa maladie, lui-même, possédant toujours son âme en paix, voyait approcher le moment de sa dissolution avec tous les sentimens de résignation et de confiance, qu'une vie passée dans la vertu inspire aux plus grands Saints. Pour donner une juste idée de ses dispositions dans ces derniers momens, je crois ne pouvoir mieux faire, que de copier le récit qu'en fait la Dauphine. Ce morceau, le plus précieux peut-être de tout l'ouvrage, ne respire que le sentiment et la vérité. Les détails les moins intéressans y intéressent, par là même qu'ils sont ceux d'une épouse qui ne pensait à écrire que pour elle-même.

» Le jour, dit la princesse, que les médecins » virent un danger pressant, La Breuille, suivant » l'ordre qu'il en avait reçu de M. le Dauphin, » l'en avertit. Quoiqu'il fût très-éloigné de cette » pensée, il en reçut la nouvelle avec une fermeté et une tranquillité que la religion seule peut » donner. Peu de temps après qu'il l'eut apprise, la reine descendit chez lui; je la suivis avec » mes enfans. La reine me voyant les yeux rou-

»ges, et ne se doutant pas du danger où était »M. le Dauphin, me dit que j'avais une fluxion »sur les yeux; M. le Dauphin me fixa dans ce »moment; et se doutant bien de ce qui pouvait »m'avoir rougi les yeux, il me demanda si cet»te fluxion m'avait prise en m'éveillant, ou de»puis? Je lui répondis que j'avais eu mal aux »yeux depuis le matin. Il me fit une seconde »question, par laquelle je compris bien qu'il me »demandait si j'avais pleuré : je fis semblant de »ne pas entendre. Il en resta là, et continua de »parler à la reine avec sa tranquillité ordinaire.

» L'après-midi, il envoya chercher M. de Muy, »et lui fit beaucoup de questions sur une mala»die de poitrine qu'il avait eue; il reçut ensuite »la visite de la reine. Dès qu'elle fut sortie : »*Où croyez-vous*, me dit-il, *que soit M. Collet?* »*car je veux me confesser cette après-midi : ça* »*toujours été mon projet. Envoyez-le chercher.* »J'allai chercher M. Collet, qui était chez moi, »et je redescendis. Il me dit de lui apporter ses »livres pour se préparer, me fit rester auprès »de son lit, et fit sa préparation avec la plus »grande tranquillité. Quand il fut prêt, il me dit »de faire entrer son confesseur. Sa confession »finie, il m'envoya chercher, et me dit : *Je* »*comptais faire mes dévotions dimanche; mais* »*M. Collet m'a dit tout à la franquette, qu'il* »*valait mieux que je communiasse en viatique.* »Ensuite il me demanda ce que j'avais fait toute

» la matinée : je lui répondis que je n'avais pas
» fait grand'chose. Il me dit : *Vous vous êtes au
» moins lavé les yeux :* il voulait dire que j'avais
» pleuré. Je lui avouai que cela était vrai; et,
» dans ce moment même, ne pouvant contenir
» mes larmes, elles coulèrent de nouveau; il le
» vit, et me dit en souriant : *Allons donc, coura-
» ge, courage.*

» Il envoya ensuite chercher Adélaïde; et quand
» elle fut arrivée, il lui répéta ce qu'il m'avait
» dit sur sa communion : puis, s'adressant à tou-
» tes deux, il nous dit : *Je ne puis vous expri-
» mer, mes sœurs, combien je suis aise de partir
» le premier : Je suis fâché de vous quitter;
» mais je suis bien aise de ne pas rester après vous.*
» Cela nous fit pleurer : Il s'attendrit lui-même,
» et nous dit : *Ah! finissez donc, vous me faites
» de la peine;* et tout de suite il nous conta que
» M. Collet lui avait dit qu'il ferait bien de re-
» cevoir ses sacremens : qu'il espérait que le bon
» Dieu exaucerait les vœux qu'on faisait pour lui;
» mais que s'il en disposait autrement.... *Oh!*
» nous dit-il, *quand il en a été là, il n'a pu ache-
» ver, tant il pleurait; et je lui ai dit qu'il faisait
» l'enfant.*

» Il nous dit ensuite qu'il espérait recevoir ses
» sacremens le jeudi, pourvu que le roi ne chas-
» sât point, parce qu'il ne voulait pas le déran-
» ger. Quand le roi vint chez lui, il fit la con-
» versation à l'ordinaire; mais il le questionna

» beaucoup sur les jours de la semaine où il chas-
» serait; et il fut fort aise d'apprendre qu'il ne
» sortirait pas le jeudi. Après que le roi fut sorti,
» il me demanda ses livres de prière, comme il
» avait toujours fait pendant sa maladie. En me
» les rendant, il me demanda si j'avais son cru-
» cifix, qu'il me donnait à porter dans tous ses
» voyages : je lui dis qu'oui, et je lui ajoutai qu'il
» avait des indulgences *in articulo mortis* : *Ah!*
» *tant mieux,* s'écria-t-il, *il me sera bien utile.*

» Le soir, il envoya chercher le cardinal de
» Luynes : il lui dit qu'ayant résolu de recevoir
» ses sacremens, il le priait de lui dire l'usage de
» son diocèse pour l'extrême-onction. Le cardi-
» nal, troublé par cette demande, à laquelle il ne
» s'attendait pas, répondit qu'il craignait de se
» tromper; qu'il le chercherait dans le Rituel.
» *Ah! je vous en prie,* lui dit M. le Dauphin,
» *envoyez-le-moi par écrit dès ce soir.* Le cardi-
» nal m'apporta le soir l'extrait du Rituel, que
» je remis à M. le Dauphin, qui me l'avait déjà
» demandé plusieurs fois dans la soirée. Il le lut
» avec attention, et me le remit en me disant :
» *Gardez-le jusqu'à demain matin; car il fau-*
» *dra le montrer à M. Collet :* ce qu'il disait,
» parce que le Rituel de Sens ordonne qu'on ne
» donnera l'extrême-onction aux malades, que
» dans un danger éminent. Quoique son état lui
» parût dangereux, il ne le croyait pas si pres-

» sant qu'il l'était, et il voulait suivre la règle en
» tout.

» Le lendemain, vers les huit heures, il me dit
» de faire venir son confesseur, qu'il envoya au
» cardinal, pour s'arranger sur l'extrême-onc-
» tion. Il me fit appeler pendant ce temps-là,
» me demanda son crucifix, et me désigna la
» place où il voulait qu'il fût attaché à son lit.
» Son confesseur revint; je sortis. Environ une
» demi-heure après, il me fit appeler, et me dit
» avec un air riant et tranquille : *Je ne comptais*
» *recevoir le bon Dieu que demain, mais M.*
» *Collet veut que ce soit ce matin.* Il m'ordonna
» en même temps de lui apporter les livres dont
» il avait besoin, et qu'il me nomma. Ensuite il
» me dit : *Où serez-vous pendant que je recevrai*
» *mes derniers sacremens? Il faut que vous res-*
» *tiez en haut chez vous.* Je lui demandai la per-
» mission de me tenir dans un cabinet derrière
» sa chambre; *Eh bien! à la bonne heure*, me dit-
» il. Il donna lui-même ses ordres pour l'arran-
» gement de sa chambre, pour recevoir le bon
» Dieu. Il reçut ses sacremens à onze heures et
» demie. Je ne rapporte pas toute l'édification
» qu'il a donnée en les recevant. Ceux qui en ont
» été témoins, peuvent en rendre un compte plus
» exact que moi, qui n'y étais pas.

» Après la messe, qu'il entendit tout de suite,
» il me fit appeler. Le roi étant dans ce moment
» auprès de son lit, il me fit seulement un geste

» qui exprimait toute sa joie; et je n'oublierai jamais l'air de contentement, de joie, de béatitude qui brillait dans ses yeux, et qui était répandu sur son visage. Le roi s'étant un peu éloigné, il me tendit la main, en me disant : *Je suis ravi de joie; je n'aurais jamais cru que recevoir ses derniers sacremens, effrayât si peu, et donnât tant de consolation; vous ne sauriez l'imaginer!* Mesdames vinrent un moment après, lorsque le roi était encore auprès de son lit : en les voyant, il se mit la main sur la poitrine pour leur faire connaître la douceur des consolations qu'il ressentait. Il fut très-gai avec le roi et la reine; mais de temps en temps il jetait les yeux sur son crucifix, qui était sur son lit; et il le regardait avec une joie et un contentement qui éclataient malgré lui.

» Quand il vit que le roi allait sortir, il pria la reine de se retirer un moment, et parla au roi en particulier. Après son dîner, il m'ordonna de lui apporter son écritoire avec du papier, et d'aller chez moi jusqu'à ce qu'il m'envoyât chercher. La reine vint après son dîner, il n'avait pas fini d'écrire, il la pria d'attendre. Quand il eut achevé, il nous rapppela, la reine et moi, et nous parut fort content. Il avoua pourtant qu'il était fatigué, et il se mit sur le côté. La reine, qui crut qu'il allait dormir, prit un livre et moi aussi. Au bout d'un petit moment, il se retourna, et dit : *Ah! vous lisez? j'aimerais mieux que vous fissiez la conversa-*

»*tion*. Il y prit part lui-même, et répéta à la »reine combien il avait éprouvé de consolation »en recevant les sacremens. La reine lui en té»moigna sa joie; mais elle ajouta qu'elle était »remplie d'espérance pour sa guérison : il se re»tourna avec vivacité, et lui dit : *Ah! maman,* »*je vous en prie, gardez cette espérance pour* »*vous; car pour moi, je ne désire point du tout* »*de guérir*. Il dit après cela à la reine : *Vous* »*devez être étonnée de ce que je ne vous ai point* »*parlé ce matin de mes sacremens; mais je ne* »*savais pas encore que je dusse les recevoir au*»*jourd'hui. Il est assez plaisant que tout le* »*monde en fût averti, excepté moi.*

»Quand la reine fut sortie, il envoya cher»cher Adélaïde. En arrivant, elle lui dit : J'ai »quitté pour vous bonne conpagnie; car j'avais »chez moi le roi et madame la comtesse de Tou»louse.—*Voyez*, dit-il en riant, *les égards qu'on* »*a pour les pauvres mourans; leur moment est* »*bien brillant, c'est dommage qu'il ne soit pas* »*plus long*. Il fut très-gai toute la journée, et »l'on voyait sa joie se redoubler toutes les fois »qu'il regardait son crucifix. Après le salut, il »fit venir ses enfans, et les reçut à l'ordinaire, »sans leur parler de son état. Se trouvant seul »avec Adélaïde et moi, il nous dit qu'il eût vou»lu ne pas recevoir l'extrême-onction, parce »qu'il n'était pas dans le danger pressant que le »rituel exigeait; mais qu'il lui avait été représenté

» qu'il ferait bien de la recevoir, tant pour l'édi-
» fication, que parce qu'en la recevant avec toute
» sa présence d'esprit, il en retirerait plus de
» fruits; et que d'ailleurs il éviterait par là un se-
» cond spectacle à la famille. Il ajouta qu'il avait
» répondu à son confesseur qu'il eût donc à s'ar-
» ranger là-dessus avec le cardinal de Luynes.
» Il nous dit ensuite qu'il avait été touché de
» l'état de M. le prince de Condé, qui avait fon-
» du en larmes pendant toute la cérémonie.

» Le jeudi matin il me demanda comment
» j'allais, et me dit : *Je crois que vous avez plus*
» *de force et de courage aujourd'hui; ainsi je*
» *vais vous confier ce que j'ai dit hier au roi,*
» *quand j'ai prié la reine de se retirer : je lui ai*
» *demandé qu'il vous laissât maîtresse absolue*
» *de l'éducation de vos enfans, si je venais à*
» *mourir.* Je fondis en larmes et me jetai sur sa
» main, sans m'apercevoir que le roi entrait, et
» se trouvait derrière moi. Il le vit, et me dit :
» *Prenez donc garde, voilà le roi.* L'après-midi
» il raconta ce qu'il m'avait dit à Adélaïde, et
» lui ajouta : *J'ai bien mal pris mon temps; car*
» *le roi est entré dans ce moment, et la pauvre*
» *créature a été obligée de renfoncer ses larmes.*
» Il nous dit aussi que si le bon Dieu lui prêtait
» vie, il espérait recevoir encore une fois ses sa-
» cremens au bout de l'intervalle des dix jours
» prescrits par le rituel, et il compta que le dixiè-
» me jour serait le samedi. Il le dit aussi au roi, en

»lui demandant s'il serait nécessaire qu'il y »vînt, parce qu'il voudrait bien épargner cette »peine à tout le monde, et il en chercha les »moyens.

»Quelques jours après, je le priai de s'unir »d'intention aux prières qu'on faisait pour obtenir »sa guérison. *Non*, me répondit il, *M. Collet me »l'a défendu.* Je lui dis que je ne croyais pas »cela; il se mit à rire et me dit : *Il est vrai qu'il »ne me l'a pas défendu; mais il ne me l'a pas »conseillé, parce que cela me troublerait et m'a-»giterait.* La reine lui dit aussi un jour la même »chose que moi, et elle ajouta qu'il y était obli-»gé, parce que sa vie était utile et nécessaire à »la religion. *Ah! maman, les vues de la Provi-»dence sont bien différentes de celles des hom-»mes.* il ne pouvait pas croire qu'il fût bon à »rien ni qu'il fût aussi aimé des peuples qu'il »l'était. Quand il sut qu'on continuait les priè-»res de quarante heures au-delà du temps or-»dinaire, il en parut mécontent, *parce que*, di-»sait-il, *selon les règles de l'Église, ces prières ne »doivent durer que trois jours.*

»Il était continuellement occupé de la pensée »de recevoir le bon Dieu une seconde fois, il en »parlait souvent; et au bout de huit jours, il »demanda à La Breuille s'il n'était pas encore »dans un assez grand danger pour communier »en viatique. La Breuille lui dit qu'il n'était pas »dans le danger pressant où il avait été huit jours

» auparavant; mais que tant qu'il y aurait de la » fièvre avec crachement de pus, il y aurait du » danger. *Cela me suffit*, dit M. le Dauphin, *car » tant qu'il y a du danger, on peut recevoir ses » sacremens de dix en dix jours*. Cependant, ne » voulant pas s'en rapporter à lui-même, il m'ordonna d'envoyer chercher son confesseur, de » lui dire ce que La Breuille avait dit de son état, » et de lui demander si cela ne suffisait pas pour » qu'il fût permis de communier encore en viatique. Il fut charmé d'apprendre que M. Collet » avait jugé comme lui. Il le vit le lendemain, et » fixa sa communion au dimanche 24. La veille, » il nous dit, à Adélaïde et à moi, qu'il désirerait » beaucoup que nous y fussions présentes, et il » ajouta : *Comme je suis mieux, cela ne vous » fera pas la même impression que la première » fois*. Il reçut la communion après sa messe, » en particulier, n'y ayant dans sa chambre que » les personnes nécessaires.

» Un jour que les médecins le trouvèrent mieux » et même au-delà de leurs espérances, ils lui » témoignèrent leur satisfaction de son état. » Après qu'ils furent sortis : *Voyez*, me dit-il, *ce » que c'est que l'attachement à la vie : quand » j'ai su le danger où je me trouvais, je n'en ai » été nullement affecté, et je sens bien que si les » mêmes accidens revenaient, cela ne m'affligerait pas davantage; cependant ce petit mieux*

» *me fait plaisir* : il comptait cela pour un grand
» attachement à la vie.

» Malgré l'état de faiblesse où il était, il n'a
» jamais manqué de faire ses prières et ses lectu-
» res ordinaires, et même sa méditation. Il ne ré-
» citait plus le grand office, mais il en disait un
» plus court. Il lisait surtout avec plaisir *le Tes-
» tament spirituel, et les saints désirs de la mort*,
» du P. Lallemant. Il demanda un jour à la reine
» si elle connaissait ce livre : la reine lui ayant
» répondu que non : *Ah ! c'est un bien bon livre*,
» lui dit-il, *et qu'il faut lire en santé.* Un jour,
» en faisant sa prière, il me dit tout-à-coup . *Oh!
» voilà une paraphrase du psaume trente-sep-
» tième* (1), *que je n'ai pas le courage de lire,
» parceque je n'éprouve rien de ce qui y est dit.*

» Dans le temps qu'il paraissait être mieux, et
» qu'il le croyait véritablement, il ne voulait pas
» qu'on s'en réjouît trop, et surtout qu'on le crût
» hors de danger, afin de s'entretenir dans les
» heureuses dispositions où Dieu l'avait mis. Il
» nous dit un jour, en nous parlant du temps où
» il avait reçu ses sacremens : *Je n'avais pas la
» moindre frayeur : il n'y eut qu'un moment où
» j'ai eu grand'peur du purgatoire; car, me suis-
» je dit à moi-même, je souffre bien ici; et ce-*

(1) Le prophète exprime dans ce psaume les sentimens d'une âme que la vue de ses iniquités jette dans le trouble et l'agitation.

»*pendant ces douleurs ne sont rien, comparées* »*à un instant passé dans le purgatoire : cette* »*réflexion m'a effrayé.* Une autre fois, en nous »parlant de la consolation qu'il avait ressentie »en recevant ses sacremens, il nous dit qu'il »craignait que ce ne fût une illusion du démon, »parce qu'il était trop grand pécheur pour mé- »riter tant de grâces.

»Il a été pendant sa maladie d'une attention »et d'une bonté extrêmes pour tout le monde; »il n'était occupé que des autres, il s'oubliait »lui-même. Les moindres services qu'on lui »rendait étaient payés de mille marques de »bonté. Un jour, après avoir passé une nuit af- »freuse, il dit au premier médecin de la reine, »qui avait veillé : *Ah! mon pauvre La Sône, je* »*suis désolé de la mauvaise nuit que je vous ai* »*fait passer : allez vous coucher, car vous devez* »*être bien fatigué.* S'apercevant que La Breuille »avait l'air triste de ce qu'il avait passé une »mauvaise nuit : *Votre visage,* lui dit-il, *ressemble* »*toujours à mes nuits; cela n'est pas bien : un* »*médecin ne doit pas s'affecter ainsi pour son* »*malade.* L'évêque de Verdun lui disait un jour »qu'il ne le voyait jamais s'impatienter : *Eh!* »*contre qui voulez-vous que je m'impatiente?* »lui dit M. le dauphin. *Mes médecins sont d'une* »*assiduité étonnante, les grands officiers ont* »*pour moi toutes les attentions possibles : si j'ai* »*besoin d'eux, je les trouve, et ils se retirent*

»*dès qu'ils prévoient qu'ils pourraient m'im-*
»*portuner :* c'est ainsi qu'il savait rendre justice
»à chacun.

»Au milieu des souffrances, il avait conservé
»toute sa gaieté naturelle; ou pour mieux dire,
»il l'avait reprise depuis qu'il avait reçu ses sa-
»cremens. Dans les commencemens de sa mala-
»die, il lisait des livres de différentes sciences:
»quand il s'est aperçu que ces lectures le fati-
»guaient, il en a cherché d'autres, qui pussent
»l'amuser sans le fatiguer. C'est à l'abbé de
»Mostuéjouls qu'il s'était adressé pour lui en
»choisir; et n'étant plus en état de lire, même
»ces sortes de livres, il lui dit un jour : *L'abbé,*
»*si je vous demande encore des livres, ne me*
»*donnez plus que l'A, B, C, et le catéchisme,*
»*car ce sont les seuls que je sois en état de lire.*
»Il voyait tous les soirs les premiers gentilshom-
»mes de la chambre, les grands officiers et ses
»menins; il s'entretenait avec eux sur toutes
»sortes de matières avec gaieté. Le matin, après
»sa messe, il faisait entrer tout le monde, mê-
»mes les ambassadeurs, et il parlait à chacun.
»Il demandait pardon aux ambassadeurs du dé-
»rangement qu'il leur occasionnait, en les faisant
»rester à Fontainebleau. On sortait toujours de
»chez lui enchanté de ses bontés, et désolé
»de ce qu'il se fatiguait pour parler à tout le
»monde. Un jour l'ambassadeur de l'empereur
»s'écria en sortant de chez lui : *Ah! que de cou-*

»*rage et de vertu*! on ne pouvait se lasser d'ad-»mirer l'un et l'autre. Le maréchal de Richelieu »dit un jour tout haut *Non : il n'y a que la re-»ligion qui puisse inspirer tant de courage.* Il »était logé plus agréablement à Fontainebleau »qu'à Versailles, parce que de son lit il pouvait »voir tout ce qui se passait dans la cour, et cela »l'amusait. *Je suis pourtant mieux ici que je »ne serais à Versailles,* me dit-il un jour; *il n'y »a que pour vous que je suis fâché d'y être, car »votre escalier doit bien vous fatiguer.*

»Le roi parlant un jour d'un prince d'Angle-»terre qui se mourait, et une de mesdames ayant »lu dans l'almanach l'article des princes morts : »*vraiment,* dit-il, *j'ai pensé être là dernière-»ment; on aurait mis : Louis Dauphin, mort à »Fontainebleau le vingt-cinq novembre.* Une »autre fois, comme le roi nous annonçait que »nous porterions bientôt le deuil d'un autre »prince ou princesse : *Je crois,* dit M. le Dau-»phin, *que dans les autres cours on parle bien »aussi de mon deuil.*

»Un soir, après le salut, je me trouvai toute »seule avec lui; craignant qu'il ne s'ennuyât, je »m'approchai de son lit, et lui dis : Ne voulez-»vous pas que j'appelle La Sône pour venir causer? »car je crains que vous ne vous ennuyiez! *Non, »mon cœur,* me dit-il, *puis-je m'ennuyer quand »je t'ai?* Pénétrée de ces paroles, je fus un mo-»ment sans pouvoir répondre; il crut que je n'a-

»vais pas entendu, et me dit du ton le plus doux »et le plus tendre : *Avez-vous entendu ce que je »vous ai dit?* Hélas! mon cœur, lui répondis-je, »je voudrais bien vous être de quelque ressour»ce. *Oh!* me dit-il, *vous ne sauriez croire de quel»le ressource vous m'êtes.* C'est ainsi que sa cha»rité lui faisait regarder comme ressource les »petits soins que ma tendresse s'efforçait de lui »rendre.

»Le lundi deux décembre, il se plaignit d'un »peu d'hémorroïdes. Le mal augmenta; il se »forma une tumeur qui grossissait de jour en »jour, et le faisait beaucoup souffrir. Il ne voulait »pas cependant en convenir, disant toujours »qu'il n'avait pas de douleur, mais seulement de »la gêne de ne pouvoir se tenir ni sur le dos, »ni sur le côté gauche, ce qui lui fatiguait le cô»té droit; mais en dormant il criait, et quelque»fois même lorsqu'il était éveillé, il lui échap»pait de petites plaintes. Mais quand on lui di»sait : Vous souffrez beaucoup : *Non,* répondait»il, *pas beaucoup.* Vraiment, lui dis-je un jour, »le bon Dieu veut que vous souffriez de toutes »les parties de votre corps, car il n'y en a aucu»ne qui ne soit affectée : — *Oh! pour ma tête,* »me dit-il, *je l'ai très bonne pour végéter, car »c'est tout ce que je fais.* Un soir qu'il souffrait »beaucoup, Adélaïde lui dit qu'elle ne pouvait »pas revenir de sa patience, elle qui l'avait quel»quefois vu jeter les hauts cris pour les moindres

»petits maux : *C'est que ceci vient de Dieu, et »que c'est pour Dieu.*

»Ne pouvant rester sur le côté gauche, il »était obligé de tourner le dos au roi : il lui en »fit ses excuses en riant. La nuit du douze au »treize, ayant dormi fort tard, il n'eut pas le »temps de faire ses prières, il me dit l'après dî»née : *Je n'ai non plus prié Dieu aujourd'hui »qu'un juif.*—Hélas, lui répondis-je, vos souf»frances sont de bonnes prières : *Oui*, me dit»il, *si j'en faisais bon usage.* Il regrettait tant »d'avoir manqué ses prières, qu'il répéta le mê»me propos à la reine après dîner, et le soir à »Adélaïde. Adélaïde lui ayant dit la même cho»se que moi sur ses souffrances, et en ayant re»çu la même réponse, elle lui ajouta qu'elle n'é»tait pas en peine de l'usage qu'il en faisait : »*Oh!* lui dit-il, *le diable est bien méchant, il rô»de partout.*

»Toute la journée du treize, il fut dans des »douleurs continuelles, sans pourtant se plain»dre; mais il ne pouvait pas rester un instant »dans la même situation. La reine lui ayant dit »qu'elle voulait aller le lendemain à Notre-Da»me de Bon-Secours, il lui recommanda de »bien prier pour obtenir de Dieu l'adoucis»sement des douleurs aiguës qu'il ressentait. »Il avait grand désir que les chirurgiens ouvris»sent son abcès; mais il se soumit aux raisons »qu'ils lui donnèrent, pour n'en rien faire. En-

» fin, le soir du treize, on l'ouvrit d'un coup de » lancette; il n'en sentit d'autre soulagement que » de pouvoir se mettre sur son séant : il fut très-» content.

» Le lendemain, dès qu'il vit la reine, il lui » dit : *Maman, vos vœux sont exaucés, je suis » soulagé, ma tumeur est percée.* La reine lui » ayant dit que cela ne l'empêchait pas d'aller » à Bon-secours; qu'elle avait bien d'autres grâ-» ces à demander pour lui; il lui répondit : *Mais » je ne vous avais demandé de prier que pour » le soulagement des douleurs que j'endurais.*

» Le soir, quoiqu'il eût beaucoup d'oppression, » du froid et un grand redoublement de fièvre, » il ne se plaignit pas; seulement, avant de s'en-» dormir, il dit à La Breuille : *Qu'est-ce donc » que cette gentillesse qui m'est revenue aujour-» d'hui? je sens de l'oppression.* Quoiqu'il fût » très-mal, il ne s'en doutait pas; et, dans la » journée du dimanche, il s'occupa beaucoup » de ses pâques, me fit lire des canons du bré-» viaire, et parcourut lui-même les autres, pour » voir s'il n'y était rien dit sur les pâques des » malades. Il vit son confesseur le soir, et lui » en parla aussi. Il avait projeté de faire ses dé-» votions la nuit de Noël, il m'en parlait souvent, » il faisait ses arrangemens pour ses messes; et » il avait nommé l'abbé de Tallerand pour les » dire. Il s'était aussi occupé de l'ornement de » la chapelle, pour la messe de minuit; et il avait

»envoyé chercher exprès un garçon du garde-»meuble, pour lui donner ses ordres là-dessus. »Il dit en riant à M. Collet, qu'il avait un repro-»che à lui faire, de ne l'avoir pas averti la nuit »précédente, qu'on disait la messe, et qu'il de-»vait y communier. Il nous avait aussi conté «qu'il avait fait ce rêve, et qu'il s'était trouvé »fort embarrassé, devant communier à cette »messe, et n'ayant pas encore été à confesse. »Le soir, quand on se retira, il demanda, com-»me il faisait souvent, qui de la faculté passerait »la nuit? On lui dit que ce serait l'apothicaire, »mais que son médecin coucherait dans le cabi-»net. Son bon cœur lui fit dire d'abord : *Mais »pourquoi cela? Si La Breuille et La Sône pas-»sent toutes les nuits, ils n'y résisteront pas.* On »l'assura que cela ne les fatiguerait pas.

»Cependant cette précaution de faire rester »un médecin, lui fit comprendre qu'on avait de »l'inquiétude; il appela Adélaïde, et lui dit : »*Comment me trouvez-vous ce soir?* Mais, pas »trop mal, lui répondit-elle. *Depuis quelques »jours,* lui ajouta-t-il, *je ne suis pas content »de mon état.*

»Le lendemain, dès six heures du matin, il »envoya chercher son confesseur, et lui de-»manda ce qu'on pensait de sa situation? M. »Collet lui avoua qu'on craignait beaucoup pour

Il lui fit un petit reproche de ne lui en

n dit dans la conversation qu'il avait

»eue avec lui la veille, et il s'arrangea aussitôt »pour recevoir le bon Dieu. Quand M. Collet »fut sorti, il appela son médecin, et lui or- »donna de lui dire la vérité sur son état, parce »qu'il était essentiel qu'il la sût : La Breuille »ne lui dissimula pas ses craintes. Il lui de- »manda s'il était en aussi grand danger que »lorsqu'il avait reçu ses sacremens pour la pre- »mière fois? Ayant su que le danger était plus »pressant encore : *J'espérais pourtant*, dit-il, »*faire mes dévotions à Noël : dites-moi si je* »*puis encore vivre quinze jours*? Le médecin, »saisi d'une pareille question, ne put pas y »répondre sur-le-champ. M. le Dauphin se re- »tourna de son côté; et voyant son trouble, »il le prit par la main; et avec un visage riant »et serein : *Vous êtes ému*, lui dit-il; *rassurez-* »*vous; vous savez bien que je ne crains pas la* »*mort*. Enfin, La Breuille lui dit qu'il ne pou- »vait lui répondre de rien. *Cela me suffit*, dit »M. le Dauphin : il lui demanda si je savais son »état? et sur ce qu'il lui répondit que la fa- »mille en était instruite, il m'envoya chercher. »Je le trouvai assoupi : on vint lui apporter un »bouillon; je m'approchai; il me vit et me sou- »haita le bonjour; ensuite, il me dit : *Pour-* »*quoi donc ne m'avez-vous pas averti que j'étais* »*plus mal?* Je répondis que je n'avais pas cru »que ce fût à moi à le lui dire; *Eh! à qui donc?* »reprit-il. Je lui dis que je croyais que c'était

»à son confesseur et à son médecin. Il me de-»manda comment il recevrait le bon Dieu, si »ce serait en cérémonie, ou pendant sa messe? »Il m'ajouta que M. Collet lui avait conseillé »de le recevoir à la messe. Je lui dis que M. Col-»let étant de cet avis, ce serait bien de s'y con-»former. Un moment après, il me dit : *Cette »fois-ci, je ne vous dirai pas d'y rester : cela »vous serait trop sensible.* Je lui dis que malgré »l'état où il se trouvait, je ne désespérais pas »encore, parce que je n'avais point mis ma con-»fiance dans le secours des hommes, mais en »Dieu. Il me répondit : *C'est toujours bien fait.* »Je le priai de s'unir aux prières qu'on faisait »pour lui, et de prier sur-tout la sainte Vierge, »saint François Xavier et saint Louis : il ajouta, »*et mon bon ange gardien.* Il parla ensuite d'A-»délaïde; je lui demandai s'il voulait qu'elle »vînt; il me dit qu'oui. Quand elle fut arrivée, »il lui dit à peu près les mêmes choses qu'à »moi, sur son état et sur ses sacremens. Quel-»ques momens après, il nous appela et nous dit : »*J'ai quelque chose à vous dire à toutes deux; ou »si vous aimez mieux,* me dit-il, *que je ne parle »qu'à Adélaïde :* je lui dis que s'il avait quelque »chose à m'ordonner, j'étais prête à l'écouter; »il me dit : *Non, dans le fond, ce n'est qu'à »Adélaïde que j'ai à parler.* Je me retirai; et »il dit à Adélaïde qu'il avait ordonné à son pre-»mier valet de chambre, de lui porter toutes

» ses tabatières après sa mort, et qu'il la priait
» de les donner à ses menins; mais qu'elle eût
» l'attention de n'en pas donner à trois, qui ne
» prenaient point de tabac, et il les lui nomma.

» La reine vint à son ordinaire : il lui dit
» qu'il ne ferait pas comme la première fois;
» qu'il l'avertissait qu'il recevrait le bon Dieu ce
» jour-là. Il reçut le roi avec la même tran-
» quillité. A dix heures et demie, il me dit qu'il
» était temps de faire entrer son confesseur,
» puisqu'il devait communier à onze heures et
» demie; je le dis au roi et à la reine, qui se
» retirèrent. Quand M. Collet fut arrivé, M. le
» Dauphin me dit de monter chez moi, et de
» revenir un peu avant la demie, pour lui arran-
» ger ses oreillers. Je descendis à l'heure qu'il
» m'avait marquée; il me demanda ses livres
» pour la communion, et me dit : *Ce n'est que*
» *pour les trois quarts; ainsi, restez là avec M.*
» *Collet.* Il fit ses prières. Je regardai ses mains,
» et vis avec surprise qu'il ne tremblait pas du
» tout, et qu'il tenait son livre très-ferme.
» Quand il eut fait ses prières, il me dit de
» l'arranger; et se tournant vers M. Collet, il
» lui dit en riant : *Elle m'aide beaucoup*; puis
» il demanda où j'irais pendant la cérémonie. Je
» lui dis que je ferais comme la première fois,
» et me tiendrais dans le cabinet; *Allons,* me
» dit-il, *Adieu.* Quand sa messe de communion
» et sa messe d'action de grâces furent dites, il

»me fit appeler, et me dit : *Eh bien, comment »vous en va?* Il dîna ensuite, et reçut la visite »des princes. Il appela M. le duc d'Orléans, et »lui dit en souriant : *Je dois vous ennuyer; car »de temps en temps je vous régale d'une petite »agonie.* Il lui parla ensuite d'autres choses, et »adressa la parole aux autres princes, l'un »après l'autre. A trois heures, il demanda à La »Breuille s'il n'allait pas dîner. Sur ce qu'il lui »répondit qu'il ne dînerait pas, il lui dit avec »un air de bonté : *Mes dévotions vous ôtent »toujours l'appétit, et vous donnent un visage »de l'autre monde.*

» Il demanda quelque temps après à Adélaïde, »si le roi avait donné ses étrennes à la reine; et »il dit qu'il serait curieux de voir toutes les nô»tres. Adélaïde se doutant qu'il avait envie d'a»voir les siennes, le dit au roi, qui la chargea »de le lui demander : elle le fit après le salut. »Il lui dit qu'il les recevrait volontiers : le roi »lui donna une tabatière. Il la fit admirer à la »reine; l'admira lui-même, et en parut très»content. Le soir il nous dit : *Savez-vous pour»quoi j'ai eu envie d'avoir ma tabatière? c'est »que j'en aurai une de plus à donner.*

»Le mardi, s'apercevant que ses mains trem»blaient, il me demanda pourquoi. Vers les huit »heures du soir, il lui prit un étouffement ter»rible, avec une faiblesse considérable; il fut »quelque temps sans pouvoir parler. Quand il

»le put, il dit qu'il était bien faible, et demanda en même temps son confesseur. Sur ce qu'on lui dit que M. l'archevêque était chez moi, il dit qu'il serait bien aise de le voir : il le reçut à son ordinaire, et lui parla beaucoup, quoiqu'il étouffât.

»Le mercredi matin, il m'appela et me demanda si j'aimais une de ses tabatières, qu'il me désigna : je lui répondis que je l'aimais assez : *C'est*, me dit-il, *que je veux vous en donner deux; celle où est votre portrait*, et *telle autre que vous aimerez le mieux*. Je ne pus m'empêcher de lui demander celle qu'il aimait le mieux lui-même. Il me répondit qu'en vérité il n'en savait rien. M. l'archevêque revint chez lui, et lui donna sa bénédiction. M. le Dauphin fit la conversation avec lui, et lui demanda ce que c'était que les processions dont on lui avait parlé la veille : M. l'archevêque lui dit que c'était la grande procession de Sainte-Geneviève, qu'on avait faite pour lui : *Comment*, reprit-il, *c'est pour moi? je ne m'en doutais pas*. M. l'archevêque lui ayant parlé de la ferveur avec laquelle tout le monde priait pour lui : *J'espère*, répondit-il, *que ces prières serviront au salut de mon âme; mais pour celui de mon corps, je ne le désire pas*.

»Il n'aimait pas qu'Adélaïde et moi nous nous éloignassions de son lit. Les derniers jours nous allions quelquefois près de la cheminée, ne pou-

»vant résister à la peine qu'il nous faisait : il »nous appela et nous dit : *Pourquoi vous en al»lez-vous toujours? est-ce que vous ne pouvez »pas vous tenir auprès de moi?* Depuis plu»sieurs jours il rêvait souvent. Sa principale oc»cupation, dans ses rêves, était la messe de mi»nuit; il en parlait toujours, il croyait y être. »Au milieu de ses rêves, la voix de M. Collet le »faisait sur-le-champ revenir à lui. Vers les »cinq heures, il me demanda si nous irions bien»tôt au salut. Je lui dis que ce ne serait qu'à six »heures; que s'il le voulait, nous nous rendrions »plutôt à la chapelle. Il me dit que non. Dans »cet intervalle, depuis cinq jusqu'à six, il ap»pela plusieurs fois son confesseur, lui parla »bas, et l'envoya parler à son médecin. A six »heures je lui dis que nous allions au salut : il »me dit : *C'est bien fait.* En rentrant dans la »chambre, je fus étonnée de n'y voir aucun mé»decin. On me dit qu'il avait renvoyé tout le »monde, et qu'il était resté seul avec M. Collet. »Je crus qu'il avait voulu se confesser encore »une fois. Je m'approchai de son lit avec »mesdames : il nous reçut très-bien, et nous »parla avec sa tranquillité ordinaire, ainsi qu'au »roi et à la reine. Mais j'appris le soir, que pen»dant notre absence, il s'était fait dire les priè»res des agonisans.

»Tandis que la reine était assise auprès de »son lit, il m'appela, et me dit tout bas : *Je crois »pourtant que je passerai encore cette nuit.*

»Consternée et troublée de ce propos, je lui dis : »Ah! j'espère que cela sera encore long. *Non,* »me dit-il, *cela n'ira pas bien loin.* Pénétrée »de douleur, je me retirai; il appela Adélaïde, »et lui dit la même chose. Comme elle parlait »assez haut pour être entendue de la reine, il »lui dit : *Paix donc, parlez plus bas.* Il se fai- »sait tâter le pouls à tout moment, et deman- »dait comment on le trouvait. Cependant il avait »toujours de la gaieté dans l'esprit, et plaisan- »tait encore : quelqu'un ayant poussé une table »assez rudement, il contrefit le bruit, et deman- »da à Louise si ce n'était pas du tonnerre, par- »ce qu'elle en a peur. Comme il avait beaucoup »de peine à cracher et à se moucher, il disait »qu'il en avait oublié la manière, qu'il aurait »bien besoin de la rapprendre.

»Dans la nuit il me demanda : on lui dit que »j'étais montée chez moi pour me reposer quel- »ques heures, parce que je m'étais blessée à la »jambe. A sept heures du matin, il me deman- »da encore : M. de La Sône lui dit qu'il allait »monter pour me donner de ses nouvelles. Il »vint en effet : je me levai tout de suite. Je ne »fus pas plutôt levée, que son premier valet de »chambre vint me dire qu'il me priait de lui »envoyer le tabac que la reine lui avait fait ac- »commoder la veille : je descendis sur-le-champ. »Dès qu'il m'aperçut, il me dit : *Quoi! c'est toi-* »*même? Eh! bon jour, mon petit cœur; je suis*

» *bien aise de te voir ! je te croyais perdue. Il y a* » *un moment qu'on m'avait dit que tu ne descen-* » *drais que ce soir. Que je t'aime*! Il me ser- » ra encore la main, et je baisai la sienne, hélas! » pour la dernière fois. N'ayant plus le courage » de rester auprès de son lit, j'allai me mettre » au fond de la chambre : il m'appelait à chaque » instant, Louise vint : il avait un bras hors de » son manteau de lit, je lui proposai de le re- » mettre. Il se tint sur son séant assez long-temps, » sans s'appuyer, et pendant que Louise arran- » geait l'autre bras, je ne fis que le soutenir très- » légèrement.

» Un moment après, il dit : *Que tout le mon-* » *de sorte, excepté M. Collet :* il était allé dire » la messe. Je dis à M. l'archevêque de s'ap- » procher de son lit, en attendant M. Collet. » Dès qu'il l'aperçut, il lui dit : *Ah! bon jour,* » *monseigneur,* c'est ainsi qu'il l'appelait tou- » jours; et il se mit à faire la conversation avec » lui. M. Collet vint : nous passâmes dans le ca- » binet. Après qu'il lui eut parlé, il nous fit rap- » peler. Son médecin lui proposa de prendre » une potion qu'on lui avait préparée : il l'accep- » ta. En la prenant : *Ah!* dit-il, *que cela est fort!* » *est-ce du Lilium?* On lui dit que non. Un mo- » ment après, il appela le médecin, et lui dit : » *Votre drogue a pensé me donner un battement* » *de cœur.* Il demanda ensuite, en riant, à la » reine, si elle aimait les momies d'Égypte? La

»reine lui ayant répondu que non : *C'est,* lui dit-»il, *que bientôt vous en aurez une : car les drogues chaudes qu'on me donne me dessèchent.* » La reine lui dit que quand il se porterait bien, »il aurait bientôt recouvré son embonpoint : »*Ah! oui,* lui dit-il, avec un sourire qui marquait assez qu'il n'y comptait pas; il m'appela ensuite, et me dit : *Arrangez-moi mes oreillers, et tâchez de me trouver une situation qui me mette la poitrine un peu à l'aise pour respirer.* Je l'arrangeai de mon mieux, et lui demandai s'il se trouvait plus commodément? Il »me dit : *Oui, du moins pour le moment.* Il »s'assoupit, et se réveilla, en disant à M. Collet : »*N'est-on pas à l'élévation?* M. Collet lui dit »qu'on ne disait pas la messe. Il demanda à la »reine si elle venait de matines? on lui dit que »ce n'était pas la nuit de Noël. Il dit qu'il l'avait »cru; et son agitation continuant, il commença »à chanter un Noël. Son confesseur lui dit de »ne pas chanter, parce que cela lui fatiguerait la »poitrine. *Vous avez raison,* dit-il, et il se tut. »Un moment après, il se mit sur son séant, et »se laissa ensuite tomber, en disant : *Ah! reposons-nous pour un moment.* Je fus si effrayée »de l'état où je le voyais, que je crus qu'il allait »avoir une faiblesse, et j'appelai La Breuille. Il »s'aperçut de ma frayeur, et me demanda pourquoi j'appelais le médecin? Je lui répondis que »je croyais qu'il se trouvait mal. Il me dit en

» riant : *Oh ! non, pas encore*; puis se souvenant » qu'on lui avait dit que je m'étais blessée à la jam» be, il me dit : *N'êtes-vous pas bien fatiguée? Com» ment va votre jambe?* Je lui dis que ce n'était » rien. Il dit à son médecin que, pour s'être mis » un instant sur le côté gauche, il sentait une » douleur au cœur : il se remit à droite; mais la » douleur continuant toujours, il m'appela, et » me dit de lui soutenir le bras gauche. Je le sou» tins jusqu'à ce qu'il se trouvât mieux. C'est le » dernier instant où j'ai eu le bonheur de le voir, » car quoique je sois restée quelque temps dans » sa chambre, je n'ai plus osé approcher de son » lit. Je l'entendais seulement se plaindre de sa » douleur au côté gauche, qui avait beaucoup » augmenté. »

Ici finit la relation de la Dauphine, qui ne voulut écrire que ce qu'elle avait vu : elle est continuée par l'évêque de Verdun, qui est resté auprès du prince jusqu'à son dernier soupir. Son confesseur et quelques autres personnes ont aussi recueilli plusieurs particularités de sa maladie, que nous avons été obligés d'omettre, pour ne pas interrompre le récit de la Dauphine.

Au moment où son premier médecin, fidèle à l'ordre qu'il lui en avait donné, l'avertit du danger de son état, sans s'émouvoir, et sans paraître inquiet, il lui dit avec bonté : « La Breuille, » je reconnais ici que vous êtes un honnête hom» me : je vous ai toujours aimé, et je vois que

» vous méritez mon estime: eh bien! je vous ordonne de m'avertir avec la même franchise, quand » vous vous apercevrez que le danger sera plus » pressant. » Sur ces entrefaites, la reine entra avec la Dauphine et les jeunes princes. « Je vous » prie, leur dit-il en regardant son médecin, de » lui accorder votre amitié; c'est le plus honnête » homme du monde. » Il se prêta ensuite à la conversation avec la plus grande tranquillité, et sans laisser même soupçonner son danger à la reine qui l'ignorait encore.

La première chose qu'il fit, dès qu'il fut libre, fut de faire appeler son confesseur. Il lui fit part de l'ouverture que lui avait faite son médecin, et lui ajouta : « Par la grâce de Dieu, je ne me » sens nulle attache à la vie. Je désirerais bien » avoir une meilleure âme; mais je me confie en » la miséricorde infinie de Dieu. » Il lui dit ensuite qu'il serait bien aise de se confesser, et il le fit avec autant de tranquillité, que s'il eût joui de sa plus parfaite santé. Il ne comptait recevoir ses sacremens qu'à quelques jours de là; mais le lendemain sur les huit heures du matin, son confesseur lui ayant proposé de les recevoir le jour même : « Je ne demande pas » mieux, lui répondit-il; mais j'aurai bien peu » de temps pour me disposer à une si grande ac» tion. » L'administration néanmoins ne devait se faire que vers midi. Dès ce moment, il se mit en prières. Après y être resté environ une heure,

il demanda qu'on lui fît un entretien en forme de méditation, sur les dispositions aux derniers sacremens, et sur les grâces particulières qu'ils produisent dans l'âme.

A onze heures, le roi, la reine, la famille royale, les princes du sang, les grands du royaume, les ambassadeurs des cours étrangères, et tout ce qu'il y avait de seigneurs à la cour, se rendirent à l'église pour aller chercher le saint sacrement. A cette nouvelle toute la ville s'émut: le peuple accourut en foule, et remplit en un instant toutes les cours du château. On n'entendait de toutes parts que des soupirs et des gémissemens. Quand le malade sut que le saint sacrement approchait, il voulut s'asseoir sur son lit afin de recevoir plus respectueusement son créateur. Le roi n'ayant pas le courage d'entrer dans la chambre, se jeta à genoux à la porte. Le duc d'Orléans et le prince de Condé entrèrent pour tenir la nappe de communion. Pendant la cérémonie, tandis que tout le monde fondait en larmes, et que plusieurs éclataient en soupirs, le Dauphin paraissait aussi tranquille et aussi recueilli que lorsqu'il communiait en santé. Un air de sérénité et de satisfaction répandu sur son visage, annonçait le calme intérieur de son âme. Le cardinal de la Roche-Aimon, en sa qualité de grand-aumônier de France, fit l'administration. Dans le trouble où l'avait jeté ce douloureux ministère, il omettait une des onctions, sans

qu'aucun des ministres assistans le lui fît observer. Le Dauphin, le seul qui dans ce moment possédât son âme en paix, s'en aperçut, et l'en avertit avec bonté.

Après qu'il eut été administré, il demanda qu'on lui dit une messe d'action de grâces, qu'il entendit avec son recueillement et sa piété ordinaires. La messe finie, son confesseur s'approcha de son lit : « Je n'eusse jamais cru, lui dit-» il, qu'il y eût tant de consolation à recevoir ses » derniers sacremens : Dieu me fait goûter en ce » moment une joie si douce, que jamais je n'ai » rien éprouvé de semblable. » Il voulait continuer, et l'abbé Collet raconte lui-même que, ravi de l'effusion de cœur avec laquelle il exprimait sa reconnaissance, il ne se serait point lassé de l'entendre; mais pensant qu'il devait être excédé de fatigue, après avoir passé quatre heures en exercice de piété, il lui représenta qu'il était temps qu'il se tranquillisât : « Non, lui répon-» dit-il, je ne me sens nullement fatigué : Dieu » a soutenu mon esprit et mes forces. » Le confesseur, avant de se retirer, lui dit qu'il le conjurait de s'unir aux prières qui se faisaient dans tout le royaume, pour obtenir du ciel ce qui, après le salut de son âme, intéressait le plus la nation. « Vous entendez sans doute ma conser-» vation? lui dit le Dauphin en souriant. — Ah! » Monsieur, reprit le confesseur, pourriez-vous » en douter? Vous seul ignorez combien vous

» nous êtes cher et nécessaire. » Le prince se re-
» cueillit un instant, et répondit ensuite : « Permet-
» tez-moi de m'en tenir à demander uniquement
» à Dieu l'accomplissement de sa volonté sur moi ;
» ses pensées sont bien différentes des nôtres. »
Il cita en même temps ces paroles de l'Ecriture :
Cogitationes meæ non sunt cogitationes vestræ.
Touché de ces grands sentimens de résignation, son confesseur lui dit que sa disposition étant en effet la plus parfaite, il ne lui conviendrait pas de chercher à l'affaiblir, et il se retira. Le roi aussitôt s'approcha de son lit et l'embrassa. Le Dauphin s'aperçut qu'il avait les larmes aux yeux : « Ah ! lui dit-il, votre attendrissement est la seule » chose qui me fasse de la peine en ce moment : » je vous ai toujours été inutile, et je vous laisse » chargé de mes enfans. » Le même jour, dans l'après-midi, il écrivit ses dernières dispositions, et une longue lettre pour le roi. Il en fit un paquet, qu'il scella lui-même de ses armes, et qu'il remit au ministre qui avait le département de la cour, en le chargeant de le porter au roi aussitôt après sa mort.

Comme on ne doutait pas que les prières de ce prince ne dussent être agréables à Dieu, on le pressa de prier pour sa propre conservation. La reine alla même jusqu'à lui en faire une sorte d'obligation de conscience, fondée sur ce qu'il était d'une grande ressource pour la religion : « Maman, lui répondit il, ayez confiance : celui

» qui a établi sa religion sans moi, saura bien la » soutenir et la faire triompher sans moi. » Touché cependant de l'extrême affliction de la famille royale et de toute la nation, il se fit un jour violence pour s'unir à des vœux qui n'étaient point les siens, et pour demander à Dieu une grâce qu'il ne désirait point. Mais le lendemain son confesseur s'étant rendu auprès de lui : « Non, » lui dit-il, qu'on n'exige plus de moi désormais » que je demande à Dieu ma conservation ; je » sens que cette prière me dessèche l'âme et » m'empêche de m'unir à Dieu avec la consolation » que j'ai le bonheur d'éprouver, lorsque je ne » lui demande que des grâces de salut. » Comme on lui parlait de l'état florissant où se trouvait la religion dans un des royaumes de l'Inde, il jeta les yeux sur le crucifix qui était attaché au pied de son lit, et témoigna à la personne qui lui parlait, que cette nouvelle lui causait la joie la plus sensible.

Pendant toute sa maladie, outre le temps qu'il donnait à ses exercices de piété, seul ou avec la Dauphine, il voulait que son confesseur l'entretînt régulièrement une demi-heure chaque jour sur les vérités du salut. « Je tâche, lui disait-il, » de bien me pénétrer de ce que vous me dites, » afin de me le rappeler de temps en temps, et » d'en faire le sujet de mes courtes méditations : » car dans l'état où je suis, je ne puis plus en » faire de bien suivies ; il m'est presque impossi-

»ble de lire par moi-même, et je n'ai jamais pu »m'accoutumer à me faire lire.»

Parmi les différens bienfaits dont il témoignait à Dieu sa reconnaissance dans les derniers jours de sa vie, il le remerciait surtout de trois choses : de lui avoir donné une épouse vertueuse, de lui accorder le temps de se disposer à la mort par les souffrances d'une longue maladie, qui lui laissait toute sa connaissance, et enfin d'avoir près de lui dans ces derniers momens un confesseur zélé, une famille et des amis qui ne désiraient pas moins le salut de son âme que la santé de son corps.

La nuit du 15 au 16 décembre ayant été fort orageuse, le lendemain dès six heures du matin, il fit appeler son confesseur, et lui demanda qu'il lui dît sincèrement ce qu'on pensait de son état. Le confesseur lui avoua que, quoique l'on ne désespérât pas encore que le Seigneur ne se laissât fléchir par les larmes de toute la nation prosternée au pied des autels, les médecins cependant craignaient tout pour les suites. A cela le Dauphin répondit : «Mon unique désir est de com»munier encore une fois; aidez-moi donc pour »me disposer à recevoir mon créateur et mon »sauveur, qui voudra bien se donner à moi dans »l'excès de sa bonté, et que je verrai bientôt »comme mon souverain juge. Cette réflexion, »ajouta-t-il, est effrayante, mais elle ne diminue »rien de ma vive confiance en sa miséricorde.»

Toute la matinée fut pour lui un temps de préparation à sa communion, qu'il fit à onze heures et demie. Depuis ce moment surtout on n'osait plus lui parler du rétablissement de sa santé; l'entretenir de Dieu et de l'éternité, était le plus grand plaisir qu'on pût lui faire. Au milieu de ses plus grandes souffrances, il conservait toute la gaieté qui faisait le fond de son caractère; jamais on n'aperçut sur son front le moindre nuage de tristesse, et l'on eût dit que mourir était pour lui une action ordinaire de la vie. Peu de temps avant sa mort, la Providence lui ménagea une épreuve qui eût été capable d'accabler une âme moins forte, mais qui ne lui causa pas la moindre émotion : il voyait de son lit tout ce qui se passait dans une des cours du château; il s'aperçut un jour qu'on chargeait à la hâte une voiture d'office : ce qui lui fit comprendre qu'on ne doutait plus de sa mort prochaine. Il demanda ce que c'était que cette voiture; et comme on ne croyait pas qu'il eût distingué les effets dont on venait de la charger, on lui répondit qu'elle partait à l'occasion du renouvellement de quartier. Au même instant il vit entrer dans la cour un carrosse, qu'on arrangea avec la même précipitation : « Voilà sans doute, dit-il, le carrosse » des officiers qui ont fait mettre leurs meubles » sur la voiture qui vient de sortir. » Personne ne sentit l'ironie, et la tranquillité avec laquelle il parlait, fit croire qu'il était très-éloigné de

soupçonner la vérité. Il en serait sans doute resté là, et nous aurait laissé ignorer l'épreuve à laquelle l'avait mis cette imprudence, si son humeur toujours gaie ne l'eût porté, par occasion, à déceler sa pensée. Son médecin entra pour lui présenter un bouillon : il était fort copieux; en le recevant, il regarda ceux qui croyaient lui avoir fait prendre le change, et leur dit en souriant : « S'il faut que je le prenne tout entier, » vous pouvez bien aller dire à ces gens-là de » dételer; car je les ferais attendre trop long- » temps. »

Le mercredi dix-huit, vers les cinq heures du soir, il dit à son confesseur qu'il désirait beaucoup qu'on lui récitât les prières des agonisans. Le confesseur lui représenta que ce serait donner, avant le temps, l'alarme la plus cruelle; « Ne me refusez pas cette grâce, reprit-il, ces » prières sont si belles! elles m'inspirent de la » dévotion » : ce qui annonce qu'il s'en était déjà occupé. Nous avons vu plus haut que, pour ménager la sensibilité de la famille royale, il entendit, pour se les faire réciter, qu'elle fût sortie pour aller au salut. « Il s'y unissait, dit l'abbé » Collet, comme un homme qui ne soupire qu'a- » près le moment de sa dissolution; et il semblait » sortir de lui-même pour s'élever vers Dieu. »

Les personnes qui restaient habituellement auprès de lui, ne pouvaient lui faire de plus grand plaisir que de l'entretenir de pensées relatives à

sa situation : souvent il les en priait lui-même. « Si j'étais quelques momens sans lui parler, dit » son confesseur, il m'appelait, et me disait : » parlez-moi de Dieu, car cela m'est d'une gran- » de consolation. » Le cardinal de Luynes lui disait qu'il devait être dans la ferme confiance que Dieu lui tiendrait compte du sacrifice qu'il lui demandait de sa vie, au milieu de sa carrière. « Ah! s'écria-t-il, si vous saviez combien ce sa- » crifice me coûte peu! Est-il possible, M. le car- » dinal, qu'on goûte tant de douceurs aux appro- » ches de la mort ? » M. de La Martinère, qui était alors auprès de son lit, rendit, peu de temps après, cette exclamation au roi, qui en fut si pénétré, qu'il ne put retenir ses larmes. Le duc d'Orléans, frappé jusqu'à l'étonnement de la tranquillité avec laquelle ce prince envisageait l'approche de sa dernière heure, disait à Louis XV : « Je n'aurais jamais cru, Sire, qu'aux por- » tes de la mort, on pût conserver tant de séré- » nité, et une paix si profonde. — Cela doit » être ainsi, répondit le roi, quand on a su, » comme mon fils, passer toute sa vie sans re- » proche. »

Le jeudi dix-neuf, il s'aperçut lui-même qu'il entrait en agonie; il dit un peu avant l'heure ordinaire : « Je serais bien aise d'entendre la mes- » se. » Puis en regardant son crucifix, il ajouta : « Que j'aie encore cette consolation, ce sera » pour la dernière fois. » Tout le temps qu'elle

dura, il eut les yeux fixés sur l'autel; son attention se soutint comme s'il eût été en parfaite santé. Les assistans, placés comme entre deux sacrifices, jetaient les yeux tantôt sur l'autel, tantôt sur le prince mourant; et leurs prières étaient des pleurs.

Après la messe, il dit qu'il était temps qu'on lui récitât publiquement les prières des agonisans; qu'il fallait avertir le grand aumônier. Quand le prélat fut entré, on se jeta à genoux, chacun de son côté, et tout le monde se mit à pleurer. Le prince, toujours semblable à lui-même, était presque le seul qui possédât son âme assez en paix, pour s'unir aux prières qu'on faisait pour lui. Se sentant distrait par quelque besoin qui l'empêchait de les suivre avec toute son attention, il les fit interrompre pour un moment. Quand le grand-aumônier en fut arrivé aux paroles les plus redoutables, qu'il ne prononçait qu'à voix basse et entrecoupée, le Dauphin, les yeux fixés sur son crucifix, reprit lui-même d'un ton de voix ferme et animé : « *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo, etc.* » Il répéta, avec la même fermeté, les autres prières qui suivent. Quelques instans après, il demanda la Dauphine; on lui dit qu'il fallait qu'il ajoutât à ses autres sacrifices, celui de ne plus voir cette princesse. Il ne répondit rien; mais son silence annonçait sa résignation. Il lui survint au même moment une quinte de toux des plus violentes.

Quand elle fut apaisée, pensant combien la Dauphine aurait souffert, si elle eût été présente, il dit, comme s'il lui eût parlé : « Va-t'en, mon » cœur, va-t'en, cela est trop cruel à entendre. »

Sur les deux heures après midi, on lui récita le *Miserere* au pied de son lit. Il dit ensuite qu'il désirait qu'on lui rappelât de temps en temps quelques passages des psaumes ou du nouveau Testament, les plus propres à soutenir sa foi et sa confiance en Dieu. Depuis ce moment, on ne lui récita plus aucune prière suivie. Le grand-aumônier, le cardinal de Luynes, l'évêque de Verdun, et son confesseur, l'entretenaient alternativement, selon qu'il le désirait : en lui faisant, sur quelques textes de l'Écriture, des réflexions analogues à sa situation. Quand un passage le touchait davantage, il se le faisait répéter deux fois.

A cinq heures, il chargea l'évêque de Verdun de s'informer de l'endroit où était la Dauphine, et de s'assurer par lui-même de sa situation. L'évêque lui rapporta que la princesse était avec le roi, chez madame Adélaïde, qui avait pour elle les soins les plus empressés, et qui lui donnait un lit dans son appartement, pour la nuit suivante. Le prince reprenant la parole, dit : « Elle est bien affligée? Peut-elle encore pleurer? » Et sans attendre la réponse, il dit à son premier médecin, qui était aussi celui de la princesse : « La Breuille, croyez-vous qu'il n'y ait rien à

» craindre pour la poitrine de madame la Dau-
» phine? »

Un moment après, il marqua sa reconnaissance à tous ceux qui avaient été attachés à sa personne : aucun ne fut excepté. Il remercia avec bonté ceux qui l'avaient servi par intérêt, comme ceux qui l'avaient fait par affection, se réservant de faire connaître à ceux-ci, en particulier, qu'il les avait toujours distingués de la foule des courtisans. Pendant toute sa maladie, il ne lui est pas échappé une plainte, pas une parole d'aigreur contre ceux qui s'étaient efforcés de calomnier, aux yeux des peuples, son mérite et ses vertus. La Dauphine nous apprend seulement qu'un jour qu'on lui parlait de la désolation générale de la nation, il dit avec sa douceur ordinaire : « Hélas! il y a six mois que bien des » gens me détestaient; je ne l'avais pas plus » mérité que l'amour qu'on me témoigne à pré» sent. »

Après qu'il eut parlé à ses officiers et à ses menins, il eut la pensée de faire appeler les jeunes princes, ses enfans; mais faisant attention que l'extrémité de son état pourrait être pour eux un spectacle trop effrayant, il se contenta de faire venir leur gouverneur, qu'il chargea de leur porter ses dernières instructions, que nous avons rappelées ailleurs. Il voulait y ajouter quelque chose; mais le duc de la Vauguyon, accablé de douleur, et fondant en larmes, tomba

entre les bras des personnes qui étaient auprès de lui, qui le conduisirent aussitôt dans un arrière-cabinet.

Après avoir demandé, pour la seconde fois, des nouvelles de la Dauphine, et de madame Adélaïde : « Et la reine, dit-il, sans doute qu'el» le est aussi bien affligée? » L'état des autres le touchait beaucoup plus que l'extrémité où il était lui-même réduit. Il s'occupait, avec toutes sortes de bonté, des personnes que le devoir ou l'amitié retenaient auprès de lui. Il dit à son confesseur qu'il se reprochait beaucoup de l'avoir empêché de dîner. Ayant adressé à l'évêque de Verdun quelques paroles qui annonçaient qu'il conservait encore sa gaieté, le prélat, à l'occasion de ce qu'il lui disait, lui répondit que puisqu'il croyait lire jusque dans le fond de son cœur, il allait aussi deviner ce qui se passait dans le sien : et il lui dit que sûrement il était bien occupé de madame la Dauphine, et de madame Adélaïde. « Ah ! vous avez bien raison, lui » dit le Dauphin, je prie Dieu de les consoler. »

Sentant que sa fin approchait, et ne croyant pas pouvoir passer la nuit, il dit le soir au cardinal de Luynes : « Il est temps, M. le cardinal, » que vous me donniez la dernière bénédiction, » et l'indulgence *in articulo mortis.* » Il lui en avait déjà parlé. Sur ce que le cardinal lui représenta qu'il n'était point encore à la dernière extrémité, il lui dit : « Vous voudrez donc bien

»que je vous fasse éveiller cette nuit. » Le cardinal l'assura qu'il resterait toujours auprès de lui. Le prince lui témoigna combien il était touché de son attachement et de son assiduité. Tout ce qu'il disait, annonçait le plus grand désir de se voir réuni à Dieu : son médecin lui ayant tâté le pouls, disait qu'il avait encore du ressort et de la force : « Tant pis, lui répondit-il. » Mais pensant que cette parole pouvait laisser croire qu'il se lassait de souffrir, il ajouta : « Quand je dis »tant pis, ne croyez pas que ce soit par décou»ragement; grâces à Dieu, je ne m'ennuie pas »de mes souffrances; mais quand je pense que »dans peu je pourrai avoir le bonheur de voir »mon Dieu face à face, et de le connaître en lui»même, je vous avoue que je désirerais bien que »le moment fût déjà arrivé ! »

Toutes les fois qu'on lui parlait des prières publiques et particulières qui se faisaient pour lui dans toute l'étendue du royaume, il en paraissait vivement touché. Quelqu'un, pendant cette nuit, lui ayant fait la réflexion, qu'au moment où il parlait, toute la nation, dans la douleur et les larmes, demandait à Dieu la conservation de sa vie; après être resté un moment en silence, comme pour recueillir ses forces défaillantes, il leva les yeux et les mains au ciel, et s'écria du ton de voix le plus attendrissant : « Ah! mon Dieu, je vous en conjure, protégez »à jamais ce royaume; comblez-le de vos grâ-

» ces et de vos bénédictions les plus abondantes. » Ces paroles pénétrèrent tous les assistans, et l'un d'eux lui dit : « Pour moi, monseigneur, » je ne désespère pas encore que le Seigneur, » touché par tant de prières et de larmes, ne » fasse éclater sa puissance, pour vous rendre à » nos vœux. » Le prince, l'interrompant, rejeta avec une fermeté héroïque une pensée qui, selon lui, n'était plus celle dont on devait l'occuper. Plusieurs fois pendant cette nuit, il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour toute la nation, et spécialement pour le roi et la famille royale. « Si j'étais assez heureux, dit-il à ceux qui » étaient autour de son lit, pour entrer dans le » ciel au sortir de ce monde, et qu'il plût à Dieu » d'exaucer mes prières, je vous promets que » vous en ressentiriez les effets : je n'oublierais » pas ceux qui m'ont été ici-bas les plus chers. »

Pénétré de reconnaissance pour la grâce que Dieu lui faisait, de lui conserver jusqu'à la fin la plus parfaite connaissance, il dit, en regardant son crucifix, qu'il tint presque toujours entre les mains pendant son agonie : « Vous » voulez donc, ô mon Dieu, que je mette à profit pour l'éternité dans laquelle je vais entrer, » jusqu'au dernier instant de mon agonie. » Vers minuit, il pressa le cardinal de Luynes de lui donner la dernière bénédiction et l'indulgence *in articulo mortis*. En certains momens, la chaleur de la fièvre lui causait des absences; mais

comme la peine qu'il avait alors à parler, l'obligeait de le faire en peu de mots, et à voix basse, il est probable que ce qu'on croyait destitué de sens, ne l'était pas toujours : c'est ainsi que le cardinal de Luynes attribuait au délire ce qu'il lui dit pendant cette nuit : il lui demanda s'il y avait des caves de sépulture dans le chœur de son église. Sur la réponse que lui fit le cardinal, qu'il n'y en avait qu'une sous l'autel pour les archevêques : « Il faudra donc en faire une, » lui dit le Dauphin, car je dois faire un voyage » à Sens. » On découvrit le sens de ces paroles, quand à l'ouverture de son testament, on vit qu'il demandait à être enterré dans la métropole de cette ville.

Cependant sa poitrine se remplissait, il ne lui était plus possible d'expectorer. Comme on lui disait qu'il devait souffrir cruellement, il avoua qu'il n'avait jamais tant souffert de sa vie. Quoique les boissons qu'on lui donnait alors le fatiguassent et ne servissent qu'à prolonger ses souffrances, il s'efforçait de les prendre, et n'en refusait aucune. Ce n'était plus dans ces derniers momens des sentimens de résignation et de confiance qu'il exprimait, c'était des transports d'amour, et des désirs enflammés d'être uni à son Dieu. Il se faisait tâter le pouls fort souvent; et il demandait, avec la plus grande tranquillité, s'il allait bientôt mourir; combien d'heures il pourrait encore vivre; il demanda s'il irait

bien jusqu'à six heures du matin. Sur ce qu'on lui répondit qu'il pourrait encore aller plus loin : « Mon Dieu ! s'écria-t-il, serai-je donc » encore privé long-temps de la joie ineffable de » votre vue ? » On lui demanda s'il désirait que Dieu abrégeât ses maux : « Non, répondit-il, » je ne veux que sa volonté ; je ne dois pas me » lasser, ajouta-t-il, en regardant son crucifix, » de souffrir pour l'amour de notre Sauveur, qui » a tant souffert pour nous : je ressens des dou- » leurs dans la poitrine, mais cela ne doit point » s'appeler souffrir beaucoup. » Son confesseur lui ayant demandé s'il était toujours dans la disposition de ne vouloir que l'accomplissement de la volonté de Dieu sur lui, il lui répondit avec un transport, que ses paroles seules peuvent rendre : « Oui, si j'avais mille vies et mille san- » tés en ma disposition, je les sacrifierais à l'ins- » tant au désir qui me presse de voir mon Dieu » et de le posséder. Je n'ai jamais rien tant sou- » haité, poursuivit-il, que de le connaître en » lui-même ; il doit être bien grand, bien ad- » mirable dans l'étendue de ses perfections in- » finies ! »

Le vendredi, vers les six heures du matin, il perdit tout usage de la parole ; son cœur fut la dernière partie qui succomba. Tout était mort en lui qu'il conservait encore toute la vivacité du sentiment. Dès qu'on lui parlait de Dieu, il s'efforçait de faire connaître par quel-

ques faibles signes qu'il en était touché. « N'ayant » plus de mouvement que dans les lèvres, dit M. » l'abbé Collet, il les remuait, quand je lui par» lais, pour me faire comprendre qu'il m'en» tendait. » Quand il ne donna plus aucun signe de reconnaissance, le cardinal de Luynes entreprit de lui dire, pour la dernière fois, les prières des agonisans, qu'il eut beaucoup de peine à achever. Les assistans n'y répondirent que par des larmes et des sanglots. Bientôt après on vit ses yeux s'éteindre insensiblement : il ne paraissait plus tenir à la vie que par un léger souffle. Aucune agitation violente, aucun mouvement convulsif n'annonça son dernier soupir; il le rendit paisiblement, et comme s'il se fût endormi d'un doux sommeil, après avoir essuyé une agonie de vingt-deux heures. Ce fut le 20 mars 1765, à huit heures du matin. Il était âgé de trente-six ans, trois mois et seize jours.

Le cardinal de Luynes chargé d'annoncer une si triste nouvelle à la Dauphine, dont il était premier aumônier, lui dit : « Madame, » bénissons le Seigneur, nous avons un saint de » plus à honorer dans le ciel. Non, il n'y a point » de religieux de la Trappe qui n'enviât la mort » que vient de faire M. le Dauphin. La foi peut » bien nous consoler, et sa résignation héroïque » doit être le modèle de la nôtre. » Quoique la

princesse dût être assez préparée à ce fâcheux événement, elle en fut comme accablée.

Il serait difficile d'exprimer l'extrême consternation où la mort du Dauphin jeta toute la nation. La douleur fut générale, et aussi vive dans le fond de nos campagnes qu'elle l'était à Fontainebleau et à Versailles. Louis XV pleura amèrement son fils unique et l'héritier de sa couronne. La reine, victime de sa tendresse, ne lui survécut pas long-temps. Les dames de France, aussi affligées que la reine et la Dauphine, s'efforçaient, pour les consoler, de contenir les premiers mouvemens d'une douleur dont elles conservèrent toujours le sentiment. Héritiers du cœur de leur père, les enfans de ce prince sentirent, dans un âge encore tendre, toute la grandeur de leur perte. Le titre de *Dauphin*, et les distinctions attachées à ce nom, au lieu de flatter l'enfance du duc de Berry, ne servirent qu'à perpétuer sa douleur. La première fois qu'en traversant les appartemens, il entendit crier devant lui : *Place à M. le Dauphin ;* au souvenir de celui qui portait ce titre peu de temps avant, son cœur s'émut ; on vit couler ses larmes. Le roi Stanislas, à l'ouverture de la lettre qui lui apprenait la nouvelle de cette mort, s'écria en soupirant : « La perte » réitérée d'une couronne n'est jamais allée » jusqu'à mon cœur; celle de mon cher Dauphin » l'anéantit. »

*

Suivant les dernières dispositions de ce prince, son cœur seulement fut porté à Saint-Denis, et son corps fut conduit à Sens. De plusieurs lieues aux environs, les habitans des campagnes accouraient en foule, et bordaient les chemins par où passait la pompe funèbre. On eût dit, à voir ces pauvres gens, qu'on faisait les funérailles de leur père commun : les uns gardaient un silence de tristesse et d'admiration; d'autres, sans s'être jamais vus, semblaient se connaître, et se racontaient, comme entre amis, ce qu'ils savaient des vertus du prince. Ils répétaient, les larmes aux yeux, ce qu'ils avaient ouï dire : « Il aurait voulu diminuer nos tailles, et nous » rendre heureux. Oui, disaient-ils encore, c'est » Dieu qui nous a punis, nous ne méritions pas » d'avoir jamais un si bon roi. » D'autres enfin tâchaient de se consoler, en se disant dans leur langage naïf (1) : « Il faut espérer que les en- » fans d'un si brave homme ressembleront à » leur père. » On n'entendait, tout le long de la route, que des regrets attendrissans. Plusieurs accompagnèrent le convoi jusqu'à Sens : les autres, après l'avoir long-temps suivi des yeux,

(1) Le convoi s'étant arrêté dans un petit village près de Sens, nommé Saint-Denis, une pauvre femme, en considérant le char qui portait le corps du Dauphin, se mit à pleurer. « Ne pleure pas, lui dit son mari, les enfans d'un si brave » homme ne seront pas bâtards, ils ressembleront à leur » père. »

reprenaient tristement le chemin de leurs hameaux. Et c'est ainsi que, depuis Fontainebleau jusqu'à Sens, le bon peuple, qui connaît encore les vraies vertus, rendit l'hommage le plus solennel à celles du Dauphin, et le combla de mille bénédictions.

Il ne paraît pas que ce prince ait été porté par aucune raison particulière à choisir Sens, plutôt que tout autre endroit, pour le lieu de sa sépulture, et Louis XV disait un jour à l'archevêque de Paris :

« Si mon fils fût mort à Versailles, il se serait » fait porter chez vous : je lui ai entendu dire » plus d'une fois qu'il désirait être enterré dans » l'église-mère du diocèse. »

Cependant le peuple, un peu revenu du premier accablement de sa douleur, songea à témoigner, en la manière qu'il le pouvait, son amour et sa reconnaissance envers ce bon prince. On célébra ses obsèques dans toute l'étendue du royaume avec un zèle et un empressement dont on ne se rappelle point d'exemple, même en faveur des rois. Il y avait comme un combat de générosité entre les différens ordres de l'état, à qui surpasserait l'autre en témoignages d'affection. On comptait pour rien la dépense; et l'on eût dit qu'après une si grande pert on n'avait plus rien à ménager. Les plus petites paroisses, les communautés les plus pauvres ,les derniers corps de métiers s'em-

pressèrent, comme les autres, de lui rendre leurs derniers devoirs. Trop pauvres pour faire l'achat des tentures et des luminaires, ils se les procuraient lorsqu'on s'en était servi ailleurs; et, en différant de quelques jours leurs cérémonies funèbres, ils s'en acquittaient avec autant de magnificence et d'appareil que les plus riches.

Les universités, les académies, les orateurs et les poètes célébrèrent à l'envi ses vertus: toute la France retentit de ses louanges. Entraînés par la foule, ses calomniateurs chantèrent la palinodie, et se firent ses panégyristes: des plumes accoutumées à décrier la vertu, essayèrent de louer le prince le plus vertueux; et, par un contraste bien bizarre, on vit en plus d'un endroit l'éloge du Dauphin à côté d'une invective contre la religion. M. de Voltaire lui-même donna ce dystique pour être mis au bas de son portrait:

Connu par ses vertus, plus que par ses travaux,
Il sut penser en sage, et mourut en héros.

Il parut une infinité d'oraisons funèbres, dont un grand nombre fut imprimé: on parla du prince dans toutes les chaires chrétiennes. Les curés et les prédicateurs, qui ne faisaient pas un discours entier à sa louange, ne croyaient pas pouvoir se dispenser de rappeler au moins

son souvenir à leur auditoire; soit qu'ils exhortassent à la pratique d'une vertu, ou à la fuite d'un vice, l'exemple du Dauphin faisait autorité : ils en appelaient à sa conduite; et ce morceau était toujours le plus touchant, et celui qui faisait le plus d'impression sur les peuples. On vit en plusieurs endroits, des orateurs qui, en attendrissant les autres, s'attendrirent eux-mêmes jusqu'à verser des larmes, et pouvoir à peine terminer leur discours.

Les Français dispersés dans les différentes villes des royaumes étrangers, y pleurèrent la perte commune de la patrie. Ceux qui se trouvèrent à Cadix, se distinguèrent par des dépenses considérables, en aumônes et en décoration pour un superbe catafalque. Comme si la Providence eût voulu que tous les élémens, ainsi que toutes les nations, rendissent hommage à la mémoire et âux vertus de ce prince, la pompe funèbre fut annoncée deux jours avant, par une décharge du canon de treize vaisseaux français qui se trouvaient à la rade devant cette ville. Les coups se répétèrent ensuite de minute en minute, excepté en certains temps où il y avait des suspensions momentanées, pour préparer des salves générales. L'évêque de Cadix officia. On partagea entre mille pauvres deux mille aunes de drap qui avaient servi au catafalque, et l'on distribua à chacun d'eux un pain et la valeur de dix sous de France. L'oraison fu-

nèbre fut prononcée, en langue espagnole, par un docteur de l'université d'Ossuna. On me permettra d'en extraire quelques morceaux qui annoncent que le Dauphin était connu chez l'étranger comme parmi nous.

« La France, dit l'orateur, a perdu un » prince que sa grande âme, et la supériorité de » ses talens, dans la fleur de l'âge, lui font dou» blement regretter... Sa piété et son amour » pour les peuples, qui faisaient l'admiration des » étrangers, deviennent aujourd'hui le sujet des » regrets et de l'affliction des Français. Hélas! » peuvent-ils dire, nous avons perdu celui qui » eût été dans nos fastes un Clovis, un Charle» magne, un Louis, un Henri; et, si je ne respec» tais les décrets des souverains pontifes, j'a» jouterais un saint... Quel bonheur pour un » état d'être gouverné par un prince tel que la » France se le promettait dans son Dauphin!.., » Un prince qui connaît le fond de ses obliga» tions et de ses devoirs, qui aperçoit la dupli» cité d'Architophel, et la franchise de Nathan; » qui sait repousser les traits de la flatterie, et se » défendre de la séduction des libertins : un » prince qui découvre le faux de ces principes » prétendus merveilleux, que les philosophes de » ce siècle ont coutume de proposer aux souve» rains, comme des moyens d'assurer la félicité » des états : un prince qui calcule, comme Da» niel, ce que dépense en infamies un méchant

» accrédité, qui devine les intentions des im-
» pies, qui déconcerte leur ligue criminelle, et
» confond leur audace... Eglise de Jésus-Christ!
» que n'aviez-vous pas droit d'espérer d'un
» prince si religieux? Et vous, pasteurs de son
» troupeau, prêtres du Très-Haut, que ne de-
» viez-vous pas attendre de sa piété!.... Mais si
» vous vous rappelez les dernières instructions
» qu'il a données à ses enfans, pourriez-vous
» craindre de ne pas retrouver en eux la même
» protection? Le Dauphin laisse après lui une
» succession magnifique, qui ne sortira jamais
» de sa maison et de son sang. Il laisse à l'église,
» à la nation, à l'Europe entière la sainteté de sa
» vie, et tout l'éclat de ses vertus, dont la Pro-
» vidence prendra soin de perpétuer la mémoire
» dans la postérité.... Allez donc, âme pré-
» cieuse, allez prendre place dans le séjour du
» repos éternel, à côté des Charlemagne et des
» Louis : acquittez-vous envers votre nation des
» larmes que vous lui faites verser..... »

Le Dauphin ne fut pas seulement pleuré des Français et regretté de nos alliés. La mort d'un prince vertueux est une sorte de calamité universelle : tous les peuples de l'Europe se montrèrent sensibles à notre perte, sans en excepter ceux que la diversité de religion, ou des oppositions d'intérêts nationaux eussent dû rendre, ce semble, le plus indifférens. Partout où ce prince était connu, on l'estimait et on l'aimait.

Les ennemis même de la nation ne l'avaient jamais été de sa personne. Voici ce qu'écrivait d'Angleterre au duc de Nivernais, qui avait été notre ambassadeur en cette île, un homme de lettres (1), à portée de connaître et d'apprécier les sentimens de ses compatriotes : « Permettez »à un étranger de mêler ses larmes aux vôtres »et à celles de toute la France. Germanicus »pleuré des Romains, le fut aussi de ses voi»sins, des ennemis même de leur empire. Si M. »le Dauphin jette encore les yeux sur la terre, »il n'y voit plus en ce moment que des cœurs »français. »

(1) Le docteur Maty.

LIVRE SIXIÈME.

La vertu et la religion, plus encore que les nœuds sacrés du mariage, unissaient si intimement le Dauphin et la Dauphine, qu'on pourrait dire qu'ils ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme; et leurs vies ont entr'elles une si étroite liaison, que celle du Dauphin semblerait n'être pas complète, si l'on n'y joignait quelque chose de celle de la Dauphine. Nous avons déjà fait voir ce qu'était cette princesse au temps de son mariage. Ce que nous avons cité de ses écrits, en laissant apercevoir ses sentimens et ses vertus, n'a pu que faire désirer au lecteur de la connaître plus particulièrement, et je crois qu'il me saura gré de rassembler ici les principaux traits qui la caractérisent.

La Dauphine n'avait rien de frappant dans son extérieur : elle était d'une taille médiocre, et d'une beauté ordinaire. Ses chagrins et ses malheurs avaient beaucoup altéré les traits de son visage, surtout dans les dernières années de sa vie. Elle avait dans les yeux et dans l'accent de la voix quelque chose de gracieux, qui semblait annoncer la bonté de son cœur. Elle portait une che-

velure abondante et d'une longueur démesurée. Elle la fit couper à la mort du Dauphin, et répondit à une personne qui lui en demanda la raison : « Je ne l'entretenais que par complai» sance pour M. le Dauphin, qui la voyait avec » plaisir. » Le défaut de ces traits rares de la figure, qu'un esprit frivole recherche uniquement dans une épouse, était avantageusement compensé dans la princesse, par tout ce qui pouvait plaire au Dauphin : un esprit judicieux et orné, un bon cœur, une âme élevée et solidement vertueuse.

La manière dont nous avons vu qu'elle profita de son éducation, et surtout les progrès qu'elle avait faits dans l'étude des langues, font assez l'éloge de son esprit. On peut se rappeler avec quel succès elle en fit usage à son arrivée en France, pour fixer sur elle toute l'affection du Dauphin, et faire oublier les trophées d'Auguste à la fille de Stanislas. N'ayant de goût que pour le solide et l'utile, elle s'ennuyait des passe-temps dont s'occupent les esprits frivoles. Amie de la simplicité, ses ajustemens lui paraissaient toujours assez élégans et assez somptueux quand ils plaisaient à son époux. Elle n'avait que de l'éloignement et du mépris pour cette affectation de parures, qui fait la ressource et toute la grandeur des petites âmes.

Entre les qualités de l'esprit qui s'annonçaient dans la princesse, on remarquait surtout une

merveilleuse sagacité à saisir les caractères. Elle était fort jeune encore, lorsqu'un soir, en prenant sa récréation avec les princes et princesses ses frères et sœurs, elle leur dit en riant, qu'elle allait leur donner à chacun leur surnom : et aussitôt elle surnomma Frédéric, père de l'électeur régnant, *le Sage;* Amélie, depuis reine d'Espagne, *la Prudente;* Marie-Anne, électrice de Bavière, *la Belle;* Xavier, comte de Lusace, *le Guerrier*; et Charles, duc de Courlande, *le Bon*. Des personnes, qui connaissent ces princes et princesses, assurent que s'il s'agissait aujourd'hui de leur décerner des surnoms, on n'en trouverait pas qui les caractérisassent plus parfaitement.

Cet esprit de discernement se fit toujours apercevoir dans la Dauphine. Jamais elle ne se trompa dans le choix de ceux à qui elle accorda sa confiance, ni dans le jugement qu'elle porta sur les personnes qui formaient sa maison. Quand quelqu'un était entré à son service, en moins de huit jours elle disait si c'était l'affection ou l'intérêt qui le conduisait ; si c'était à sa personne ou à la Dauphine qu'il était attaché. Elle n'eut pas plutôt connu la duchesse de Brancas, qu'elle l'estima. « Elle a, disait-elle, le courage » de me servir à ses dépens, et elle aimerait mieux » s'attirer à elle-même l'odieux d'une exigence » minutieuse, que de laisser manquer mon ser» vice ». Une dame de sa maison se déhonora

par une bassesse qui étonna tout le monde : la Dauphine n'en marqua pas la moindre surprise : «Jamais, dit-elle, je n'ai aperçu dans sa conduite »que feinte duplicité : je la jugeais capable de »faire ce qu'elle a fait ; mais j'ai cru devoir la »supporter. » Le discernement et la justesse d'esprit de la princesse, se remarquaient également dans sa conversation et dans son style. Elle savait jeter le plus grand jour sur l'affaire la plus compliquée. Elle possédait surtout, dans un degré supérieur, le talent rare de dire beaucoup de choses en peu de mots. « Entre plu»sieurs lettres que j'ai de cette princesse, m'é»crit une personne qu'elle honorait de toute sa »confiance, j'en ai une dans laquelle elle n'em»ploie que trois lignes, pour répondre avec la »justesse la plus complète sur les matières les »plus diffuses. »

Quoiqu'elle possédât les plus rares connaissances, elle ne cherchait point à briller par l'esprit : tout ce qu'elle savait, ne lui paraissait pas mériter qu'on y fît attention. Le seul usage qu'elle fit de *l'italien*, qu'elle possédait parfaitement, était d'en donner quelquefois des leçons au Dauphin, qui prenait plaisir à étudier cette langue avec elle; et ce ne fut qu'à la mort de ce prince, qu'on connut qu'elle savait *le latin*, elle voulut lire alors toutes les pièces latines qui parurent à sa louange; et dans les répétitions qu'elle fit depuis aux jeunes princes, elle

embrassa, avec la partie de la religion et l'histoire, dont elle était déjà chargée, celle du latin que le Dauphin s'était réservée. On ne pouvait pas lui faire plus mal sa cour, qu'en rendant justice à son mérite et à ses vertus. Le langage de la vérité, qu'elle exigeait partout ailleurs, l'offensait en cette occasion, et lui paraissait n'être que celui de la flatterie. Et comme il est rare que les grands disent ou fassent rien de louable, sans qu'on leur insinue, plus ou moins adroitement, qu'on s'en est aperçu, il était aussi assez ordinaire à la princesse de paraître peu touchée de ce qu'on lui disait de plus flatteur, et quelquefois même d'en marquer une sorte de mépris. C'est de là, sans doute, que certaines gens, qui connaissaient peu sa vertu, lui ont donné de la hauteur, et ont attribué à orgueil ce qui partait d'un principe tout opposé; tant il est vrai que les grands n'ont que le choix de leurs censeurs, et qu'il leur est comme impossible de réunir jamais tous les suffrages.

Elle exigeait de l'exactitude dans son service, et elle témoignait quelquefois son mécontentement à ceux qui le négligeaient; mais c'était uniquement par amour de l'ordre, parce qu'elle ne se croyait pas maîtresse de dispenser des égards dus à son rang. Et ordinairement une réprimande ne venait qu'à la suite de plusieurs manquemens; souvent elle était suivie d'un

bienfait, toujours de quelques paroles de bonté, jamais de ressentiment.

Elle était patiente et modérée, par vertu plus que par caractère. Jamais on ne la vit poursuivre la vengeance d'une injure personnelle. Une dame attachée à son service, s'étant appropriée des dentelles et différens effets de prix, imagina, pour éloigner d'elle le soupçon, d'imputer à la princesse de les avoir distraits elle-même en faveur de ses créatures. La Dauphine en fut informée; et on lui faisait une sorte de devoir de tirer une vengeance exemplaire d'une si indigne calomnie : elle voulut la dissimuler. Elle porta même plus loin sa charité; et, dans l'espérance de la faire rentrer en elle-même, elle prit à tâche de la traiter depuis avec une extrême bonté. On admira cette conduite, comme un trait héroïque de modération et de vertu. La Providence, à qui elle avait laissé le soin de la vengeance, la fit éclater peu de temps après : cette dame fut convaincue tout à la fois de calomnie et de larcin. Quand la princesse en apprit la nouvelle, sans applaudir à une confusion si méritée : «Je suis bien aise, dit-elle, que sa perte ne soit »pas venue de ma part.»

Elle aimait la vérité, et ne cherchait qu'à la connaître. Si elle était dans l'erreur, elle remerciait ceux qui la détrompaient. En plusieurs occasions elle récompensa, par des témoignages d'estime et de reconnaissance, ceux qui avaient

le courage de lui épargner, en l'éclairant par leurs avis, quelqu'une de ces fautes qui peuvent échapper aux grands et aux personnes en place les mieux intentionnées. « Ne craignez pas, » écrit-elle à quelqu'un qui avait mérité sa con» fiance, de me déplaire, en combattant ma façon » de penser : reprenez-moi quand j'ai tort. » Encouragée par cette réponse, la même personne lui représenta un jour qu'elle avait fait, sans le savoir, une injustice capable de décourager un corps entier attaché à son service : « Je vous sais » bon gré, lui dit-elle, de m'avoir avertie : je suis » persuadée que souvent, faute d'être instruits, » nous sommes dans le cas de faire des injusti» ces : j'ai reconnu que j'étais coupable de celle » dont vous m'avez avertie, je l'ai réparée. Nous » devons de la reconnaissance à ceux qui ont le » courage de nous éclairer; et nous ne devons » pas nous croire infaillibles, parce que nous som» mes élevés. » On mérite bien de connaître la vérité, quand on sait si bien l'accueillir.

Avec un esprit si solide et tant de vertu, au milieu d'une cour brillante, au sein d'une famille vertueuse, unie à un époux si digne d'elle, on s'imagine que la Dauphine vivait heureuse : toute sa vie n'a été qu'un enchaînement continuel de chagrins et d'adversités. La Providence, qui voulait donner en sa personne l'exemple d'une vertu généreuse et désintéressée, la fit passer par tous les genres d'épreuves et d'afflic-

tions. Si quelquefois elle commençait à ouvrir son cœur à la joie, l'instant d'après la replongeait plus profondément dans la douleur. Ses momens de consolation, quand elle en eut, semblaient ne lui être ménagés que pour lui faire ressentir plus amèrement les chagrins qui les suivaient. La France, dont elle faisait le bonheur par ses vertus et par sa fécondité, ne fut pour elle qu'un séjour de tristesse et de larmes; et l'histoire de ses malheurs a de quoi intéresser tout cœur sensible.

La première de ses peines fut sa stérilité, dont on semblait lui faire un crime, comme si elle eût dû avoir la nature à ses ordres. Le peuple, toujours peuple, toujours inquiet et précipité jusque dans ses vues les plus louables, annonçait déjà l'extinction entière de la branche régnante des Bourbons. La princesse qui n'ignorait pas la disposition des esprits, en était vivement affligée. Aussi religieuse que la mère de Samuel, elle s'adressa souvent au Seigneur, dans la ferveur de sa prière; et un jour de la présentation de la sainte Vierge, elle lui fit, d'une manière plus particulière encore, la promesse qu'elle a depuis si bien gardée, d'élever pour lui les enfans dont il la ferait mère. Les momens de la Providence approchaient, mais on ne voulait pas les attendre : on consulta la médecine, qui, pour ne point paraître en défaut, ordonna que la princesse, qui jouissait de

la plus riche santé, se mettrait dans les remèdes, et se disposerait à aller prendre incessamment les eaux de Forges. Elle souscrivit à l'ordonnance ; et malgré son extrême répugnance pour un voyage qu'elle regardait comme une sorte d'exil, elle s'efforça de témoigner à son départ un air de satisfaction et de gaieté qui charma toute la cour. Elle s'assujettit scrupuleusement au régime qu'on lui prescrivit : elle essaya de prendre part aux petites fêtes qu'on lui donna pour charmer l'ennui de son séjour aux eaux ; elle se prêta, de la meilleure grâce du monde, à tout ce qu'on exigea d'elle ; et quoiqu'elle ne mît sa confiance qu'en Dieu seul, on eût dit qu'elle comptait uniquement sur le secours de la médecine.

Ce ne fut que la quatrième année de son mariage, que la naissance d'une princesse dissipa les alarmes de la France ; et depuis, la nature se montrant plus docile aux lois de son auteur qu'à celles que l'art eût voulu lui prescrire, chaque année voyait naître un nouvel appui du trône. Le premier prince qu'elle mit au monde fut nommé duc de Bourgogne ; mais à peine eut-elle goûté le plaisir d'être mère d'un fils, qu'elle trembla pour la vie de son époux : le Dauphin fut attaqué d'une petite-vérole, qui portait les caractères de malignité les plus effrayans. Sans cesse attachée au pied de son lit, elle fut en quelque sorte malade avec lui,

par ses inquiétudes, ses craintes, ses fatigues, et les dangers auxquels elle s'exposa. Le prince recouvra la santé; mais elle partagea bientôt avec lui la douleur d'une perte commune. La conformité de sentimens avait formé entr'elle et Madame HENRIETTE une union d'intimité : leur tendresse et leur confiance n'avaient point de bornes. La mort rompit les doux nœuds qu'avait formés la vertu : la princesse mourut en 1752. La Dauphine la pleura long-temps, et sentit toujours le vide qu'elle laissait dans la petite société qu'elle formait avec elle, le Dauphin et Madame ADÉLAIDE. L'année suivante, il lui naquit un prince, qui fut nommé duc d'Aquitaine; mais peu de mois après s'être réjouie de sa naissance, elle pleura sa mort. Cette perte fut réparée par la naissance du DUC DE BERRY; peu de temps après, la mort de Chambord, sur laquelle le Dauphin ne voulait recevoir aucune consolation, l'affligea par contre-coup; et c'est dans ces mêmes circonstances, que Dieu exigea d'elle un sacrifice qui coûta infiniment à son cœur : la princesse ZÉPHIRINE était l'aînée de ses enfans, et la seule fille qu'elle eût alors; elle était dans sa cinquième année, l'âge où l'enfance commence à avoir plus de charmes; la mort la lui enleva. Dieu la consola de nouveau, par la naissance d'un prince qui fut nommé COMTE DE PROVENCE; mais ses larmes coulèrent bientôt après, pour le sujet le plus

affligeant. Au moment où l'on s'y attendait le moins, et sans aucune déclaration de guerre préliminaire, le roi de Prusse entre tout à coup dans la Saxe, à la tête d'une puissante armée; il pille et ravage une partie du pays, met l'autre à contribution. L'électeur son père est fugitif dans ses propres états; la reine sa mère, avec la plupart de ses enfans, en tombant en la puissance de l'ennemi, tombent dans la plus humiliante et la plus dure captivité. La résistance qu'opposent les Saxons, n'étant pas concertée, ne put garantir l'électorat d'une entière invasion : tout plia, tout gémit sous la loi du vainqueur. Chaque jour était l'époque de quelque nouvelle calamité : et, en fort peu de temps, cette malheureuse contrée se vit entièrement dévastée. « Tous les Saxons que je voyais arri-
» ver à la cour, racontait elle-même la Dau-
» phine, étaient comme ces envoyés de Job, qui
» venaient m'annoncer quelque nouveau dé-
» sastre, auquel ils avaient échappé. »

Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer l'affliction où était alors cette bonne princesse : elle aimait sa patrie; elle avait pour sa famille l'attachement le plus tendre; et les maux de sa famille et de sa patrie étaient extrêmes sans que rien pût lui en faire espérer la fin. Dans l'excès de sa douleur, la religion seule fut sa ressource et son soutien. Elle multipliait ses bonnes œuvres; elle adressait à Dieu les prières les plus

ferventes; elle ne laissait passer aucun jour sans réciter celle (1) que faisait le saint roi Josaphat, dans une semblable extrémité.

Mais la religion, en tempérant ses peines, par la résignation, ne lui en ôtait pas le sentiment. L'éloignement grossissait encore le mal à ses yeux; et les motifs de consolation qu'on s'empressait de lui suggérer, ne servaient qu'à le lui rappeler. Elle avouait à une personne qui avait part à sa confiance, que souvent, lorsqu'on la croyait distraite par le travail des mains, elle parcourait en esprit les provinces de la Saxe; elle accompagnait le roi son père dans ses marches périlleuses; elle suivait ceux des princes ses frères qui avaient échappé à la captivité, errans, cherchant un asile dans les cours étrangères : elle souffrait seule les maux de tous. Mais un de ces traits tels que l'histoire en offre peu, la tint longtemps dans les plus mortelles alarmes : par ordre du vainqueur, les maisons de Dresde furent couvertes de paille, et les caves remplies de poudre et d'autre matières combustibles; en sorte qu'au premier signal donné, tous les habitans, parmi lesquels était la reine, avec plusieurs de ses enfans, eussent péri misérablement au milieu des flammes, et sous les ruines de cette Capitale.

C'est dans cet état déplorable qu'étaient les

(1) 2 *Paralip. chap.* 20.

affaires de la Saxe, quand il survint à la Dauphine un nouveau surcroît d'affliction. Louis XV, qu'elle aimait comme son père, et dont elle était réciproquement chérie, pensa périr sous ses yeux, de la manière dont nous l'avons rapporté. Peu de temps après, elle mit au monde un prince qui fut nommé comte d'Artois. Elle eut en même temps la consolation de voir que les puissances alliées de la Saxe faisaient en sa faveur les préparatifs les plus sérieux. Elle crut toucher enfin au moment qui allait finir les maux de sa maison; la France le croyait aussi; et jamais armée ne se mit en marche avec plus de confiance que la nôtre. Tout, en effet, paraissait concerté pour la réussite de l'entreprise; mais ce succès eût interrompu la suite des malheurs de la Dauphine : nos troupes, si souvent victorieuses lorsqu'elles n'avaient à soutenir que des intérêts étrangers, furent battues et défaites en combattant en sa faveur. Cet accident lui fut d'autant plus sensible, qu'elle y était moins préparée : « Hélas ! dit-elle, en l'apprenant, la » Providence veut que je sois toujours prête à » m'affliger plus qu'une autre. » En effet la déroute d'une armée française qui combattait pour les Saxons, était pour elle un double sujet d'affliction, qui ne pouvait que lui en présager de nouveaux.

Aussitôt après la bataille le vainqueur, fier d'un avantage qui surpassait son attente, fit an-

noncer sa victoire par une décharge d'artillerie dans le palais même de la reine, sa prisonnière. Depuis ce moment, cette princesse et ceux de ses enfans qui partageaient sa captivité, eurent à essuyer les traitemens les plus rigoureux; on leur ôta tous leurs officiers, pour leur en substituer d'autres qui semblaient gagés, moins pour les soulager par leurs services, que pour aggraver leur infortune par une inflexible dureté. Ils allèrent jusqu'à leur interdire habituellement la promenade dans le jardin du château; et, s'ils la leur accordaient encore, de temps à autre, c'était moins par égard pour leurs personnes, que dans la crainte qu'ils ne leur échappassent par la mort. Des traitemens de cette nature, faits à une mère, sont bien cruels pour le cœur d'une fille tendre et sensible : la Dauphine les ressentait plus vivement que si elle les eût elle-même éprouvés, et cent fois on lui entendit dire : «Je serais heureuse si je pouvais faire l'échange » du palais de Versailles pour la prison de ma » mère ! »

Dans cette extrême désolation, il ne lui échappa jamais la moindre plainte contre le prince qui en était la cause; et elle exigeait la même retenue de toutes les personnes qui l'approchaient. Une dame de sa maison, après avoir dit que la conduite du roi de Prusse envers la reine de Pologne était sans doute dictée par *l'humanité philosophique*, commençait, en sui-

vant la même ironie, à établir un parallèle injurieux à ce prince : la Dauphine l'interrompit avec vivacité, et lui dit : « Souvenez-vous, madame, qu'on doit respecter, dans le roi de Prusse, l'image de la majesté de Dieu, comme dans les autres souverains. Si le Seigneur l'a choisi pour punir l'Allemagne, pourquoi s'élever contre l'instrument de ses vengeances? tâchons plutôt de désarmer sa justice par nos prières. »

Cependant la santé de la reine de Pologne s'altérait de jour en jour, et ne se soutenait plus que par l'attente de sa prochaine délivrance; mais dès l'instant même où l'insultante allégresse du vainqueur lui apprit combien le terme en était encore éloigné, de l'état d'épuisement où ses chagrins l'avaient déjà réduite, elle tomba dans une défaillance qui la conduisit en peu de temps au tombeau. La Dauphine était encore inconsolable de la défaite des Français, quand la nouvelle de cette mort la replongea plus profondément dans la douleur. La tendre affection que lui avait toujours témoignée cette respectable mère, les soins qu'elle avait pris de son éducation, le souvenir de ses vertus, joint à l'image de ses malheurs, et surtout la circonstance de sa mort dans la plus dure captivité, tout contribuait à faire couler les larmes de la princesse avec plus d'abondance et d'amertume.

Peu de temps après la mort de la reine sa

mère, la Dauphine mit au monde une princesse qui fut nommée CLOTILDE; mais dans la même année, elle eut à pleurer la mort de la reine d'Espagne sa sœur, et elle vit mourir la duchesse de Parme dans le palais de Versailles.

La Providence cependant, au milieu de tant de sujets d'affliction, paraissait attentive à la soutenir toujours par quelque endroit : elle voyait se développer de jour en jour, dans ses enfans, les plus heureuses inclinations pour le bien. Le plus avancé en âge devançait aussi les autres dans le chemin de la vertu, et les y attirait par le charme de ses exemples : cet enfant chéri lui fut enlevé; et sa mort prématurée, en même temps qu'elle l'accabla de douleur, lui imposa encore le triste devoir de consoler le Dauphin qui s'en affligeait à l'excès.

L'année suivante un traité de paix rendit Frédéric à ses sujets. Toute la Saxe sembla renaître et oublier ses maux passés, pour se livrer à la joie; mais la Dauphine n'était, ce semble, de sa patrie, que quand il fallait s'affliger. Au lieu de se réjouir avec le roi son père, qui recouvrait ses états, elle ne sentit que la douleur de voir deux de ses frères dans l'humiliation : le prince Clément, par la perte de la principauté de Liége, et le prince Charles, par celle du duché de Courlande. Ces disgrâces néanmoins pouvaient passer pour légères aux yeux de la princesse : il lui survint bientôt de plus cruels sujets

d'affliction. Après les inquiétudes et les fatigues d'une guerre sanglante et opiniâtre, le roi son père respirait enfin, et commençait à faire goûter à ses peuples les douceurs de la paix : la Dauphine en bénissait le Ciel; mais, comme Job, elle ne devait le bénir que pour des pertes : la mort de ce prince la jeta de nouveau dans le deuil. Frédéric succéda aux états de son père; c'est celui à qui la Dauphine, par une estime de préférence, avait donné dès l'enfance le surnom de *Sage*. Ce prince mourut encore, n'ayant fait, pour parler ainsi, qu'essayer la couronne, dans un règne de trois mois.

C'est dans le même temps que l'altération de la santé du Dauphin lui causa les plus mortelles alarmes. Les médecins néanmoins avaient réussi à les modérer; et la naissance d'une princesse, qui fut nommée Élisabeth, lui offrit un nouveau sujet de consolation. Elle s'efforçait d'ouvrir son cœur à l'espérance et d'écarter l'affligeante pensée que Dieu voulût mettre le comble à ses malheurs par la perte de ce qui lui restait de plus cher au monde; mais il fallait qu'elle fût tout à la fois fille, sœur, mère et épouse infortunée. Les symptômes les plus sinistres lui présagèrent de nouveau le malheur qu'elle redoutait : le Dauphin, après avoir perdu insensiblement son embonpoint, tomba enfin dans la maladie longue et cruelle dont il mourut. On se rappelle que tout le temps qu'il fut malade, elle

*

ne le quitta point. Toujours à côté de son lit, s'il se plaignait, elle l'entendait; s'il souffrait, elle le voyait; quand on l'administrait, elle était présente; quand, d'une parole, il faisait fondre en larmes les assistans, elle était du nombre. Ses battemens de cœur, ses étouffemens, ses défaillances, rien ne lui échappait : elle le vit mourir cent fois avant le jour de sa mort. Toujours résignée cependant, toujours soumise aux ordres de la Providence, jusque dans l'excès de son accablement, elle respecta, avec sa religion ordinaire, la main qui lui portait le coup le plus sensible. L'affliction générale de la cour; la maladie de la reine, la même que celle du Dauphin; la mort du roi Stanislas, qui avait avec ce prince les plus grands traits de ressemblance; tout, au dehors, contribuait encore à nourrir le sentiment de sa douleur; tout semblait lui redire, à chaque instant, que son époux était mort.

Rassasiée de la vie par tant d'adversités, la Dauphine ne désirait plus qu'une seule chose au monde; mais elle la désirait ardemment : c'était de pouvoir satisfaire sa tendresse maternelle, et remplir les vœux du Dauphin, en mettant la dernière main à l'éducation de ses enfans; mais bientôt le dépérissement de sa santé lui annonça qu'elle serait encore privée de cette consolation.

En voyant une princesse si digne d'un meilleur sort, accablée de tant de malheurs, qui ne

croirait qu'on va voir autour d'elle un empressement général à lui en adoucir le sentiment? tout le contraire arriva; elle n'eut pas même la consolation d'être malade en paix. Louis XV, il est vrai, toute la famille royale, et un petit nombre de gens de bien, lui prodiguèrent, jusqu'à son dernier soupir, les soins et les attentions les plus marquées; mais, du reste, elle ne rencontra partout qu'amertumes et que contradictions. On vit de méprisables courtisans, de ces hommes qui s'insinuent par souplesse dans le palais des rois, et qui s'y maintiennent par intrigue, s'appliquer à la mortifier et à lui faire sentir, en toute rencontre, qu'elle avait perdu son époux. Elle avait quelques amis, et ceux seulement qui l'avaient été du Dauphin : ils lui envièrent jusqu'à ce léger soulagement, en saisissant toutes les occasions de molester ceux qui étaient connus pour avoir part à sa confiance. « Ne vous » effrayez point, écrivait-elle à l'un deux, des pro» pos que l'on tient sur votre compte : il est in» concevable combien M*** en a essuyé. Il suffit » que je donne mon amitié et ma confiance à » quelqu'un, pour qu'il soit exposé à des persé» cutions de toute espèce. » La princesse sentit et souffrit tout cela, sans jamais s'en plaindre, ni en parler qu'à Dieu seul, excepté dans une occasion, où elle regarda comme un devoir de rompre le silence, et de faire connaître au roi un homme en place, peu digne de sa confiance.

Les amis de la Dauphine l'affligèrent plus d'une fois par leur opiniâtreté à croire qu'elle entretenait sa maladie, en nourrissant volontairement ses chagrins. Tant de malheurs dont sa vie fut traversée, et la mort du Dauphin surtout, avaient laissé dans son cœur un fond de tristesse que rien ne pouvait dissiper. Cependant, comme s'il eût dépendu d'elle de sortir de son accablement, on lui en faisait un reproche; on en appelait sans cesse à sa religion : on lui député même un curé de Versailles, qui lui fit une exhortation pressante sur ce sujet. Elle l'écouta avec bonté, et quand il eut fini : « Monsieur le curé, lui dit-elle, je suis sensible à » l'intérêt que vous prenez à ma situation; mais » ce que vous me dites, je me le dis moi-même » à chaque instant : enseignez-moi donc aussi le » moyen d'en venir à la pratique, et de me dépouiller d'un sentiment qui est en moi malgré » moi. » Enfin, comme s'il eût fallu qu'aucuns des instans de sa vie ne fussent exempts des épreuves les plus rigoureuses, quoiqu'aux approches de sa dissolution elle se sentît plus pénétrée que jamais de la crainte des jugemens de Dieu, nous remarquerons dans la suite qu'elle vit la mort s'avancer à pas lents; qu'elle se sentit, pour ainsi dire, entre ses bras; qu'elle se vit expirer.

Cependant tant de disgrâces, tant de chagrins et d'afflictions, qui auraient dû, ce semble, absorber son âme, ne servirent qu'à épurer

et fortifier sa vertu; et, lorsqu'on eût pu demander comment elle avait le temps et la force de pleurer ses malheurs, on la voyait encore satisfaire avec la plus exacte fidélité à ses devoirs de religion, et à tous ceux de son rang.

Amie de l'ordre, elle en mettait dans sa maison, comme dans sa conduite. Elle avait toutes ses heures fixes pour les différens exercices qui partageaient sa journée. Elle exigeait que chacun s'acquittât soigneusement de l'office qu'il avait à remplir; et elle-même se faisait un devoir de l'exactitude aux heures qu'elle avait indiquées pour son service.

Son premier soin, et celui qu'elle regarda toujours comme le plus indispensable et le plus sacré, ce fut de veiller sur l'éducation des princes et princesses ses enfans. Elle l'avait fait conjointement avec le Dauphin, tant qu'il vécut; elle le fit seule après sa mort. Elle reprit les répétitions des trois jeunes princes. Le latin comme le français, l'histoire sacrée comme la profane, les devoirs de leur état comme ceux de la religion, tout était du ressort de cette savante et vertueuse princesse; elle voulait s'assurer par elle-même des progrès qu'ils faisaient dans toutes les parties; et, malgré son état de langueur et d'épuisement, elle ne cessa de donner ses leçons que la surveille de sa mort.

Elle joignait à toute la tendresse d'une bonne mère, cette fermeté uniforme qui sait contenir

les enfans, et plier au bien leurs inclinations naissantes. En cultivant leur esprit, elle s'attachait encore plus à former leur cœur. Elle leur recommandait souvent le respect pour le roi et pour la reine, l'attachement et la confiance pour les Dames de France, l'éloignement pour les flatteurs et pour tous les hommes vicieux, la compassion pour les malheureux, l'estime et l'amour des peuples. Elle leur faisait sentir qu'étant destinés à être un jour en spectacle à la nation, leur conduite particulière influerait nécessairement sur les mœurs publiques; et que, comme Dieu leur tiendrait compte de tout le bien auquel leur exemple aurait donné lieu, sa justice aussi leur imputerait le mal que pourrait occasioner leur inconduite. Mais elle aimait surtout à leur rappeler les sages leçons que leur avait données leur père, et les grands exemples de vertu qu'il leur avait laissés. C'est pour leur instruction, autant que pour sa propre consolation, qu'elle écrivit le détail si touchant de la maladie de ce prince.

Elle portait jusqu'au scrupule l'attention à éloigner d'eux tous les livres qui auraient pu donner la moindre atteinte à la pureté de leur foi, ou à l'innocence de leurs mœurs. La grande facilité que le jeune comte de Provence annonçait pour les langues, engagea plusieurs personnes à lui représenter qu'il serait à propos de l'appliquer à l'étude de *l'anglais :* elle s'y opposa

constamment, en disant qu'il n'en était pas encore temps; et comme on lui en demandait la raison : « C'est, répondit-elle, que la connaissance de cette langue lui ouvrirait trop de livres dangereux à la foi de ses pères : il pourra l'apprendre, comme a fait M. le Dauphin, dans un âge plus avancé. »

Cette princesse n'ignorant pas que la religion donne la plupart des vertus, et que toujours elle les perfectionne, c'est sur la religion qu'elle insistait davantage. Elle ne croyait pas que c'en fût assez pour une mère chrétienne, de dire à ses enfans : « Ayez de la religion, soyez justes, soyez vertueux : » sentences vagues, et toujours vides de sens pour des enfans; elle entrait sur cette matière dans les moindres détails; elle voulait savoir s'ils étaient instruits des principales vérités de la foi, selon la portée de leur âge; s'ils pénétraient le sens des prières qu'ils récitaient. Elle leur apprenait ce qu'elle savait si bien, comment on sert Dieu en esprit et en vérité. Elle leur faisait comprendre que la sublimité de leur rang, au lieu de les dispenser des saintes pratiques de notre religion, leur imposait la double obligation de les respecter eux-mêmes, et de les rendre, par leur exemple, respectables aux yeux des peuples. Elle voulait que dès l'âge le plus tendre, ils fussent instruits sur les sacremens; qu'ils en connussent la source et l'efficace; qu'ils apprissent à en respecter la

sainteté, et à en désirer l'usage. Elle les instruisait elle-même sur la manière de se confesser; et dès qu'elle les crut en état de le faire avec quelque fruit, elle leur fit désirer d'avoir pour confesseur celui à qui elle avait elle-même donné sa confiance.

Mais comptant moins, pour le succès d'une éducation si précieuse à ses yeux, sur ses soins et sa vigilance, que sur les bénédictions du ciel, elle les sollicitait par les vœux les plus ardens. Elle offrait à Dieu ses prières, ses aumônes, ses communions, et une infinité de bonnes œuvres, pour lui demander qu'il fît de ses enfans des princes selon son cœur; et si nous les voyons aujourd'hui faire la gloire de la religion, et le bonheur des peuples, c'est à la piété de cette religieuse princesse, comme aux exemples de son vertueux époux, que nous en sommes redevables.

Après avoir satisfait à ce qu'elle devait à sa famille, elle regardait comme un de ses principaux devoirs de veiller sur les officiers qui composaient sa maison; elle étendait ses soins jusqu'aux derniers d'entr'eux; elle les connaissait tous, et tous savaient qu'il fallait, pour mériter ses bontés, joindre à l'exactitude dans le service, la réputation d'une conduite irréprochable. Elle voulait surtout voir régner parmi eux la bonne intelligence et la subordination. Ayant appris que deux personnes, dont l'une était

dans sa maison, avaient fait parler d'elles par une scène domestique, elle prit la peine d'examiner elle-même l'affaire; et sur ce qu'elle jugea que le tort était du côté de la personne attachée à son service, elle lui enjoignit de faire ses excuses à l'autre, de rentrer dans son devoir et d'éviter à l'avenir de pareils éclats par sa prudence, et même, s'il le fallait, par sa patience, sous peine d'encourir sa disgrâce. L'union et la concorde succédèrent à la division, et subsistèrent tant que vécut la Dauphine.

Toujours disposée à croire le bien, personne n'était plus réservée qu'elle à prononcer sur un rapport désavantageux. Si la calomnie la surprit quelquefois, ce ne fut que lorsqu'elle avait été concertée entre plusieurs; et, dans ce cas même, elle démasqua plus d'une fois l'artifice. Quand elle reconnaissait l'innocence de la personne qu'on avait voulu perdre dans son esprit, elle ne faisait point difficulté d'avouer qu'elle avait été surprise, ou sur le point de l'être. On l'avait un jour indisposée contre un de ses garçons de la chambre qu'on lui avait rendu suspect de larcin; elle le mit à portée de se justifier, et il le fit de manière à la satisfaire. Peu de temps après on imagina de le faire passer pour imbécile : la Dauphine reconnut encore par elle-même la fausseté de cette nouvelle imputation : elle en fit retomber toute la confusion sur les calomniateurs; et, afin qu'il ne res-

tât pas le moindre nuage sur la réputation de l'accusé, elle ordonna qu'il ferait le service de la chambre hors de rang, dans une circonstance privilégiée, et la plus propre à faire connaître à toute sa maison qu'elle l'honorait d'une entière confiance, et qu'elle était convaincue qu'il ne manquait ni d'intelligence ni de fidélité.

Cette princesse prenait un soin particulier de ses pages; et l'on peut dire qu'elle leur servait en tout de mère la plus affectionnée. Elle se croyait obligée de veiller sur leur éducation : elle se faisait souvent rendre compte de leur conduite : quelquefois elle les interrogeait, pour s'assurer par elle-même de leur progrès dans l'étude des langues, ou des autres sciences auxquelles on les appliquait ; et, d'après ses observations, ou sur le témoignage de leur gouverneur, elle leur distribuait des éloges ou des réprimandes, des récompenses ou des privations. Le marquis de la Fare avait mérité son estime par la régularité de sa conduite : elle fut bien aise de le lui témoigner d'une manière distinguée, le jour qu'il lui serait présenté en quittant son service; et afin que le compliment flatteur qu'elle lui destinait servît de leçon à tous ses pages, elle voulut qu'ils en fussent témoins : « Continuez, monsieur, lui dit-elle en leur présence, à vous conduire partout comme vous avez » fait jusqu'ici; et comptez sur mon estime et » sur ma protection. Je me souviendrai, dans

» l'occasion, du bon exemple que vous avez don-
» né à ces messieurs, par votre exactitude à
» remplir les devoirs de la religion et ceux de
» votre place. »

L'esprit d'ordre qui dirigeait la Dauphine lui faisait trouver du temps pour tout; et le soin qu'elle apportait à régler sa maison, ne parut jamais la distraire de ce qu'elle devait à son rang et à la famille royale. Jusqu'aux derniers jours de sa vie elle donna ses audiences de cérémonie, comme celles de faveur et de charité. Le sincère attachement que le roi et la reine avaient pour elle fut toujours payé des plus tendres sentimens, et d'une attention empressée à procurer en tout leur satisfaction. Un jour que la duchesse de Brancas lui parlait d'un certain jeu qui plaisait à la reine : « Pour moi, dit la
» princesse, je n'en connais aucun qui m'ennuie
» davantage; mais puisqu'il plaît à la reine, je
» tâcherai d'en faire aussi mon jeu favori. » Nous avons déjà remarqué qu'il régnait entre elle et les Dames de France une confiance d'intimité, et que le plus cher de ses soins était de plaire au Dauphin.

Le travail des mains entrait dans le plan des exercices de sa journée. Elle y donnait un temps déterminé, et elle le faisait par principe de conscience. Une dame lui disait un jour qu'elle ne comprenait pas comment elle pouvait s'amuser d'un travail auquel elle la voyait

occupée : « Je vous avouerai, madame, lui répon-
» dit-elle, que je ne m'amuse pas toujours de mon
» travail; mais puisque nous participons au pé-
» ché d'Adam, il est bien juste que nous ressen-
» tions aussi quelque chose des peines que Dieu
» y a attachées. » Quoique le jeu fût pour elle un travail plutôt qu'un délassement, elle y prenait part quand l'occasion et la bienséance le demandaient. La musique faisait son plus agréable amusement; peut-être parce que l'harmonie charme et tempère les accès de la douleur. Elle aimait à donner chez elle de petits concerts, dans lesquels elle faisait toujours sa partie. Elle jouait avec goût de plusieurs instrumens : elle touchait surtout le clavecin avec une merveilleuse délicatesse.

La bonté de son cœur se manifestait comme naturellement; et l'on savait que c'était lui faire un vrai plaisir que de la mettre à portée de consoler et de soulager ceux qui étaient dans la peine. Quelquefois, selon la qualité des personnes, ou la distance des lieux, elle les appelait auprès d'elle, elle leur écrivait, ou elle leur faisait parler de sa part. Ayant appris qu'une dame qu'elle aimait était dans l'affliction, elle lui écrivit en ces termes : « Je connais, madame,
» votre situation, et j'ose à peine entreprendre
» de vous consoler; mais je prie Dieu de le faire :
» ne vous laissez point abattre. Je sens qu'il est
» plus aisé de donner cet avis que de le mettre

» en pratique; mais pensez que vous me donne-
» riez du chagrin, si vous vous affligiez à l'excès. »

Elle était aussi généreuse que sensible, elle n'estimait l'argent que pour le plaisir de le répandre, et de secourir les malheureux. Quoique ses revenus fussent bornés, ses libéralités semblaient immenses; elle trouvait dans ses privations le moyen de multiplier ses aumônes, et d'étendre ses bienfaits, sans être à charge à l'état. Il était rare qu'elle refusât ce qu'on lui demandait, à moins qu'elle ne crût la demande injuste, ou que sa cassette ne fût épuisée ; car la prudence et la discrétion réglaient aussi sa bienfaisance; elle ne voulait donner que ce qui était à elle. Elle n'aimait point à soulager à demi une personne qui était dans le besoin. « Je l'ai sou-
» vent vue, dit l'auteur des Mémoires d'après les-
» quels j'ai travaillé, donner le double de ce
» qu'on lui demandait. *Il n'y aurait point assez,*
» disait-elle; *quand on entreprend de soulager*
» *quelqu'un, il faut le faire efficacement.* » Elle ne trouvait pas mauvais que les mêmes personnes sollicitassent plusieurs fois ses libéralités. Un jour qu'on lui parlait d'une dame à qui elle avait fait du bien, et qui alléguait encore de nouveaux besoins : « Il est vrai, répondit-elle, qu'elle re-
» vient assez souvent; mais je sais que la pauvre
» dame est dans la misère, sans qu'il y ait de sa
» faute : puisqu'elle ne cesse pas de souffrir, il
» ne faut pas nous lasser de la secourir ; il lui en

» coûte sûrement plus pour me demander, qu'à
» moi pour lui donner. »

Afin que ses aumônes fussent appliquées avec plus de discernement, elle avait coutume de les faire passer par les mains de personnes plus à portée qu'elle de connaître ceux qui en avaient un vrai besoin. Quelqu'un lui ayant témoigné la crainte qu'il avait de l'importuner par la multiplicité de ses demandes en faveur des malheureux, la princesse lui écrivit : « Loin de vous re-
» procher l'importunité, je vous avoue que je
» vous dois bien de la reconnaissance; nous som-
» mes plus obligés que d'autres de secourir les
» misérables; comment le pourions-nous, si l'on
» ne prenait soin de nous les faire connaître ? »

A la mort du Dauphin, elle se substitua à ses engagemens de charité; en sorte que quand elle mourut elle-même, ce prince sembla mourir une seconde fois pour une infinité de malheureux. Dans les derniers jours de sa vie, elle fit parvenir des secours considérables à une pauvre communauté près de Villers-Coterets ; elle donna cinquante louis à une personne qui lui était recommandée par la duchesse de Noailles, et une pareille somme à une dame de qualité, qui se trouvait dans un pressant besoin. Ce fut surtout après sa mort, que l'on connut l'étendue de ses libéralités et de ses aumônes : grand nombre de ceux qui y avaient eu part pleuraient leur bienfaitrice en publiant, les uns les pen-

sions annuelles qu'elle leur payait, les autres les gratifications qu'elle leur avait faites.

Elle avait quelquefois recours aux distributeurs des grâces; mais lorsqu'ils ne pouvaient pas seconder son penchant à faire du bien, elle leur tenait compte de leur bonne volonté, sachant se consoler chrétiennement de ne pas pouvoir tout ce que lui suggérait son bon cœur. « Il est bien juste, disait-elle dans une de ces » occasions, que je m'aperçoive quelquefois que » je n'ai qu'un pouvoir borné, et que Dieu seul » est inépuisable dans ses dons. » Elle avait pour principe de ne demander aucune place dont les fonctions intéressent le gouvernement; et si elle le fit, ce fut très-rarement, et lorsqu'elle connaissait parfaitement la nature de la place et l'aptitude du sujet pour la remplir. Mais elle aurait cru commettre une injustice, en interposant son crédit pour procurer à un protégé un de ces emplois qui se doivent au mérite, ou dont l'état a coutume de faire la récompense des services. La duchesse de Brancas lui disait un jour qu'il lui paraissait bien surprenant qu'un officier muni d'un brevet de capitaine de vaisseau, ne pût pas obtenir l'agrément du ministre de la marine pour faire la campagne : la princesse fit appeler le ministre pour apprendre de lui-même les raisons de son refus; il lui fit connaître qu'il ne pouvait déférer aux sollicitations de la princesse pour son protégé, sans

donner l'exclusion à un bon officier déjà en possession de ce grade : « Vous avez raison, mon- » sieur, lui répondit-elle, de ne jamais sacrifier » le mérite à la recommandation; et je vous sais » gré de ce que, par amour de la justice, vous » avez eu le courage de vous défendre contre » toute sollicitation, et de refuser même une per- » sonne pour laquelle vous savez que j'ai de l'a- » mitié. »

Après une vie si chrétienne, et tant de bonnes œuvres de toute espèce, la Dauphine ne croyait pas encore en faire assez pour Dieu; elle s'affligeait quelquefois jusqu'aux larmes de sa froideur à son service, jamais son cœur n'était satisfait de ses dispositions. Lorsqu'elle choisit pour confesseur l'abbé Soldini, une personne qui la connaissait particulièrement écrivit à cet ecclésiastique : « Vous avez pour pénitente une » sainte qui a la tête dans le ciel, et qui se croit » les pieds dans l'enfer. » On peut dire en effet qu'elle opéra son salut avec cette crainte et cette inquiétude salutaires que recommande l'apôtre, et qui annoncent la vivacité de la foi et la ferveur de la piété. « Que chacun, disait-elle un » jour, pense, raisonne, et agisse comme il lui plai- » ra dans l'affaire du salut; pour moi, je croi- » rai toujours que perdre son âme pour l'éterni- » té est un mal si affreux, qu'une affectation de » sécurité à cet égard ne peut être que le com- » ble de la perversité, ou l'effet de la démence. »

Un ecclésiastique, qu'elle faisait distributeur d'une partie de ses aumônes, lui disait que Dieu lui tiendrait compte de sa charité envers les malheureux. « Tout cela, monsieur, lui dit-elle, » est un peu de bien mêlé de beaucoup de mal. » Ce qui animait et soutenait sa confiance, c'était moins ses bonnes œuvres que les épreuves rigoureuses, et les malheurs multipliés dont la Providence l'affligeait. « Malgré mes infidélités » continuelles, » disait-elle à quelques personnes avec lesquelles elle pouvait parler le langage de la piété, « je ne perds pas confiance, et je regar» de les différens sujets d'affliction que Dieu » m'envoie, comme autant de preuves qu'il ne » m'a point encore rejetée. »

Les désordres et les scandales dont elle entendait souvent parler, l'affectaient aussi vivement que si elle en eût été comptable à Dieu. Un jour que quelqu'un l'entretenait du progrès que faisaient l'irréligion et le libertinage, à la faveur des productions de la philosophie moderne, elle s'écria dans le premier mouvement de son zèle : « O mon Dieu, que vous êtes offensé! vous le se» rez donc toujours? Oui, monsieur, ajouta-t» elle, je puis vous assurer que si la chose était » en mon pouvoir, dès aujourd'hui tous ces ou» vrages empoisonnés, rassemblés de toute la » France, seraient mis en tas et réduits en cen» dres. » Comme elle pouvait croire que la même personne verrait aussi le Dauphin à ce sujet ;

» Ne parlez de rien à M. le Dauphin, lui dit-el-
» le; je vous promets que dès aujourd'hui le roi
» sera informé de ce que vous me dites. » A la
fin de l'entretien, elle ajouta : « Quand je vous
» dis de ne pas rapporter à M. le Dauphin ce que
» vous venez de m'apprendre, ce n'est pas qu'il
» ne désire beaucoup d'être instruit sur tout ce
» qui intéresse la religion ; mais ces sortes de
» scandales, lorsqu'il n'est pas en son pouvoir
» d'y apporter le vrai remède, l'affligent jusqu'à
» le rendre malade. » Après avoir employé tout
son crédit en faveur de la religion, elle s'efforçait de la dédommager en quelque sorte, par la ferveur de sa piété, des excès et des désordres dont elle ne pouvait pas arrêter le cours.

Le Dauphin qui se proposait, suivant son plan de gouvernement, de tarir les sources de l'incrédulité, recueillait les différens ouvrages par lesquels les impies de nos jours s'efforcent d'étayer leurs systèmes; et la Dauphine le trouvait quelquefois occupé de la lecture de ces sortes de livres; mais jamais elle n'en lut aucun, elle ne voulait pas même en entendre parler. Un jour qu'elle entrait dans le cabinet de ce prince, comme il en tenait un à la main :
« Écoutez, lui dit-il, le merveilleux raisonne-
» ment d'un de nos graves philosophes. — Cela
» n'est pas nécessaire, lui répondit la princesse,
» je sais bien qu'on ne peut que déraisonner en
» raisonnant contre Dieu. » Elle s'était égale-

ment interdit la lecture de tous les livres convaincus ou suspects d'erreurs : elle en fit faire une recherche dans sa bibliothèque, et ne voulut pas qu'il y en restât un seul. La foi pure des fidèles était la sienne; donnant tout son respect à ce qui tenait véritablement à l'Église et au saint siége, elle n'avait que du mépris pour le reste. Les voies les plus communes, en matière de dévotion, lui paraissaient aussi les plus sûres : tout ce qui avait quelque apparence de nouveauté ou de singularité lui déplaisait; pendant la maladie du Dauphin, lorsqu'on faisait des prières publiques par tout le royaume, et qu'elle-même multipliait tous les jours ses bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu sa guérison, quelques dames de piété lui proposèrent de réclamer l'assistance d'une religieuse morte en réputation de sainteté, en lui alléguant plusieurs témoignages de l'efficacité de son intercession : « Je crois bien, répondit la princesse, » qu'en soumettant sa confiance au futur jugement de l'Église, on peut en son particulier » s'adresser à certains serviteurs de Dieu qui » n'ont pas encore été reconnus solennellement » pour saints; mais je pense qu'il est beaucoup » plus sûr, et plus dans l'ordre, d'invoquer la » sainte Vierge et les autres saints, dont le crédit auprès de Dieu n'est pas équivoque, et que » l'Église elle-même nous propose d'honorer. »

Elle savait régler ses affaires, et distribuer son

temps de manière à se trouver habituellement maîtresse des heures qu'elle destinait à Dieu. Si quelque circonstance imprévue l'obligeait d'interrompre un exercice de piété, il n'était que différé; et s'il arrivait qu'un voyage, ou la succession des obstacles, l'empêchassent d'y satisfaire dans la journée, elle le faisait aux dépens de son repos. Dans les jours où elle était le plus occupée, elle ne donnait pas moins d'une demi-heure à la méditation des vérités du salut. La prière était comme l'âme de sa vie. Des faveurs reçues de Dieu, des grâces à lui demander, des pertes et des revers à lui offrir, tout était pour elle occasion de prier. Souvent, à la première nouvelle qu'elle recevait de quelque fâcheux événement, on la voyait entrer dans son oratoire, pour y chercher, au pied du crucifix, des consolations plus solides que celles que peuvent donner la dissipation des entretiens et la variété des situations. Elle éloignait avec soin tout ce qui aurait pu la distraire pendant ses heures de prières; et la porte de son appartement n'était ouverte alors que pour le roi, la reine et le Dauphin.

L'assistance à la messe était de tous les exercices de sa journée le plus consolant pour sa piété, et celui dont la privation lui eût le plus coûté. A l'exemple du Dauphin, elle demanda pendant sa maladie qu'on lui dit la messe dans sa chambre; et le jour même de sa mort elle

l'entendit encore avec son recueillement et sa ferveur ordinaires. Mais les jours qu'elle regardait comme les plus heureux de sa vie, étaient ceux où elle avait l'avantage de participer plus abondamment aux fruits du sacrifice par la communion. Sa préparation pour cette grande action répondait à la vivacité de sa foi et à l'ardeur de sa piété : après avoir fait tout ce qui dépendait d'elle, il lui semblait encore qu'elle n'en avait point assez fait pour préparer à Dieu une demeure qui pût lui être agréable. Elle était surtout sensiblement touchée du prodigieux abaissement où Jésus-Christ se réduit pour se communiquer à sa créature. « Que je me sens » humiliée, disait-elle un jour, à l'occasion des » communions qu'elle faisait pendant sa maladie, » quand je considère que mon Dieu ajoute en» core à toutes ses faveurs celle de venir se don» ner à moi, quand je ne puis plus aller le rece» voir! Si je ne craignais de faire parler, ajouta» t-elle, et d'attirer à mon confesseur le repro» che d'indiscrétion, je me ferais porter à l'é» glise pour y communier. »

Ce profond respect, cependant, et ces grands sentimens d'humilité, ne la portèrent jamais à s'éloigner de la communion, mais seulement à ne rien négliger pour y participer avec fruit. Elle croyait n'avoir témoigné qu'à demi sa reconnaissance à Dieu pour un bienfait, quand elle ne l'en avait pas remercié dans la ferveur

d'une communion. Elle communiait tous les ans le jour de la Présentation de la sainte Vierge, en actions de grâces de ce qu'à pareil jour le roi son père avait eu le bonheur d'abjurer l'erreur, et d'entrer dans le sein de l'église romaine. La communion était sa grande ressource pour toutes les circonstances de la vie; et c'est sans doute dans le saint et fréquent usage qu'elle en faisait, qu'elle puisa cette patience inaltérable dans ses malheurs, et cet esprit de mortification qui la portait à embrasser avec joie toutes les pratiques de la pénitence chrétienne.

Bien loin d'éluder, par de vains prétextes, la loi du jeûne et de l'abstinence, elle y ajoutait encore des privations volontaires; et c'est de la facilité même qu'elle aurait eue à satisfaire ses sens, qu'elle faisait naître de plus fréquentes occasions de les mortifier. Elle donna toujours la préférence aux mortifications de l'esprit sur celles du corps. Payer par un bienfait une injure dont la vengeance lui eût été facile : se taire, quand d'un seul mot elle eût pu réduire la calomnie au silence et à la confusion : dérober à la cour la connaissance d'une action qui eût été applaudie : recevoir avec bonté une visite incommode qu'elle eût pu facilement éloigner, c'étaient là de ces mortifications dont les personnes qui l'approchaient de plus près étaient tous les jours témoins; et sans doute qu'elle en pratiquait sou-

vent de plus intérieures encore, et qui n'étaient connues que de Dieu seul. On peut en juger par le trait suivant : pendant sa maladie, le jeune Dauphin son fils devait recevoir la confirmation, et elle désirait beaucoup d'être présente quand on la lui conférerait. Le roi avait pris l'heure la plus commode pour lui procurer cette satisfaction. Les médecins ne trouvèrent pas d'inconvénient à ce qu'elle se rendît à la chapelle au moment où le prince recevrait le sacrement; mais ils lui déclarèrent qu'elle ne pouvait pas y rester pour entendre la messe qui devait se célébrer ensuite. La Dauphine, se voyant privée par là d'une partie de ses désirs, fit volontairement le sacrifice de l'autre. Elle envoya avertir le roi qu'elle ne se trouverait pas à la cérémonie; et, dans le même temps, il lui échappa de dire à une personne de confiance qui était auprès d'elle : « Puis- » qu'il plaît à Dieu de me refuser la consolation » de l'âme, il est juste qu'entrant dans ses vues, » je me prive moi-même de celle du cœur; » et cette privation, si l'on en juge par sa tendresse pour ses enfans, devait être pour elle un vrai sacrifice.

A tant de vertus, par lesquelles la Dauphine s'efforçait de s'élever à la perfection du christianisme, elle joignait une extrême défiance de ses propres lumières. Malgré la justesse et la pénétration de son esprit, on ne la vit jamais s'attacher à ses idées, ni s'entêter de ses opinions.

On eût dit qu'il ne lui en coûtait rien pour déférer, même contre son inclination, aux avis des personnes éclairées et vertueuses auxquelles elle avait donné sa confiance; et comme si elle leur eût voué une sorte d'obéissance, sa réponse ordinaire à leurs représentations était : *J'obéirai.* Son premier médecin, dont elle connaissait la religion, lui ayant dit que l'observance des jeûnes et des abstinences de l'Église nuirait à sa santé, elle lui répondit : « Vous savez que je » m'en rapporte là-dessus à votre conscience : je » suivrai le régime que vous me prescrirez; » et quelques mois avant sa maladie, comme il lui représentait qu'elle donnait trop peu de temps au sommeil : « Je ne l'aurais pas cru, lui dit-» elle; » et d'après son avis elle donna sur-le-champ des ordres pour qu'on la laissât huit heures au lit. Pendant la maladie du Dauphin, quelques personnes qui s'intéressaient particulièrement à sa santé, et qui craignaient qu'elle ne s'épuisât par ses veilles et ses fatigues, l'engagèrent à fixer l'heure à laquelle elle se retirait dans son appartement : elle le fit; mais une nuit, où il était survenu au Dauphin une crise des plus violentes, elle oublia sa résolution. Au moment de sa plus grande inquiétude, on vint lui dire que l'heure était passée : elle regarda sa montre, et à l'instant elle se retira.

Toutes les vertus de cette princesse ne firent que s'épurer et se perfectionner jusqu'à sa mort.

Pendant la dernière maladie du Dauphin, elle donna à toutes les personnes de son sexe l'exemple le plus frappant de cette tendresse également généreuse et chrétienne, qui doit attacher l'épouse à son époux. Les médecins, les officiers, et tous ceux qui servaient le prince, se relevaient à certaines heures, la Dauphine était toujours de service pour lui. Tous les jours, à sept heures du matin, elle se rendait à sa chambre, et elle n'en sortait plus de la journée que pour lui, ou pour aller à la chapelle; car elle ne manqua jamais d'assister à la messe, et elle allait régulièrement deux fois chaque jour prier devant le Saint-Sacrement. Sans aucun ménagement pour sa santé, elle n'avait d'inquiétude que pour celle du Dauphin, elle ne s'occupait que de lui. Elle travaillait auprès de son lit, elle faisait la conversation avec lui ou elle gardait le silence, selon qu'il paraissait le souhaiter. Elle veillait à ce que les ordonnances de ses médecins fussent fidèlement observées. Elle lui présentait elle-même les potions et les médicamens qu'il devait prendre, et il aimait à les recevoir de sa main. Elle était sans cesse attentive à lui procurer la situation la moins incommode : son lit ne se faisait pas sans qu'elle y mît la main; et plus d'une fois elle se prêta à des offices plus rebutans encore, mais que sa tendresse et sa religion lui rendaient chers. « Contribuer par moi-» même à son soulagement, disait-elle, est le

» seul plaisir que je puisse goûter quand il est » malade. »

Le Dauphin, malgré l'altération de sa santé, n'omettait aucun de ses exercices de piété : elle lui fit agréer qu'elle les remplirait avec lui dans le dessein de lui épargner ce qu'ils auraient de fatigant. La première fois qu'elle lui fit une lecture : « Vous êtes la seule, lui dit-il, qui me lisiez avec ce ton affectueux qui me touche : il » faut que vous continuiez à être désormais ma » lectrice. » Elle faisait avec lui ses prières du matin et du soir, elle lui lisait le sujet de ses méditations, ils récitaient ensemble l'office de l'église; et, dans un siècle trop célèbre par son impiété, on voyait les enfans des rois, et les premiers héritiers du premier trône de l'Europe, donner au monde un spectacle digne des plus beaux jours du christianisme : on voyait ces vertueux époux, l'un sur son lit, l'autre à côté, le Dauphin tranquille au milieu de ses souffrances, la Dauphine résignée au fort de sa douleur. s'exhorter mutuellement à bénir le Dieu qui préside à tous les événemens, et chercher dans nos divins cantiques ces consolations pures que tout l'enjouement des conversations humaines ne porta jamais dans une âme.

Le Dauphin, dans la crainte que les fatigues et la trop grande assiduité de la princesse auprès de lui, ne préjudiciassent à sa santé, l'envoyait souvent prendre quelque repos dans son

appartement. La Dauphine alors s'éloignait de son lit, mais seulement pour se retirer dans un coin de la chambre; aimant mieux contraindre, pendant plusieurs heures, tous les mouvemens naturels qui auraient pu déceler sa présence, que d'ignorer ce qui se passait, et ce que disaient les médecins. Quand le danger parut plus pressant, quelques personnes l'engagèrent à le faire connaître au prince : elle se sentit d'abord une extrême répugnance pour ce douloureux ministère; mais sa religion l'emporta, et elle avait consenti à s'en charger quand un médecin, suivant l'ordre formel qu'il en avait reçu du Dauphin, lui fit part de son état. Une plus rude épreuve était réservée à la vertu et au grand courage de la princesse. La nuit suivante il survint au malade un étouffement si violent, que l'on crut qu'il rendait les derniers soupirs; la frayeur avait tellement troublé les esprits et saisi tous les cœurs, qu'on semblait avoir oublié ce que la charité demande en pareille circonstance : personne ne pensait à dire au mourant un seul mot de consolation. La Dauphine alors, s'élevant par la religion au-dessus des sentimens vulgaires de la nature, retient ses larmes, étouffe ses soupirs, et semble puiser, dans l'excès même de la douleur, des forces et un courage qui manquent à tous les assistans : elle se lève, elle prend en main un crucifix que le Dauphin avait fait attacher au pied de son lit, elle

le lui colle sur les lèvres, elle le lui tient devant les yeux; et, avec ce zèle tendre et empressé, qui porte la confiance dans une âme, elle ne cesse de l'exhorter au sacrifice de sa vie, que quand le calme a succédé à cette terrible crise; alors la violence qu'elle s'était faite lui causa une sorte de défaillance, qui l'obligea de s'éloigner du lit du malade pour reprendre ses esprits; et quand la joie commençait à renaître dans tous les cœurs, elle se mit à pleurer. Le Dauphin sentait tout le prix d'une tendresse si généreuse et si chrétienne; il l'admirait souvent, il ne se lassait pas d'en parler : « Quelle digne » femme! disait-il à cette occasion ; après avoir » fait le bonheur de ma vie, elle m'aide encore » à bien mourir. »

Quoique les soins assidus qu'elle prodiguait à son époux, parussent ne rien coûter à sa tendresse, la nature cependant souffrait et s'épuisait insensiblement. La mort de ce prince, à la suite de tant de fatigues et de tous ses malheurs passés, fut le dernier coup qui l'accabla. Quand on lui en porta la nouvelle, elle en fut aussi consternée que si elle n'eût pas eu lieu de s'y attendre. Elle était alors chez madame Adélaïde; les princes et princesses ses enfans, étaient rassemblés autour d'elle : dans l'excès de sa douleur, elle garde un morne silence, elle jette sur eux des regards de tendresse et de pitié; et, pénétrée de leur malheur comme du

sien propre, elle succombe et s'évanouit. Quelque temps après on lui apprend que le Dauphin, par son testament, a choisi la métropole de Sens pour lieu de sa sépulture, elle va sur-le-champ prier le roi d'ordonner qu'elle sera enterrée à ses côtés. Louis XV ne se contenta pas de lui accorder cette satisfaction, il s'efforça de la consoler par mille marques de tendresse; et, comme si la mort de son époux la lui eût rendue plus chère encore, il fit augmenter le nombre de ses gardes; il lui donna un appartement qu'elle parut désirer au-dessous du sien, et l'on y pratiqua, par ses ordres, un escalier de communication. Consulté sur le rang qu'elle tiendrait désormais à la cour, il répondit : « Il n'y » a que la couronne qui puisse décider absolu- » ment du rang : le droit naturel le donne aux » mères sur leurs enfans; ainsi madame la Dau- » phine l'aura sur son fils jusqu'à ce qu'il soit » roi. »

La reine et les Dames de France contraignaient leur douleur, et semblaient l'oublier pour ne s'occuper que de celle de la Dauphine : elles s'efforçaient d'en modérer l'excès, par leur assiduité auprès d'elle et les soins les plus empressés. Elles la tiraient, le plus souvent qu'il leur était possible, du sombre appartement qu'elle occupait : elles la prenaient alternativement dans leurs carrosses pour la distraire par la promenade. Madame Adélaïde tenta tous les

moyens, fit usage de toutes les ressources de l'amitié, pour ouvrir son cœur à la consolation, et en bannir la tristesse. Elle passait auprès d'elle les journées entières, elle se privait de la société des princesses ses sœurs, pour lui tenir compagnie pendant ses repas : elle l'obligea, malgré ses délicatesses à cet égard, à reprendre, après son deuil, ses petits concerts, le seul amusement qui eût pour elle quelque attrait. La reconnaissance de la Dauphine répondait aux empressemens de sa généreuse et fidèle compagne; elle lui faisait quelquefois des reproches d'amitié, de porter trop loin pour elle ses attentions et ses complaisances; mais elle lui avouait en même temps que tout cela ne pouvait pas encore lui faire oublier qu'il manquait un troisième, également cher à toutes deux.

Le premier soin de la Dauphine, après la mort de son époux, fut de faire offrir pour lui le saint sacrifice en plusieurs endroits. Elle voulut lire toutes les pièces qui furent composées à sa louange, latines et françaises, imprimées et manuscrites, ce qui ne contribua pas peu à entretenir pendant plusieurs mois toute la vivacité de sa douleur.

On s'apercevait de jour en jour du dépérissement de sa santé. Son testament, qui est daté du 3 de février 1766, environ six semaines après la mort du Dauphin, semble annon-

cer qu'elle avait dès lors un pressentiment de sa mort prochaine. On n'épargna rien pour procurer son rétablissement : les plus célèbres médecins de Paris furent appelés pour conférer avec ceux de la cour. La princesse se soumit, avec une patience admirable, à plusieurs régimes qu'on lui prescrivit successivement, et qui furent également inefficaces. Une fièvre lente, accompagnée d'une toux sèche, la consumait insensiblement.

Malgré ses infirmités, elle ne tint pas le lit : elle ne changea rien à son genre de vie ordinaire; elle suivit toujours avec le même zèle l'éducation des jeunes princes. Elle admettait tous les jours les personnes qui avaient les entrées chez elle : elle recevait les ambassadeurs ; elle écoutait tous ceux qui avaient quelques affaires à lui communiquer, ou quelques besoins à lui exposer ; elle multipliait ses bonnes œuvres et ses exercices de piété : tous ses fonds étaient employés à soulager les malheureux, et son crédit à les protéger. Voulant, à l'exemple du Dauphin, laisser sa cassette vide, et ne rien posséder en propre à sa mort, elle disposa pendant sa vie de tout ce qui lui appartenait : elle légua à l'abbaye de la Trappe une somme de dix mille francs, pour qu'il y soit dit, tous les jours, à perpétuité, une messe pour le repos de son âme et de celle du Dauphin. Le jour qu'elle était entrée dans son grand deuil, elle avait consacré à

Dieu sa viduité par la communion. Plus détachée que jamais de la terre, qui n'avait été véritablement pour elle qu'une vallée de larmes, elle ne soupira plus qu'après le ciel : elle s'occupa uniquement du soin de s'y préparer une demeure. Au milieu des agitations d'une cour dissipée, on la voyait retracer toutes les vertus des saintes veuves qui honoraient les premiers siècles de l'Église; il ne lui échappait pas la moindre faute delibérée; la seule apparence du mal l'effrayait; son union avec Dieu était habituelle, ses communions étaient fréquentes.

Cependant, tant de vertus, tant de bonnes œuvres, des jours sanctifiés par tant de sacrifices et d'épreuves, ne la rassuraient point encore contre les frayeurs de la mort. Le Dauphin, comme nous l'avons vu, envisageant ce dernier passage en philosophe chrétien, le craignait si peu, qu'étonné lui-même de sa sécurité, il demandait si elle ne serait pas une illusion de l'esprit de mensonge? Pour elle, aussi vertueuse et aussi détachée de la terre que ce prince, elle craignait excessivement que sa vie ne fût terminée par une mort toute différente de la sienne. Quelqu'un à qui elle faisait connaître combien elle redoutait les jugemens de Dieu, lui rappelait la constance et la fermeté du Dauphin : «Quel parallèle! s'écria-t-elle, c'était un saint, » et moi je ne suis qu'une pécheresse! Non, ajou- » ta-t-elle, quand je pense au compte que je dois

»bientôt rendre à Dieu, il n'y a que l'amour »immense qu'il me témoigne, en se donnant à »moi dans la communion, qui soutienne ma con»fiance en ses miséricordes. »

Cette crainte de la Dauphine était, comme l'on voit, bien différente de ces sentimens stériles qu'éprouvent les âmes mondaines aux approches de la mort : en la craignant, elle s'y préparait ; et quoiqu'en aucun temps de sa vie elle n'eût perdu de vue ce terme inévitable, et que depuis la mort du Dauphin, elle en eût fait le sujet le plus ordinaire de ses réflexions, elle crut qu'elle devait alors s'en occuper plus particulièrement encore. « Je touche à ma fin, di»sait-elle un jour, il est temps que je fasse ma »préparation prochaine à la mort. » Elle la commença le jour de la Purification de la sainte Vierge, dans la ferveur d'une communion. Depuis ce temps-là elle voulut que son confesseur se rendît auprès d'elle deux fois chaque jour, pour l'entretenir du bonheur d'une sainte mort, et des moyens de la mériter. Tous les jours elle en demandait à Dieu la grâce dans le saint sacrifice.

Quoiqu'elle eût communié plusieurs fois dans sa chambre pendant sa maladie, elle ne le fit qu'une fois en viatique : elle voulut, les autres fois, le faire à jeun, par respect pour le sacrement, et sans l'appareil d'une administration publique, pour épargner à la famille royale un

spectacle affligeant. Pour entrer dans l'esprit de l'église, et participer, par l'union de ses souffrances, aux grâces attachées à la pénitence publique du carême, elle consacra cette sainte carrière par une communion qu'elle fit le jour des Cendres. Le même jour, par une dévotion particulière (1) envers saint François-Xavier, elle commença les exercices spirituels prescrits par les souverains pontifes pour gagner les indulgences. L'abbé Soldini, prenant de là occasion de lui parler de la résignation avec laquelle cet apôtre des Indes avait accepté la mort, à la vue de la Chine qu'il désirait ardemment de gagner à Jésus-Christ, lui dit : « Pour vous, madame, ce que vous regarderiez en ce moment » comme la plus précieuse conquête, ce serait de » pouvoir mettre la dernière main à l'éducation » de vos enfans; mais si Dieu demandait de vous » que vous aujoutassiez encore ce dernier sa» crifice à tous les autres?... —Ah ! répondit-elle » aussitôt, je ne désire rien tant que l'accom» plissement de sa sainte volonté ; je m'y sou» mets de tout mon cœur, et je me repose abso» lument sur lui du soin de mes enfans. »

Son premier médecin, à qui elle avait expressément ordonné de l'avertir, dès qu'il aperce-

(1) Elle était fondée sur un bienfait spécial, attribué par sa famille à la protection de ce saint, et dont un tableau conserve la mémoire dans la maison de Saxe.

vrait que le danger de son état deviendrait plus pressant, le fit huit ou dix jours avant sa mort; mais, comme il ne s'était pas expliqué en termes bien positifs, il crut qu'il n'avait pas été entendu de la princesse : il le dit à son confesseur, qui lui en parla plus ouvertement : « J'ai fort » bien compris, lui répondit-elle, ce que m'a » voulu dire mon médecin; mais, comme je » voyais son embarras, je n'ai rien répliqué pour » ne pas l'attrister davantage. »

Cependant on s'étonnait qu'une princesse d'une si grande piété, connaissant le danger de son état, ne parlât point de recevoir ses derniers sacremens : quelques personnes même, par un zèle plus empressé que charitable, commençaient à murmurer, et accusaient ouvertement son confesseur d'user de ménagemens qui n'étaient plus de saison, et qui pouvaient scandaliser le public. L'abbé Soldini fit part à la Dauphine de ces inquiétudes de la cour. « Je sais, » lui répondit-elle, que je dois, avant de mourir, » un hommage public à la religion; mais on ne » fait pas attention que si je communie en viati» que, je ne pourrai plus, suivant l'usage du dio» cèse, communier que dix jours après : et puis» je me promettre de vivre encore dix jours? » Ainsi je désirerais, quoi qu'on en dise, faire » encore une communion à jeun et en particu» lier, qui me servira de préparation à celle que » je ferai ensuite en viatique, J'ai besoin, ajouta-

» t-elle, d'être fortifiée puissamment pour ce der-» nier passage. » Elle communia en effet le lendemain mercredi, comme elle l'avait désiré; et le dimanche suivant elle fut administrée publiquement. Elle donna elle-même tous les ordres nécessaires pour la cérémonie; et tout le temps qu'elle dura, tandis que le roi et la famille royale fondaient en larmes, on remarqua en elle le même contentement et la même sérénité qu'on avait admirés dans le Dauphin. Elle avoua qu'elle n'avait jamais goûté dans une plus douce paix le bonheur de posséder son Dieu. Sa préparation, pour le recevoir, avait duré deux heures, son action de grâces l'occupa le reste de la journée. Dans l'après-midi, elle dit à son confesseur : « Il me semble que j'au-» rais assez de courage en ce moment pour faire » mes derniers adieux à mes enfans ; mais ce » jour-ci doit être tout pour Dieu, je les verrai de-» main. » Elle fit venir d'abord les princes : elle se proposait de leur donner elle-même ses dernières instructions; mais dès qu'elle les vit, ses entrailles s'émurent, elle n'en eut pas la force. Trois princes, trois enfans, qui avaient perdu leur père et qu'elle allait laisser sans mère : leur malheur, leurs larmes, leur enfance, il n'en fallait pas tant pour lui faire sentir qu'elle était mère, et la pénétrer de la plus profonde douleur. Il ne lui fut possible en ce moment, de leur parler que le langage muet de la tendresse

et de la religion : elle leur donna sa bénédiction en versant des larmes. Son confesseur alors, s'acquittant, en son nom, du devoir que son attendrissement ne lui permettait pas de remplir, leur dit : « Messeigneurs, madame la Dauphine » m'ordonne de vous dire qu'elle vous donne sa » bénédiction de tout son cœur, et qu'elle » prie le Seigneur de vous combler de toutes les » siennes. Elle vous recommande de marcher » devant Dieu dans la droiture de votre cœur : » d'honorer le roi et la reine : de les consoler, » en retraçant à leurs yeux les vertus de votre » auguste père : de ne vous écarter jamais des » sages avis que vous donnent les personnes qui » sont chargées de votre éducation, et de vous » souvenir de prier Dieu pour elle. »

Ce ne fut que le lendemain qu'elle vit les deux princesses ; elle leur donna également sa bénédiction. Elle les exhorta elle-même à profiter de la bonne éducation qu'on leur donnait, et à prier Dieu pour elle après sa mort. Madame Clotilde, déjà en âge de sentir la grandeur de sa perte, exprima sa douleur par des cris qui retentirent dans tout l'appartement. La Dauphine voulut encore voir quelquefois les jeunes princes; elle s'occupa d'eux jusqu'aux derniers instans de sa vie; elle les recommanda cent fois aux personnes qui avaient part à leur éducation, à tous ceux qui les approchaient, et d'une manière toute particulière à madame Adélaïde,

qu'elle conjura, par la tendre amitié qui les avait unies, de leur servir désormais de père et de mère, et de les aider de ses bons conseils.

Elle passa la nuit du jeudi au vendredi dans les douleurs les plus aiguës; elle avait de moment à autre des étouffemens qui la jetaient dans une sorte d'agonie. Dès que le calme revenait, elle portait les yeux sur son crucifix, elle élevait son cœur à Dieu, et lui adressait ses prières. S'étant rappelée que ce fut à pareil jour que le Sauveur du monde souffrit pour l'amour des hommes : « Je vous rends grâce, ô mon Sau-» veur, s'écria-t-elle, de m'avoir ménagé cette » conformité avec vous, et je vous conjure d'unir » mes souffrances aux vôtres. »

Le matin, l'oppression fut moins violente, mais les accès de toux furent fréquens et cruels. Elle demanda néanmoins qu'on lui dît la messe, qu'elle entendit avec sa piété et son recueillement ordinaires. Elle eut quelque temps après, un entretien avec l'archevêque de Paris; et, à l'exemple du Dauphin, elle voulut, quand il prit congé d'elle, qu'il lui donnât sa bénédiction.

L'après-midi, il lui survint une sueur froide, dans un moment où le roi et les Dames de France lui faisaient leur visite : elle leur en témoigna de l'inquiétude; mais les médecins la rassurèrent. Une heure après son confesseur s'apercevant qu'elle agonisait, lui dit : « Réjouissez-» vous, madame, vous allez, en échange d'une

» vie passée dans la tristesse et les larmes, com-
» mencer un règne éternellement heureux. » A ces paroles, la pensés du prochain jugement de Dieu causa encore à la princesse un mouvement de frayeur assez violent, mais qui dura peu. La religion ranimant sa confiance, elle parut plus tranquille que jamais ; et elle offrit à Dieu ce dernier sacrifice, dans les sentimens de la plus parfaite résignation. Elle dit à son confesseur : « Vous direz au roi que je lui renouvelle
» en mourant mes remercîmens de toutes les
» bontés qu'il a eues pour moi, tout le temps que
» j'ai passé en France. Allons, dit-elle ensuite,
» il est temps qu'on récite pour moi les prières
» des agonisans. » Elle s'y unit de cœur et de bouche : quand elles furent récitées, elle demanda au cardinal de Luynes, à l'évêque de Verdun et à son confesseur, qu'ils l'entretinssent successivement, et qu'ils récitassent des prières au pied de son lit. Elle suivait les exhortations et les prières, avec la plus grande attention. Elle avait les yeux fixés sur son crucifix, elle le collait souvent sur ses lèvres, avec l'expression de la piété la plus affectueuse. C'est dans ces sentimens, et en conservant toute sa connaissance jusqu'au dernier soupir, que cette vertueuse princesse termina, par une mort paisible, une vie passée dans l'amertume et la douleur : ce fut le vendredi 13 de mars de l'année 1767. Elle était âgée de 35 ans, 3 mois et 9 jours.

Dans son testament, elle faisait plusieurs legs d'amitié et de reconaissance, tant à la famille royale qu'aux personnes qui avaient eu part à sa confiance et à celle du Dauphin. Elle recommandait au roi les officiers de sa maison ; elle lui rappelait la parole qu'il lui avait donnée, de la faire enterrer auprès du Dauphin ; elle le priait de ne rien changer à l'éducation des princes ses fils, et de donner tous ses soins pour ne mettre auprès d'eux, au temps de leur mariage, que des personnes qui aient la crainte de Dieu et l'amour de la religion.

FIN.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le lecteur nous saura gré de placer ici une anecdote relative à l'ouvrage que nous venons de publier.

J'avais composé, dit M. l'abbé Proyart, sur les mémoires recueillis par la Dauphine, la Vie du Dauphin, père de Louis XVI. Je demandai, suivant l'usage, qu'il me fût nommé un censeur. Mais comme il était notoire que le Dauphin s'était hautement prononcé contre les philosophes et tous les abus qui perdaient la monarchie, les philosophes craignirent que cet ouvrage ne fît auprès du roi autorité contre eux. Le garde des sceaux, Miromesnil, commence par me dire que le premier censeur d'un ouvrage de cette nature doit être le roi lui-même, et qu'il lui sera remis. Après un an d'inutiles démarches, et les lettres les plus pressantes en réclamation de mon manuscrit, le ministre Malesherbes m'écrit que je puis passer chez M. le lieutenant de police qui l'a entre les mains, et qui en causera avec moi. Je cours chez le lieutenant de police qui fait briller à mes yeux l'espoir d'une récompense royale si je veux renoncer à la publication de

l'ouvrage. Je décline l'offre; le manuscrit m'est rendu, et je poursuis la nomination d'un censeur qui puisse l'examiner et en juger. Comme je ne réclamais que la loi, on chercha un prétexte de m'en contester le bénéfice. Les Jésuites, quoique rappelés de leur déportation par l'autorité royale, étaient toujours aux yeux des philosophes et des magistrats, des proscrits contre lesquels on pouvait tout oser; et une similitude de nom fit soupçonner que je pouvais avoir appartenu à leur société. On prit, pour s'assurer du fait, un moyen très-artificieux. Un homme mis élégamment, en habit vert galonné en or, se présente chez moi et me dit : « Est-ce bien à M. l'abbé Proyart que j'ai l'avantage de parler? — C'est à lui-même, monsieur, répondis-je. — Oh! l'excellente découverte! s'écrie notre homme, et qu'elle fera de plaisir à quelqu'un! — Pourrais-je savoir, monsieur, qui prend tant d'intérêt à ma chétive existence? — C'est, monsieur, une dame de distinction, qui a en ce moment un joli bénéfice à sa nomination, et qui vous cherche pour vous en envoyer les provisions. — Pourrais-je savoir, monsieur, qui est cette dame?— Vous le saurez incessamment, monsieur; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle vous avait perdu de vue depuis votre sortie du noviciat de la rue Pot-de-Fer, où elle a eu occasion de vous connaître. — Vous me permettrez de vous observer, monsieur, que le seul noviciat que j'aie

jamais fait a été celui de mon séminaire. » Puis, fixant attentivement l'entremetteur : « Eh ! monsieur, m'écriai-je, c'est avec vous-même que je l'ai fait, mon séminaire, et je serais bien trompé si vous n'étiez pas M. Hébert. — Vous l'avez deviné, monsieur, quoiqu'il y ait loin de mon costume actuel à celui de la soutane et du rabat que j'ai essayés. — Mais, de grâce, mon camarade, que signifie donc votre message ? qui est la dame dont vous me parlez ? que faites-vous actuellement ? — J'ignore le nom de la dame : je suis seulement chargé de vous dire ce que je vous ai dit, et de rendre votre réponse. Ainsi il faut que je sache si, dans la supposition où l'on persisterait à vous nommer au bénéfice, quoique n'ayant pas habité le noviciat des Jésuites, vous l'accepteriez ? — Je vous avouerai que je n'en sais rien ; et qu'avant de me décider, j'examinerais la nature et les charges de ce bénéfice. Mais encore, de qui donc tenez-vous votre mission ? — Je vous dirai que je suis actuellement attaché aux bureaux de M. d'Albert. » Je compris alors que mon élégant ex-séminariste était devenu espion de police : mon affaire avec les ministres m'expliqua le reste.

Cependant, comme le ministère persistait dans le refus de me nommer un censeur, quelqu'un m'enseigna le moyen de m'en passer ; et je crus pouvoir faire, en faveur des vrais principes et de la monarchie, ce que tous les jours les philo-

sophes faisaient contre : j'eus recours aux presses officieuses de Rouen, où j'appris que le secrétaire du premier président du parlement vendait, un louis seulement, et au nom de son maître, les permissions d'imprimer tout ce qu'on voulait. J'obtins la mienne sans difficulté. Mais le ministère mettait tant d'importance à la suppression de l'ouvrage, qu'il découvrit où il s'imprimait; et le même M. de Montholon, de qui je tenais la permission d'imprimer le livre, donna ordre de le saisir. Ce ne fut qu'au bout de six mois, et à la sollicitation des princesses sœurs du Dauphin, que j'obtins la main-levée de l'édition saisie, qu'on m'obligea d'ailleurs de cartonner en quatorze endroits; dans celui, par exemple, où je rapportais l'opinion émise, en plein conseil, par le Dauphin dans la cause des Jésuites : « Je ne puis, ni en honneur, ni en conscience, » donner mon assentiment pour l'extinction d'u» ne société que je crois aussi utile à la religion » que nécessaire à l'éducation de la jeunesse. » On exigea aussi que je fisse disparaître par un carton, l'épithète *absolue*, attribuée par le Dauphin à l'autorité monarchique. Sur diverses représentations que je fis, mon censeur, homme d'ailleurs fort honnête, quoique secrétaire-général de la librairie, me répondit : « Je pense absolument comme M. le Dauphin et comme son biographe, et je n'exigerais pas de vous un seul carton : il me paraît surtout bien extraor-

dinaire qu'on veuille réformer les opinions et les écrits mêmes du père du roi, et qu'on ne veuille plus que l'autorité *absolue*, apanage nécessaire de toute souveraineté, soit celui du monarque dans la monarchie. Mais je vous dirai entre nous, que je ne suis que votre censeur apparent, et que le véritable, que je ne puis vous nommer et à qui je dois obéir, est derrière la tapisserie. »

Toutes les difficultés que j'avais essuyées pour la publication de la Vie du Dauphin, je les rencontrai de nouveau, lorsque je voulus faire imprimer celle de la reine sa mère, quoiqu'écrite sur les Mémoires que les princesses ses filles m'avaient elles-mêmes procurés. Comme s'il se fût agi de la plus sérieuse affaire d'état, mon manuscrit occupa successivement, pendant plus d'un an, trois ministres et deux conseillers d'état, et tout aboutit à une défense que me fit le ministre de l'intérieur, M. le baron de Breteuil, de faire imprimer l'ouvrage, ou même de me dessaisir du manuscrit. C'est à cette époque que le conseiller d'état, Vidaud de la Tour, homme trop probe pour les circonstances, m'écrivait : « Je ne suis plus chargé de la direction de la librairie : il s'établissait des principes trop opposés aux miens, et je n'étais pas assez fort *tout seul* pour m'opposer au torrent; j'ai dû remettre en d'autres mains des rênes qui se seraient brisées dans les miennes; et c'est aujourd'hui M. de

Maissemy qui est chargé de ce poste important. »
On sait comment le nouveau Phaéton conduisit le char de la librairie. La révolution alors se décidait; et la licence universelle de la presse m'eût aussi autorisé à faire paraître mon ouvrage. Mais, à cette époque du plus furieux déchaînement contre la reine, je dus m'interdire à moi-même la publication d'un livre de nature à fournir, par la comparaison, un nouvel aliment à la perversité qui poursuivait l'infortunée princesse.

ÉLOGE
DU DAUPHIN,
PÈRE DE LOUIS XVI.

AVERTISSEMENT.

Une société respectable proposa un prix pour l'éloge du Dauphin, père du roi. Elle demandait uniquement « que les rares qua-
» lités du prince et ses grandes vertus fus-
» sent présentées dans tout leur jour, et
» qu'on le peignît comme un prince dont
» la religion consacra toutes les vertus, et
» dont la première fut de se dérober à
» l'admiration de son siècle. » Il paraît, par le silence de la société, qu'elle a jugé qu'aucun des discours qui lui ont été présentés, n'a rempli ses vues. Personnellement intéressé à la gloire du prince, comme auteur de sa Vie, j'avoue que je n'avais rien négligé pour atteindre au *mieux*; mais j'ai pu, en écoutant mon zèle, n'écouter qu'un conseiller présomptueux ; et ce *mieux* que je cherchais, se trouvait sans doute au-delà de la sphère de mes

talens. J'imiterai donc les artistes qui, après avoir épuisé toutes les ressources de leur génie, soumettent leurs ouvrages aux observations du public, et je profiterai avec reconnaissance des lumières qui pourront m'aider à rapprocher mon portrait de la perfection de l'original.

ÉLOGE
DU DAUPHIN,
PÈRE DE LOUIS XVI.

Si j'avais à tracer un portrait imaginaire, après avoir supposé les plus rares talens réunis dans le même sujet aux plus grandes vertus, je supposerais encore que ces talens et ces vertus sont relevés par tout l'éclat de la naissance, et mon héros serait un prince. Si je rappelais ses ancêtres, j'en ferais autant de rois; si je lui destinais une couronne, ce serait la plus riche de l'univers; si je lui donnais des enfans, je voudrais qu'ils ressemblassent aux princes, aujourd'hui les délices de la France. Et, pour donner un dernier degré d'intérêt à ma fiction, j'ajouterais que, supérieur à lui-même par sa modestie, un si grand prince ignorait tout ce qu'il était, et désirait qu'on l'ignorât. Mais c'est par la réalité que je veux intéresser : je cherche un personnage qui réponde à l'idée que j'ai conçue, et je crois l'avoir trouvé : c'est un prince d'un rang distingué entre les princes de la terre. Né sur le premier degré du trône, il a mesuré ses de-

voirs sur sa naissance; et, en remplissant la pénible tâche de l'héritier de la couronne, il a su fournir encore la carrière de l'homme vertueux. La France le posséda long-temps ce précieux trésor; et la France, le croirons-nous? ne connut pas les jours de sa richesse. Un triste événement vient fixer l'attention des peuples : un Dauphin meurt! et l'on apprend qu'un grand prince a vécu. La renommée n'a rien fait pour sa gloire; mais j'aperçois la vérité qui vient le venger avec éclat. D'une main elle impose silence à la calomnie, et de l'autre elle déchire le voile de la modestie. Bientôt les suffrages se réunissent : mille voix s'élèvent de concert, le nom de Dauphin vole de bouche en bouche, et nous voyons la vertu triompher.

O France, ô royaume de saint Louis, puisses-tu ne voir jamais le triomphe de l'impie! Enfans de pères religieux, ô mes concitoyens, ne dégénérons pas : allons sur la tombe du juste, et faisons tous ensemble le serment solennel de n'offrir jamais nos hommages qu'à des vertus : celles du Dauphin ont des droits de préférence; elles seront les premières consacrées par nos éloges.

Et nous l'admirerons également, ce prince, soit que nous le considérions se formant, par la religion, à tous les devoirs du prince; soit que nous le suivions remplissant, en prince, tous les devoirs que lui prescrit la religion.

PREMIÈRE PARTIE.

La France était paisible au dedans, et sans ennemis au dehors : Louis XV en faisait les délices ; et le Dieu protecteur de son enfance, avait présidé à l'alliance qui venait de donner à la nation la princesse la plus digne, par ses vertus, de perpétuer les descendans de saint Louis. La naissance (1) du Dauphin combla les vœux des peuples, et fut regardée, dans l'état des affaires de l'Europe, comme l'événement le plus intéressant pour sa tranquillité.

Bientôt tous les yeux sont ouverts sur l'héritier du trône, et l'on s'applique à pressentir ses inclinations. Il ne parle encore que le langage des gestes, que déjà il annonce un cœur sensible : la vue de la misère l'inquiète, et le soulagement qu'on donne à un malheureux lui rend la sérénité. Dès que ses mains commencent à s'ouvrir, c'est pour donner ; il offre sa bourse et les bijoux qui amusent son enfance, à un officier réduit à voyager à pied. Il fait éclater sa joie, parce qu'on lui permet d'en soulager efficacement un autre, qui n'a rapporté du service que

(1) On trouvera dans la *Vie du Dauphin*, nouvelle édition, la justification de tout ce qui est avancé dans cet Éloge.

des blessures et une santé chancelante. Bientôt ce penchant à faire du bien l'entraîne au-delà des bornes de la discrétion, et devient une passion que l'on est obligé de modérer : ses aumônes sont fixées pour les pauvres mendians, et c'est en monnaie d'argent qu'on exige qu'il les fasse; mais sa charité, déjà ingénieuse, saura, sans être aperçue, faire passer l'or dans la main du pauvre, sous l'argent qui le couvre. Dans le nombre des malheureux qui s'offrent à ses regards, il en distingue un dont la misère lui paraît extrême, et qu'il ne peut soulager, aussi efficacement qu'il le voudrait, sous les yeux qui l'observent; il lui fait son aumône, et lui dit à voix basse : « A telle heure, sous ma fenêtre, » vous recevrez davantage. » De part et d'autre on est exact au rendez-vous. L'heure sonne; la fenêtre s'ouvre; l'ange tutélaire paraît; l'or tombe de ses mains : le pauvre, en le recevant, bénit son jeune bienfaiteur, et sa joie n'est comparable qu'à celle qu'éprouve le Dauphin pour avoir fait un heureux.

A ces inclinations bienfaisantes, il joint l'amour de la vérité, l'horreur du vice et de la duplicité. Une parole peu mesurée, échappée à une des princesses ses sœurs, excite toute son indignation, et l'on voit un enfant de huit ans menacer un autre enfant de renoncer à son amitié, s'il lui arrive de s'écarter des règles austères du devoir. On remarque encore dans

le jeune prince une fermeté d'âme supérieure à son âge : s'il faut qu'il souffre une de ces incisions profondes et douloureuses, dont le seul appareil effraie la nature, il n'hésite point à s'y déterminer; il soutient l'opération avec constance, et sans qu'il lui échappe un soupir.

Le caractère du Dauphin ne s'annonce pas aussi favorablement que son cœur; enjoué et folâtre, il ne respire que les plaisirs et les amusemens tumultueux; ennemi de l'application, tout ce qui est étude lui déplaît et l'ennuie; impatient dans ses désirs, il s'étonne qu'on ne les prévienne pas. Il voudrait que les élémens lui obéissent; il commande au vent de se taire; et si l'on essaie de réprimer ces saillies d'un orgueil naissant; si l'on oppose aux prétentions de sa fierté, qu'un Dauphin n'est rien, qu'il ne possède rien que sous le bon plaisir du roi : « Eh bien, reprend-il, que tout le reste soit au » roi, au moins mon cœur et ma pensée sont à » moi. » Une réponse de cette force annonce assez que le jour de la raison luit dans l'âme du jeune prince. D'habiles maîtres s'empressent de développer ses qualités naturelles, en lui ornant l'esprit; mais c'est à la religion qu'est réservée la gloire de triompher de son caractère; c'est la religion qui va préparer en lui un prince accompli. Une mère vertueuse lui en donne les premières leçons; l'exemple d'une sœur, associée à son éducation, parle à son cœur; il ad-

mire la vertu dans la jeune princesse; il essaie de l'imiter; l'émulation augmente, et déjà il se reproche de n'être pas encore tout ce qu'elle est. Chaque jour alors voit changer en mieux son caractère; l'âpreté de son humeur s'adoucit; sa fierté tombe; les nuages de l'enfance sont dissipés. Une piété vive et soutenue le dispose à recevoir, pour la première fois, son créateur; et cette grande action fait époque, pour une réforme encore plus marquée dans sa conduite. Plus pénétré et plus instruit de la religion, son cœur s'échauffe, son âme s'élève, ses idées s'agrandissent, un nouvel ordre de choses se découvre à ses yeux. Il connaît ses devoirs, il sent la nécessité de se livrer à des occupations sérieuses et de s'instruire. L'étude des langues commence à lui plaire, il s'y applique. C'est une mine précieuse, où chaque nouvelle découverte pique sa curiosité, et l'invite à creuser plus avant. Son ardeur s'enflamme; il se passionne pour les belles connaissances; et plus il en acquiert, plus il sent combien il lui en manque.

Cependant le terme de son éducation arrive, et l'on s'empresse d'assurer le repos de l'état par le mariage de l'unique héritier de la couronne. L'honneur de cette alliance est pour l'Espagne. Le Dauphin croit avoir trouvé, dans l'aimable et vertueuse princesse que le ciel lui destine, celle qui doit faire le bonheur de ses

jours; et, en lui donnant sa main, il éprouve ces transports innocens d'un cœur qui sut se conserver libre de toute attache illégitime. On célébrait encore cet heureux événement, lorsque des cris de guerre se mêlent aux cris de joie. Le Dauphin n'est pas le dernier qui les entende, et en ce moment deux sentimens également vifs se combattent dans son âme, l'amour de la gloire et sa tendresse pour une nouvelle épouse. Mais dans les grands cœurs, l'honneur et le devoir savent commander à tout autre sentiment; les premières ardeurs de sa tendresse cèdent aux premiers élans de son courage. Le roi doit commander ses armées en personne; il obtient par ses instances la permission de l'accompagner. Il part, il vole, il arrive au camp devant Tournay.

C'est dans les plaines de Fontenoy, sur les rives de l'Escaut, que le Dauphin voit, pour la première fois, deux armées en présence. Trois peuples puissans sont ligués contre la France, et Louis n'a que ses Français à leur opposer; mais, en un jour de bataille, sa présence et son fils tiendront lieu de deux peuples. Au jour marqué pour le combat, dès le lever de l'aurore, je vois le jeune prince sur le champ de bataille, passant en revue nos premières lignes, et communiquant au soldat la noble ardeur qui le transporte. L'action va commencer. En vain lui proposera-t-on de repasser l'Escaut; son

grand courage rejettera ce conseil; il n'a joint l'armée que pour animer les troupes par son exemple. Tout est prêt, la scène s'ouvre. Quelle scène! le ciel en courroux ne s'arme que d'un tonnerre, rarement homicide : ici cent tonnerres à la fois font retentir les airs; et la foudre cent fois, portant au loin la mort, éclaircit les rangs, sillonne les bataillons. Après ce terrible prélude, les armées s'ébranlent, on se choque, on se mêle, l'action est générale.

Vous eussiez vu en ce moment le Dauphin aussi occupé de la bataille que le capitaine qui la dirige. Son âme est partagée par les mouvemens les plus contraires; et selon que les avantages varient, l'espérance et l'inquiétude, l'indignation et la pitié l'agitent tour à tour et se peignent sur son front. Un état si violent accable la nature, ou la porte aux plus nobles efforts : impatient du dénoûment, le jeune prince veut aller, à la tête de la noblesse, charger l'ennemi, et fixer des succès trop long-temps balancés. Il en demande la permission au roi, le roi lui ordonne de garder son poste; il obéit, non sans regret, mais pourtant sans murmures. Il s'applique de nouveau à observer les mouvemens des armées. Des renforts envoyés de part et d'autre étendent le carnage; l'acharnement augmente; le feu redouble; la terre est inondée de sang: et plus il s'en répand, plus on voit croître la fureur d'en répandre.

Le Dauphin, les yeux fixés sur les combattans, ignore ce qui se passe à ses côtés; cent globes meurtriers creusent la terre sous ses pas ; Darbaud tombe à sa droite; un soldat est tué à sa gauche; il ne voit point de danger pour lui-même. Ce qui l'occupe tout entier, ce qui le trouble et l'afflige, c'est qu'il croit apercevoir du désordre parmi nos troupes, et bientôt ses soupçons se confirment. Déjà nos lignes sont rompues et nos forces divisées. Le soldat, il est vrai, n'a point perdu courage; la résistance est aussi opiniâtre que les charges sont terribles. Les prodiges de valeur se multiplient de toutes parts, mais de toutes parts la valeur succombe, accablée par la force. C'est alors que le Dauphin reçoit avis du général de mettre sa personne en sûreté; mais le Dauphin, en ce moment, roule des pensées bien plus dignes d'un grand cœur : la patrie est en danger, il le voit; le sang des Bourbons s'allume dans ses veines, rien n'enchaînera sa valeur : il s'élance du milieu de ses gardes; et, l'épée à la main, le feu dans les yeux : « Où êtes-» vous donc, Français? s'écrie-t-il, où est l'hon-» neur de la nation ? » Mais arrêtez, jeune prince, où courez-vous? Quoi ! l'ennemi a crié *victoire*, Maurice désespère, une armée recule, et vous osez avancer ! C'est que les yeux du courage ne voient dans le plus pressant danger, que la nécessité de l'écarter.

Cependant on vole sur ses traces, on le joint,

on l'arrête; et, malgré ses répugnances, on le ramène auprès du roi. C'est un lionceau que l'on retient captif près de la proie qu'il vient d'odorer; il s'agite, il s'afflige. Songez, prince, lui dit-on, combien votre vie est précieuse à l'état. « Ma vie, reprend-il, ah! ce n'est point la mienne, c'est celle du général qui est précieuse en un » jour de bataille. »

Tout paraissait désespéré, lorsque les Français découvrent le chemin de la victoire. Leur courage se ranime; leur ardeur redouble avec le succès; tout change de face, et voici qu'à leur tour ils poussent, pressent, renversent les bataillons entiers : bientôt plus de résistance. Le carnage devient effroyable : plus d'ennemis; la victoire est complète. Grand Dieu, qu'il en coûte pour gagner des batailles! Le Dauphin alors s'avançant dans la plaine, ne découvre au loin qu'un peuple de morts qui nagent dans des flots de sang. A cet affreux spectacle, il déplore la condition des rois, trop souvent obligés d'employer ces cruels fléaux qui vengent le ciel des crimes de la terre : il s'attendrit sur l'aveugle fureur des humains, et le gain d'une bataille lui fait verser des larmes. Larmes précieuses! O grand prince, vous êtes digne de commander à des hommes!

Passons sous silence les différens siéges auxquels se trouva le Dauphin pendant cette campagne, qui réunit à la France Tournay, Gand,

Bruges, Oudenarde, Dendermonde, Ostende, et Nieuport; mais nous ne devons pas omettre que partout son affabilité, sa libéralité et ses vertus guerrières lui gagnèrent l'affection du soldat, et que partout ses vertus chrétiennes lui méritèrent l'estime et l'admiration des peuples vaincus.

De retour en France, après cette glorieuse expédition, il y est reçu, comme le jeune Jonathas, au milieu des cris de joie et des bénédictions du peuple. C'est alors que le roi, pour prix de sa sage conduite, lui laisse l'exercice de sa liberté. Son rang, son âge et son esprit, une humeur enjouée, un tempérament tout de feu, une cour brillante dont il est l'idole, tout l'invite à goûter en repos la douceur des plaisirs, tout lui en assure la plus délicieuse abondance. Que fera le Dauphin? Quel parti prendra un jeune prince, un enfant de seize ans? Français, rassurez-vous ; il est jeune, mais il est docile aux leçons de la religion, et la religion n'inspira jamais aux princes que des desseins utiles aux peuples. Effrayé des suites de l'ignorance dans un souverain, il regarde comme le premier de ses devoirs celui de s'instruire : et dès lors il forme la résolution de s'appliquer uniquement à préparer, par des études suivies, le bonheur des peuples et le règne de la justice.

Un esprit droit et un cœur vertueux ont conçu

ce dessein, une âme forte l'exécutera. Nulles considérations, nulles difficultés n'arrêteront le Dauphin. Faut-il qu'il renonce à ses plaisirs? Il y renoncera; qu'il sacrifie son repos, ses goûts et sa gloire même? Il les sacrifiera. Après qu'on aura tenté en vain d'amollir son âme par la volupté, de le distraire par la frivolité, on l'accusera de couler dans l'indolence et l'inertie des jours, dont tous les instans sont consacrés par des travaux utiles et des actions vertueuses : sa conduite la plus sage sera censurée, ses intentions les plus droites seront calomniées; et bientôt cette secte impie, qui hait la vertu des princes et qui craint leur mérite, demandera si l'on ne doit point placer au-dessous des princes vulgaires, ce prince en qui la force d'esprit s'annonçait dès l'enfance par des saillies qui jetaient dans l'étonnement. Génie du premier ordre, montrez-vous, et d'une parole instruisez l'ignorance et confondez l'audace. Non, il n'en est pas temps encore; content d'acquérir le mérite, il en redoute la réputation précoce. Qu'on ignore l'importance de ses occupations, la supériorité de ses talens, l'étendue de ses vues, qu'on l'ignore lui-même, il s'avance vers son but, et sa conscience l'absout, cela lui suffit : rien ne lui fera prendre le change. Ainsi vit-on celui que l'histoire appelle le plus grand des Romains, inébranlable dans son dessein, assurer, par son inaction apparente, le salut de la république, et

préparer la gloire de sa patrie, en méprisant ses jugemens. Ainsi se formeront toujours, dans le silence et la modestie, ces hommes habiles, la ressource des peuples, malgré les peuples même, soit qu'il faille, dans un moment de crise, redresser la machine inclinée d'un état, soit qu'il faille, dans ces fièvres épidémiques qui agitent les puissances de l'âme, enchaîner le délire, et donner aux esprits une direction nouvelle.

Le Dauphin déterminé à reprendre, comme il s'expliquait lui-même, son éducation en *sous-œuvre*, s'associa le savant et vertueux abbé de Saint-Cyr, le plus intime de ses amis, parce qu'il avait été le moins indulgent de ses maîtres; et c'est de concert avec lui qu'il entreprit ce fameux cours d'études, qui le rendit, à l'âge de trente-six ans, un des plus savans princes, et peut-être le plus judicieux politique dont il soit fait mention dans les fastes de la monarchie.

Après avoir réglé l'ordre des matières qu'il veut approfondir, il commence par se perfectionner dans la littérature. Il dévore les grands modèles des anciens, sans négliger les modernes. Il sait Horace par cœur, il lit Tacite. Il fait des observations critiques sur l'orateur romain. Il connaissait toutes les délicatesses de la langue française; il la parlait dans sa plus grande pureté; il savait en apprécier les termes jusque dans les moindres nuances qui les différencient.

Tout ouvrage qu'il se donnait la peine de lire une fois, était comme un fonds qui lui devenait propre; et il avait lu les chefs-d'œuvre les plus parfaits dans tous les genres; aussi lui en resta-t-il toute la vie cette élégance de style et cette fleur de politesse qui embellissent la pensée. Jamais ce prince ne parut étranger parmi les gens de lettres; il voyait volontiers ceux qui honoraient les talens par la vertu, et l'on remarque qu'il était tout de feu dans ses conversations avec eux. Le savant d'Aguesseau admira plus d'une fois l'étendue de ses connaissances; l'historien du Bas-Empire profita de ses observations; et ceux qui eurent l'avantage de l'approcher ne font point difficulté de le placer, pour le mérite littéraire, à côté de nos meilleurs écrivains. En effet, ce que nous connaissons de ses écrits, porte l'empreinte du vrai goût, et nous met à portée de juger jusqu'où l'aurait élevé la force de son génie, s'il eût été d'un rang à écrire pour la gloire.

Versé dans les belles-lettres, jusqu'à s'attirer, de la part d'un homme de confiance, le reproche de ressembler trop, pour un prince, à un maître de l'art, le Dauphin va puiser, dans l'étude de la philosophie, ces règles de sagesse qui, en portant l'ordre et la clarté dans les idées, rectifient le jugement et garantissent l'esprit des préjugés aimables de l'imagination. Il sent combien il est utile pour un prince de savoir faire

usage de cet art merveilleux, qui enchaîne, à un principe immuable, la vérité qui n'est pas encore éclose. Il ne dédaigne pas les anciens philosophes; il interroge leurs ouvrages, d'où il fait sortir des traits de lumières qui étaient comme perdus dans les ténèbres. La physique expérimentale excita sa curiosité; mais son application la plus sérieuse fut pour les mathématiques; et les plus habiles en cette science rendirent hommage à ses rares connaissances dans la partie du génie.

Son esprit éclairé et agrandi par les lumières de la philosophie, embrasse l'étude des lois; il les médite en prince et en homme profond. Remontant à la source de l'autorité législative, c'est en Dieu qu'il la retrouve. *Toute autorité*, dit-il, *vient de Dieu, et doit retourner à Dieu*. Essentiellement une dans son principe, il la voit divisée, dans son exercice, en puissance spirituelle, c'est celle du sacerdoce, et en puissance temporelle, c'est celle de l'empire. Il veut que ces deux puissances, étant sœurs, se rendent un mutuel secours, et respectent réciproquement les bornes de leurs juridictions. Suivant les lois dans toutes leurs branches, il s'applique à connaître les droits respectifs des nations. Il pèse ce droit redoutable qu'ont les souverains de dépeupler la terre; il s'instruit à fond du concours des circonstances qui peuvent en légitimer l'usage; il leur fait le plus grand des crimes d'en-

treprendre légèrement une guerre, et ne leur permet de la soutenir que lorsqu'elle est inévitable. Après avoir étudié les sages législateurs de l'antiquité, il porte le flambeau du discernement dans la multitude confuse des lois qui forment le droit français; il désigne par avance les matériaux précieux qui pourraient entrer un jour dans l'ordre nouveau qu'il médite. La jurisprudence criminelle lui est aussi familière que le droit civil; et dans quels détails ne le faisait point descendre son zèle pour la justice! Ne sait-on pas qu'il avait dressé un état de tous les tribunaux du royaume; qu'il connaissait également ceux où siégeaient la science et l'intégrité, et ceux où s'étaient introduits des abus dignes de réforme? Ne sait-on pas qu'il se proposait surtout d'épargner aux parties les lenteurs dispendieuses des procédures, et les rapines de la chicane, ce monstre insatiable qui, tous les jours enchaîné par le zèle des premiers magistrats, brise tous les jours ses fers?

Enfin, sans jamais perdre de vue ce grand principe : que les lois qui émanent de la puissance des rois, doivent être subordonnées à celle du souverain législateur, ce prince restreint l'autorité du monarque le plus indépendant au droit de faire du bien aux hommes, et son pouvoir législatif à celui de faire régner la justice en réprimant le crime et protégeant la vertu. Que faites-vous donc, ô vous qui vous donnez

pour les patrons de l'humanité? Que faites-vous, lorsque vous efforçant d'obscurcir ces principes d'éternelle vérité, vous voudriez bannir du cœur des rois jusqu'à l'idée de l'Être suprême qui jugera leurs justices? Répétons-le d'après le Dauphin, vos préceptes, si jamais ils étaient adoptés, donneraient des fers à l'univers; et c'est vous-mêmes, étrange inconséquence! c'est vous-mêmes encore qui semez l'alarme dans les esprits, en montrant partout aux peuples le fantôme du despotisme dans l'autorité qui les défend d'eux-mêmes par la sagesse des lois! Insensés! laissez Dieu sur son trône, et la terre ne craindra plus ses rois.

Cette étude des lois fut pour le Dauphin une étude de toute la vie; mais il compte pour rien toutes les autres connaissances, sans la connaissance des hommes. « Le grand art des rois, dit-» il, est celui de connaître les hommes, d'appré-» cier leurs talens, et de les placer dans les em-» plois qui leur conviennent. » Il sent combien il est difficile pour un grand prince de pénétrer les replis mystérieux du cœur humain; il se compare à un homme qui, obligé par état de se former à la plus haute éloquence, n'aurait, pour s'exprimer, qu'un tiers ou la moitié de l'alphabet. Il ne voit dans la plupart des hommes qui s'introduisent dans le palais des rois, que *des personnages de tapisserie, des automates, que l'on ne fait mouvoir que par res-*

sorts, ou de souples courtisans qui s'efforcent, par une affectation de vertu, de surprendre la confiance du prince, et de se faire juger dignes d'être mis en place. Cependant, la difficulté d'un travail qu'il croit nécessaire ne l'effraiera point; il s'y livre tout entier, et il commence l'étude des hommes par celle de l'histoire, qu'il appelle *la leçon des princes et l'école de la politique.*

Sans se charger la mémoire de détails indifférens à ses vues, il étudie les personnages les plus intéressans dans la scène de l'histoire; il suit la marche insidieuse des passions humaines; il cherche dans le caractère des princes, dans leurs vices ou leurs vertus, dans les intérêts ou les passions de leurs ministres, plutôt que dans les manifestes, les causes qui déterminent les grands événemens de leurs règnes. Beaucoup de discernement, joint à un travail assidu, le met bientôt à portée de raisonner parmi les savans en critique judicieux, de mettre en défaut l'érudition du P. Berthier, d'instruire quelquefois le président Hénault, et même de le détromper. Mais ce qui lui donne la supériorité sur les plus habiles en cette partie, c'est surtout ce point de vue politique sous lequel il envisage l'histoire nationale, qu'il veut réduire en code d'instruction en faveur des princes destinés à régner après lui. L'exécution du projet lui eût coûté moins qu'à personne, mais trop cependant

pour ne pas nuire à des occupations plus urgentes; il communique ses idées à un savant; il le charge de les rédiger, et ses ordres s'exécutent encore aujourd'hui. Le discours qui sert d'introduction à cet ouvrage, et dans lequel l'auteur expose les principes de gouvernement du Dauphin, suffirait seul pour immortaliser la sagesse de ce prince et ses vues généreuses de bien public. On y retrace aux souverains l'origine, la mesure et la destination de leur autorité; et les souverains, comme les sujets, y trouvent le tableau impartial de ces devoirs sacrés, dont l'observation réciproque peut seule assurer, et la gloire des princes, et le bonheur des peuples.

Le Dauphin, après avoir interrogé l'histoire sur la connaissance des hommes, veut encore se rendre propres les lumières de l'expérience; il consulte des homme judicieux et instruits, et l'un d'eux à qui il demandait une lettre sur cette matière, lui adresse un traité complet, tant il est facile à un grand prince d'être éclairé, dès qu'il en a la volonté. Aussi est-il constant que bien peu d'hommes en place portèrent aussi loin que le Dauphin l'art de pénétrer les cœurs, de juger les talens et de classer le mérite.

Un des principaux avantages qu'il se promettait de l'étude des hommes, c'était d'être moins exposé à ignorer la vérité: *Rien*, selon lui, *de plus nécessaire aux rois que de la connaître.* Et avec quel empressement ne la cherchait-il pas? Jeu-

ne encore, et ne jugeant les hommes que par la droiture de son cœur, il s'était imaginé que tous ceux qui l'environnaient étaient vrais et sincères; mais il nous apprend lui-même qu'ils abusèrent de sa confiance. Ce n'est point dans le temple où l'on se sacrifie à la fortune qu'il faut espérer de trouver la vérité, ses ennemis y sont trop puissans. Le Dauphin, après les avoir étudiés, les définit : « Des hommes qui cherchent » à se concilier les bonnes grâces des princes » par la flatterie, et par une complaisance outrée » pour toutes leurs volontés, qui, dès qu'ils voient » une passion s'élever dans leur cœur, au lieu » de les avertir d'être en garde contre elle, s'appliquent à la fomenter, afin de conserver leur » crédit en s'en faisant les ministres; des hommes » enfin, qui, craignant toujours de déplaire aux » princes, ne leur disent jamais les vérités qui » les blessent. » Mais en quelque endroit que la vérité se réfugie, le Dauphin la découvrira, il en a pris le moyen : toute la France sait qu'il aime la vérité, qu'il n'a pour amis que des amis de la vérité, et que s'il occupe un jour le trône, il y fera monter avec lui la vérité. Non, personne ne craint de voir jamais, sous un tel prince, ni les succès de l'impiété, ni l'humiliation de la vertu; on ne craint pas que l'intrigue et la souplesse parviennent jamais à usurper l'honneur de la prélature, ou le droit de vexer une province; on ne craint pas de voir en place, ni ces esprits

entreprenans, qui font parler à un bon prince le langage de leurs passions, ni ces complaisans frivoles, qui ne savent que dire : *Tout est bien*; ni ces politiques injustes, qui, comptant pour rien les hommes dont leur ambition n'a rien à craindre, ménagent tous les partis, excepté celui des gens de bien. La connaissance de la vérité prévient cet abus. Déjà le Dauphin a découvert dans le fond de nos provinces des hommes d'une probité incorruptible, capables de l'éclairer sur les points les plus délicats et les plus importans. Et comment sait-il obtenir d'eux qu'ils ne lui laissent ignorer aucune de ces vérités utiles, que tout conspire à écarter du trône? S'il les appelle auprès de lui, après les avoir encouragés, en leur promettant la discrétion dans l'usage des connaissances qu'ils lui donneront; il veut qu'assis à ses côtés ils lui parlent avec toute la confiance de l'amitié. « Songez, disait-il à un » de ces vertueux citoyens, que je ne prends avec » vous que la qualité d'ami. » La vérité a le droit de l'entretenir de tout, excepté de ses vertus; de quelque part qu'elle lui vienne, sous quelque extérieur qu'elle se présente, toujours elle trouve un libre accès, et la plus courageuse est la mieux accueillie.

C'est surtout dans le conseil d'état qu'il est important que la vérité triomphe : le Dauphin ne laissera échapper aucune occasion d'en soutenir les droits; mais il le fera avec ce zèle mo-

déré et ces ménagemens respectueux qui conviennent à un Daupihn, et que sa vertu lui prescrit. Représentons-nous dans ce sanctuaire auguste, sous les yeux du monarque, au milieu des ministres, l'héritier du trône, un jeune prince d'un esprit élevé, qui a mûrement réfléchi sur les affaires qui vont se traiter en sa présence, et qui joint à la connaissance des principes généraux celle des circonstances particulières qui doivent en diriger l'application pour les cas dont il s'agit; son rang, ses lumières, un rare talent pour la parole, tout semble l'inviter à faire valoir ses opinions : c'est lui qui donnera l'exemple de la plus grande modestie : la sagesse et la prudence dictent tous ses avis, et en certaines occasions il n'opine que par son silence, content d'avoir indiqué le bien, quand il n'est pas en son pouvoir de le procurer. Mais avec quelle profondeur de sagesse et quelle force de génie n'usa-t-il pas de l'autorité souveraine, dans cette conjoncture aussi imprévue qu'elle était affligeante, où il fut établi par le roi lieutenant-général du royaume! Avec quelle prudence ne traita-t-il pas dans le conseil les affaires les plus sérieuses et les plus délicates! Les ministres qui ne l'ont connu que par sa modestie, lorsqu'il siégeait parmi eux, croient entendre un autre homme, quand il les préside. *Quelle tête!* s'écrie l'un d'eux dans l'admiration, *chacune de ses paroles est un trait de lumière!*

Serons-nous surpris, après cela, qu'un chancelier de France, traçant en deux mots l'éloge complet de sa sagesse, nous dise : « Que pas » une seule des opérations du conseil, auxquelles » il concourut par son suffrage, ne fut suivie du » repentir. »

Si du conseil il passe dans le cabinet, le zèle du bien public l'y accompagne, et lui laisse à peine le choix de ses occupations. En même temps qu'il s'applique à décréditer les arts dangereux ou frivoles, nous le voyons se déclarer le protecteur des arts utiles. Il encourage l'agriculture; il étudie les moyens d'étendre et de faire fleurir le commerce; ses projets sur la marine étonnent les hommes du métier, et celui de la rétablir, qui vient d'être exécuté par le sage monarque qui nous gouverne, n'avait point échappé à ses vues. Voyant tout noblement et en prince, il méprise les conseils de cette politique minutieuse, qui tend à de petites fins par des moyens plus petits encore; mais avec quelle indignation surtout ne s'élève-t-il pas contre des hommes sans principes, ennemis de la gloire des princes, qui osaient proposer pour ressource dans des temps difficiles, la licence de la presse et le trafic scandaleux de la religion et des mœurs! *Malheur*, s'écrie-t-il, *à l'état qui aurait besoin, pour subsister, de tolérer ce commerce d'iniquité, ou tout autre semblable!*

*

c'est un malade réduit à n'avoir plus que du poison pour remède.

Son application à étendre la source des revenus publics n'est pas commandée par la cupidité; il s'instruit avec un égal soin des moyens d'en diriger l'administration au plus grand bien des peuples. A peine est-il entré dans le conseil des finances, qu'un contrôleur général voit avec surprise, qu'il a pénétré les sages opérations qu'il médite. La répartition des impôts, leur levée, leur emploi, tout en cette matière lui paraît de la même importance. Des hommes instruits et désintéressés lui ont donné un tableau fidèle des provinces du royaume : il connaît les forces réelles de chacune et ses ressources particulières ; il ne voit qu'avec peine jusqu'à quel point s'est accru, au préjudice du pauvre peuple, le nombre des citoyens aisés qui ne contribuent pas aux charges de l'état. Un autre désordre auquel il eût voulu apporter le remède le plus efficace, c'est la cupidité des officiers préposés aux entreprises et aux dépenses publiques. La peine de mort est, selon lui, le juste châtiment de ces brigands accrédités, qui font leur patrimoine des deniers arrosés de la sueur du laboureur et de l'artisan. Mais il faut l'entendre, se retraçant à lui-même les principes qui doivent le diriger un jour dans cette branche de l'administration publique. *Toute imposition sur les peuples est injuste, lorsque le bien général de la*

société ne l'exige pas.....Le monarque n'est que l'économe des revenus de l'état, et un état doit périr nécessairement lorsque ses revenus ne sont pas administrés avec la plus exacte et la plus prudente économie.

Comme les revenus publics ne sont fondés que sur l'aisance des particuliers, le Dauphin se proposait de créer une nouvelle source de richesses pour l'état, en réprimant les excès ruineux de la débauche, qui altèrent et renversent la fortune de tant de citoyens. Il voit, dans ce seul désordre, un désordre universel : *les familles divisées, l'homme abruti, le sage dans l'aveuglement, tous les devoirs méprisés.* La débauche est, selon lui, la mère de toutes ces *furies* qui dévastent les états et précipitent leur ruine. Aussi quels sont ses sentimens, quelle est sa crainte et sa douleur, quand il voit se multiplier au milieu de nous ces divorces scandaleux inconnus à nos pères, et qu'il se figure la génération que nous préparent ces époux célibataires qui peuplent nos cités! Il ne cherche point ailleurs que dans la débauche le principe destructeur de la population; car il savait ce qu'on doit penser de l'imputation grossière de la philosophie du jour, qui ne rougit pas de rendre la plus pure vertu responsable d'un désordre enfanté par les excès du vice : comme si c'était la continence des vestales, et non pas la débauche du peuple, enhardie par la morale li-

cencieuse des philosophes, qui dépeupla les armées romaines. Pénétré de la grandeur du mal, il en cherche le remède; et parmi les moyens qui peuvent suspendre ou prévenir la décadence des mœurs d'une nation, il n'en voit pas de plus efficace que le soin qu'apporte un sage gouvernement à *faire élever la jeunesse dans les principes de la vertu.*

Tant de travaux, tant d'études particulières sur les différentes branches de l'administration publique, se rapportent à un plan général. Déjà toutes les matières sont traitées, et le Dauphin travaille à les rapprocher en un seul corps d'ouvrage. Précieux matériaux! Vous deviez offrir, dans votre ensemble, le chef-d'œuvre de la politique. Précieux matériaux! la main qui vous rassembla ne vous emploiera point. C'est ainsi qu'en Israël un prince selon le cœur de Dieu, avait formé le projet d'élever ce temple fameux, qui devait effacer par sa magnificence toutes les merveilles du monde : il trace des plans, il ordonne les préparatifs; le moment de l'exécution arrive : le prince est mort..... A cette nouvelle la désolation se répand dans tout le royaume; la cité sainte se couvre de deuil; les pierres du sanctuaire, déjà rassemblées sur les places publiques, rappellent à un peuple religieux le souvenir d'un bon prince, tous les cœurs s'attendrissent, les larmes coulent de nouveau, Jérusalem est inconsolable! Jérusalem, modère l'ex-

cès de ta douleur; le monument de ta gloire existera; Salomon sera l'héritier de David; et le grand projet que forma la piété du père, la sagesse du fils l'exécutera.

A tous les traits intéressans qui caractérisent le prince dans le Dauphin, il nous serait facile, si les bornes d'un discours le permettaient, d'en ajouter autant qu'en font entrer dans leur sujet la plupart des orateurs chargés de louer les grands. Et, sans rien donner aux vaines conjectures, ne pourrions-nous pas dire que sa modestie nous déroba seule la matière d'un éloge? Je dois donc, à sa gloire, de déclarer moi-même qu'il fut plus grand encore que le portrait que j'en trace.

Mais que ne puis-je au moins faire briller ici les qualités que je relève, de tout l'éclat que leur eût donné le diadème! Que ne puis-je mettre en action ce génie puissant, et flatter un instant les esprits de la douce illusion du règne qu'il nous préparait! Oui, rappelons-nous et cet âge encore barbare où la fierté de nos pères ne pouvait être contenue que par un guerrier intrépide, et ces conjonctures délicates où l'état des affaires demandait les lumières d'un profond politique, et ces temps misérables où l'épuisement de tout le corps ne laissait de ressource à son chef que dans la plus sévère économie, et ces jours de confusion, si voisins de nos jours, où l'hérésie armée, traitant avec nos rois, créait une ré-

publique au sein de la monarchie. Figurons-nous, s'il est possible, des temps plus orageux encore, et l'état agité de ces mouvemens convulsifs qui présagent les révolutions funestes : qu'alors, qu'à ce moment de crise le Dauphin paraisse, le septre à la main, quel est le sage qui craigne encore? Et ne voit-on pas déjà la confiance renaître, le calme se rétablir, et tout rentrer dans l'ordre ?

O vous! qui méritâtes les surnoms glorieux de *sage*, de *père du peuple*, et de *grand*, princes chéris entre les princes de la race chérie qui nous gouverne, et vous surtout que la religion plaça sur nos autels, grand roi, modèle de tous les rois, paraissez ici, soyez juges, et, aux traits qui distinguent le Dauphin, reconnaissez votre sang, dites : *Voilà notre fils!* Qu'ils s'assemblent de leur côté, qu'ils tiennent conseil, ces prétendus zélateurs du bien public, ces génies créateurs d'un nouvel ordre politique: qu'ils produisent les héros sortis de leur école, nous placerons à côté d'eux le prince que forma la religion; et nous ne craindrons pas d'établir le parallèle, avant même d'examiner comment le Dauphin soutient le caractère de prince dans l'exercice de tous les devoirs que la religion lui prescrit.

SECONDE PARTIE.

La religion qui prépare à tous les états, et qui forme à tous les devoirs, est elle-même le plus grand devoir de l'homme; aussi le Dauphin lui assigne-t-il le premier rang dans la distribution des matières qui entrent dans son plan de gouvernement. Jamais prince ne fit une étude plus sérieuse de la religion, et la religion qui n'a contre elle que l'ignorance ou la demi-science, ne lui parut jamais plus auguste que quand il l'eut approfondie avec toute la pénétration du génie et le discernement de la droite raison. Instruit à fond du dogme et de la morale chrétienne, il prend sur la discipline ecclésiastique toutes les connaissances qui conviennent à un prince destiné à en devenir le protecteur. Il voit dans l'élévation des souverains, l'obligation de former des adorateurs à l'Être suprême dont ils tiennent leur couronne; il leur fait un devoir de s'appliquer à faire fleurir la religion dans leurs états, comme des pères dans leurs familles; et il veut que des hommes constitués en dignité concourent à acquitter leur dette en ce point, suivant le degré d'autorité dont ils sont dépositaires. Aussi combien de fois ne l'entendit-on pas rele-

ver par des éloges publics, les vertus apostoliques de ces prélats respectables, l'honneur de l'Église de France! Combien de fois ne souhaita-t-il pas que le zèle ardent et éclairé qui les distinguait devînt le zèle de tous, et que le concert de leurs instructions et de leurs exemples, en leur assurant la vénération des peuples, opposât comme un mur d'airain au débordement de l'impiété!

Il découvre dans les maux de la religion, le principe fécond des maux qui affligent l'état. Il en cherche le remède, il l'a trouvé, mais il n'est que Dauphin. Sa piété cependant ne restera point oisive : tantôt nous le voyons observer l'incrédulité dans sa marche, tantôt il la poursuit et la combat, partout il la démasque et l'humilie par la force de sa raison. Après avoir analisé lui-même le système de nos philosophes modernes, dans lequel il ne découvre que le sophisme des passions et le délire de l'orgueil; il use pour enchaîner leur audace, de toute l'étendue de son crédit; il invite les gens de lettres à les dénoncer au public : il obtient contre eux une déclaration du roi, et, comme c'est surtout par la licence de tout écrire que l'erreur se propage et s'accrédite, il rappelle aux personnes en place que la tolérance, en ce point, multiplie les délits, et que ces formalités illusoires, seul châtiment des écrivains les plus scandaleux, ressemblent moins à des actes sérieux de la justice,

qu'aux lâches tempéramens de la connivence. D'après ce principe qu'il citait souvent : *Que quiconque ne craint pas son Dieu, ne respectera point son roi* ; il conclut que l'incrédulité ne saurait attaquer l'autel sans ébranler le trône; et, pour le faire comprendre, il rappelle les maximes qu'elle débite avec le plus de confiance. Il en découvre les conséquences les plus naturelles, conséquences qui auraient pu, dans le temps, paraître plus étendues que les principes; mais quand nous voyons aujourd'hui que ces prétendus sages, en développant leur système dans leurs écrits et leurs cercles politiques, nous tiennent eux-mêmes le langage séditieux que leur prête le Dauphin, pouvons-nous assez admirer le coup d'œil pénétrant du prince, qui voyait, il y a vingt ans, le monstre entier dans son germe?

Quand on a étudié la religion comme le Dauphin, et surtout quand on est doué de cette force de génie qui saisit d'abord l'ensemble lumineux des preuves qui en démontrent la divinité, alors la foi n'est plus seulement vertu, elle devient nécessité. Croire n'est pour lui que faire usage de sa raison; et sa foi, toujours active, se reproduit dans toute sa conduite. Épris dès l'enfance, des charmes de la vertu, il avait choisi saint Louis pour modèle; et l'on peut dire qu'il fut, de tous les descendans de ce grand prince, celui qui retraça le plus fidèlement et ses ver-

tus chrétiennes et ses qualités royales. Dans le premier feu de sa jeunesse, il sait maîtriser ces passions impérieuses qui préparent les regrets de l'âge mûr, et souvent ses malheurs. Ni l'attrait des plaisirs, ni la délicatesse des circonstances, ni l'autorité de l'exemple, rien n'est capable de l'ébranler, rien ne l'empêche de marcher d'un pas égal sur la ligne du devoir : partout, même retenue, même régularité; partout, même assiduité à la prière, même application à méditer la loi du Seigneur, même soin de fortifier sa vertu par un saint et fréquent usage des sacremens; partout enfin, et jusqu'à la tête des armées, il donne des marques éclatantes de sa piété. C'est que dès lors il se conduisait par ce principe, que nous voyons dans ses écrits : « Dieu qui est le maître de l'homme, » demande l'homme tout entier; et l'homme » pour être entièrement à Dieu, doit être ver» tueux dans tous les instans et dans toutes les » occasions. » Morale bien différente de la morale du monde, et du monde surtout qui environne l'héritier du trône ; mais le Dauphin n'ignore pas ses maximes, et il sait s'en défendre; il connaît ses préventions, il sait les combattre; et le juste hommage que les mondains refusent à la piété chrétienne, ce grand prince le lui rend. « Loin de nuire à la société, dit-il, elle » est seule capable d'y maintenir le bon ordre... » Combien est condamnable l'opinion de ceux

» qui s'imaginent qu'elle est incompatible avec
» les conditions relevées, l'état du mariage, ou
» la profession des armes! » Enfin, toujours plein des nobles idées qu'inspire la religion, il veut que les rois et les nations de la terre marchent sans cesse sous les yeux de l'Éternel, et qu'ils lui fassent un continuel hommage de leur existence.

Que ne m'est-il permis de peindre ici, d'après elle-même, l'âme vertueuse du Dauphin, en retraçant tous les beaux sentimens que sa piété lui dicta! Mais, après que j'aurais transcrit ce qu'on peut dire de plus sensé sur la vanité des spectalces et des divertissemens du siècle, de plus instructif sur la prière et la parole sainte, de plus judicieux sur le choix d'un guide dans les voies du salut, de plus religieux sur nos sacremens et nos augustes mystères, de plus sublime sur la sagesse et les vues du Créateur, quel fonds intéressant ne trouverais je pas encore dans ce qu'il écrivait sur l'application aux affaires, sur l'obligation imposée aux princes, comme aux autres hommes, de méditer leurs devoirs et la loi du Seigneur, sur le soin du salut et le souvenir des vérités éternelles, sur les avantages de la chasteté chrétienne et les caractères de la modestie : la modestie, cette vertu qui, en le dérobant à l'admiration de son siècle, le préparait à en devenir le héros! On serait surpris de voir sortir de la plume d'un prince né

pour le trône, un traité complet de la perfection évangélique.

Quels traits pourrions-nous ajouter à ceux qui caractérisent déjà l'esprit de religion qui animait le Dauphin? Dire qu'il accordait à la vertu toutes les distinctions de l'estime, et que le vice, en sa présence, ne rencontrait que les reproches du mépris ou les regards du courroux : dire encore qu'il se montra toujours fils aussi soumis aux décisions de l'Église que fidèle observateur de ses préceptes; dire qu'au pied des autels et dans les cérémonies religieuses, sa piété commandait le respect et invitait au recueillement; dire enfin que toute sa conduite extérieure annonçait la vivacité de sa foi et le zèle pur de la religion, c'est rappeler sa fidélité à de grands devoirs, mais à des devoirs imposés à tous les princes. Je puis le louer encore d'un trait de vertu qui lui sera plus particulier : à l'exemple du plus grand et du plus saint de nos rois, il offrait tous les jours au Très-Haut, pour les besoins de l'état, le tribut de prières que lui offrent les ministres du sanctuaire; il le faisait en secret, n'ayant pour témoin de ce saint exercice qu'une épouse assez vertueuse pour le partager avec lui; mais l'on peut croire qu'assis sur le trône de saint Louis, comme ce prince, il eût osé donner à ses sujets cet exemd'édification.

Religion sainte, que vous êtes auguste, quand,

pour confondre ces êtres obscurs qui voudraient vous avilir, vous établissez les enfans des rois les apologistes de vos grandeurs et les vengeurs de vos droits! Mais vous, qui fûtes les ardens détracteurs de la vertu du Dauphin, lorsqu'elle se cachait sous le voile de la modestie, direz-vous encore que sa piété borna ses vues; qu'elle rétrécit la sphère de son génie; qu'elle enchaîna ses talens? Et moi je demanderai si jamais, avec tant de piété, l'on vit un plus rare assemblage des qualités qui constituent le grand prince et le parfait politique? Direz-vous qu'il donnait tous les jours un temps considérable à la piété? Et moi je demanderai si les heures qu'il consacrait au devoir du chrétien, il les déroba jamais à ses autres devoirs? Lui ferez-vous un reproche de ce qu'il s'humiliait devant l'Éternel, avec toute la simplicité de la foi? Et moi je demanderai s'il en était moins un génie dans le cabinet, une lumière dans le conseil, un héros dans les armées, et partout un grand prince?

Mais n'est-ce pas la religion elle-même, et la religion seule qui communique à l'homme ce principe d'activité qui le rend supérieur à tous ses devoirs? Que savent les grands hommes, formés à l'école du monde? être grands, tout au plus dans les grandes occasions : nous les voyons se perdre dans la foule des hommes vulgaires, dès que le regard de la multitude ne soutient plus leur vanité. Le héros chrétien est partout

lui-même : éclairons tous les pas du Dauphin. Il faut en convenir, il en coûte à la nature pour se rendre à la voix de ses devoirs, quand tous les jours il s'en présente une multitude à remplir : et la difficulté semble augmenter encore, quand on est d'un rang qui porte avec soi la dispense; mais qu'il est rare surtout qu'on sache allier l'étude profonde du cabinet avec les devoirs de la société! Un royaume, aux yeux d'un prince qui médite depuis long-temps l'art de le gouverner, n'offre qu'un vaste hôpital, et le tableau attendrissant des misères humaines. A ce spectacle, le meilleur cœur, s'il n'a de ressource qu'en lui-même, perdra toute son énergie : le découragement l'abattra, la tristesse le glacera, les soupirs échappés à sa sensibilité, son air, son silence même, tout semblera dire aux malades que leurs maux sont désespérés. Le Dauphin, plein du courage que donne la religion, sait étouffer le sentiment qui le pénètre; il connaît tous les maux de l'état; il les sent; sa grande occupation est d'en préparer les remèdes; et l'on dirait qu'il borne son attention à remplir les devoirs du moment et les bienséances de son rang. Faut-il qu'il représente? il le fait avec dignité. Lui demande-t-on une audience? il ne la fait point solliciter. Tout entier à l'étude, il est encore tout entier aux princes et aux grands; tout entier aux ambassadeurs et aux ministres; tout entier aux pauvres et aux mal-

heureux; tout entier à tous, excepté à la foule oisive.

Voyons-le dans l'intérieur de sa famille : tout le respect et la tendresse qu'un père a droit de se promettre du fils le plus affectionné, tous les sentimens de zèle qu'un roi peut souhaiter dans le sujet le plus fidèle, Louis XV les trouva toujours dans le Dauphin. Et pourra-t-on jamais oublier quel fut l'excès de sa douleur et de son accablement, dans ces deux circonstances qui mirent sa piété filiale à de si cruelles épreuves? La conformité de vues et de sentimens, autant que les droits de la nature, l'attachait par des nœuds intimes à la plus tendre des mères; et l'on sait que cette vertueuse reine, accablée par la mort d'un tel fils, descendit avec lui dans le tombeau. Je ne dirai rien du doux commerce d'amitié qu'il entretenait avec quatre sœurs, dignes de lui par leurs vertus; je laisserai parler pour moi la profonde douleur de ces princesses, que le temps et les années n'ont point encore amortie. Mais je dois rappeler à la France une leçon bien utile que lui laissa son Dauphin : écoutez-la, vous surtout, grands de la terre, qui formez par vos mœurs les mœurs des nations; ce prince vous apprend que la tendresse et la fidélité conjugales peuvent seules assurer la félicité des époux. Vous n'avez pas le pouvoir d'un Dauphin; mais, fussiez-vous plus puissans encore, le trône qui a tant de droits, n'aurait pas

celui de créer pour vous un autre ordre. On peut se figurer le bonheur loin de la source pure qui le fait naître, mais le bonheur n'est jamais qu'à côté du devoir. C'est là que le chercha le Dauphin; c'est là qu'il le trouva. Après la perte d'une épouse qu'il aimait uniquement, la voix de son cœur lui eût conseillé de rester libre ; la voix plus forte du bien public lui commande un nouvel engagement; il obéit, et le sacrifice qu'obtient de lui la vertu, la vertu en fait le plus doux charme de sa vie. Les deux époux ne sont pas nés avec les mêmes goûts et le même caractère, mais la religion saura les rapprocher. Déjà je les vois s'appliquant de concert à se connaître. Bientôt leur tendresse devient réciproque, leur confiance est sans bornes, leur union la plus intime. Une heureuse fécondité, l'honneur du lit nuptial, resserre encore les nœuds qui les unissent : tous les jours de leur vie sont des jours purs et sereins; et le Dauphin, au lit de la mort, se rappelant qu'il fut l'époux le plus heureux, bénit encore le ciel d'avoir été l'époux le plus fidèle aux devoirs sacrés que prescrivent la religion et la nature.

L'amour conjugal sera la mesure de sa tendresse paternelle. Ce serait peu de dire que ce prince aima ses enfans; qu'il les aima d'un amour égal; qu'il les aima surtout d'un amour éclairé; après lui avoir attribué les sentimens des pères

les plus affectionnés, je dois montrer encore combien il les surpassa, et dire de lui ce que jamais on n'a dit d'un prince d'un si haut rang : que s'étant établi chef de l'éducation des princes ses fils, il en suivait lui-même les détails ; que plusieurs fois la semaine, il les assemblait chez la princesse leur mère, pour leur donner ses instructions ; que pour assurer leurs progrès dans les études, il leur faisait rendre un compte exact de ce qui en avait fait la matière. Mais daignez, grands princes, nous raconter vous-mêmes les soins inquiets que votre auguste père prenait de votre enfance ; dites-nous les ressources ingénieuses que lui suggérait sa tendresse pour enflammer votre ardeur, et la fixer sur des objets utiles ; dites-nous comment, pour graver plus profondément dans vos âmes la première leçon de la vertu, il choisit la circonstance frappante où l'on inscrivait vos noms dans les fastes de l'église, avec la preuve du titre auguste qui distingue nos rois. Dites-nous enfin, comment, accablé par la maladie, il vous assemblait encore au pied de son lit, pour vous donner ses instructions paternelles. Et vous, grand roi, vous nous direz, vous ne l'avez point oublié; vous nous direz avec quel empressement il jetait dans votre jeune cœur ces semences précieuses de justice, dont la France recueille aujourd'hui les fruits : vous nous direz avec quels transports, dans un des derniers instans de sa vie, il vous serra entre ses

bras, comme s'il eût voulu, prêt à se séparer de l'objet de sa tendresse, épancher sa grande âme dans la vôtre. Et ces traits, si dignes de mémoire, assureront au prince le plus religieux, la gloire d'avoir été le meilleur des pères.

Ses amis nous apprendront qu'il fut l'ami le plus généreux, et le prince le plus digne de trouver des amis. Ils nous diront qu'il connaissait les droits réciproques de l'amitié; et qu'il savait, par sa prévenance et sa cordialité, combler l'intervalle qui sépare un sujet de l'héritier du trône. Nicolaï, du Muy, Saint-Cyr, amis qu'il consultait : Châtillon, Boyer, Coëtlosquet, Beaumont, amis qu'il estimait; et vous encore, qui que vous soyez qui méritâtes la confiance du Dauphin, vous en avez assez fait pour assurer votre gloire : vos noms respectables accompagneront le sien dans la postérité; et nos neveux, en apprenant que vous fûtes ses amis, sauront que vous l'étiez aussi de la vertu.

Si nous voulons suivre le Dauphin partout où il fut grand, ne dédaignons pas de pénétrer jusque dans l'intérieur le plus reculé de son appartement. Que ces vertus théâtrales, aujourd'hui si communes, craignent d'être aperçues, quand après avoir fait leur personnage en public, elles déposent leur masque dans le domestique : la vertu du Dauphin, fondée sur la religion, ne craint pour aucun instant le regard le plus sévère, pas même celui de la malignité. Interro-

geons tous ces hommes que le devoir et des rapports habituels de service attachaient à sa personne; demandons-leur la vérité sur le maître qui leur pardonnait tout, excepté de la trahir : et nous apprendrons qu'un si grand prince savait être homme avec eux; que toujours simple et sans art dans sa conduite, il ne connaissait ni la hauteur des manières, ni la fierté du commandement, ni les caprices de l'humeur. Nous saurons qu'il les comblait de ses bienfaits et de ses bontés, qu'il savait excuser leurs manquemens ou leur en faire des reproches encourageans. Mais que j'aime à entendre ce prince leur commander, en disant : *Je vous prie.* Qu'il est beau de le voir, pendant une maladie qui l'accable, attentif jusqu'à l'inquiétude, à ce que son service n'ait rien de fatigant pour le dernier de ses officiers! S'il me paraît plus grand encore, c'est quand je le vois, traversant la ville, s'arrêter devant la porte d'un valet, et demander : *Comment va le pauvre Philippe?* Et c'est après avoir ainsi respecté l'humanité, que ce bon prince, au lit de la mort, craignant encore d'avoir quelquefois laissé sentir à des hommes qu'ils étaient nés pour le servir, leur en fait une sorte de réparation publique.

N'omettons pas ici un trait déjà connu, mais qui sera toujours nouveau pour les âmes sensibles. Le soin même que prend le Dauphin pour prévenir un accident, cause le malheur le plus

funeste : au retour d'une chasse, il veut décharger ses armes, avant de les remettre à son écuyer; le coup part, j'entends une voix lamentable; une autre voix y répond à l'instant. Je m'approche, quel spectacle! Vous eussiez vu deux hommes se roulant dans la poussière, et se serrant tendrement : l'un demande pardon, l'autre proteste qu'il n'a point reçu d'offense. C'est le Dauphin, c'est Chambord, son fidèle écuyer. Celui-ci est blessé au bras, mais un trait mortel a percé le cœur du Dauphin. En vain Chambord essaie-t-il de faire l'office de consolateur, son bon maître ne veut point de consolation. Il s'indigne contre lui-même, il s'accuse, il s'afflige, il ne sait plus que répandre des larmes. On lui représente que la blessure ne sera pas mortelle : « Eh quoi! reprend-il en soupirant, faudra-t-il donc que j'aie tué un homme » pour être dans la douleur? » Cependant tous les soins qu'il prodigue à son écuyer n'opèrent point sa guérison : Chambord meurt. L'accablement du prince est à son comble, et toute la France retentit du cri de sa douleur : *Hélas! il est donc vrai que j'ai tué un homme; ô Dieu! quel malheur!.... Non, je ne me le pardonnerai jamais.* Que d'autres trouvent de l'agrément dans une chasse, c'en est fait pour le Dauphin; il se condamne à ne plus regarder comme un amusement qui lui soit permis, celui qui a pu occasioner la mort d'un homme. L'image de son malheur

le suivra jusqu'au tombeau, et l'un de ses regrets en mourant, c'est de ne point apercevoir Chambord parmi les fidèles serviteurs qui environnent son lit.

Ces sentimens qui peignent si bien le cœur du Dauphin, ce sont ceux auxquels, depuis long-temps, tous les Français ont droit. L'amour des peuples est une des vertus qu'on remarquait en lui dès l'enfance, et pourrions-nous oublier cette circonstance mémorable, où, sur un faux bruit, on lui annonçait qu'il était roi : « *Ah! pauvre peuple*, s'écrie-t-il dans le premier mouvement qui l'accable, *qu'allez-vous devenir? Quelle ressource il vous reste! Moi.... un enfant!... O Dieu! ayez pitié de ce royaume, ayez pitié de moi!* » La France entière ne fut jamais à ses yeux que comme une famille dont il se disposait à devenir le père. Ses études et ses travaux, ses vues et ses projets, toutes ses occupations, nous l'avons vu, n'ont pour but que de préparer son bonheur; mais déjà sa grande passion est de soulager l'indigence et de faire des heureux. Tout le bien qu'il peut faire, il le fait; et quelles ressources ne lui fourniront pas sa religion et son grand cœur! Quand une reine célèbre, attirée par la renommée, paraît à la cour du plus puissant des rois d'Israël, la majesté des édifices l'étonne, la richesse des ameublemens, la somptuosité des tables, l'ordonnance du domestique, tout ce qu'elle aperçoit

la jette dans l'admiration, et elle appelle heureux, non point le peuple qui fournit à tant de luxe, mais les serviteurs d'un tel monarque et les courtisans qui partagent ses bienfaits. Maîtres du monde, c'est à un spectacle plus digne de satisfaire un cœur royal que je vous appelle. Entrez dans le palais de Versailles, et vous verrez un autre ordre de magnificence applaudi par les peuples, vous verrez tout ce que fait le Dauphin pour le bonheur des hommes, vous conclurez encore ce qu'il eût voulu faire. Modérer ses dépenses, c'est, pour un grand prince, faire du bien au peuple : qu'on ne craigne point qu'il s'en permette de superflues, il s'interdira souvent les plus légitimes. Sa table, ses ameublemens, ses vêtemens même, et tout ce qui sert à ses usages est simple comme sa personne. Nulle dépense sourde, nulle partie mystérieuse, point de jeu, une somme de cent mille livres répandue dans le sein des pauvres, apprend à la France qu'il a joué une fois. Si on lui propose de faire augmenter sa pension : *J'aime mieux*, dit-il, *que le pauvre laboureur profite de cette somme, et qu'elle soit retranchée sur ses tailles.* Si le roi lui offre des fonds dont il présume qu'il a besoin, à la suite d'une longue maladie, il répond *qu'il peut s'en passer, et que le pauvre peuple en a besoin.* Jugeant du cœur des souverains par la bonté du sien, il n'imagine point de repas plus délicieux pour un roi, que

celui auquel il pourrait convier toute sa nation; et il voudrait qu'avant de se livrer à la joie d'un festin, il se demandât à lui-même : *Aucun de mes sujets ne se couchera-t-il aujourd'hui sans souper?* Sur le point d'entreprendre un voyage qui a pour but son instruction beaucoup plus que son agrément, il veut savoir à combien se montera la dépense; et voyant, par l'état qui lui est présenté, qu'un Dauphin ne peut voyager qu'à frais immenses, « Oh! en vérité, s'écrie-» t-il avec sa modestie ordinaire, je ne vaux pas » au pauvre peuple ce que lui coûterait ce voyage, » je ne veux plus y penser. »

Animé d'un esprit bien opposé à l'esprit destructeur qui agitait son siècle, il ne voyait dans ces établissemens respectables, consacrés par la religion de nos pères et la piété de nos rois, que des établissemens utiles à la société. Il les protégea constamment, sans confondre les abus qui s'introduisent partout où il existe des hommes, et qu'il eût su réformer, avec le bien réel que la sagesse de deux règnes ne saurait rétablir, quand la faiblesse d'un seul en a toléré la ruine. Nous le vîmes, ce grand prince, brûlant du zèle pur et éclairé de la religion, concourir à l'étendre jusqu'au delà des mers : nous le vîmes relever les monastères, décorer les lieux saints, doter la virginité; et, comme si ces pieuses offrandes multipliaient ses ressources, il n'en secourt pas moins efficacement les mal-

heureux de toutes les conditions. La noblesse indigente et la vertu exposée ont les premiers droits à ses bienfaits, mais sans en exclure le pauvre et l'artisan. Tous les mois il fait distribuer une aumône aux pauvres des villes où réside la cour. Il est comme le Joseph de la France : tout le monde est admis à lui demander; et c'est moins, ce semble, pour écarter les importuns qu'une garde veille à la porte de son appartement, que pour indiquer où habite le père du pauvre et le protecteur du faible. Plus d'une fois des villes et des provinces entières, frappées de quelque calamité, trouvèrent dans son grand cœur ces soulagemens efficaces qui préviennent le désespoir et rappellent à la vie. Quand ses revenus sont épuisés, son crédit, ses amis, et quelquefois ses exemples seuls y suppléent. On lui représente un jour que se dépouiller absolument, c'est s'exposer à se trouver lui-même dans le besoin. « Il n'y a guère d'apparence, ré»pondit-il, qu'un Dauphin se trouve jamais dans »une nécessité bien urgente : et assurément, » j'aimerai toujours mieux manquer du superflu, »que de voir des malheureux manquer du né»cessaire ».

Qu'on ne craigne pas que l'ostentation profane jamais les bienfaits de ce prince, la religion les consacre. Sa modestie ne veut pour témoin d'une bonne œuvre que l'œil de celui qui doit l'en récompenser. Souvent même, au-

tant pour se soustraire aux louanges, que dans la crainte d'humilier l'indigence, il saura faire en sorte que celui qui n'existe que par les secours habituels qu'il lui procure, en ignore la source. Mais, tandis que je loue le Dauphin, je crois entendre une voix qui l'accuse : « La vertu doit »avoir des bornes, sa libéralité n'en connut »point, l'état paya ses dettes ».... Dettes honorables! Le jeu, le luxe et la débauche ne les ont point contractées : l'état paya la somme empruntée pour l'état; l'état lui doit encore la vie de mille citoyens.

Je te félicite, ô mon siècle, ne crains plus de rester flétri dans la postérité. Siècles futurs, vous oublierez ce qu'il fut, pour vous souvenir qu'il fut le siècle du Dauphin : siècle précieux, et pour la nation le garant du plus heureux avenir! Non! le Ciel, quand il veut favoriser la terre, n'a pas de plus riche présent à lui faire que celui d'un prince juste et bienfaisant par la religion. S'il n'est pas immortel, ce prince qui mériterait de l'être; s'il disparaît à nos yeux, le souvenir de ses vertus lui survit, et son nom seul, son nom toujours cher et toujours respecté, protége les peuples de génération en génération. Ainsi nos pères rendaient attentifs à leurs maux les descendans d'un bon roi en leur disant : « Princes, gouvernez-nous par les lois »de saint Louis ». Et si jamais quelqu'un des princes que la Providence destine à régner sur

nos arrière-neveux, venait à oublier, ce que comprend si bien le monarque qui nous gouverne, qu'il n'est roi que pour être le père des peuples et l'appui de la religion, pourrait-il, issu d'un si beau sang, ne pas éprouver cette émotion qui rappelle au devoir, quand la nation élevant la voix autour de son trône, lui crierait : « O enfant du Dauphin, régnez sur nous par les » maximes de votre père » !

Demandez maintenant, vous qui ne vîtes jamais un grand prince dans un prince religieux, demandez encore *ce que faisait le Dauphin dans sa retraite pour le bien de l'humanité?* Et moi je demanderai à la France entière, libre enfin des préjugés que vous lui inspirâtes, je demanderai ce que ne fit pas le Dauphin pour sa propre gloire, et pour le bonheur des peuples? Je demanderai ce que pouvaient désirer l'épouse d'un tel époux, les enfans d'un tel père, les amis d'un tel ami, les serviteurs d'un tel maître? Je demanderai quel devoir il omit de ceux qu'il avait à remplir? quelle étude il négligea de celles qui lui étaient utiles? quelle vertu lui manqua de celles qu'il devait pratiquer? *Ce que faisait le Dauphin?* Jeunesse frivole, il méprisait vos spectacles : les spectacles des princes font-ils donc le bonheur de l'humanité? Courtisans désœuvrés, il ne savait point s'occuper de vos passe-temps : les passe-temps des princes procurent-ils donc la félicité publique? Hommes

de table et de jeu, il n'était point de vos parties de plaisir : les plaisirs des princes assurent-ils donc la prospérité des peuples? *Ce que faisait le Dauphin dans sa retraite*? Ah ! dites-le, vous qui fûtes témoins de ses travaux : dites, en rappelant ces séances de huit heures à l'étude, que le zèle du bien public lui faisait négliger le soin de sa santé : braves guerriers, dites qu'il signait la condamnation du mercenaire qui eût osé détourner ou altérer votre paye : citoyens sans appui, dites qu'il vous assurait, contre le crédit des grands, le crédit plus puissant de la justice et des lois; et vous, Église de Jésus-Christ, vous direz qu'il préparait les jours de votre triomphe : habitans obscurs de nos campagnes, vous direz, en essuyant vos larmes, que le Dauphin, que le père de votre roi pensait à vous; qu'il demandait avec inquiétude s'il vous restait une portion du pain que vos sueurs et vos travaux assurent à l'état. *Ce que faisait le Dauphin dans sa retraite*? Il faisait un grand roi.... Mais savons-nous bien, nous qui n'entrâmes jamais dans le sanctuaire de la politique, savons nous ce que c'est qu'un grand roi? En voici le portrait :

« La gloire et le bonheur d'un roi consistent » à savoir allier la sagesse, la force et la bonté, » pour s'assurer la soumission, l'estime et la re- » connaissance de la nation, afin que de tous » ces sentimens réunis se forment, entre lui et

»elle, cet amour mutuel, et cette confusion
»d'intérêts qui constituent la vraie puissance
»et qui assurent la durée des empires, auxquels
»l'esprit de conquête et la terreur des armes ne
»donnent qu'un éclat passager, acheté au prix
»du sang, de l'aisance et de la tranquillité des
»sujets, suivi par conséquent de l'affaiblissement de l'état, dont l'âme et le nerf au dedans, ainsi que la considération au dehors, dépendent de la population, de l'abondance et de l'harmonie intérieure.

»Un monarque doit se regarder comme le chef d'une nombreuse famille: il doit aimer ses peuples, non comme un maître aime ses esclaves, mais comme un père aime ses propres enfans : il leur doit le même soin, la même protection, la même application à les rendre heureux.....; il doit avoir le même désir d'entretenir et d'augmenter leur respect et leur amour pour la religion : il doit être jaloux de leur réputation et de leur gloire.

»La puissance des rois n'est établie que pour exaucer en particulier celle de Dieu; pour récompenser et pour punir, pour effrayer par les châtimens, attirer par les bienfaits, faire naître une noble émulation, maintenir le bon droit, le défendre contre la violence, terminer les dissensions et les querelles, entretenir l'union entre tous les membres de l'état, alléger, autant qu'il est possible, le joug de l'autorité.

»Les rois ne commandent que pour faire la »félicité, le repos et la gloire de leurs peuples. »Tout autre motif de leurs démarches est un »crime aux yeux du souverain maître.... Ils doi»vent tourner au profit des peuples les trésors »dont ils sont dépositaires, s'occuper unique»ment de ce qui peut faire leur bonheur, leur »sacrifier leur temps, leurs plaisirs, leur vie et »leur gloire même. Voilà les traits de ressem»blance que l'autorité des rois doit avoir avec »celle de Dieu même. »

Et ce portrait, ouvrage de la sagesse et de la religion du Dauphin, n'est-il pas aussi le portrait auquel il ressemble? Toutes les qualités et les vertus qu'il demande dans un grand roi, ne sont-ce pas celles que nous venons d'admirer en lui ? Le monarque accompli est donc formé en sa personne; et sa naissance qui lui promet le premier trône du monde, ne lui promet que ce que méritent ses vertus.

Mais que vois-je? quels sinistres présages ! quels malheurs nous menacent ! Grand Dieu ! quel crime aurait commis la terre? J'ai vu la foudre incendier nos hameaux, mais alors un prince bienfaisant adoucissait le châtiment du ciel; j'ai vu la grêle désoler nos campagnes, et la disette répandre au loin les frayeurs de la mort, mais alors un prince religieux, ressource des misérables, portait la consolation dans l'âme affligée du laboureur; j'ai vu de plus grands maux, les

maux de la religion, alors encore un prince, ami de la vertu, m'en montrait le remède. Grand Dieu! vengez-vous de nos crimes, renouvelez ces fléaux, frappez de nouveaux coups; mais, à ce prix, sauvez la main qui nous guérit. Grand Dieu! quel crime aurait commis la terre? Vous rejetez nos vœux, vous êtes sourd à nos cris.... Oui, c'en est fait, il nous sera ravi, ce génie tutélaire qui devait créer un siècle nouveau; nous le verrons s'éteindre avant son midi, cet astre bienfaisant qui devait éclairer et vivifier l'univers : tout me l'annonce, la France va perdre son Dauphin. Déjà les esprits s'inquiètent, le trouble se répand, l'alarme succède, tout est dans l'agitation: et le peuple, quand ses maux sont extrêmes, n'en veut point voir les causes naturelles. Tremblez donc, qui que vous soyez qui auriez un intérêt capital à ce que la vertu fût exclue du trône; les yeux de la multitude indignée vous cherchent, ils vous découvriront : déja vous êtes nommés, et votre innocence même, en ce point, ne vous soustraira pas à la flétrissure du soupçon. En vain accuserez-vous le peuple d'injustice; si le peuple est injuste, il ne l'est pas en tout, et le moindre de vos crimes, c'est d'avoir détesté la vertu.

Cependant le Dauphin semble devenir d'autant plus cher à la nation, qu'il lui reste moins d'espérance de le conserver, et le danger de son état est la mesure de la désolation publique. Ja-

mais, dans les calamités, on ne vit couler tant de larmes, ni des larmes si amères. Maîtres du monde, voyez combien vous êtes aimés, quand on sait que vous aimez la religion et les peuples! Parcourez nos provinces, entrez dans nos villes, pénétrez dans nos bourgades et jusqu'au sein de nos familles; prêtez l'oreille : c'est du Dauphin que l'on parle, c'est pour le Dauphin qu'on prie, c'est pour le Dauphin qu'on pleure. Mais voyez surtout, dans le peuple immense de la capitale, l'image attendrissante d'une famille réunie pour demander au ciel la vie d'un père commun. Voyez-y tous les ordres confondus, les princes et les grands prosternés avec le peuple au pied des mêmes autels. Nos temples les plus vastes ne le sont point assez pour recevoir les flots des supplians. Voyez comment la foule repoussée par la foule convertit nos places publiques en temples, où elle offre ses vœux en répandant ses larmes.

Partout supérieur au commun des hommes, ici le Dauphin paraîtra supérieur à lui-même. Seul tranquille, au milieu de l'émotion générale, il possède en paix sa grande âme. La mort est prête à le frapper, il la voit et n'en est point étonné. Il va comparaître au tribunal où sont jugées les justices de la terre, il le sait et n'en est point effrayé; *c'est qu'il a vécu sans reproche;* c'est que la religion fait pour lui en ce moment, ce qu'il a fait pour elle : la religion le

console et le soutient. O vous, qui prétendez nous apprendre à passer la vie sans préjugés, et à la quitter sans regrets, hommes vains et trompeurs, voudriez-vous que j'oppose la dernière heure du philosophe chrétien à celle du plus vanté de vos héros? Mais non, je ne compromettrai point la dignité de mon sujet; que le méchant expire, comme écrasé sous la main qu'il osa méconnaître; que le dernier acte de sa vie soit le dernier de ses crimes : je ne souillerai point mon discours des horreurs dont il souilla sa tombe. Accompagnons la vertu, nous la verrons s'épurer encore et s'embellir, dans le Dauphin, à mesure qu'elle se dégage des liens étrangers qui la captivent. On n'aura point ici recours à ces ménagemens étudiés, trop souvent nécessaires pour annoncer à un grand de la terre qu'il doit à la religion l'hommage public de sa foi; j'entends le prince lui-même qui demande avec instances qu'on lui administre ces secours divins qui élèvent l'âme et la rapprochent de son origine : trois fois il reçoit son Créateur. Dès lors des fleuves de joie coulent dans son âme; il est inaccessible aux traits de la douleur, et la tristesse qui comprime tous les cœurs n'a pas même effleuré le sien. Toujours constant, toujours lui-même, touchant au point qui confond le temps avec l'éternité, vous l'eussiez vu entretenir ses amis, régler ses affaires, donner ses derniers ordres avec cette

présence d'esprit, ce calme profond, cette inaltérable sérénité, et tous ces doux sentimens qui peignent si bien la grande âme et la conscience de la vertu. Vous croiriez voir un souverain qui prend congé de sa cour pour aller visiter un royaume qu'il ajoute à ses états.

Cependant, l'espérance s'éloigne de plus en plus ; la crainte augmente avec le danger, et la maison royale est dans l'accablement. Déjà le monarque a dit dans sa douleur : « Mon fils ne » s'assiéra pas sur mon trône »; la plus vertueuse des mères pleure l'appui de la religion dans le meilleur des fils ; la tendre épouse pleure son époux, les sœurs leur frère, et les enfans leur père : tous sont inconsolables. Dans cette extrémité, c'est au malade même que l'on aura recours. Seriez-vous donc insensible à tant de larmes, ô vous qui les faites couler ? « Ah ! si » vous vouliez, lui dit-on, à l'exemple de ce saint » roi d'Israël, demander au Tout-Puissant qu'il » vous conserve des jours que vous n'emploieriez » qu'à faire triompher sa justice et respecter sa » loi sainte » !.... Plus parfait qu'Ezéchias et plus détaché de la vie : *Non*, répond le Dauphin; *si vous m'aimez, ne l'exigez pas de moi, de pareils vœux n'entreraient dans mon âme que pour la dessécher.* Trop éloigné de la présomption pour oser croire que sa vie soit si utile à la religion et si chère à tous les peuples, s'il entend parler des prières publiques ordon-

nées dans le royaume, il demande à quelle occasion. O bon prince, vous ne savez point feindre : oui, vous l'ignorez que le danger de vous perdre soit une calamité. Quoique le Dauphin refuse d'unir ses vœux aux vœux de la nation, ses derniers instans néanmoins seront consacrés par d'ardentes prières; mais il priera pour le roi, il priera pour la France; et pourrait-il oublier de prier pour ses enfans? Jusqu'au dernier soupir il les portera dans son cœur, et retraçant aux pères de famille l'exemple attendrissant des anciens patriarches, il levera pour eux au ciel ses mains défaillantes ; il demandera au Dieu de ses pères qu'il protège leur jeune âge, et qu'il les rende heureux du bonheur que procure la vertu : *O mes enfans, je vous souhaite toutes sortes de bonheur et de bénédictions..... Je vous recommande par-dessus tout, la crainte du Seigneur et l'amour de la religion.*

Plus le malade approche du terme qui doit couronner ses désirs, plus il fait effort pour s'élever sur les débris de sa mortalité. Quels sentimens! quelle vivacité de foi ! quels transports ! Est-ce un ange du désert que j'entends? est-ce un citoyen du troisième ciel? C'est un prince né pour le trône, c'est le Dauphin qui parle : *Que n'ai-je mille vies et mille santés ! je les sacrifierais à l'instant au désir de voir mon Dieu !.... Combien d'heures vivrai-je donc encore? Parlez, vous savez bien que je ne crains*

pas la mort.... En effet, il anticipe sur les momens, et à peine a-t-il reçu le sacrement des mourans, qu'il s'empresse de me demander les derniers suffrages de l'Église. Craignons, âmes terrestres, d'entendre ces prières si redoutables pour la nature, dont elles ordonnent la dissolution. *Qu'elles sont belles*! s'écrie le héros chrétien, *elles m'inspirent de la dévotion*. Il exigera qu'on les lui récite plus d'une fois; au milieu des gémissemens qui étouffent la voix des assistans, vous l'entendrez lui-même prononcer avec le ton animé de la confiance : *Sors de ce monde, ô mon âme*.... Couronne terrestre, non, tu n'exciteras point ses regrets;une couronne plus brillante a frappé ses regards et enflammé ses désirs. La terre a disparu, le ciel s'ouvre à ses yeux, son cœur se dilate, son âme a pris l'essor, et le dernier de ses soupirs est un soupir d'amour.... *Le Dauphin est mort*! Déjà les gémissemens et les sanglots en ont répandu la nouvelle dans l'intérieur du palais. Les portes s'ouvrent, le peuple inquiet s'approche, écoute : *Le Dauphin est mort!*..... La multitude recule épouvantée, les cœurs se brisent, les cris redoublent et s'élèvent jusqu'aux nues. Bientôt la ville entière s'émeut, les tristes mots volent de bouche en bouche; et déjà cet effrayant tonnerre a retenti par tout le royaume : *Le Dauphin est mort*! Ennemis du nom français, profitez du moment; le deuil enchaîne tous les courages : paraissez sur nos fron-

tières, nos frontières sont sans défense : montrez-vous à nos guerriers, nos guerriers sont vaincus. Mais non, vous respecterez notre douleur; que dis-je! elle deviendra la vôtre : vous pleurerez avec la France; et l'on dira dans la postérité, qu'il fallait que les larmes de nos ennemis, mêlées avec les nôtres, rendissent un hommage aussi touchant que nouveau à des vertus trop long-temps ignorées.

Nous retracerons-nous ici les sombres horreurs de cette nuit qui présida aux obsèques du Dauphin? Triste souvenir!..... Les plus sages des Romains pleurèrent sur les cendres de leur Germanicus ; le corps sanglant du grand Turenne fit couler des larmes dans une ville dont il garantissait les murailles : faible image de ce que nos yeux ont vu. Amateurs de vains spectacles, n'attendez pas que je vous décrive ici une pompeuse ordonnance de funérailles; c'est dans le trouble et la confusion que doivent être célébrées les funérailles d'un tel prince; et ce cortége d'appareil qui distingue encore les maîtres du monde après leur mort, il faut qu'il disparaisse à nos yeux, confondu dans le cortége obscur, mais plus honorable, qui annonce le père des malheureux. Du milieu d'un peuple immense que l'amour rassemble et que la douleur accable, s'élèvent mille cris confus, mêlés de gémissemens ; et ces cris se répètent sans cesse, ces gémissemens n'ont point de terme. Trou-

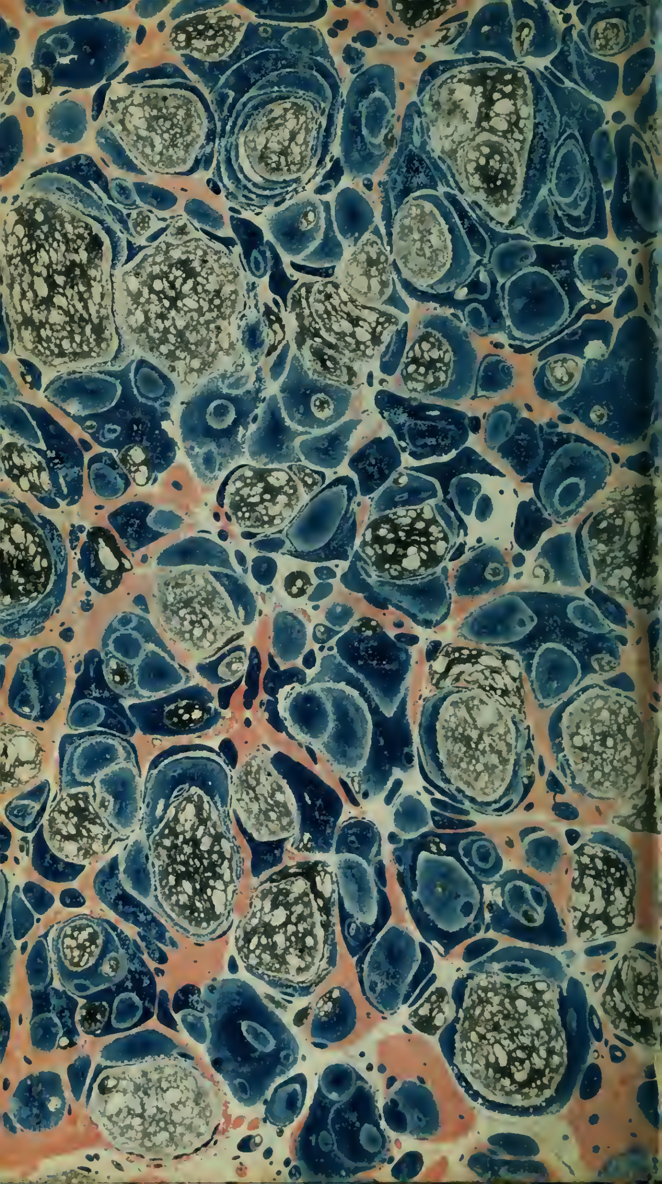
blé de ce que j'entends, je promène au hasard des regards mal assurés, je découvre dans le lointain un char funèbre qui, dans sa marche lente, se dérobe peu à peu aux vœux inutiles de la multitude qui l'entoure. Je le suis des yeux, ce triste char, dans toute l'étendue d'une province, traînant après lui les villes entières et nos campagnes éplorées. Alors j'ai dit dans ma douleur : « L'état est renversé : c'est la nation » en corps que je vois assemblée pour les funé» railles de la monarchie. — Non, me répond » le laboureur désolé, nous pleurons notre bon » Dauphin! »

Ne rappelons point ici les jours qui suivirent ce grand jour de deuil; n'entamons point le récit de ces honneurs inusités, de cette magnificence funèbre jusqu'alors inconnue; ne reprochons point à la nation d'avoir oublié, dans le transport de son zèle, que personne parmi nous ne doit être plus honoré que nos rois!

Mais à quelles tristes réflexions ne porte pas un si triste événement! O vous, l'arbitre suprême de la destinée des nations, roi immortel, de qui relèvent tous les rois de la terre, souffrez qu'au pied du sanctuaire adorable, d'où émanent ces décrets qui règlent l'univers, j'interroge avec respect la sagesse qui les dicta : grand Dieu, je ne vous demanderai point pourquoi l'impie, qui bravait vos lois saintes, les brava pendant un siècle? Vous me l'avez appris : dix

siècles, devant vous, sont comme le jour d'hier. Mais, grand Dieu, daignez m'instruire de ce qui est encore un mystère à mes yeux : pourquoi ce prince incomparable, qui eût fait le bonheur d'un grand royaume, pourquoi ce prince religieux, qui vous eût formé un peuple d'adorateurs, pourquoi le Dauphin, après avoir brillé un instant parmi nous de tout l'éclat de la vertu, est-il enlevé à nos espérances au milieu de sa carrière? Sagesse éternelle, je vous adore : oui, tout est juste, tout est ordonné dans l'économie de votre providence, et nul événement n'arrive qui n'entre dans la chaîne du bien général. Sagesse éternelle, je l'ai compris : chaque être dans l'univers a sa tâche à remplir, et c'est vous qui la lui assignez. Celle du Dauphin n'était pas de procurer, sur le trône, le bonheur des peuples, c'est à un fils digne de lui, c'est à vous, SAGE MONARQUE, que le ciel a réservé cette gloire; et cependant les vertus qui honorent la mémoire de votre auguste père, ne seront point des vertus stériles pour la France : vous nous rendrez heureux, GRAND ROI, elles nous rendront meilleurs.

FIN.




HF.B
L88792
.Yp
Louis, Dauphin of France 436959
Proyart, Liévin-Bonaventure
Vie du Dauphin, père de Louis XVI.
DATE
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

